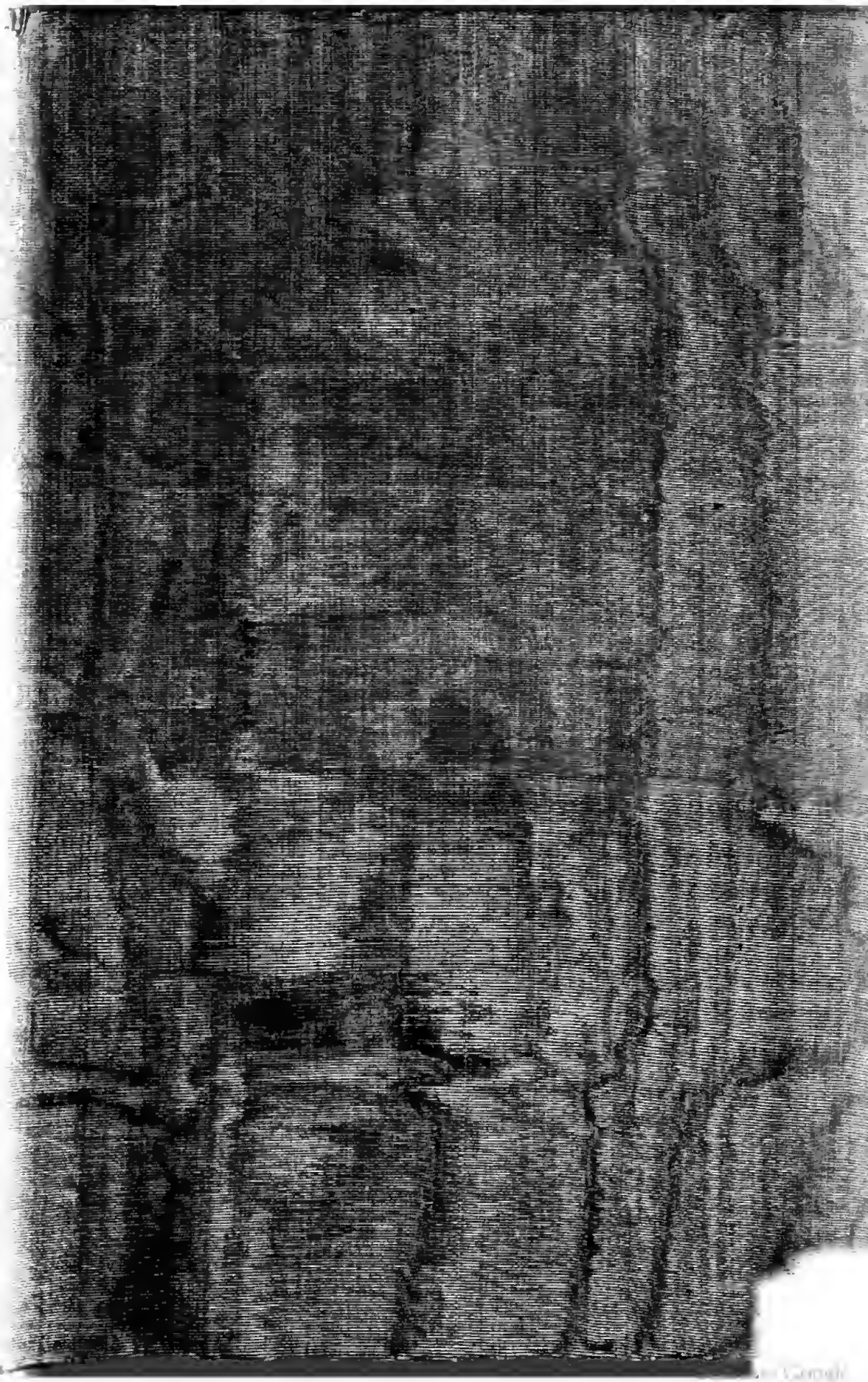
6
N



80501

Patent Number 79

ŒUVRES
DE PLUTARQUE.

TOME VINGTIEME.

SBN

ŒUVRES MÊLÉES DE PLUTARQUE,

Traduites du Grec par JACQUES AMYOT, *Grand-Aumônier de France;*

AVEC DES NOTES ET DES OBSERVATIONS de M. l'Abbé BROTIER, *Neveu.*

TOME TROISIEME.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

A PARIS,

Chez JEAN-BAPTISTE CUSSAC, Libraire, rue & carrefour S. Benoît, vis-à-vis la rue Taranne.

M. DCC. LXXXVI.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.

TRAITÉS

Contenus dans ce Volume.

De la malignité d'Hérodote, page 5.

Collation abrégée d'aucunes hiſtoires Romaines avec autres ſemblables Grecques, 78.

De trois ſortes de gouvernement, principauté, eſtat populaire, & ſeigneurie, 126.

Contre Colotes l'Epicurien, 136.

Du Dæmon de Socrates. 208.

Que les Stoïques diſent des choſes plus eſtranges que ne font les Poëtes. 292.

Les contredits des Philoſophes ſtoïques. 299.

Des communes conceptions contre
les Stoïques. 387.
Obſervations. 481.

SOMMAIRE

SOMMAIRE

DU TRAITÉ,

DE LA MALIGNITÉ D'HÉRODOTE.

Occasion de ce traité. II. *Régles pour diſcerner un écrivain enclin à la méchanceté & à la malignité.* III. *Le choix des expreſſions.* IV. *L'affectation à raconter des faits qui ne devroient jamais figurer dans l'hiſtoire.* V. *Faire paſſer le blâme & la médiſance, à l'aide de la louange ou du ſilence.* VI. *Préſenter les faits ſous le mauvais côté.* VII. *Prêter des intentions malignes, & aſſigner les cauſes les plus défavorables.* VIII. *Exagérer les avantages perſonnels qui ont déterminés à une entrepriſe, ou en diminuer les difficultés.* IX. *Injures directes & manifeſtes, ou traits de calomnies & de médiſance lâchés comme par haſard, & ſans avoir l'air d'y croire.* X. *Fiel de la méchanceté cachée ſous les dehors de l'amitié.* XI. *Application de ces régles à la manière dont Hérodote traite l'hiſtoire d'Ino.* XII *De Menelaüs.* XIII. *Des amours corrompues des Perſes.* XIV. *De la religion des Grecs.* XV. *D'Hercules.* XVI. *De Thalès, de Solon, de Pittacus.* XVII. *Des Alcméonides.* XVIII. *Du combat des*

trois cens Lacédémoniens. XIX. *De Créſus & de Cyrus.* XX. *De Déjocès, Médois.* XXI. *De l'éloignement des Ioniens pour leur nom; de l'origine des Miléſiens, des Ephéſiens & Colophoniens.* XXII. *De la trahiſon des Cuméiens, des Mitylénіens, & de ceux de Chio.* XXIII. *De l'expédition des Lacédémoniens contre le tyran Polycrates.* XXV. *Du ſecours prêté par les Corinthiens en cette occaſion.* XXVI. *De Clyſthènes.* XXVII. *D'Iſagoras.* XXVIII. *D'Ariſtogiton.* XXIX. *De l'expulſion des trente Tyrans, par les Lacédémoniens.* XXX. *De la priſe de la ville de Sardis.* XXXII. *Du conſeil donné par les Lacédémoniens à ceux de Platée.* XXXIII. *Des raiſons qui empêchèrent les Lacédémoniens de ſe trouver à la bataille de Marathon.* XXXIV. *Des Athéniens en particulier.* XXXV. *De la conduite des Alcméonides & autres, après la bataille de Marathon.* XXXVI. *De deux particuliers d'Athènes.* XXXVII. *Du refus des Argiens d'entrer en la ligue commune des Grecs.* XXXVIII. *Des ſervices rendus à toute la Grece, par les Athéniens à Platée.* XXXIX. *D'Aminocles.* XL. *De l'éloignement des Thébains pour les lettres.* XLI. *De leur conduite ſous Léonidas, maltraité lui-même.* XLII. *Des beaux traits de Léonidas & de ſes parens.* XLIII. *Des ſotiſes débitées ſur le compte des Thébains, ſous la conduite du même*

Léonidas. XLIV. *Du chef des Thébains en cette occaſion.* XLV. *Du traitement qu'eſſuyèrent Léonidas, & les autres Grecs après leur défaite.* XLVI. *De la conduite des Grecs à Artémiſium.* XLVII. *Des motifs qui guidèrent les Phociens dans la ligue commune.* XLVIII. *Des Naxiens préſentés comme traîtres.* XLIX. *De Thémiſtocles à Salamine.* L. *D'Adimantus & des Corinthiens à Salamine.* LI. *Des avantages dus aux Athéniens & à Thémiſtocles dans la bataille de Salamine.* LII. *Des Lacédémoniens à Platée.* LIII. *De la conduite des Athéniens en différentes rencontres.* LIV. *De tous les Grecs en quatre batailles différentes.* LV. *Concluſion.*

LES

LES

ŒUVRES MÊLÉES DE PLUTARQUE,

TRANSLATÉES DE GREC EN FRANÇOIS.

DE LA MALIGNITÉ D'HERODOTE[1].

BEAUCOUP de gens, Alexandre, ſe trompent à la diction de l'hiſtorien Herodote, par ce qu'elle leur ſemble ſimple, naïfve, & coulant facilement par deſſus les choſes : mais il y en a encore plus d'autres, qui ſont en meſme erreur quant aux mœurs : car non ſeulement c'eſt extrême injuſtice, comme diſoit Platon, de vouloir ſembler juſte quand on ne l'eſt pas : mais auſſi eſt-ce acte de ſinguliere malignité, de contrefaire le doux & le ſimple, & eſtre maling ſi couvertement que malaiſément on le puiſſe

[1] Voyez dans les Obſervations, une diſſertation hiſtorique & critique ſur la vie & les ouvrages d'Hérodote.

deſcouvrir. Et pour ce qu'il monſtre ſa malignité principalement alencontre des Bœotiens [1] & des Corinthiens, ſans toutefois s'abſtenir d'offenſer auſſi les autres, j'ai penſé qu'il appartenoit à mon devoir de defendre en cela l'honneur de noz anceſtres avec la vérité, contre ceſte partie de ſes eſcripts : car qui voudroit pourſuivre les autres bourdes & menteries qui ſont en ſon hiſtoire, il en faudroit faire pluſieurs gros livres. Mais comme dit Sophocles,

Suaſion a empraincte la face
De merveilleuſe & fort vive efficace,

meſmement quand elle eſt empraincte en un langage qui a grace & force telle pour couvrir les fautes, & entre autres la malice des mœurs d'un hiſtoriographe. Philippus roy de Macedoine diſoit à ceux des Grecs, qui ſe departoient de ſon alliance pour ſe mettre en celle de Titus Flaminius [2], qu'ils changeoient leurs ceps à d'autres plus polis, mais plus longs auſſi : ainſi peult on

[1] Plutarque étoit Béotien, pays fameux par la ville de Thèbes, qui étoit dans l'intérieur de cette contrée. Or, Hérodote avance un fait très-vrai d'ailleurs, mais bien honteux pour tous les habitans de ce pays; c'eſt que les Thébains abandonnèrent la cauſe commune de toute la Grèce, & ſe joignirent aux Perſes dans la fameuſe expédition de Xerxès. Plutarque oublie à ce ſujet ſa modération ordinaire; & l'intérêt de ſon pays, lui fait perdre de vue la vérité qui ne peut ſe trouver, où les paſſions nous font parler.

[2] Titus Quintius.

dire que la malignité d'Herodote eſt plus polie & plus delicate que celle de Theopompus, mais qu'elle picque auſſi & qu'elle touche plus au vif, comme les vents coulis qui nous donnent par un eſtroit pertuis, pour ce que lon n'y prent pas garde, nous offenſent plus que ne font ceux qui ſont au large eſpandus.

II. Et me ſemble qu'il vaudra mieux premierement deſcrire, comme en gros & en general, les traces & marques pour decerner une narration, non ſimple ny debonnaire, mais malicieuſe & maligne, pour les appliquer puis après à chaſque poinct que nous examinerons, pour veoir ſi elles y conviendront.

III. Premierement doncques celuy qui uſe de plus faſcheux noms & verbes, là où il y en a de plus gracieux pour exprimer les choſes faittes, comme, pour exemple, là où lon pourroit dire, que Nicias eſtoit trop adonné aux cerimonies envers les dieux, qui diroit que dieu luy auroit troublé l'entendement, ou qui aimeroit mieux appeller la façon de faire de Cleon fureur & temerité que legereté de parler, on pourroit dire que celuy là tiendroit du maling, prenant plaiſir à la choſe, veu la maniere de la reciter.

IV. Secondement, quand il y a bien du mal en quelqu'un, mais qui n'appartient rien à l'hiſtoire, & neantmoins l'hiſtorien l'empoigne &

l'inſere en la narration des affaires qui s'en fuſſent bien paſſez, & tirant ſa narration hors de propos, & la faiſant extravaguer, à fin qu'il y enveloppe l'infortune de quelqu'un, ou quelque mauvais accident, ou acte reprehenſible qui luy ſera advenu, il eſt tout evident que celuy là prent plaiſir à meſdire. Voilà pourquoy au contraire Thucydides, combien que Cleon euſt faict une infinité de faultes, il n'en fait jamais un recit appert : & touchant l'orateur Hyperbolus, en paſſant il l'appelle mauvais homme, & puis le laiſſe là. Et Philiſtus a laiſſé toutes les injuſtices & violences que commeit le Tyran Dionyſius, qui furent en grand nombre, contre les peuples barbares, leſquelles n'eſtoient point entrelaſſées parmy les affaires des Grecs ; car les ſorties & digreſſions des hiſtoires ſont principalement à raconter quelques fables ou quelques antiquitez.

V. Davantage celuy qui parmy les louanges de quelque perſonnage entrejette une meſdiſance & un blaſme, celuy là ſemble encourir en la malediction du poëte tragique,

> Maudit ſois tu qui vais faiſant recueil,
> De maux de ceux qui giſent au cercueil.

Et puis ce qui eſt oppoſite à cela chaſcun le ſçait ; car omettre à dire quelque choſe belle & bonne, ſemble n'eſtre point reprehenſible ny ſubject à

rendre compte, ſi ſe fait il pour tant par malignité, meſmement quand l'obmiſſion tombe en lieu là où elle euſt eſté bien pertinente au fil de l'hiſtoire : car louer froidement n'eſt pas moins maling que blaſmer affectueuſement, ou à l'adventure encore pire.

VI. Le quatrieme ſigne de maligne nature en un hiſtorien eſt, à mon compte, quand une choſe ſe racõte en deux ou pluſieurs manieres, & que l'hiſtorien s'arreſte à celle qui eſt la pire. Car il eſt bien permis aux ſophiſtes & rhetoriciens, ou pour gaigner, ou pour acquerir reputation de bien dire, de prendre à orner ou defendre une mauvaiſe proportion : car ils n'impriment pas une foy de ce qu'ils diſent, & ſi ne nient pas eux meſmes qu'ils entreprennent à prouver choſes incroyables contre l'opinion commune. Mais celuy qui eſcrit une hiſtoire fait ſon devoir quand il eſcrit ce qu'il ſçait de verité, mais des choſes douteuſes, obſcures & incertaines, celles doivent ſembler les veritables qui ſont les meilleures pluſtoſt que les pires: & y en a pluſieurs qui du tout obmettent & laiſſent les pires, comme de Themiſtocles, Ephorus aiant dit qu'il avoit ſceu la trahiſon que machinoit Pauſanias, & ce qu'il traittoit avec les lieutenans du roy de Perſe ; « Mais il ne lui conſentit point,

» dit-il, ny ne preſta oncques l'oreille à ſa ſollici-
» tation, de vouloir participer à ſes eſperances ».
Et Thucydides a de tout poinct obmis ce propos
là, comme le condamnant, & ne le trouvant pas
veritable.

VII. Davantage ès choſes que lon confeſſe avoir eſté faittes, mais on ne ſçait pas pour quelle cauſe & à quelle intention, celuy qui les prent par conjecture en la pire part, eſt mauvais & maling, comme les poëtes comicques, qui affermoient que Pericles avoit allumé la guerre des Peloponeſiens pour l'amour de la courtiſanne Aſpaſia, & à cauſe de Phidias, là où au contraire ce n'avoit eſté ny par ambition, ny par opiniaſtreté, ains pluſtoſt pour rabbatre l'orgueil des Peloponeſiens, & ne ceder en rien à ceux de Lacedæmone. Car en actes approuvez & affaires louables, il ſuppoſe une cauſe faulſe & mauvaiſe, & tire par ſes calomnies en ſouſpeçons extravagantes, touchant l'intention ſecrette & occulte de celuy qui a fait l'œuvre, laquelle il ne peult ouvertement reprendre ne blaſmer : comme ceux qui diſent de la mort d'Alexandre le tyran, que ſa femme Thebe feit mourir, que ce ne fut pas un acte de magnanimité, ny de haine du mal & du vice, ains d'une jalouzie & d'une paſſion feminine : & ceux qui diſent que auſſi Caton d'Uti-

que ſe tua ſoymeſme, craignant que Cæſar ne le feiſt mourir honteuſement, ceux ſont envieux & malings en toute extremité.

VIII. La narration auſſi hiſtoricque prent une malignité, ſelon que l'œuvre & le faict eſt recité, comme ſi lon dit que ç'a eſté plus toſt par argent que par vertu, que quelque grand exploict a eſté faict, comme il y en a qui diſent de Philippus : ou facilement & ſans aucun travail, comme d'Alexandre le grand, & non par ſageſſe & prudence, mais par faveur de la fortune : comme les malveillans & envieux de Timotheus peignoient en des tableaux, les villes qui d'elles meſmes ſe venoient renger dedans ſes filets, ce pendant qu'il dormoit. Car il eſt evident que c'eſt pour amoindrir la gloire, beauté & grandeur d'iceux actes, ſi on leur oſte la magnanimité, la diligence, la vertu, & les avoir faits & executez par eux meſmes.

IX. Davantage ceux qui directement veulent injurier quelqu'un, luy improperent qu'il eſt ou querelleux, ou temeraire, ou injurieux, s'ils ont la langue effrenée : mais ceux qui obliquement, comme delaſchants des coups de fleſches d'un lieu obſcur, mettent ſus des charges & imputations, & puis tournans par derriere, & ſe penſans cacher, en diſant qu'ils ne croyent pas ce qu'ils deſirent eſtre fort creu, & reniant la

malignité, ils ſe treuvent, oultre la malignité, condamnez encore d'effrontée impudence.

X. Voiſins de ceux là ſont auſſi ceux qui parmy des improperes & blaſmes adjouſtent quelques louanges, comme du temps de Socrates, un Ariſtoxenus l'aiant appellé ignorant, mal appris, diſſolu, il y adjouſta puis après, il eſt vray qu'il ne fait tort à perſonne. Car ceux qui avec quelque artifice & fineſſe flattent, aucunefois parmy beaucoup de deſmeſurées louanges, meſlent quelques legeres reprehenſions, jettans parmy leur flatterie, comme un peu de faulſe, quelques paroles franchement & librement dittes: auſſi le maling pour faire croire ce qu'il blaſme, met auprès un peu de louanges.

XI. Lon pourroit encore ſpecifier & deſigner d'autres ſignes & ſtiles de la malignité, mais ceux cy ſuffiſent pour nous donner à cognoiſtre le naturel & l'intention de l'autheur, dont il eſt queſtion. Premierement doncques commenceant à Veſta, comme lon dit, à Io, la fille d'Inachus, tous les Grecs eſtiment qu'elle a eſté deifiée & honorée d'honneurs divins par les nations barbares, de maniere qu'elle en a laiſſé ſon nom à pluſieurs mers, à pluſieurs nobles ports, pour ſa grand'gloire & renommée, & a eſté la ſource & l'origine premiere de pluſieurs très nobles, très illuſtres & royales races. Et ce gentil hiſ-

torien icy dit, que ce fut une femme qui s'abandonna à emmener aux marchands Pheniciens, craignant qu'elle ne fuſt trouvée groſſe, par ce qu'elle avoit desjà volontairement eſté depucellée par un maiſtre de navire, & fait à croire aux Pheniciens qu'ils tiennent de tels propos d'elle: à quoy il dit auſſi que ſe rapporte le teſmoignage des hommes doctes de Perſe, que les Pheniciens la ravirent & emmenerent avec d'autres femmes, monſtrant en cela quelle eſt ſon opinion & ſa ſentence, que le plus bel acte & le plus grand que feirent oncques les Grecs, à ſçavoir la guerre de Troye, a eſté une ſottie, comme entrepriſe pour une meſchante femme. Car il eſt tout evident, ce dit il, que ſi elles n'euſſent voulu, elles n'euſſent pas eſté ravies ny emmenées. Il faudra doncques auſſi que nous confeſſions, que les dieux ont fait ſottement de ſe monſtrer courroucez & indignez contre les Lacedæmoniens pour le violement des filles de Scedaſus de Leuctres, & de ce qu'ils chaſtierent Ajax, pour avoir forcé Caſſandra: car il eſt certain, ſelon Herodote, que ſi elles ne l'euſſent voulu, elles n'euſſent pas eſté violées: & toutefois luy meſme dit après, qu'Ariſtomenes fut pris vif par les Lacedæmoniens, & Philopœmen depuis capitaine general des Atheniens, & Attilius Regulus conſul des Romains fut auſſi pris par

les ennemis, tous perſonnages tels qu'à peine pourroit on trouver ny de plus grands capitaines, ny de plus vaillans hommes, mais il ne s'en fault pas autrement eſmerveiller : car lon prend bien des lyons, des leopards, & des tygres tous vifs.

XII. Et Herodote accuſe des femmes qui ont eſté violées, defendant ceux qui les ont forcées, & eſt tant amateur de barbares, qu'il abſoult Buſiris du mauvais nom qu'il avoit, de tuer ſes hoſtes, & de ſacrifier des hommes, & attribuant aux Ægyptiens toute juſtice & toute divinité, il retourne ce crime abominable, de meurtrir ainſi ſes hoſtes & ſacrifier les hommes, ſur les Grecs. Car il eſcrit en ſon ſecond livre, que Menelaus aiant recouvré des mains de Proteus ſa femme Heleine, & aiant eſté par luy honoré de grans & riches preſens, ſe porta très injuſtement & très meſchamment envers luy. Car ne pouvant avoir le temps à propos pour faire voile, il ſongea une choſe damnée & maudite, c'eſt qu'il prit deux petits enfans du païs, & les chaſtra, à l'occaſion dequoy eſtant hay de ceux d'Egypte & pourſuivy, il s'en fuit avec ſes vaiſſeaux en la Libye. Quant à moy je ne ſçay qui eſt celuy des Ægyptiens qui tient ce beau propos là, mais au contraire ſçay-je bien qu'en Ægypte ils retiennent encore beaucoup d'honneurs qu'ils font à la memoire de Menelaus & de Heleine.

XIII. Et continuant en ceſte meſme façon de faire, il dit que les Perſes abuſent charnellement des garſons, l'aianrs appris des Grecs : & toutefois comment eſt il poſſible que les Perſes aient appris ceſte intemperance & villanie là des Grecs, attendu qu'il eſt confeſſé de tous, que les enfans que lon en amenoit eſtoient tous chaſtrez avant qu'ils veiſſent la mer de la Grece?

XIV. Et que les Grecs avoient appris des Ægyptiens à faire pompe & proceſſions, & aſſemblées de feſtes, & à adorer les douze dieux, & que Melampus avoit appris le nom meſme de Bacchus des Ægyptiens, & l'avoit enſeigné aux autres Grecs. Quant aux myſteres & ceremonies ſecrettes de Ceres & de Bacchus, qu'elles avoient eſté apportées d'Ægypte par les filles de Danaus, & que les Ægyptiens ſe battent & demenent grand deuil, mais pourquoy ils le font qu'il ne le veult pas dire, ains que cela demeure couvert & caché ſoubs ſilence. Quant à Hercules & à Bacchus, que les Ægyptiens eſtiment dieux, & les Grecs hommes fort anciens, il ne fait en nul lieu mention de ceſte reſervée diſtinction, combien qu'il die en quelque endroit qu'Hercules eſt du ſecond ordre des dieux, & Bacchus du troiſieme, comme aiants eu principe de leur eſſence & n'eſtants pas eternels, & toutefois il afferme que ceux là ſont dieux, & penſe

qu'il leur faut faire funerailles anniverſaires, comme aiants eſté mortels & demy dieux, & non pas leur ſacrifier comme à dieux : autant en dit il de Pan, renverſant les plus ſaincts & plus venerables ſacrifices des Grecs par ces vanitez & fables controuvées des Ægyptiens.

XV. Encore n'eſt ce pas le pis, car il dit que Hercules eſtoit deſcendu de la race de Perſeus, & tient que Perſeus eſtoit Aſſyrien, ſelon que diſent les Perſes, mais les capitaines des Doriens monſtrent qu'ils ſont de droicte ligne deſcendus des Ægyptiens, deſcrivans la genealogie des anceſtres de Danaë & d'Acriſius. Car quant à Epaphus, à Io, à Jaſus, il les a tous laiſſez, s'efforceant de monſtrer non ſeulement que les autres Hercules ſont Ægyptiens & Pheniciens, mais auſſi d'eſtranger de la Grece, & attribuer aux barbares ce troiſieme cy, combien que de tous les anciens doctes hommes, ny Homere, ny Heſiode, ny Archilocus, ny Pyſander, ny Steſichorus, ny Alcman, ny Pindare, ne facent aucune mention d'un Hercules Ægyptien ou Phenicien, ains en cognoiſſent tous un ſeul, le Bœotien & Argien.

XVI. Et qui plus eſt entre les ſept ſages, qu'il appelle ſophiſtes, il aſſeure que Thales eſtoit Phenicien de nation, & d'ancienne extraction deſcendu des barbares. En un autre endroit,

droit, injuriant les dieux ſoubs le maſque de la perſonne de Solon : « O Creſus, dit il, tu » m'interrogues des choſes humaines, ſçachant » bien que les dieux ſont envieux & pleins d'in- » conſtante incertitude ». Il attribue à Creſus le ſentiment & l'opinion qu'il avoit luy meſme des dieux, adjouſtant malignité à l'impieté & au blaſpheme. Quant à Pittacus, il ne s'en ſert qu'en choſes bien legeres, & qui ne ſont de conſequence aucune, & ce pendant paſſe par deſſus ce qui eſt le plus beau & le plus grand faict qu'il feit oncques. Car comme les Atheniens & les Mityleniens euſſent guerre enſemble, touchant le port de Sigæum, Phrynon capitaine des Atheniens aiant defié à combattre teſte à teſte le plus hardy des Mityleniens, il ſe preſenta au devant de luy, & feit ſi dextrement qu'il enveloppa le capitaine, qui eſtoit grand, fort & puiſſant, dedans un filé, & le tua. Et comme les Mityleniens pour ceſt acte de prouëſſe luy offriſſent de beaux & riches preſens, il prit un javelot qu'il darda tant qu'il peut, & leur demanda ſeulement autant de terre comme en contenoit le traict de ſon javelot, dont vient que juſques au jour d'huy encore ce champ là s'appelle Pittacium. Que dit doncques Herodote ? Quand il eſt arrivé à ceſt endroit là, au lieu de reciter la vaillance de Pittacus, il raconte la fuitte d'Al-

ceus, qui s'enfuit de la bataille, & jetta ſes armes : en quoy il appert que fuiant à eſcrire les actes vertueux, & ne taiſant pas les vicieux, il porte teſmoignage à ceulx qui tiennent que l'envie, qui eſt la douleur du bien, & la joye du mal d'autruy, ſortent & partent de la racine d'une meſme malignité de vice.

XVII. Après cela les Alcmeonides, qui furent hommes genereux, & qui delivrerent leur païs de tyrannie, ſont par luy imputez & accuſez de trahiſon. Car il dit qu'ils receurent Piſiſtratus, retournant d'exil, & luy aiderent à le faire revenir, à la charge qu'il eſpouſeroit la fille de Megacles : & que la fille dit à ſa mere, « O ma » bonne mere, Piſiſtratus, voyez vous, ne me » cognoiſt pas ſelon la loy de nature. Et les Alcmeonides indignez de telle meſchanceté, chaſſerent le Tyran.

XVIII. Et à fin que les Lacedæmoniens ne ſe ſentiſſent pas moins de ſa malignité, que les Atheniens, voyez comment il contamine Othryadas, celuy qui eſt entre eulx eſtimé & admiré par deſſus tous les autres pour ſa vaillance : « Un des trois cents, dit il, qui eſtoit » demouré ſeul, aiant honte de s'en retourner » à Sparte, ſes compagnons eſtans tous demourez » morts ſur le champ, s'accabla luy meſme en » la place deſſoubs un monceau de boucliers &

de pavois. Car un peu au deſſus il dit, que la victoire eſtoit demourée ambiguë & douteuſe, & maintenant par la honte d'Othryadas il confirme, que les Lacedæmoniens perdirent la bataille : « Car c'eſt honte de vivre eſtant vaincu, » & grand honneur de ſurvivre eſtant victorieux ».

XIX. Je laiſſe donc à noter, que deſcrivant par tout Creſus pour un fol, glorieux, digne d'eſtre mocqué en toutes choſes, il dit neantmoins, que quand il fut priſonnier il inſtruiſit & enſeigna Cyrus, qui en prudence, vertu & grandeur d'entendement ſurpaſſoit tous les roys qui furent oncques, n'aiant par le teſmoignage de ſon hiſtoire attribué autre bien à Creſus, ſinon qu'il honora les dieux de grandes offrandes & joyaux qu'il leur donna, qui fut le plus ſceleré acte du monde, ainſi comme il le deſcrit : car ſon frere Pantaleon du vivant meſme du pere, entra en querelle de la ſucceſſion du royaume avec luy qui demoura vainqueur, & depuis qu'il fut parvenu à la couronne, il feit prendre l'un des plus grands amis de ſon frere, homme noble qui luy avoit eſté adverſaire, & le tirant en la boutique d'un foulon, le feit tant carder à coups de cardes & de peignes de cardeur, qu'il en mourut, & de ſes deniers qu'il confiſqua, il en feit faire ces joyaux & offrandes qu'il envoya aux dieux.

XX. Dejoces Medois, qui par vertu & juſtice acquiſt la royauté, il tient que ce ne fut pas par juſtice, ains par ſimulation de juſtice.

XXI. Mais je ne me veux point arreſter à rechercher les exemples des barbares : car il nous en donne aſſez en eſcrivant des Grecs. Il dit doncques que les Atheniens & pluſieurs autres Ioniens avoient honte de ce nom là, & ne vouloient point eſtre appellez Ioniens, & que ceux d'entre eux que lon eſtime les plus nobles, & deſcendus du ſenat meſme des Atheniens, engendrerent des enfans de femmes barbares, après avoir tué leurs peres & leurs enfans, à l'occaſion dequoy icelles femmes feirent une ordonnance entre elles, & la baillerent de main en main à leurs filles, de ne boire & ne manger jamais avec leurs marits, ny ne les appeller jamais par leurs noms, & tient on que les Mileſiens qui ſont aujourd'huy, ſont deſcendus de ces femmes là. Et aiant dit nettement que tous ceulx qui celebroient la feſte nommée Apaturia, eſtoient Ioniens : & tous, dit il, la celebrent exceptez les Epheſiens & les Colophoniens. Par ce traict là il prive ces deux citez là de la nobleſſe & antiquité de la nation.

XXII. Il dit auſſi que les Cumeiens & les Mityleniens avoient entre eux complotté de livrer, à pris fait, entre les mains de Cyrus, Pactyas, l'un de ſes capitaines qui s'eſtoit rebellé contre

luy : « mais je ne ſçay pas certainement, dit il, » pour combien, parce que lon ne l'aſſeure pas ». Toutefois il ne falloit pas imprimer une telle note d'infamie à une ville Grecque, ſans en eſtre bien certainement aſſeuré. Et après il dit, que ceulx de Chio l'arracherent du temple de Minerve tutelaire pour le livrer aux Perſes, & qu'ils le feirent après en avoir receu pour loyer le champ qui s'appelle Atatnes. Et toutefois Charon Lampſacenien recitant le faict de ce Pactyas ne taxe aucunement d'un tel ſacrilege ny les Mityleniens, ny ceulx de Chio, ains dit ainſi en ces propres termes : « Pactyas entendant comme » l'armée Perſienne s'approchoit, s'enfuit premie- » rement à Mitylene, & puis en Chio, & en fin » Cyrus l'eut entre ſes mains ».

XXIII. Et en ſon troiſieme livre deſcrivant l'expedition des Lacedæmoniens à l'encontre de Polycrates le tyran, il dit, que les Samiens diſent & penſent que c'eſtoit pour leur rendre la pareille du ſecours qu'ils leur avoient fait en la guerre qu'ils eurent contre la ville de Meſſene, qu'ils entreprirent de guerroyer le tyran, & de remettre les bannis en leurs maiſons & en leurs biens, mais que les Lacedæmoniens nyoient fort & ferme ceſte cauſe là, & qu'ils diſoient que ce n'eſtoit point ny pour affranchir l'iſle de Samos, ny pour donner ſecours aux Samiens qu'ils entrepri-

rent ceſte guerre là, ains plus toſt pour chaſtier les Samiens, qui avoient ſurpris & volé une couppe d'or, qu'ils envoyoient à Creſus, & encore un corps de cuyraſſe que le roy Amaſis leur envoyoit.

XXIV. Et toutefois nous ſçavons certainement, qu'en tous ces temps là il n'y avoit cité aucune en la Grece qui fuſt tant deſireuſe d'honneur, ny tant ennemie des tyrans, comme celle de Lacedæmone. Car pour quelle autre couppe ny pour quelle cuyraſſe chaſſerent ils de Corinthe & d'Ambracie les Cypſelides, & de Naxos Lygdamis, & d'Athenes les enfans de Piſiſtratus, de Sicyone Æſchynes, de Thebes Symmachus, de Phocée Aulis, de Milet Ariſtogenes, & ruinerent auſſi la principauté uſurpée ſur la Theſſalie par Ariſtomedes & Angelus, leſquels ils feirent deffaire par le roy Leotychides, dequoy il eſt plus amplement & plus diligemment eſcrit ailleurs? Et ſelon Herodote ils faiſoient une extrême follie & meſchanceté, s'il eſt vray que quittans une très juſte & très honorable occaſion de ceſte guerre, ils confeſſaſſent, qu'ils eſtoient allez courir ſus à des pauvres gens affligez & opprimez par un tyran, pour une vengeance & une avarice mechanicque.

XXV. Mais encore quant aux Lacedæmoniens, il leur a donné ceſte attainte, par ce qu'ils ſe ſont

rencontrez deſſoubs ſa plume, mais en ce meſme endroit, la ville de Corinthe qui eſtoit hors du chemin, il la vous a remplie en paſſant chemin, comme lon dit communement, d'une très griefve imputation & bien mauvaiſe calomnie : « Les Corinthiens auſſi, dit-il, favoriſe-» rent & aiderent affectueuſement à ceſte ex-» pedition pour une grande injure & outrage » que ils avoient jadis reçeu des Samiens, qui » eſt tel : Periander le tyran de Corinthe en-» voyoit trois cents jeunes enfans de ceulx de » Corfou des meilleures maiſons au roy Aliattes, » pour les chaſtrer : ces enfans arriverent en » Samos, là où les Samiens les reçeurent, & » leur enſeignerent de s'aller ſeoir comme ſup-» pliants requerants franchiſe dedans le temple » de Diane, & leur mirent auprès d'eux pour » les nourrir des gaſteaux faicts de fleur de fro-» ment & de miel ». Voylà ce que ce bel hiſtorien appelle outrage des Samiens envers les Corinthiens, & pourquoy il dit que les Lacedæmoniens furent irritez & provocquez contre eulx, pource qu'ils avoient ſauvé, & gardé d'eſtre chaſtrez, les enfans des Grecs. Mais celuy qui attache ce reproche aux Corinthiens, monſtre que la ville eſtoit plus meſchante que n'eſtoit le tyran. Car quant à luy, il ſe vouloit venger de ceux de Corfou qui luy avoient fait mourir

ſon fils : mais les Corinthiens quel tort avoient ils reçeu des Samiens, pourquoy ils leur deuſſent ainſi courir ſus, leſquels s'eſtoient oppoſez, & avoient empeſché une ſi grande cruauté & meſchanceté ? Meſmement qu'ils reſuſcitoient un maltalent & une rancune après trois generations, & en faveur d'une tyrannie qui leur avoit eſté fort griefve & fort dure à ſupporter, & laquelle deſtruite & ruinée, encore ne ceſſoient ils point d'en effacer & abolir toute la memoire. Voylà quel eſtoit l'outrage que les Samiens avoient fait aux Corinthiens : mais la punition des Corinthiens contre les Samiens, quelle eſtoit elle ? Car ſi à bon eſcient ils eſtoient indignez contre les Samiens, il eſtoit convenable, non qu'ils irritaſſent les Lacedæmoniens, mais plus toſt qu'ils les divertiſſent de commancer la guerre contre Polycrates, à fin que le tyran n'eſtant point deffait ny ruiné, eulx ne fuſſent jamais affranchis, ny delivrez de ſervitude tyrannicque. Mais qui plus eſt, quelle occaſion avoient les Corinthiens d'eſtre courroucez alencontre des Samiens qui avoient voulu, & n'avoient peu, ſauver les enfans des Corcyreiens, attendu qu'ils ne vouloient point de mal aux Gnidiens qui les ſauverent & les rendirent ? Combien que les Corcyreiens, quant à ce faict là, ne parlent aucunement des Samiens, mais

quant aux Gnidiens, ils ont des honneurs, des immunitez & des decrets faits à leur honneur. Car navigans en l'iſle de Samos ils chaſſerent du temple les gardes de Periander, & prenans les enfans les reporterent à Corfou, ainſi comme ont laiſſé par eſcrit Antenor le Candiot, & Dionyſius le Chalcidien en ſes fondations. Or que les Lacedæmoniens aient entrepris ceſte expedition, non pour punir les Samiens, mais pour les delivrer du tyran, & pour les ſauver, je n'en veux croire que le teſmoignage des Samiens meſmes. Car ils diſent qu'ils ont la ſepulture faicte honorablement, aux deſpens de leur choſe publicque, de Archias citoyen de Sparte, dont ils honorent fort la memoire, qui y mourut lors en combattant vaillamment, à l'occaſion dequoy les parents encore & deſcendents d'iceluy portent bonne affection, & font tout le plaiſir qu'ils peuvent aux Samiens, comme Herodote luy meſme le teſmoigne.

XXVI. Et au cinquieme livre il eſcrit, que Cliſthenes l'un des plus hommes de bien & des plus nobles de toute la ville d'Athenes, perſuada à la religieuſe Pythie de prophetiſer faulx, mettant tousjours en avant aux Lacedæmoniens, de delivrer la ville d'Athenes des trente tyrans, attachant à un très glorieux & très juſte chef-d'œuvre, la calomnie d'une ſi grande impieté

& ſi damnable crime, & oſtant à Dieu la belle & bonne prophetie, digne de Themis, laquelle ainſi que lon tient prophetiſe avec luy.

XXVII. Il dit auſſi que Iſagoras cedoit ſa femme à Cleomenes qui le venoit voir : & comme ſa couſtume eſt, meſlant quelques louanges parmy ſes vituperes pour ſe faire croire : « Ceſt Iſagoras, dit il, fils de Tiſander, eſtoit » de maiſon noble, mais je ne ſçaurois dire » quelle eſtoit ſa race d'ancienneté, ſinon que » ſes parents ſacrifioient à Jupiter Carien ». A dire vray, c'eſt un plaiſant & facecieux mocqueur que ce bel hiſtorien, qui envoye ainſi Iſagoras en la Carie, comme s'il l'envoyoit aux corbeaux du gibet.

XXVIII. Et quant à Ariſtogiton, ce n'eſt point par l'huis de derriere ſecrettement, ains par la grande porte tout ouvertement, qu'il le chaſſe en la Phœnice, diſant qu'il eſtoit anciennement venu des Gephyreiens, non pas de ceulx qui ſont en Eubœe ou en Eretrie, comme quelques uns cuydent, ains dit, qu'ils ſont Phæniciens, & ſe le perſuade ainſi.

XXIX. Mais ne pouvant du tout oſter aux Lacedæmoniens la gloire d'avoir delivré la ville d'Athenes de la ſervitude des trente tyrans, il taſche à effacer ou bien de deshonorer un acte très noble par une fort villaine paſſion. Car il

dit, qu'ils s'en repentirent tout incontinent, comme n'aiants pas bien fait d'avoir, par induction d'oracles faulx & ſuppoſez, ainſi chaſſé de leur pais des perſonnages qui eſtoient leurs amis, & leurs hoſtes & alliez, & qui leur avoient promis de rendre la ville d'Athenes entre leurs mains, & de l'avoir rendue à un peuple ingrat : & depuis ils envoyerent querir Hippias l'un des Piſiſtratides juſques à Sigeum pour le remener & remettre à Athenes, mais que les Corinthiens s'oppoſerent à eulx, & les en divertirent, en leur diſcourant & monſtrant combien de miſeres & de maulx la ville de Corinthe avoit endurez, pendant que Periander & Cypſelus l'avoient tenue ſoubs domination tyrannicque, combien que de tous les actes de Periander il ne s'en ſçauroit dire un plus ſceleré ny plus cruel que celuy des trois cents enfans qu'il envoya pour faire chaſtrer : & neantmoins ceſtui-cy oze bien dire, que les Corinthiens eſtoient indignez & irritez alencontre des Samiens, qui les avoient ſauvez & gardez de tomber en un tel inconvenient, comme s'ils leur euſſent fait injure : tant la malignité de ſes propos eſt pleine d'inconſtance, de repugnance & de contradiction, qui ſont à tout propos en ſa narration.

XXX. Après cela venant à deſcrire la priſe de la ville de Sardis, il diminue & diffame l'acte

le plus qu'il peult, aiant bien l'audace ſi effrontée, que d'appeller les navires que les Atheniens envoyerent au ſecours des Ioniens, qui s'eſtoient rebellez contre le roy, origines du mal, pource qu'elles avoient eſſayé d'affranchir & tirer hors de ſervitude tant & de ſi belles villes Grecques occupées par violeute domination des Barbares.

XXXI. Quant aux Eretriens il n'en fait qu'un bien petit de mention en paſſant ſeulement, & paſſe ſoubs ſilence un très grand & glorieux acte qu'ils feirent alors. Car eſtant jà toute Ionie en combuſtion, & approchant l'armée navalle du roy, ils luy allerent au devant au loing en pleine mer de Pamphylie, là où ils la defeirent en battaille, puis retournans en arriere, & laiſſans leurs vaiſſeaux en la ville d'Epheſe, ils allerent mettre le ſiege devant la ville capitale de Sardis, & aſſiegerent Tiſſaphernes dedans le chaſteau où il s'en eſtoit fuy, voulans aller lever le ſiege de la ville de Milet, ils le meirent à execution, & feirent lever les ennemis de devant, les aians mis en un merveilleux effroy : mais quand ils veirent une multitude d'ennemis qui leur venoient ſur les bras, alors ils ſe retirerent. Pluſieurs chroniqueurs recitent ainſi cette hiſtoire, & entre autres Lyſanias le Mallotien en ſes chroniques d'Eretrie, & euſt eſté bien ſeant,

ſinon pour autre occaſion, au moins après la priſe & deſtruction de leur ville, y adjouſter ceſt acte là de vaillance & de prouëſſe : & au contraire luy dit, que aiants eſté deffaicts en battaille, les barbares les pourſuivirent juſques dedans leurs vaiſſeaux, dequoy toutefois Charon Lampſacenien ne fait aucune mention, ains eſcrit ainſi de mot à mot: « Les Atheniens ſe meirent » en mer avec vingt galeres, pour aller ſecourir » les Ioniens, & allerent deſcendre à Sardis, là » où ils prirent tout, excepté la fortereſſe du roy, » & cela fait s'en retournerent à Milet ».

XXXII. Et au ſixieſme livre, aiant recité comme ceulx de Platæes s'eſtoient donnez aux Lacedæmoniens, & qu'ils leur remonſtrerent, que plus toſt ils ſe devoient retirer devers les Atheniens, qui eſtoient leurs voiſins & ſuffiſans pour les defendre, il y adjouſte puis après, non par opinion ou ſouſpeçon, mais comme le ſçachant de certaine ſcience, que les Lacedæmoniens lors conſeilloient cela, non pour affection ny bonne volonté qu'ils leur portaſſent, mais pource qu'ils eſtoient tous contents de voir les Atheniens en travail, s'eſtants attachez avec les Bœotiens. Il fault donc ſi Herodote n'eſt maling, que les Lacedæmoniens aient eſté eux meſmes trompeurs & malicieux, & les Atheniens beſtes, ne voiants pas qu'on les trompoit, & que les

Platæiens furent ainſi jettez en avant, non pour amour ny pour honneur qu'on leur portaſt, mais pour une occaſion de guerre.

XXXIII. Et puis il eſt manifeſtement convaincu d'avoir faulſement controuvé l'excuſe de la pleine lune contre les Lacedæmoniens, pour laquelle attendre il dit qu'ils faillirent à ſe trouver à la journée de Marathon au ſecours des Atheniens. Car non ſeulement ils ont commencé pluſieurs voiages, & donné pluſieurs battailles au commancement du mois, & au croiſſant de la lune, mais à ceſte meſme battaille de Marathon, qui fut le ſixieſme de novembre, il s'en fallut bien peu qu'ils n'arrivaſſent à temps, de maniere qu'ils trouverent encore les morts de la deſconfiture ſur le champ, & toutefois il a ainſi eſcrit touchant la pleine lune : « Il leur eſtoit » impoſſible de faire cela, par ce qu'ils ne vou- » loient pas rompre l'ordonnance, d'autant qu'il » n'eſtoit que le neufieme du mois, & ils reſ- » pondirent, qu'ils ne pouvoient partir que la » lune ne fuſt au plein ». Ainſi doncques attendoient ils la pleine lune, mais tu transferes la pleine lune au commancement du mois, eſtant lors qu'ils partirent le premier quartier, & confonds le cours du ciel, l'ordre des jours, & toutes choſes.

XXXIV. Et promettant par l'inſcription de

ton hiſtoire d'eſcrire les faicts des Grecs, tu employes ton eloquence à magnifier & amplifier les geſtes des barbares : & faiſant ſemblant d'eſtre fort affectionné envers les Atheniens, ce neantmoins tu ne fais aucune mention de la proceſſion qui ſe fait à Agres en l'honneur de Proſerpine, pour luy rendre graces de la victoire dont ils font la feſte. Mais cela luy ſert alencontre de la calomnie qu'on luy met ſus, qu'il avoit flatté les Atheniens en ſon hiſtoire, pour en avoir une groſſe ſomme de deniers qu'il en avoit euë : car s'il euſt leu cela aux Atheniens, ils n'euſſent pas laiſſé ce meſchant Philippides, qui alla ſemondre les Lacedæmoniens de venir à la battaille de laquelle luy meſme venoit, meſmement qu'il fut d'Athenes à Sparte en deux jours, ainſi comme il dit, ſi les Atheniens après la battaille gaignée n'euſſent envoyé querir le ſecours de leurs alliez. Si eſt-ce que Diyllus Athenien, qui n'eſt pas des pires hiſtoriens, eſcrit qu'il eut des Atheniens la ſomme de dix talents à la propoſition de Anytus. Au reſte aiant narré le faict de la battaille de Marathon, pluſieurs eſtiment que luy meſme en deſtruit l'exploit pour le nombre des motts qu'il en met, par ce qu'il dit, que les Atheniens feirent vœu à Proſerpine la ruſtique, qu'ils luy ſacrifieroient autant de chevres comme ils tueroient de barbares : mais depuis quand ils vei-

rent, après la deſconfiture, que le nombre des morts eſtoit infiny, ils ſupplierent la deeſſe de les diſpenſer de leur promeſſe, & les quitter pour cinq cents chevres qu'ils luy ſacrifiroient tous les ans.

XXXV. Mais paſſons cela, voions ce qu'il dit après la battaille. « Mais les barbares, dit-il, » avec les autres vaiſſeaux ſe tirans au large en » mer, & allans prendre en l'iſle les eſclaves » qu'ils avoient apportez d'Eretrie, doublerent la » pointe de Sunion, en intention de prevenir » les Atheniens avant qu'ils peuſſent gaigner la » ville d'Athenes : & eurent les Atheniens opi- » nion, qu'ils avoient pris ce conſeil là par » l'intelligence & le complot qu'ils avoient avec » les Alcmeonides, qui avoient convenu avec les » Perſes de leur faire ſigne en leur monſtrant un » eſcu, quand ils ſeroient rentrez en leurs vaiſ- » ſeaux ». Ils doublerent doncques la pointe de Sunion. En ce lieu je paſſe oultre ce qu'il appelle les priſonniers d'Eretrie eſclaves, qui monſtrerent autant de courage & de hardieſſe en ceſte guerre là, & autant de deſir d'acquerir honneur que nuls autres des Grecs, mais leur vertu fut indignement affligée. Et encore fais je moins de compte de ce qu'il diffame les Alcmeonides, entre leſquels eſtoient les plus grandes maiſons & les notables hommes de la ville : mais le pis eſt,

eſt, que toute la grandeur de la victoire en eſt toute renverſée, & la fin de ce tant renommé faict d'armes revient preſques à rien, & ne ſemble pas que ç'ait eſté une battaille ny un exploit ſi grand que ce fut, ains ſeulement une legere rencontre & eſcarmouche contre les barbares deſcendans de leurs vaiſſeaux, ainſi comme les malvueillans envieux diſent en detractant du faict, s'il eſt ainſi qu'en fuyant à val de routte dedans leurs vaiſſeaux, ils n'aient pas couppé les chables de leurs navires, ſe laiſſans aller au vent, qui les porta plus au dedans de l'Attique, ains qu'on leur ait levé & monſtré en l'air un eſcu ſignal de la trahiſon, & que de propos deliberé ils aient fait voile vers la ville d'Athenes, en eſperance de la ſurprendre, & qu'aians ſans faire bruit doublé la pointe du Sunion ils ſe ſoient trouvez flottans à l'endroit du port de Phalerus, & que les principaux & plus apparents des Atheniens leur euſſent trahy la ville, deſeſperans de la pouvoir ſauver : car puis après deſchargeant les Alcmeonides, il attribue la trahiſon à d'autres. « Il eſt certain, dit-il, que lon monſtra l'eſcu, » & ne le ſçauroit on dire autrement ». Comme s'il l'avoit luy meſme veu. Mais il eſtoit impoſſible que cela ſe feiſt, ſi les Atheniens euſſent vaincu tout à faict : & quand il euſt eſté fait, les barbares ne l'euſſent jamais apperceu qui s'en fuyoient à vau

de routte, en grand effroy & grande agonie, chaſſez à force coups d'eſpée & de traict juſques dedans leurs vaiſſeaux, en quittant la campagne le plus viſte qu'ils pouvoient. Mais puis après quand il fait ſemblant de reſpondre pour les Alcmeonidès, refutant les crimes que luy meſme le premier des hommes leur avoit mis ſus : « Je » m'en eſmerveille, dit-il, & ne croy point » le propos de ceſte imputation, que jamais les » Alcmeonides par intelligence avec les barbares » aient monſtré l'eſcu, voulans que les Atheniens » vinſſent ſoubs la domination des barbares & » d'Hippias ». Il me fait ſouvenir d'une certaine clauſe, « Tu le prendras, où l'aiant pris tu le » laſcheras » : auſſi tu accuſes, & après tu defens, tu eſcris des calomnies à l'encontre des perſonnes illuſtres, & puis tu les refutes après, te deſcroyant toy meſme : car tu t'es ouy toy meſme diſant, que les Alcmeonides avoient haulſé l'eſcu pour ſignal aux barbares deffaits & fuyans à vau de routte. Et toutefois en ce que tu les defends & reſponds pour eux, tu te monſtres calomniateur : car s'il eſt vray ce que tu eſcris en ceſt endroit, que ces Alcmeonides fuſſent autant ou plus ennemis des Tyrans que Callias fils de Phenippus, & pere de Hipponicus, où eſt-ce que tu pourras doncques aſſeoir la conjuration d'eulx alencontre de la choſe publique que tu as eſcrit en tes

premiers livres ? diſant qu'ils feirent alliance de mariage avec Piſiſtratus, & moiennant ceſte alliance le feirent revenir d'exil à la tyrannie, & ne l'en euſſent jamais chaſſé, n'euſt eſté que leur fille ſe plaignit de ce que Piſiſtratus ne la cognoiſſoit pas ſelon la loy de mariage & de nature. Voilà les variations, contradictions & repugnances qui ſont en la calomnie contre les Alcmeonides.

XXXVI. Mais en preſchant les louanges de Callias fils de Phenippus, & y attachant ſon fils Hipponicus, lequel ainſi qu'il dit luy meſme, eſtoit de ſon temps des plus riches hommes d'Athenes, il confeſſe que pour s'inſinuer en la bonne grace de Hipponicus & le flatter, il a mis en jeu ce Callias, ſans qu'il en fuſt beſoing, ny que la matiere ſubjecte le requiſt aucunement.

XXXVII. Chaſcun ſçait que les Argiens ne refuſerent point d'entrer en la commune ligue des Grecs, mais qu'ils ne voulurent point marcher ny eſtre ſoubz le commandement des Lacedæmoniens qui eſtoient leurs plus grands ennemis, & qui les haiſſoient plus qu'hommes du monde, & il ne ſe pouvoit faire autrement. Mais luy ſubjoinct une cauſe fort maligne : « Quand ils » veirent, dit-il, que les Grecs les vouloient com- » prendre en la ligue, ſçachans bien que les » Lacedæmoniens ne leur feroient jamais part

» de la prerogative de commander, ils la deman-
» derent, à fin qu'ils demouraſſent en repos avec
» quelque occaſion coulorée ». Ce qu'il dit après que Artaxerces depuis long temps recorda aux ambaſſadeurs des Argiens qui eſtoient allez devers luy juſques en Suſe, & qu'il leur dit qu'il n'eſtimoit qu'aucune cité de la Grece luy fuſt plus amie que celle d'Argos, il y adjouſte puis après ſelon ſa couſtume pour ſe couvrir : « Quant à
» cela je ne le ſçay pas bien certainement, mais
» bien ſçay-je que tous hommes ſont ſubjets à
» faire des faultes, & ne croy pas que les Argiens
» en aient fait des plus villaines : mais je ſuis,
» dit-il, tenu de dire ce que lon dit, & non
» pas de le croire du tout : & ce propos là, dit-il,
» ſoit dit pour tout le cours de mon hiſtoire. Car
» cela meſme ſe dit, que c'eſtoient les Argiens
» qui avoit appellé le roy de Perſe pour faire la
» guerre à toute la Grece, à cauſe qu'ils ne pou-
» voient par armes faire teſte aux Lacedæmoniens,
» & aimoient mieulx avoir toute autre peine que
» la douleur preſente & le regret qu'ils en avoient.
N'eſt-ce pas, comme il conte luy meſme, que un Æthiopien dit touchant les parfums & la pourpre des Perſes, que les huiles & les habillemens des Perſes, eſtoient trompeurs ? Autant luy pourroit on dire, que trompeuſes ſont les paroles & trompeuſes les figures du parler

d'Herodote, tout y eſt enveloppé, & tout voyant à l'environ, & rien de clair ny de ſain : comme les peintres qui rendent les choſes claires plus apparentes & plus eminentes par les umbres qu'ils mettent alenviron : auſſi par ſes façons de dire, qu'il ne dit pas ce qu'il dit, il roidit plus ſes calomnies, & par ſes ambiguitez rend les ſuſpitions plus profondes. Mais ſi les Argiens ne ſont voulus entrer en ligue commune avec tous les autres Grecs, ains s'en ſont abſtenus pour une jalouſie de commander, ou une emulation de vaillance alencontre des Lacedæmoniens, qu'ils n'aient grandement deshonoré la memoire de leur progeniteur Hercules, & leur ancienne nobleſſe, on ne ſçauroit dire du contraire, comme s'il euſt eſté mieux ſeant aux Siphniens, ou aux Cithniens, qui ſont deux petites Iſles, de combattre pour la liberté de la Grece, que non pas aux Spartiates, en eſtrivant alencontre d'eux, & conteſtant de la prerogative de commander, & ce pendant faillir de ſe trouver à tant de grands & honorables combats & travaux. Et ſi ce ont eſté eux qui aient appellé le roy de Perſe contre la Grece, pour ce qu'ils ne pouvoient par armes faire teſte & reſiſter aux Lacedæmoniens, pourquoy eſt-ce qu'ils ne ſe declarerent tout ouvertement du party des Medois, depuis que ce roy fut arrivé en la Grece ? Et s'ils ne vouloient pas

s'aller rendre au camp du roy barbare, pour le moins demourans à la maiſon que ne faiſoient ils quelque dommage au païs des Lacedæmoniens ? Que n'occupoient ils de rechef la contrée de Thyrée, ou par quelque autre moien ne s'attachoient ils aux Lacedæmoniens, & ne les empeſchoient? Car en ce faiſant ils euſſent peu porter grand dommage aux Grecs, s'ils les euſſent gardez d'aller au camp de Platæes avec un ſi bon nombre de bons combattans à pied.

XXXVIII. Mais il fait en ceſt endroit les Atheniens grands, & les appelle ſauveurs de la Grece, faiſant en cela bien & droittement, s'il n'y avoit beaucoup de blaſmes & de vituperes meſlez parmy ſes louanges. Mais maintenant quand il dit que les Lacedæmoniens furent abandonnez par les autres Grecs, & que neantmoins eſtants delaiſſez ſeuls après avoir fait pluſieurs grandes vaillances ils eſtoient morts genereuſement, ayant meſmement veu au paravant que les Grecs favoriſans le party des Medois avoient intelligence avec le roy Xerxes, n'eſt il pas tout evident par cela qu'il ne diſoit pas tous ces propos là à la louange des Atheniens, mais pluſtoſt qu'il les louoit, à fin de meſdire de tous les autres Grecs ? Car qui ſe pourroit maintenant courroucer & faſcher de ce qu'il injurie ainſi atrocement & outrageuſement les Thebains &

les Phociens, veu qu'il condamne de trahiſon, qui ne fut oncques, mais qui pourroit avoir eſté ainſi comme il conjecture, ceux meſmes qui ſe ſont expoſez à tous perils de la mort pour la liberté de la Grece? Des Lacedæmoniens meſme il nous fait doubter, mettant en incertitude s'ils ſont morts en combattant, ou bien s'ils ſe ſont rendus, ſeparant d'avec eux par bien legeres conjectures ceux des Thermopyles.

XXXIX. Et en racontant le naufrage qui advint aux vaiſſeaux du roy de Perſe, où il fut perdu une grande richeſſe, Aminocles, dit-il, fils de Creſines, natif de Magneſie, en fut grandement enrichy, car il rencontra une infinité de deniers & de vaiſſelle d'or & d'argent. Il n'a pas ſeulement laiſſé paſſer cela ſans une morſure de malignité: car celuy là qui n'eſtoit pas gueres heureux au demourant par ceſte rencontre devint fort riche, par ce qu'il luy eſtoit advenu un malencontreux accident qui le tenoit en grande triſteſſe, c'eſt qu'il avoit tué ſon fils. Il eſt doncques tout evident qu'il a fait venir & mis en avant en ſon hiſtoire toute ceſte rencontre de threſors & vaiſſelle d'or & d'argent, & de toute ceſte richeſſe que le flot de la mer jetta ſur le rivage, expreſſément pour baſtir le lieu & la place à mettre le meurtre qu'Aminocles avoit commis en la perſonne de ſon propre fils.

XL. Aiant Ariſtophanes le Bœotien eſcrit, qu'il avoit demandé quelque argent aux Thebains qu'ils luy auroient refuſé, & qu'il avoit voulu deviſer & conferer des lettres avec les jeunes hommes de la ville, mais que les magiſtrats de la ville le luy avoient defendu, tant ils eſtoient rudes & groſſiers, haïſſans toutes bonnes lettres, il n'y en met autre preuve ny conjecture quelconque.

XLI. Mais Herodote en porte teſmoignage, veu les choſes dont il impute & charge les Thebains, les unes en mentant faulſement, les autres par ignorance, les autres comme leur voulant mal, & aiant querelle alencontre d'eux : car il aſſeure que les Theſſaliens eurent intelligence avec les Medes du commancement par neceſſité, en quoy il dit verité : & puis devinant des autres Grecs, qu'ils euſſent volontiers abandonné les Lacedæmoniens, il y ſubjoinct, que ce n'eſtoit pas de leur bon gré, mais par contrainte & neceſſité, d'autant qu'on les prenoit ville après ville. Et neantmoins il ne donne pas aux Thebains l'excuſe de la meſme contrainte, combien qu'ils euſſent envoyé cinq cents hommes ſoubs la conduitte du capitaine Mnamias, pour la defenſe du deſtroit de Tempes, & au pas des Thermopyles, autant comme le roy Leonidas en demanda, leſquels ſeuls demourerent avec luy, & avec les Theſpiens, là où tous les autres l'abandonnerent

après qu'ils ſe veirent environnez par derriere : & comme le roy barbare s'eſtant fait maiſtre des advenues fuſt ſur leurs confins, Demaratus Spartiate eſtant amy d'Apaginus, chef de la ligue, pretendant à la principauté, pour le droit d'hoſpitalité qu'ils avoient entre eux, le donna à cognoiſtre, & le feit amy familier du roy barbare : tous les autres Grecs eſtoient ſur la mer, & n'y avoit perſonne qui par terre allaſt au devant des ennemis. Voilà comment ils receurent à la fin les conditions d'appointement avec les barbares, ſe trouvans ſurpris d'une très grande neceſſité : car ils n'avoient ny mer ny vaiſſeaux comme les Atheniens, ny n'eſtoient logez ès plus reculées parties du fond de la Grece, comme les Spartiates, ains eſtoient diſtants d'une journée & demie ſeulement du camp des barbares, & avoient jà tenté la fortune aux deſtroits des advenues avec les Spartiates ſeuls, & avec les Theſpiens où ils avoient eu du pire, & avoient eſté deffaicts. Et neantmoins ceſt hiſtorien icy eſt ſi juſte qu'il dit, que les Lacedæmoniens ſe voians delaiſſez & abandonnez de tous alliez, ſe fuſſent à l'adventure laiſſez aller à entendre à appointement : & ne pouvant effacer un ſi beau & ſi glorieux acte, ny nier qu'ils ne l'euſſent fait, il le va contaminant par ceſte mauvaiſe imputation & ſuſpicion en eſcrivant ainſi : « Les

» alliez doncques & confederez eſtants renvoyez, » s'en retournerent en leurs païs, & obeirent au » mandement de Leonidas, & les Theſpiens & » les Thebains demourerent ſeuls avec les Lace- » dæmoniens : Mais quant aux Thebains, ce fut » malgré eux & contre leur volonté, par ce que » Leonidas les retenoit, comme en oſtage : & » les Theſpiens de leur bon gré, car ils dirent que » jamais ils n'abandonneroient Leonidas, ny ceux » qui eſtoient avec luy ». Ne monſtre il pas clairement en cela qu'il a quelque mal-talent & mal-veuillance alencontre des Thebains particulierement, pour laquelle non ſeulement il calomnie faulſement & injuſtement la ville de Thebes, mais il ne s'eſt pas ſoucié de faire en ſorte que ſa calomnie fuſt ſeulement vray-ſemblable, ne qu'il ne fuſt point repris de ſa conſcience, meſme de ſe contredire en bien peu de lignes : car aiant un peu devant eſcrit, que Leonidas voiant les confederez & alliez n'eſtre pas bien encouragez, & n'avoir pas le cœur de prendre la fortune, il leur commanda de ſe retirer. Au contraire un peu après il dit qu'il retint les Thebains par force contre leur volonté, leſquels il eſt pluſtoſt vray-ſemblable qu'il euſt chaſſez à force, quand ils euſſent voulu demourer, s'ils euſſent eſté accuſez ou ſouſpeçonnez de s'entendre avec les Medois : car veu qu'il ne

vouloit point de ceux qu'il ſentoit mal affectionnez & mal encouragez, quel profit avoit il de laiſſer parmy les ſiens qui devoient combattre, des hommes qui luy eſtoient ſuſpects ? Car un roy des Spartiates, & capitaine general de tous les Grecs n'avoit pas un tel entendement ny jugement de vouloir retenir comme oſtages quatre cents hommes aiants armes, avec trois cents qu'il en avoit meſmement lors qu'il ſe voyoit enveloppé d'ennemis qui luy couroient ſus tout à un coup, & par devant & par derriere : car ſi bien au paravant il les euſt menez quant & luy en lieu d'oſtages, au moins eſt il bien vray-ſemblable qu'à l'extremité, ou que eux ne ſe ſoucians plus de Leonidas s'en fuſſent allez librement, ou que Leonidas euſt redouté autant d'eſtre environné par eux que par les barbares. Mais outre cela, n'euſt-ce pas eſté une ſottiſe digne de mocquerie au roy Leonidas, de commander aux autres Grecs qu'ils ſe retiraſſent, eſtant ſon intention & ſa reſolution de bien toſt s'en aller mourir, & le defendre aux Thebains à fin qu'il les gardaſt aux autres Grecs, luy qui eſtoit reſolu de s'en aller mourir : car ſi veritablement il les menoit quant & luy en lieu d'oſtages, ou bien au lieu d'eſclaves, il ne les devoit pas retenir avec ceux qui eſtoient certains & reſolus de mourir, ains pluſtoſt les livrer aux Grecs qui s'en

alloient d'avec luy. Et la cauſe qui reſtoit, que lon pouvoit dire qu'il les retenoit à l'adventure à fin qu'ils mouruſſent quant & luy, ce bel hiſtorien a oſté encore ceſte occaſion là, par ce qu'il a eſcrit de la cupidité de gloire du roy Leonidas. en ces propres termes : « Leonidas » faiſant ce diſcours en luy meſme, & voulant » que ceſte gloire apparteint aux Spartiates ſeuls, » renvoya les confederez chaſcun en leurs païs, » pluſtoſt que pour ce qu'ils fuſſent de conſeils » & opinions contraires : car c'euſt eſté une » exceſſive ſottiſe, de retenir ſes ennemis pour » les rendre participants d'une gloire dont il » deboutoit & privoit ſes amis ». Il appert doncques par les effects, que Leonidas ne ſe deffioit point des Thebains, mais qu'il les eſtimoit & tenoit pour ſes bons & loyaux amis : car il paſſa par dedans Thebes en menant ſon armée, & à ſa requeſte obteint ce que nul n'avoit jamais obtenu, de coucher dedans le temple d'Hercules, & raconta le matin aux Thebains la viſion qu'il y avoit euë. Car il luy fut advis qu'il veit toutes les plus grandes & principalles villes de la Grece en une vaſte mer agitée de fort aſpre & violente tourmente, là où elles flottoient & branloient fort inegalement, mais que celle de Thebes ſurpaſſoit toutes les autres : car elle s'eſlevoit à mont juſques au ciel,

& puis ſoudain ſe baiſſoit ſi bas qu'on la perdoit de veuë, ce qui eſtoit proprement la figure de ce qui leur advint puis après. Mais Herodote en eſcrivant le combat de Leonidas, a obſcurcy par ſilence la plus noble action qui y fuſt, diſant ſeulement qu'ils moururent tous dedans le deſtroit de la vallée, alentour d'une motte. Mais il fut autrement fait, car quand ils s'apperceurent la nuict qu'ils eſtoient environnez par les ennemis, ils ſe leverent & s'en allerent droit, la teſte baiſſée, dedans le camp des ennemis, & meſmement vers la tente du roy, en intention de le tuer s'ils l'y trouvoient, & de mourir alentour de luy. Si allerent juſques à ſa tente tuans tousjours ceux qui par le chemin ſe trouvoient devant eux pour leur faire teſte, ou bien leur faiſant prendre la fuitte. Mais ne pouvans trouver Xerxes en un camp ſi vaſte, ſi ſpacieux, errans çà & là à le chercher par tout, à la fin à grande peine furent ils deffaicts par les barbares, qui s'eſpandirent tout alentour d'eux de tous coſtez.

XLII. Or eſcrirons nous en la vie de Leonidas tous les autres actes de grande hardieſſe, & les mots notables des Spartiates qu'Herodote a laiſſez à dire : mais toutefois en paſſant, il ne ſera point mauvais d'en cotter encore icy quelques uns. Avant leur partement de Sparte on leur feit des

jeux funebres, là où aſſiſterent à les veoir leurs peres & leurs meres : & luy meſme Leonidas reſpondit à un qui luy diſoit, qu'il menoit bien peu de gens avec luy pour combattre : mais beaucoup : dit-il, pour mourir. Et à ſa femme qui luy demandoit au ſortir, s'il luy vouloit rien dire, en ſe retournant il luy dit, qu'elle ſe remariaſt avec quelque homme de bien, & qu'elle portaſt de bons enfans. Quand il fut dedans la vallée des Thermopyles, il avoit en ſa compagnie deux de ſa race qu'il deſiroit ſauver. Si donna une lettre à l'un d'eux pour la porter là où elle s'addreſſoit : mais l'autre ne la voulut point prendre, diſant en cholere, « Je ſuis venu » pour combatre, & non pas pour porter lettres ». A l'autre il commanda d'aller porter quelque parole aux magiſtrats de Sparte, mais luy rejettant les lettres, & prenant le bouclier, s'alla mettre en ſon rang pour combatre.

XLIII. Qui eſt-ce qui ne reprendroit un autre qui auroit fait telle omiſſion ? Mais ceſtui-cy aiant pris la peine de ramaſſer & de mettre par eſcript le baſſin d'Amaſis à laver les pieds, le larron qui mena les aſnes, qui donna les outres de vin aux gardes, & pluſieurs autres telles badineries, celuy là ne ſera jamais eſtimé avoir obmis par negligence, ny par meſpris ou oubliance, tant de beaux actes & de dicts ſi

notables, mais par une malice & mauvaiſtié & injuſtice envers quelques uns. Si dit que les Thebains eſtants avec les autres Grecs combattirent, mais que ce fut par ce qu'ils eſtoient retenus par force : car non ſeulement Xerxes, mais auſſi Leonidas, avoient des fouëtteurs qui les ſuivoient, je croy, avec des fouëts pour fouëtter ceux qui reſtivoient, & ceux là contraignoient à coups de fouët les Thebains de combattre contre leur volonté, là où ils s'en pouvoient aller & s'en fuïr, & que volontairement ils avoient pris intelligence avec le roy barbare, là où il n'y avoit perſonne qui les vint ſecourir. Et puis après il eſcrit que les autres ſe haſtans pour gaigner la motte, les Thebains ſe ſeparans tendirent les mains aux barbares, & s'approcherent d'eux, diſans une très veritable parole, qu'ils tenoient le party des Medes en leur cœur, & qu'ils avoient baillé au roy l'eau & la terre, mais toutefois qu'eſtants retenus par force ils eſtoient venus en ce deſtroit de Thermopyles, & qu'ils ne pouvoient mais de la bleſſeure que leur roy avoit receuë : en faiſant ces remonſtrances là ils gaignerent leur cauſe, meſmement qu'ils avoyent les Theſſaliens pour teſmoings de leur dire. Voyez comment ceſte juſtification pouvoit bien eſtre entenduë & ouye entre tant de clameurs barbareſques de tant de milliers d'hommes, &

tant de bruits meſlez & confus, tant de fuittes, tant de chaſſes & pourſuittes, & les teſmoings ouys & examinez. Et les Theſſaliens qui alloient par toute la vallée parmy tant de gens que lon tuoit, parmy tant de corps que lon fouloit aux pieds, harenguans & plaidans pour les Thebains, d'autant que peu au paravant eux aiants conquis par armes toute la Bœoce, juſques à la ville de Theſpies, ils les en chaſſerent, les aiants deffaits en une bataille, & aiants tué leur capitaine Lattamias: car voilà les alliances & intelligences que les Bœotiens avoient avec les Theſſaliens en ce temps là, & rien d'equité ny d'humanité des uns envers les autres. Mais encore, comment eſt-il poſſible que les Thebains euſſent eſté ſauvez par le teſmoignage des Theſſaliens? Car les barbares, ce dit-il, en tuerent les uns qui approcherent d'eux, & en flaiſtrirent les autres en plus grand nombre des marques & picqueures du roy, commenceant au capitaine meſme Leontiades.

XLIV. Mais ce n'eſtoit pas ſeulement Leontiades, qui eſtoit capitaine des Thebains aux Thermopyles, ains Anaxander, comme l'eſcrit Ariſtophanes, aiant pris les noms des magiſtrats de Thebes des archives meſmes publicques: & auſſi le met ainſi Nicander Colophonien.

XLV. Et n'y a jamais eu perſonne devant Herodote

Herodote qui ait ſceu, que le roy Xerxes euſt fait flaiſtrir ne picquer aucun Thebain, car cela euſt eſté une grande defenſe contre ſa calomnie, & euſt eſté un beau moien à celle ville de ſe glorifier de telles picqueurs, comme aiant voulu Xerxes ainſi punir pour ſes plus grands & plus mortels ennemis Leonidas & Leontiades : car il feit fouëtter & pendre le corps de l'un tout mort, & feit picquer l'autre tout vif. Et ceſtui-cy a pris la cruauté dont ils uſerent envers Leonidas mort, pour une preuve manifeſte que ce roy barbare haïſſoit plus que tous les hommes du monde Leonidas, lors qu'il vivoit. Et ce pendant il dit que les Thebains qui renoient le party des Medes, furent mocquez & piquez comme eſclaves aux Thermopyles, & puis, après encore avoir eſté picquez, ilz combattirent bien aſprement pour les barbares devant la ville de Platæes. Et me ſemble que qui luy diroit comme feit Cliſthenes à ce beau danſeur Hippoclides, qui morguoit avec les cuiſſes en un feſtin, « Tu as » danſé la yerité » : Il reſpondroit, « Il n'en » chault à Hippoclides ».

XLVI. Et en ſon huictiéme livre il dit, que les Grecs eſtonnez & effroyez prirent reſolution de s'enfuir de la coſte d'Artemiſium au dedans de la Grece, & que ceux d'Eubœe les prians qu'ils vouluſſent demourer encore un petit de

temps, jusques à ce qu'ils peussent se descharger de leurs femmes & leurs familles : ils n'en feirent compte, jusques à ce que Themistocles prenant de l'argent en donna à Euribiades & à Adimantus capitaines des Corinthiens, & alors ils demourerent & combattirent par mer contre les barbares. Pindare, qui estoit natif non de cité confederée avec les autres Grecs, mais d'une que lon soupçonnoit de tenir le party des Medes, neantmoins faisant mention de ceste battaille d'Artemisium y adjouste ceste belle exclamation,

> Ceux d'Athenes ont planté
> Le glorieux fondement
> De la Grecque liberté.

Et Herodote au contraire, que quelques uns veulent dire avoir orné & embelly la Grece, tient que ceste victoire là fut un acte de concussion & de larcin, & que les Grecs combatirent malgré eux, estants abusez par leurs capitaines qui en avoient pris de l'argent pour ce faire. Encore ne fut ce pas là le bout de sa malignité. Car tous sçavent & confessent que les Grecs aiants eu du meilleur par mer en ceste coste là, neantmoins cederent le chef d'Artemisium aux barbares, après avoir ouy la nouvelle de ce qui estoit advenu au pas des Thermopyles : car il n'eust de rien servy de s'arrester là, à gar-

der la mer de la Grece, veu que la guerre eſtoit au dedans jusques à leurs portes, & que Xerxes avoit gaigné les paſſages. Et Herodote fait, que les Grecs, devant qu'ils euſſent eu la nouvelle de la mort de Leonidas, tenoient conſeil, & eſtoient en propos de s'enfuir : car il dit ainſi, « Mais aiants eſté mal traictez, meſmement les » Atheniens qui avoient pluſieurs de leurs vaiſ- » ſeaux bien offenſez, deliberoient de prendre » la fuitte vers la Grece ». Toutefois permettons luy de nommer ainſi, ou plus toſt de reprocher ainſi la retraicte de devant la bataille : mais l'aiant appellé devant fuitte, & l'appellant encore de preſent fuitte, il la nommera encore après fuitte, tant il s'attachoit amerement à ce villain mot de fuitte. « Mais, dit-il, il vint avec » un batteau aux barbares un homme natif d'Eſ- » tiæe, leur apporter la nouvelle de la fuitte des » Grecs du chef d'Artemiſium : ce que eux ne » pouvans croire, retindrent le meſſager en bon- » ne & ſeure garde, & envoyerent quelques » galeres ſubtiles pour deſcouvrir ». Que dis tu ? Comment eſcris tu, que ceux s'enfuirent comme vaincus, que les ennemis meſmes après la bataille ne peuvent croire qu'ils fuient, comme les penſans beaucoup plus forts ? Et puis on eſtimera qu'il ſoit digne de foy, quand il eſcrit d'un homme particulier, ou d'une ville à part, veu

qu'en un ſeul mot il oſte la victoire à toute la Grece enſemble ? Il abbat le trophée que tous les Grecs dreſſerent, & arrache les inſcriptions qu'ils meirent en l'honneur de Diane le long de la coſte d'Artemiſium, faiſant trouver que ce n'eſtoit que tout vent d'orgueil & vaine vanterie. L'epigramme & inſcription eſtoit de telle teneur,

Après avoir par martiale encombre
Icy devant jadis en mer deffait
Des nations d'Aſie infiny nombre,
Les preux enfans d'Athènes en ont fait
Edifier, pour memoire du faict,
Ce monument à Diane la ſaincte,
Lors que par eux euſt eſté en effect
Des fiers Medois toute l'armée eſteincte.

Il ne deſcrit point l'ordre de la battaille, en quel rang & place chaſcune ville combattoit : & en la retraicte, que luy baptiſe du nom de fuitte, il dit, que les Corinthiens naviguoient les premiers, & les Atheniens les derniers. Il falloit donc qu'il ne foullaſt pas ainſi villainement aux pieds ceux qui tenoient le party des Medois, luy qui eſt eſtimé de pluſieurs avoir eſté natif de Thuries, & qui ſe joinct luy meſme aux Halicarnaſſiens, leſquels eſtants d'extraction Doriens, vindrent avec leurs femmes & leurs enfans faire la guerre aux Grecs.

XLVII. Mais tant s'en fault qu'il allegue premierement les contrainctes & neceſſitez qu'eurent les villes qui tindrent pour les Medois, qu'il recite des Theſſaliens, qu'eſtants capitaux ennemis des Phociens, ils leur manderent neantmoins, devant qu'ils conſerveroient leur païs, ſans que lon y feiſt dommage quelconque, s'ils leur vouloient bailler cinquante talents d'argent: il eſcrit en ceſt endroit là en ces propres termes. « Les Phociens eſtoient ſeuls des Grecs qui en » ce quartier là ne tenoient point le party des » Medois, non pour autre cauſe, ainſi comme » je trouve, après avoir bien tout conſideré, que » pour la haine qu'ils portoient aux Theſſaliens: » & ſi les Theſſaliens euſſent eſté du coſté des » Grecs, je croy que les Phociens euſſent tenu » le party des Medois ». Et neantmoins bien peu après il dira, que treze villes des Phociens furent entierement arſes & bruſlées par ce roy barbare, le païs tout gaſté, & le temple de la ville d'Abes conſumé par feu, les hommes & les femmes paſſées au fil de l'eſpée, ceux qui ne peurent à temps gaigner la cyme du mont de Parnaſſe: & toutefois il met au rang de ceux qui eſtoient les plus affectionnez partiſans des barbares, ceux qui aimoient mieux endurer toutes les extremitez de miſeres que peult apporter la guerre, que d'abandonner la defenſe de l'hon-

neur de la Grece : & n'aiant peu reprendre les faicts des hommes, il s'eſt amuſé à ſonger de faulſes imputations, & des ſouſpeçons qu'il forge & compoſe avec ſa plume alencontre d'eux, ne voulant que lon juge de leurs intentions par leurs actions, s'ils n'avoient pas la meſme volonté & opinion que les Theſſaliens, comme s'ils euſſent laiſſé à eſtre de la trahiſon, pour ce que la place auroit desjà eſté priſe par autres. Si donc quelqu'un voulant taſcher à excuſer les Theſſaliens de ce qu'ils s'entendirent avec les Medes, diſoit qu'ils ne l'auroient pas voulu, mais que pour la haine qu'ils avoient contre les Phociens les voiants adherents & alliez avec les Grecs, ils ſe ſeroient au contraire tenus du coſté des Medes, contre leur volonté & jugement, ne ſembleroit il pas eſtre un effronté flatteur, & qui en faveur d'autruy, cherchant d'honneſtes couvertures à de villains faicts, deſtordoit la verité ? Je croy que ouy, quant à moy. Comment doncq ne ſera il trouvé un manifeſte calomniateur celuy qui dira, que les Phociens n'aient pas ſuivy le meilleur party pour la vertu, mais pour ce qu'ils ſçavoient que les Theſſaliens avoient volonté & jugement contraires ? Car encore ne deſtourne il pas la calomnie ſur des autres, comme il a bien accouſtumé de faire ailleurs, en diſant l'avoir ouy dire à d'autres, ains dit que luy meſme en

conferant toutes choſes, n'en trouve point d'autre occaſion. Il falloit doncq qu'il alleguaſt quant & quant ſes preuves & indices par leſquels il ſe perſuadoit, que ceux qui font les actions toutes ſemblables aux gens de bien, aient la volonté & l'intention meſme que les meſchants. Car l'occaſion qu'il allegue de l'inimitié, eſt une frivole digne de riſée, par ce que l'inimitié que les Æginetes avoient alencontre de ceux d'Athènes, ny les Chalcidiens contre les Eretriens, ny les Corinthiens contre les Megariens, ne les empeſcha pas de ſe joindre à la ligue de la Grece, pour la defenſe de la liberté commune, comme auſſi à l'oppoſite, les Macedoniens leurs plus aſpres ennemis, & qui plus chaſtioient les Theſſaliens, ne les deſtournerent pas de l'intelligence & alliance avec les barbares. Car le peril commun couvroit & cachoit les inimitiez particulieres, de ſorte que quittans & ſe deſpouillans de leurs paſſions privées, ils attachoient leur conſentement ou à l'honneſteté pour la vertu, ou à leur proufit pour la neceſſité. Et neantmoins oultre celle neceſſité, de laquelle ils ſe trouverent ſurpris, & contraints de ſe ſoubmettre aux Medois, ils ſe retournerent de rechef du coſté des Grecs, dequoy Laocrates meſme Spartiate leur porta publicquement teſmoignage. Et Herodote luy meſme, comme eſtant forcé & contrainct, confeſſe en la deſcrip-

tion de la guerre de Platæes, que les Phociens ſe joignirent aux Grecs.

XLVIII. Et ne ſe fault pas esbahir, s'il eſt ainſi violent & aſpre alencontre de ceux qui ont eſté infortunez, veu meſmes que ceulx qui ſe trouverent aux affaires, & qui hazarderent leur eſtat pour le bien public, il les remue & tranſpoſe au rang des ennemis & des traiſtres. Car ceulx de Naxos envoyerent trois galeres armées au ſervice & ſecours des barbares, mais l'un des capitaines, nommé Democritus, perſuada aux autres deux, de ſe renger plus toſt avec les Grecs. Voylà comment il ne ſçauroit louër ſans blaſmer, ains à fin qu'un homme particulier ſoit loüé, il fault que toute une ville ſoit vituperée & tout un peuple, dequoy luy porte teſmoignage entre les anciens Hellanicus, & entre les recents & modernes, Ephorus, diſant l'un que les Naxiens vindrent au ſecours des Grecs avec ſix, & l'autre avec cinq galeres : & Herodote ſe convainct ſoy meſme, d'avoir controuvé & falſifié cela : car les particuliers hiſtoriographes des Naxiens eſcrivent, que paravant ils avoient repoulſé Megabates lieutenant du roy, qui avec deux cents voyles eſtoit venu ſurgir en leur iſle, & que depuis encore un autre lieutenant du roy Datis en paſſant leur avoit bruſlé cent villes. Et s'il eſt ainſi, comme Herodote luy meſme dit

ailleurs, que eulx meſmes deſtruiſirent leur ville, & meirent le feu dedans, & ſauverent leurs perſonnes dedans les montagnes, n'euſſent ils pas eu une bonne occaſion de porter ſecours à ceulx qui avoient eſté cauſe de la ruine & deſtruction de leur païs, & non pas de ſe joindre avec ceulx qui combattoient pour la liberté commune ? Mais que ce n'ait pas tant eſté pour louër Democritus, comme pour blaſmer les Naxiens, qu'il ait controuvé ceſte menſonge, il le monſtre clairement, par ce qu'il tait & omet à dire le vaillant exploict d'armes que feit alors ce capitaine Democritus, ainſi comme Simonides l'a declaré par ceſt Epigramme,

Democritus fut le tiers qui chocqua
En la battaille, où par mer ſuffocqua
La flotte Grecque au bras de Salamine,
Celle de Mede, & la meit en ruine,
Il recourut un des vaiſſeaux amis,
Et en prit cinq de ceulx des ennemis.

XLIX. Mais qui ſe courrouceroit pour les Naxiens contre luy ? Car s'il y a des Antipodes, comme quelques uns tiennent, qui habitent le rond de la terre deſſoubs nous, je penſe que ceulx là encore ont ouy parler de Themiſtocles, & du conſeil qu'il donna aux Grecs de combattre dedans le deſtroict de Salamine, là où depuis il feit baſtir un temple à Diane la ſage conſeilliere,

en l'Iſle de Melite, après que le roy barbare fut deſconfit. Ce gentil hiſtorien icy refuſent, tant qu'en luy eſt, d'avouër ceſt exploict, & taſchant d'en transferer la gloire à un autre, eſcrit ainſi de mot à mot : « En ces entrefaittes, ainſi » comme Themiſtocles fut de retour en ſa galere, » il y eut un Athenien nommé Mneſiphilus qui » luy demanda ce qu'ils avoient reſolu : & enten- » dant qu'il avoit eſté conclud de retirer leurs » vaiſſeaux au deſtroict du Peloponeſe, pour illec » combattre par mer devant le Peloponeſe : Je te » dis, repliqua Mneſiphilus, que s'ils remuent » leurs flotte de devant Salamine, tu ne com- » battras plus jamais par mer pour ton païs, car » chaſcun ſe retirera au ſien bien toſt après. » Parquoy s'il y a moien au monde, va taſcher » à rompre ceſte reſolution, & fais tant envers » Eurybiades qu'il demeure plus toſt icy ». Et puis ſubjoingnant que ce conſeil agrea merveil- leuſement à Themiſtocles, & que ſans rien reſpondre à cela, il s'en retourna droict trouver Eurybiades, derechef il eſcrit en ces termes : « Se ſeant auprès de luy, il luy recite le conſeil » que luy avoit recordé Mneſiphilus, ſe l'attri- » buant à luy, & y adjouſta encore d'autres » choſes ». Voyez vous comment il attache à Themiſtocles une opinion de malignité, de s'at- tribuer un conſeil comme ſien, qui eſtoit de l'in-

vention de Mneſiphilus ? & puis ſe mocquant encore davantage des Grecs, dit il, que Themiſtocles n'eſtoit pas homme prudent, & qu'il ne voyoit point pourquoy on l'avoit ſurnommé Ulyſſes pour ſa prudence : mais que Artemiſia qui eſtoit natifve de meſme ville que luy, ſans que perſonne luy euſt enſeigné, ains l'aiant excogité d'elle meſme, avoit predit à Xerxes que les Grecs ne luy pourroient pas reſiſter ny faire teſte long temps, & qu'ils ſe ſepareroient & eſcarteroit chaſcun en leurs villes, & s'enfuiroient : « Et n'eſt pas vrayſemblable que ſi tu » fais marcher ton armée de terre vers le deſtroict » du Peloponeſe, qu'ils t'attendent, & ne ſe » ſoucieront plus de combattre par mer pour les » Atheniens : là où ſi tu te haſtes de combattre » par mer, je crains & doute que ſi ton armée » de mer reçoit aucun dommage, que cela ne » face quelque prejudice à celle de terre ». Il ne s'en fault que des vers qu'Herodote ne face de ceſte Artemiſia une Sibylle, prophetiſant les choſes à venir ainſi exactement : & pourtant Xerxes luy donna la charge & commiſſion de remener ſes enfans en la ville d'Epheſe, car il avoit oublié, comme on peult penſer, d'amener des femmes de ſa royalle ville de Suze, s'il euſt penſé que ſes enfans euſſent eu beſoing d'eſtre accompagnez & conduits par eſcorte de femmes.

L. Je ne veux point parler de ce qu'il a controuvé & faulſement inventé contre nous, mais examinons un peu ce qu'il a controuvé contre les autres. Il dit doncques, que les Atheniens diſent, que Adimantus le capitaine des Corinthiens, quand on fut aux mains avec les ennemis s'enfuit de peur, non pas ſiant arriere, ny ſe retirant peu à peu d'entre les ennemis, ains tout ouvertement, mettant voiles au vent, & faiſant faire la volte à tous ſes vaiſſeaux, & puis qu'une fregate allant après luy, l'attaignit à la queuë de l'iſle de Salamine, & que de deſſus la fregate il y eut quelqu'un qui luy cria : « Adimantus, » tu t'en fuis trahiſſant & abandonnant les Grecs, » mais toutefois ils n'ont pas laiſſé de gaigner la » battaille, & d'eſtre victorieux ſur les ennemis ». Ceſte fregate là eſtoit, comme il faut penſer, deſcendue du ciel. Car quel beſoing eſtoit il d'uſer là de feinte & machine tragicque, veu que en tous autres endroicts il ſurpaſſe tous les poëtes tragicques du monde en toute faulſeté & vanité ? Adimantus doncques croiant ceſte voix retourna en l'armée, eſtant ainſi deſpeſché. « C'eſt le bruit qu'en ſement les Atheniens, mais » les Corinthiens ne le confeſſent pas, ains diſent » qu'ils furent les premiers qui chocquerent & » combattirent en ceſte battaille navalle, & en » cela auſſi leur porte teſmoignage tout le reſte

» des Grecs ». Tel eſt ceſt homme en pluſieurs endroicts, il ſeme ainſi des calomnies & des imputations des uns contre les autres, à fin que l'un ou l'autre ne faille point, comment que ce ſoit, d'eſtre trouvé meſchant, ainſi comme en ce lieu il luy ſuccede bien à propos. Car ſi ſa calomnie eſt creuë, les Corinthiens en demoureront deshonorez : & ſi elle eſt decreuë, les Atheniens : ou il fault que les Atheniens, n'aient pas menty contre les Corinthiens, mais luy meſme contre tous les deux. Qu'il ſoit vray, Thucydides introduiſant l'ambaſſadeur Athenien, parlant alencontre des Corinthiens en la ville de Lacedæmone, & haultement parlant de leurs faicts & geſtes contre les Medes, & meſmement de ceſte battaille de Salamine, ne met ſus aux Corinthiens aucune imputation de trahiſon, ny de laſcheté d'avoir abandonné leur rang. Car il n'eſt pas vrayſemblable, que les Atheniens euſſent reproché une telle villanie à la ville des Corinthiens, veu qu'ils la voyoient engravée au troiſieme lieu après les Lacedæmoniens, & après eux ès inſcriptions des monuments que lon en conſacroit aux dieux, & en Salamine, ils leur permirent d'enterrer leurs morts joignant la ville, comme eſtants gens de bien, & qui s'eſtoient portez vaillamment, avec une telle inſcription,

Nous habitions jadis, amy paſſant,
La ville où ſourd Pyrene jalliſſant,
Et maintenant la ſeiche Salamine
Contient noz os, ayans ſur la marine
Icy deffait vaiſſeaux Pheniciens,
Guerriers Medois & ſoldats Perſiens,
Pour la ſacrée Achaïe defendre,
Que ſoubs le joug barbares vouloient rendre.

Et la repreſentation de ſepulture vuide qui eſt dedans le deſtroict du Peloponeſe, a auſſi une telle inſcription,

Nous cy giſans avons perdu la vie,
Pour engarder Grece d'eſtre aſſervie.

Et ſur les offrandes d'un Diodorus, capitaine de galere des Corinthiens, au temple de Latone, il y a auſſi une autre inſcription telle,

Les mariniers de Diodorus ont
Fait à Latone offre des armes, dont
Eſtoient armez les Perſes, en memoire
Qu'en mer ſur eulx ils eurent la victoire.

Adimantus luy meſme, auquel Horodote ne ceſſe jamais de dire injure, & de faire contumelie, diſant qu'il ſe partit ſeul de tous les capitaines pour s'en fuir, & qu'il n'attendit pas le choc de la battaille, regardez quel honneur on luy a fait,

Adimantus, eſtranger, ſe repoſe
En ce tombeau, lequel a eſté cauſe

Que la Grece eſt couronnée aujourd'huy
De liberté, qui fuſt ſerve ſans luy.

Il n'eſt pas vray-ſemblable qu'on euſt fait tant d'honneur à un homme laſche, couard & traiſtre, après ſa mort, & n'euſt pas eu l'audace de mettre & impoſer à l'une de ſes filles le nom de Nauſinica, qui ſignifie, victoire navale : & à l'autre, Acrothinium, qui ſignifie, deſpouille gaignée ſur les ennemis : & à la troiſiéme, Alexibia, qui ſignifie, ſecours contre la force : & à ſon fils, Ariſteus, qui ſignifie, grand guerrier, s'il n'euſt acquis quelque grande reputation & illuſtre gloire par ces faicts là. Et davantage il n'eſt pas croyable non plus, je ne diray pas qu'Herodote, mais non pas le dernier des hommes de la Carie, ait ignoré celle glorieuſe & memorable priere que feirent lors les dames Corinthiennes à Venus, qu'il luy pleuſt inſpirer à leurs hommes un amour de donner la battaille aux barbares. Car ce fut une choſe renommée par tout, & en feit Simonides une epigramme, qui eſt engravé ſur des images de bronze qui ſont dans le temple de Venus, lequel on dit avoir eſté anciennement baſty par Medée, les uns, à fin qu'elle ceſſaſt de plus aimer ſon mary, les autres à fin que ſon mary Jaſon ceſſaſt d'aimer une Theris : & eſt l'epigramme tel,

Saincte Venus n'a voulu de la Grece
Abandonner aux Medois la foibleſſe,
Pour la devote inſtance & oraiſon
Que faite en ont ces dames, à raiſon
Dequoy on a ces ſtatues dreſſées
Pour honorer leurs divines penſées.

LI. C'eſtoit cela qu'il falloit eſcrire, & en faire mention plus toſt que d'aller inſerer en ſon hiſtoire, qu'Aminocles avoit tué ſon fils. Mais outre, après s'eſtre bien ſaoulé de charges & imputations qu'il met ſus à Themiſtocles, & l'accuſant qu'il ne ceſſoit de robber & piller toutes les iſles ſecrettement, au deſceu des autres capitaines ſes compagnons, finablement encore oſte-il aux Atheniens la couronne de la principale vaillance, & la met ſur la teſte des Æginettes, eſcrivant ainſi : « Les Grecs aiant envoyé les » primices de leurs deſpouilles & butin au temple » de Delphes, y feirent demander à Apollo, s'il » avoit eu ſuffiſante part d'icelles deſpouilles & » s'il s'en contentoit. Et il reſpondit que des » autres Grecs ouy, mais des Æginettes non, » auſquels il demandoit le pris du premier » honneur de vaillance qu'ils avoient emporté » à la battaille de Salamine ». Ce n'eſt pas aux Tartares ny aux Perſes, ny aux Ægyptiens qu'il attribue ſa parole, en feingnant & mentant, comme fait Æſope aux corbeaux, aux ſinges,

ains

ains ſe ſert de l'otacle meſme d'Apollo Pythien, pour debouter les Atheniens du premier lieu & degré d'honneur de la battaille de Salamine, & à Themiſtocles du ſeçond qui luy fut adjugé au deſtroict du Peloponeſe, parce que là chaſcun des autres s'attribua à ſoy le premier lieu & à luy le ſecond : & ainſi le jugement n'aiant point eu de concluſion, à cauſe de l'ambition des capitaines, tous les Grecs ſe departirent, n'aiants pas voulu par envie deferer à Themiſtocles le premier honneur de la victoire.

LII. Et en ſon neufiéme & dernier livre, ne luy reſtant plus à meſdire & detracter, ſinon des Lacedæmoniens, & de ce beau chef-d'œuvre qu'ils feirent contre les barbares devant la ville de Platæes, il eſcrit que les Lacedæmoniens, qui paravant avoient eu fort grand' peur que les Atheniens ne s'accordaſſent avec Mardonius, & n'abandonnaſſent les autres Grecs, quand ils eurent achevé de murer le deſtroit du Peloponeſe, & mis en ſeureté leur païs, ils ne ſe ſoucierent plus des autres, & les laiſſerent là, faiſans feſte & grande chere chez eux, en ſe mocquant des ambaſſadeurs des Atheniens, & les retenants ſans les deſpeſcher. Et comment doncques ſortirent du païs cinq mille Spartiates, aiant chaſcun d'eulx ſept ilots avec luy? Et comment prenant ſur eulx un ſi grand peril vainquirent & deſconfirent ils

tant de milliers de barbares ? Eſcoutez en la cauſe. « Il y avoit, dit-il, à Sparte un homme » qui eſtoit accouru de Tegée appellé Chileus, » duquel aucuns des ephores eſtoient hoſtes & » amis. Ce fut celuy qui leur perſuada de mettre » leur armée aux champs, leur remonſtrant que » la cloſture & muraille du deſtroit ne ſerviroit » de rien au Peloponeſe, ſi une fois les Atheniens » ſe joignoient avec Mardonius : & ſi d'adventure » quelque particulier affaire euſt retenu ce Chileus » là en Tegée, la Grece ne fuſt point demourée » victorieuſe ».

LIII. Puis derechef ne ſçachant qu'il doibt faire de ceulx d'Athenes, il les remue & les met tantoſt hault tantoſt bas, diſant qu'eſtants en diſpute du ſecond lieu d'honneur alencontre des Tegeates, ils feirent mention des Heraclides, & qu'ils alleguerent les vaillances qu'ils avoient autrefois faites contre les Amazones, & les ſepultures des Peloponeſiens morts devant le chaſteau de la Cadmée, & que finablement ils vindrent deſcendre ſus la battaille de Marathon, tant ils avoient d'envie & de convoitiſe de mener & conduire le coſté gauche de l'armée. Et un peu après, il met que Pauſanias & les Spartiates volontairement leur cederent la ſuperiorité de commander, & leur prierent de prendre le coſté droict de la battaille, & leur bailler le gauche,

à fin qu'ils combattiſſent de front contre les Perſes, comme ſi les Atheniens euſſent reſtivé à combattre contre les barbares, pour ce qu'ils ne l'avoient pas accouſtumé. Combien que c'eſt une mocquerie de dire qu'ils ne vouluſſent pas combattre contre des ennemis qu'ils n'avoient pas accouſtumez.

LIV. Mais il dit plus, que tous les autres Grecs, comme les capitaines les vouluſſent mener camper en un autre lieu, ſi toſt qu'on les remua, « Les gens de cheval, dit-il, s'en » fuſſent volontiers fuis dedans la ville de Pla- » tæes, mais pour le moins allerent ils fuians » juſques au temple de Juno » : en quoy il accuſe tous les Grecs enſemble de deſobeiſſance, de laſcheté, couardiſe, & de trahiſon : & finablement il eſcrit qu'il n'y eut que les Lacedæmoniens, & les Tegeates qui chargeaſſent les barbares, & les Atheniens qui combattiſſent alencontre de ceulx de Thebes, privant egalement toutes les autres villes de leur part de la gloire d'un ſi bel acte, par ce qu'il n'y en eut pas un qui meiſt la main à l'œuvre, ains demourerent tous appuiez ſur leur armes à regarder le paſſe-temps, abandonnans & trahiſſans ce pendant ſans rien faire, ceulx qui combattoient pour leur ſalut, juſques à ce que bien tard les Phliaſiens & les Megariens, entendans que Pauſanias avoit jà

deffait ceulx qu'il avoit trouvez en teſte, vindrent courans donner ſur les gens de cheval des Thebains, là où ils furent auſſi toſt deſconfits, mais les Corinthiens ne ſe trouverent pas à ceſte rencontre, par ce qu'ils avoient pris le chemin hault des coſtaux, & par ainſi ne rencontrerent pas la chevalerie des Thebains. Car les gens de cheval Thebains voiants les barbares mis à vau de routte, ſe jetterent devant eulx, pour couvrir leur fuitte, & les ſecoururent de grande affection, pour leur rendre le gré & la grace, s'il vous plaiſt, en recompenſe des picqueures qu'ils leur avoient faites au viſage, dedans le deſtroict des Thermopyles. Mais on peult voir & entendre par ce que deſcrit Simonides des Corinthiens le rang & le lieu qu'ils tenoient en ceſte battaille, & le devoir qu'ils y feirent en combattant contre les barbares devant Platæes, par ces vers,

Les habitants d'Ephyre ville pleine
De mainte ſource & ruiſſeau de fonteine,
Gents au meſtier de la guerre ſçavans,
Et ceulx qui ſont à Corinthe vivans,
Ville à Glaucus, au milieu combattoient,
Qui pour teſmoings des travaux qu'ils portoient,
Depuis ont fait un joyau precieux
De fin or pur, qu'ils ont ſacré aux dieux.
D'eulx & des leurs tousjours la renommée
De mieulx en mieulx en ſera eſtimée.

Simonides a eſcrit cela d'eulx, non comme tenant

eſchole des lettres en la ville de Corinthe, ny comme aiant exprès entrepris d'eſcrire un cantique à leur louange, mais comme eſcrivant une hiſtoire de ces affaires là en vers élégiaques. Mais ceſtui-cy anticipe la preuve & conviction de ceſte menterie par telles raiſons que lon luy pouvoit objicer : D'où viennent doncques tant de grands charniers de ſepultures, tant de monuments de morts, ſur leſquels les Platæiens juſques aujourd'huy font encore des effuſions anniverſaires aux ames des treſpaſſez les autres Grecs aſſiſtans ? Car à mon advis il accuſe & condamne encore plus villainement de trahiſon leurs anceſtres par ces mots qui enſuivent : « Et les ſepultures que » lon voit encore alentour des Platæes, j'entens, » dit-il, que depuis les ſucceſſeurs aiants honte » de ceſte faulte, de ne s'eſtre leurs parents » trouvez à ceſte battaille, les ont eſlevées comme » des foſſes pour le regard de la poſterité ». Herodote eſt ſeul d'entre tous les hommes, qui ait ouy reputer ceſte abſence de la battaille, trahiſon : & Pauſanias, Ariſtides, les Lacedæmoniens & les Atheniens ne cognoiſſoient pas bien ceux qui avoient fait default de ſe trouver à la battaille, & toutefois ny les Atheniens n'empeſcherent point les Æginetes qui eſtoient leurs adverſaires, d'eſtre compris en l'inſcription, ny ne convainquirent point les Corinthiens de

s'en eſtre fuis de la battaille de Salamine, par ce que la Grece porte teſmoignage au contraire. Et toutefois Herodote dit, que dix ans après ceſte guerre des Medes, Cleadas citoyen de Platæes, eſtant amy & hoſte public des Æginetes, entaſſa un monceau de terre en façon de charnier, qu'il appella le charnier des Æginetes, pour leur gratifier en cela. Et à quoy tint il donc que les Lacedæmoniens & les Atheniens, qui eſtoient ſi jaloux de ceſte gloire, que peu s'en fallut qu'ils ne vinſſent aux mains les uns contre les autres, pour l'erection du Trophée, qu'ils ne deboutterent & dechaſſerent ceux qui par laſcheté avoient failly de ſe trouver à la bataille, ou qui s'en eſtoient fuis, des pris d'honneur, ains ſouffrirent que leurs noms fuſſent engravez ſur le trophée, & ſur les grandes ſtatues qui en furent faittes pour memoire? Ains leur feirent part du butin & des deſpouilles, & finablement engraverent ceſte inſcription ſur l'autel publique,

Les Grecs vainqueurs par haults exploits de guerre,
Aiants chaſſé les Perſes de leur terre,
Ce franc autel commun à toute Grece
Ont erigé à la digne haulteſſe
De Jupiter, qui de leur liberté
Contre Medois protecteur a eſté.

N'a ce point eſté Cleadas, Herodote, ou quelque autre, qui flattant les villes Grecques ait

engravé ceſte inſcription? Quel beſoing donques eſtoit il qu'ils ſe travaillaſſent en vain à fouir la terre, & à entaſſer des charniers & des tombeaux pour le regard de la poſterité, veu qu'ils voyoient leur gloire conſacrée & immortaliſée par les plus illuſtres & plus nobles marques publiques & monuments dediez? Et qui plus eſt, encore dit on que Pauſanias penſant desjà à uſurper la tyrannie, en une offrande qu'il feit au temple d'Apollo en Delphes, feit mettre ceſte inſcription,

Pauſanias ſouverain capitaine
Des Grecs, aiant l'armée Perſienne
Toute defaitte, en a publiquement
A Apollo donné ce monument.

Et bien qu'il communiquaſt aucunement la gloire de ceſte execution aux Grecs, dont il ſe diſoit ſouverain capitaine, ce neantmoins les Grecs ne le voulans ſupporter, ains s'en plaignans, les Lacedæmoniens envoyerent à Delphes faire effacer à coups de ciſeau ceſte eſcripture, & y feirent engraver les noms des villes, comme la raiſon & juſtice le vouloit: & toutefois comment eſt il vrayſemblable, ou que les Grecs ſe ſoient courroucez de ce qu'ils n'avoient point de part à ceſte inſcription, s'ils ſe ſentoient coulpables de ne s'eſtre point trouvez en la bat-

taille, ou que les Lacedæmoniens faiſant effacer & racler le nom de leur capitaine, y feiſſent engraver & eſcrire les noms de ceulx qui les avoient abandonnez & trahis au danger? Car c'eſt choſe fort indigne ſi Sochares & Dipniſtus, & tous les autres qui feirent le devoir de gents de bien & vaillants en ceſte journée là, ne ſe douleurent & ne ſe plaignirent point, que les Cythniens ny les Meliens fuſſent inſcripts ſur les trophées, & qu'Herodote attribuant ceſte bataille là à trois villes ſeules, efface & racle toutes les autres des trophées, & des lieux dediez & ſacrez : car de quatre battailles qui furent lors données contre les barbares, il dit que les Grecs s'enfuirent du chef d'Artemiſium, & au pas des Thermopyles, ce pendant que leur roy & ſouverain capitaine s'expoſoit pour eux au peril de la mort, ils ſe tenoient clos & couvers en leurs maiſons, & ne s'en ſoucioient point, ains celebroient les feſtes & jeux olympiques & carniens. Et en deſcrivant la battaille de Salamine, il parle tant de la royne Artemiſia, qu'il n'uſe pas autant de paroles à reciter tout le diſcours & le ſuccès de la battaille. Et finablement touchant celle de Platæes il dit, que les autres Grecs aſſis à leur aiſe ne ſceurent rien du combat, juſques à ce que tout fuſt fait, comme Pigres Artemiſien, ſe jouant & follaſtrant en des vers, eſ-

crit, qu'en une guerre des rats & des grenouilles ils avoient accordé qu'ils combattroient ſans crier ny mot dire, à fin que les autres n'en apperceuſſent rien. Et puis il dit, que les Lacedæmoniens ne furent de rien plus vaillants ny meilleurs combattans que les barbares, mais qu'ils les deffirent, par ce qu'ils eſtoient nuds, & deſarmés au combat. Et Xerxes eſtant luy meſme preſent en perſonne, s'ils n'eſtoient chaſſez à coups de fouët par derriere, on ne les pouvoit jamais faire aller attacher les Grecs, mais en ceſte journée de Platæes aiants changé d'ames & de courage, comme il fault dire, ils n'eſtoient de rien moindres en hardieſſe, force de corps, & fermeté de cœur, que les Grecs. Mais la robbe ſe trouvant deſtituée d'armes les affola, par ce qu'eſtants tous nuds, ils avoient à combattre contre les Lacedæmoniens qui eſtoient bien ſeurement armez. Quelle gloire doncques, ny quelle grandeur revienr aux Grecs de ces quatre battailles, s'il eſt ainſi que les Lacedæmoniens combattirent contre des hommes nuds & deſarmez? & les autres, encore qu'ils fuſſent ſur les lieux, ne ſceurent neantmoins rien du combat, juſques à ce que tout fuſt fait : & ſi les charniers que chaſcune ville honore d'anniverſaires annuels eſtoient rous vuides, & les tripieds & autels des temples des dieux pleins de faulx eſcritteaux:

& Herodote ſeul a ſceu & cogneu la verité, & tous ceulx qui ont jamais ouy parler des affaires des Grecs ont eſté deceus & trompez par le bruit commun qui court touchant ces faicts d'armes là, comme eſtants excellents & merveilleux.

LV. Qu'en fault il doncques penſer & dire? Que c'eſt un homme qui paint bien au vif, que ſon langage eſt beau & doulx, qu'il y a de la grace, de l'artifice & de la beauté en ſes narrations : mais comme un poëte muſicien, quand il recite doulcement, elegamment & delicatement une fable, non pas comme bien l'entendant & au vray la ſachant, cela delecte & reſjouit tous ceux qui l'eſcoutent : mais il ſe fault garder comme d'une mouſche cantharide entre les roſes de ſa meſdiſance, de ſa baſſeſſe, de faire grand cas de peu de choſe, qui ſe gliſſent par deſſoubs ces bien pollies, liſſées & unies façons de parler, à fin que ſans y prendre garde nous ne mettions en noſtre teſte de faulſes, eſtranges & abſurdes opinions & perſuaſions des meilleurs & plus nobles hommes & villes de la Grece.

SOMMAIRE

DE LA COLLATION ABRÉGÉE

D'AUCUNES HISTOIRES ROMAINES,

AVEC AUTRES SEMBLABLES GRECQUES.

COURAGE de Cynagirus & de Lucius Glaucon. II. *D'Agéſilaüs & de Mucius.* III. *D'Othryades & de Marius le Goulu.* IV. *De Léonidas & de Fabius Maximus.* V. *Du fils de Midas & de Curtius.* VI. *Mort extraordinaire d'Amphiaraüs & de Valerius Conatus.* VII. *De Pyraichmes & de Mitius Sufetius.* VIII. *Courage de Philippe & d'Horatius Coclès.* IX. *Anecdote ſur Bacchus & Saturne.* X. *Fin tragique de Pauſanias & de Caſſius Brutus.* XI. *D'Ariobarzanes & des fils de Brutus.* XII. *De Sterimbrotus & du fils de Manlius.* XIII. *Hardieſſe d'Iole & de Cluſia.* XIV. *Fille de Metellus, & Iphigénie en Aulide, ſauvées par la protection des Dieux.* XV. *Avarice funeſte à une jeune Ephéſienne & à Tarpeia.* XVI. *Combat des Tégéates contre les Phénéates, & des Curiaces contre les Horaces.* XVII. *Palladium enlevé à Ilium & à Rome.* XVIII. *Dévouement de*

Codrus & de Publius Décius. XIX. *Inceſtes de Cyanippus & d'Aruntius.* XX. *Erectheus & Marius ſacrifient leurs filles.* XXI. *Jalouſie d'une Theſſalienne & d'une Sybarite.* XXII. *Inceſtes de Myrrha & de Valeria.* XXIII. *Amours funeſtes à Callirhoë & à Byſathie.* XXIV. *Convoitiſe d'argent, funeſte à Polymeſtor & à Valerius Geſtius.* XXV. *Jalouſie de Télamon & de Rhéſus, contre un frere.* XXVI. *Fable d'Althéa, de Sylvia & de leurs filles.* XXVII. *Naiſſance d'Ajax & de Contruſcus.* XXVIII. *Amours funeſtes de Macareus pour ſa ſœur, & de Papirius Romanus pour Canulia, ſa ſœur.* XXIX. *Amours d'Ariſtonymus pour une âneſſe, & de Fulvius Tellus pour une jument.* XXX. *Honneur des femmes de Smyrne & de Rome, conſervé par le dévouement de leurs ſuivantes.* XXXI. *Révolte du peuple contre Pyrander & Cinna pour avoir diminué la meſure des munitions.* XXXII. *Piſiſtratus & Romulus victimes de leur attachement pour le peuple.* XXXIII. *Jalouſie cruelle de deux meres (Hippodamia & Nuceria) au ſujet d'enfans.* XXXIV. *Amours de Phèdre pour Hippolyte, & de Gidica pour Comminius.* XXXV. *Hélène & Valeria Luperca ſauvées par un aigle.* XXXVI. *Lycaſtus & Parrhaſius, Rémus & Romulus nourris par des louves.* XXXVII. *Oreſtes & Fabricianus vengent*

la mort de leur pere. XXXVIII. *Buſiris & Faunus punis par Hercule.* XXXIX. *Vache & cheval de bronze funeſtes à leurs auteurs.* XL. *Evénus & Anius ſe précipitent de douleur de voir leurs filles déshonnorées.* XLI. *Origine d'Eleunthe & de Prineſte.*

COLLATION ABREGÉE

D'AUCUNES HISTOIRES ROMAINES;

AVEC AUTRES SEMBLABLES GRECQUES[1].

PLUSIEURS eſtiment les anciennes hiſtoires eſtre des fables & contes faits à plaiſir, pour les eſtranges faicts qui s'y liſent : mais quant à moy, aiant trouvé beaucoup de choſes advenues en noz temps ſemblables aux anciennes, j'ay recueilly quelques unes de celles du temps des Romains, & à chaſcune des anciennes ay ſubjoint la narration d'autre ſemblable plus recente, en cottant les auteurs qui les ont laiſſées par eſcript.

I. Datys lieutenant du roy de Perſe eſtant deſcendu en la plaine de Marathon, au païs d'Attique, avec trois cents mille combattants, & y aiant planté ſon camp, denonça la guerre à ceux du païs. Les Atheniens faiſans peu de conte de ceſte grande multitude de barbares, y envoyerent neuf mille hommes ſoubs la conduite de ces quatre capitaines Cynægirus, Poly-

[1] *En la marge d'un vieil livre eſcrit à la main, ces paroles grecques ſe treuvent :* Ce livre ne fut jamais de Plutarque, autheur excellent & ſçavant; mais de quelque eſcrivain vulgaire, & ignorant de l'art de poëſie & de grammaire. *Amyot.*

zelus, Callimachus, & Miltiades. Si y eut bataille, en laquelle Polyzelus, aiant veu une viſion ſurpaſſant l'humaine nature, perdit la veuë, & devint aveugle. Callimachus aiant le corps percé de part en part de pluſieurs coups de picque & de javeline, tout mort qu'il eſtoit demoura debout, & Cynægirus arreſtant une navire Perſiene, ainſi qu'elle vouloit demarer, y eut les deux mains couppées.

Aſdrubal roy, aiant occupé la Sicile denonça la guerre aux Romains. Et Metellus eſtant eſleu capitaine par le ſenat, en obteint la victoire, en laquelle Lucius Glauco homme noble retenant la navire d'Aſdrubal y perdit les deux mains, ainſi comme l'eſcrit Ariſtides Mileſien au premier livre des annales de la Sicile, duquel Diodorus le Sicilien a pris le ſubject.

II. Xerxes eſtant venu ſurgir au chef d'Arthemiſium avec cinq cents mille combattans, denonça la guerre à ceux du païs : dequoy les Atheniens ſe trouvans eſtonnez, envoyerent pour recognoiſtre & eſpier ſon armée, Ageſilaus le frere de Themiſtocles, encore que ſon pere Neocles en dormant euſt ſongé qu'il voyoit ſon fils aiant perdu les deux mains, & eſtant arrivé au camp des barbares en habit Perſien, il occit Mardonius, l'un des capitaines des gardes du corps du roy, eſtimant que ce fut Xerxes : & eſtant pris

par les aſſiſtans fut mené lié & garroté au roy ; lequel eſtoit après à faire un ſacrifice ſur l'autel du ſoleil, dans le feu duquel Ageſilaus mettant ſa main, & y endurant la force du tourment ſans crier ny ſouſpirer, le roy commanda qu'on le deſliaſt, & lors il luy diſt : tous nous autres Atheniens ſommes de cœur pareïl, & ſi tu ne le veux croire, je mettray encore la gauche dedans le feu : dequoy Xerxes ſe trouvant effroyé, le feit ſoigneuſement garder : ainſi comme eſcrit Agatharchides au ſecond livre des geſtes de Perſe.

Porſena roy de la Thoſcane aiant logé ſon camp delà la riviere du Tybre, faiſoit la guerre aux Romains, & leur couppant les vivres qui ſouloient venir à Rome, travailloit fort la ville de famine, dont le ſenat ſe trouvant eſtonné, Mucius l'un des plus nobles de la ville, avec quatre cents autres de ſon aage tous des meilleures maiſons de Romè, en habit de pauvre homme paſſa la riviere, & voiant le capitaine des gardes du tyran qui departoit les vivres aux autres capitaines, cuidant que ce fuſt Porſena, le tua. Il fut pris & mené devers le roy : il meit ſa main droitte dedans le feu, & endurant les douleurs de la bruſlure magnanimement, ne s'en fit que rire, en diſant roy barbare je ſuis delivré, encore que tu ne le veuilles pas,

&

& ſache que nous ſommes quatre cens dedans ton camp qui avons entrepris de te tuer : dequoy Porſena aiant peur, feit appointement avec les Romains : ainſi comme eſcrit Ariſtides le Mileſien au troiſieme livre de ſes Hiſtoires.

III. Les Argiens & Lacedæmoniens ſe faiſans la guerre les uns aux autres, touchant la proprieté de la contrée Thyreatide, les Amphictyons jugerent qu'ils ſe donnaſſent battaille, & que le païs appartiendroit à ceux qui gaigneroient la victoire : parquoy les Lacedæmoniens eſleurent pour leur capitaine Othryades, & les Argiens Therſander. Ainſi la bataille donnée, il ne demoura des uns & des autres que deux Argiens vivans, Agenor & Chromius, leſquels s'en allerent à la ville porter la nouvelle de leur victoire. Mais ce pendant tout eſtant coy ſur le champ, Othryades aiant encore quelque peu de vie, s'appuyant ſur des tronçons de lances rompues prit les boucliers des morts, & en dreſſa un trophée, deſſus lequel il eſcrivit avec ſon propre ſang, A Jupiter, Garde Des Tophées. Sur quoy les deux parties eſtans en controverſe, les Amphictyons ſe tranſportans ſur les lieux, après avoir veu le faict à l'œil, adjugerent la victoire aux Lacedæmoniens, ainſi que l'eſcrit Chryſermus au troiſieme livre des Peloponeſiaques.

Les Romains aians la guerre alencontre des

Samnites, eſleurent capitaine Poſthumius Albinus, lequel eſtant ſurpris en un pas de montagne fort eſtroit, qui s'appelle les Fourches Caudines [1], y perdit trois legions, & luy meſme y eſtant bleſſé à mort, y perdit la vie : toutefois ſur la minuict, aiant encore un peu de vie, il ſe leva, & oſtant les boucliers aux ennemis morts ſur la place, en dreſſa un trophée, & trempant ſa main en leur ſang eſcrivit deſſus, Les Romains A Jupiter Garde Des Trophées Contre Les Samnites. Mais Marius ſurnommé le Goulu y eſtant envoyé lieutenant du peuple Romain, & aiant veu ſur le lieu meſme ce trophée : je prens, dit il, ceſt augure à bonne encontre : & là deſſus donnant la bataille aux ennemis, il les desfit, & aians pris leur roy l'envoya à Rome priſonnier, ainſi que dit Ariſtides au troiſieme des Hiſtoires d'Italie.

IV. Les Perſes eſtans deſcendus en la Grece avec cinq cens mille combattans, Leonidas fut envoyé par les Lacedæmoniens avec trois cens hommes, pour garder le pas des Thermopyles : & comme ils prenoient leur refection, toute la foule des barbares leur vint courir ſus. Et Leonidas les ſentant venir dit à ſes gens, « Diſnez » compagnons, en intention de ſoupper en l'autre » monde ». Et ainſi ſe ruant ſur les barbares, y fut percé de pluſieurs coups de picque : il feit tant

[1] Etroit défilé qui conduit de Caudium à Bénévent.

neantmoins qu'il fendit la preſſe, juſques à arriver à la perſonne propre de Xerxes, auquel il oſta le diademe de la teſte, & mourut. Xerxes le feit ouvrir, & trouva qu'il avoit le cœur velu, ainſi comme l'eſcrit Ariſtides au premier livre des Hiſtoires Perſienes.

Les Romains aians la guerre alencontre des Carthaginois, envoyerent une compagnie de trois cens hommes ſoubs la conduitte du capitaine nommé Fabius Maximus, lequel donnant la bataille à ſon ennemy perdit tous ſes gens entierement, & luy meſme ſe ſentant bleſſé à mort ſe rua contre Annibal par telle impetuoſité, qu'il luy oſta le diademe ou frontal qu'il avoit autour de la teſte, & mourut avec luy, ainſi comme eſcrit Ariſtides le Mileſien.

V. En la ville de Celaines, qui eſt au païs de Phrygie, ſe feit jadis une grande crevaſſe & fondriere de la terre, avec grande quantité d'eau, laquelle ravit & tira en abyſme bon nombre de maiſons, avec toutes les perſonnes qui eſtoient dedans. Le roy Midas eut un oracle des dieux par lequel il luy fut reſpondu, que s'il jettoit dedans ceſt abyſme ce qui eſtoit le plus precieux, l'abyſme ſe combleroit, & la terre ſe rejoindroit. Midas y feit jetter grande quantité d'or & d'argent, ce qui n'y ſervit de rien : mais ſon fils Anchurus, aiant imaginé qu'il n'y avoit rien ſi

precieux que la vie & l'ame de l'homme, après avoir embraſſé ſon pere, en luy diſant adieu, & auſſi ſa femme Timothea, il monta à cheval, & s'en alla jetter en celle fondriere. La terre ſoudain s'eſtant reſerrée, Midas y feit un autel d'or qui fut appellé l'autel de Jupiter Idæen, en y touchant de la main. Ceſt autel environ le temps que ceſte fondriere de terre s'ouvrit, eſtoit une pierre, mais après certaine prefixion de temps paſſé, il devint d'or, comme on le voit maintenant. Ainſi l'eſcrit Calliſthenes en ſon ſecond livre des Transformations.

La riviere du Tybre paſſant par le milieu de la place de Rome, pour le courroux de Jupiter Tarſien, il s'y ouvrit une grande fondriere, qui engloutit pluſieurs maiſons en abyſme. Si leur fut donné un oracle, que ceſte fondriere ceſſeroit, prouveu qu'ils jettaſſent quelque choſe precieuſe dedans. Les Romains y aians jetté en vain de l'or & de l'argent, Curtius l'un des plus nobles jeunes hommes de la ville, aiant compris ce que vouloit dire l'oracle, faiſant compte qu'il n'y avoit rien ſi precieux que la vie de l'homme, il ſe jetta tout à cheval dedans l'abyſme de celle fondriere, & en ce faiſant delivra ſes citoiens de leurs afflictions. Ainſi l'eſcrit Ariſtides au quarantieme des Hiſtoires Italiques.

VI. Amphiaraus fut l'un des princes qui ac-

compagnerent Polynices, & comme ils eſtoient un jour tous enſemble en un feſtin, il y eut un aigle qui fondant ſur luy emporta ſa javeline en l'air, & puis la laiſſant tomber, elle ſe ficha en terre & devint un laurier : le lendemain la battaille s'eſtant attaquée en la place meſme, Amphiaraus y fut englouty de la terre avec ſon chariot d'armes, au lieu où maintenant eſt aſſiſe la ville qui en a retenu le nom de Harma, c'eſt à dire le chariot, ainſi que dit Triſimachus au troiſieme des Fondations.

Les Romains aians la guerre contre Pyrrhus le roy des Epirotes, Paulus Æmilius eut un oracle qui luy promit la victoire, prouveu qu'il edifiaſt un autel au lieu où il verroit un de leurs gentils hommes englouty vif en terre avec ſon chariot. Trois jours après Valerius Conatus aiant eu une viſion en ſonge qui luy commandoit de veſtir ſon ornement de presbtre, pour ce qu'il eſtoit expert en l'art de deviner, s'en alla à la guerre, là où aiant fait grande occiſion des ennemis, il fut englouty vif dedans la terre. Et là Paulus Æmilius aiant fait dreſſer un autel, gaigna la bataille, où il prit cent ſoixante elephans portans tours, qu'il envoya à Rome. Ceſt autel rendoit des oracles environ le temps que Pyrrhus fut desfait. Ainſi le recite Critolaus au troiſieme des Hiſtoires Epirotiques.

VII. Pyraichmes roy des Euboiens faiſoit la guerre aux Bœotiens, Hercules eſtant encore jeune le vainquit, & l'attachant à deux chevaux le deſchira en deux parties, & puis le jetta là ſans luy donner autre ſepulture, d'où vient que le lieu où ceſte execution fut ainſi faitte s'appelle encore au jourd'huy, les Poulains de Pyraichmes, & eſt au long de la riviere qui s'appelle Heraclie, là où quand on abbreuve les chevaulx on entend comme un henniſſement de cheval : ainſi qu'il eſcrit au troiſieme livre des rivieres.

Tullus Hoſtilius roy des Romains feit la guerre à ceux d'Albe, dont eſtoit roy Mitius Suferius, contre lequel il differa & recula pluſieurs fois de venir à la battaille, tant que les ennemis le tenant pour deſconfit, ſe meirent à faire bonne chere, mais quand ils eurent bien beu ; alors Hoſtilius les alla charger & les desfit, & aiant pris leur roy l'attacha à deux chevaux, & le deſmembra en deux parties, ainſi qu'eſcrit Alexarchus au quatrieme des Hiſtoires Italiques.

VIII. Philippus voulant ſaccager les villes de Methone & d'Olynthe, en taſchant à paſſer delà la riviere de Sandane, il receut dedans l'œil un coup de fleſche, que luy tira un Olynthien qui s'appelloit Aſter, & y avoit ce vers en eſcrit deſſus la fleſche,

Philippe, Aſter ce traict mortel t'envoye.

Mais Philippus ſe trouvant forcé par ſes ennemis repaſſa la riviere vers ſes gens à nage, aiant perdu ſon œil. Ainſi le recite Calliſthenes au troiſieme des Annales de Macedoine.

Porſena Roy des Thoſcans, aiant aſſis ſon camp delà la riviere du Tybre, faiſoit la guerre aux Romains, & leur couppant les vivres que lon portoit à Rome, travailloit fort ceux de la ville : & Horatius Cocles eleu capitaine s'alla planter ſur le pont de bois que les barbares s'efforçoient de gaigner, & les arreſta pour un temps. En fin ſe ſentant forcé par la multitude grande des ennemis, il commanda à ceux qui eſtoient en battaille derriere luy, qu'ils couppaſſent le pont. Ce pendant il ſouſtint & garda les barbares de paſſer oultre, juſques à ce qu'aiant receu un coup de traict dedans l'œil, il ſe jetta en l'eau & paſſa la riviere à nage, ainſi que dit Theotimus au troiſieme des Hiſtoires d'Italie.

IX. C'eſt la fable d'Icarus, chez lequel Bacchus alla loger. Eratoſthene en l'Erigone.

Saturne alla quelquefois loger chez un laboureur qui avoit une belle fille nommée Eutoria, laquelle il depucella, & engendra en elle quatre fils : Janus, Hymnus, Fauſtus, & Felix. Si leur enſeigna en recompenſe la maniere de faire le vin, & de planter la vigne, & leur commanda d'en faire part à leurs voiſins, ce qu'ils

feirent : mais eux aiant beu de ce breuvage qu'ils n'avoient point accouſtumé, ſe trouverent eſpris de ſommeil, & s'endormirent plus qu'il ne falloit : & au reſveil penſant que ce fuſt du poiſon qu'on leur euſt baillé, ils aſſommerent le laboureur à coups de pierre : dequoy ſes petits fils furent ſi deſplaiſans, que de regret ils s'en pendirent & eſtranglerent. A raiſon dequoy la peſte s'eſtant miſe au païs des Romains, l'oracle d'Apollo leur reſpondit, que la peſtilence ne ceſſeroit juſques à tant qu'ils euſſent appaiſé le courroux de Saturne, & les eſprits de ceux qui eſtoient morts injuſtement. Luctatius Catulus un des plus nobles baſtit un temple à Saturne qui eſt aſſis auprès du mont Tarpeien, & y dreſſa un autel à quatre faces, ou pour la memoire de ces quatre arriere filz, ou pource que l'année a quatre faiſons, & ordonna le mois de janvier. Mais Saturne les tranſmua tous quatre en eſtoilles que lon appelle à raiſon de cela, les vandengeurs, entre leſquelles celle de Janus ſe leve devant les autres, & ſe monſtre aux pieds de la pucelle, ainſi que dit Critolaus au quatrieme livre des Apparences du ciel.

X. Du temps que les Perſes fourrageoient la Grece, Pauſanias capitaine des Lacedæmoniens aiant pris & receu du roy Xerxes cinq cens talens d'or, avoit promis de trahir Sparte : mais ſon

entrepriſe eſtant deſcouverte, Ageſilaus ſon pere le pourſuivit fuyant juſques au temple de Juno Chalceœcos, qui eſt à dire, maiſon de bronze. Et aiant fait murer les portes du temple avec muraille de bricque, le feit mourir de faim: & ſa mere jetta ſon corps aux chiens, ſans luy bailler ſepulture, ainſi que recite Chryſermus au ſecond de ſes Hiſtoires.

Les Romains aians la guerre contre les Latins, eleurent pour leur capitaine Publius Decius. Or y eut il un jeune gentil homme de bien noble race, mais pauvre, nommé Caſſius Brutus, qui entreprit pour un certain pris d'argent que luy devoient bailler les ennemis, de leur ouvrir la porte de la ville. Ce qu'aiant eſté deſcouvert il s'enfuit au temple de Minerve auxiliaire, là où ſon pere appellé Caſſius Signifer le teint enfermé tant qu'il l'y feit mourir de faim, & jetta ſon corps ſans luy donner ſepulture, ainſi que dit Clitonymus ès Hiſtoires Italiques.

XI. Darius roy de Perſe aiant combattu alencontre d'Alexandre le grand, & en ceſte rencontre aiant perdu ſept de ſes lieutenans & gouverneurs de provinces, & cinq cens & deux chariots armez de faulx, eſtoit preſt à combattre encore le lendemain. Mais ſon fils Ariobarzanes, aiant compaſſion d'Alexandre, luy feit promeſſe qu'il trahiroit ſon pere: dequoy le pere eſtant

indigné, luy feit trencher la teſte, ainſi que recite Aretades Gnidien au troiſieme des Hiſtoires Macedoniques.

Brutus eſtant par tous les Romains eſleu conſul, chaſſa de Rome le roy Tarquin le Superbe qui ſe portoit tyranniquement : & luy s'eſtant retiré devers les Thoſcans faiſoit la guerre aux Romains. Les fils de Brutus voulurent trahir leur pere, mais eſtans deſcouverts, il leur fit trencher les teſtes. Ariſtides le Mileſien ès Annales d'Italie.

XII. Epaminondas capitaine des Thebains avoit la guerre contre les Lacedæmoniens, & eſtant venu le temps que lon devoit eſlire les magiſtrats à Thebes, il s'y en étoit allé, aiant ce pendant ordonné & commandé à ſon fils Steſimbrotus qu'il ſe gardaſt bien de combattre : les Lacedæmoniens eſtans advertis de l'abſence du pere, reprochoient à ce jeune homme, qu'il avoit faute de cœur : dequoy ſe ſentant picqué, il entra en ſi grande cholere, qu'il oublia le commandement de ſon pere, & donna la bataille, qu'il gaigna. Le pere eſtant de retour fut marry de ce qu'il avoit tranſgreſſé ſon commandement, & l'aiant couronné d'une couronne de victoire luy feit trencher la teſte, ainſi que récite Cteſiphon au troiſieme livre des Hiſtoires de la Bœoce.

Les Romains aians la guerre contre les Sam-

nites, eſleurent pour capitaine Manlius, ſurnommé l'Imperieux, lequel eſtant retourné du camp à la ville de Rome, pour aſſiſter à l'election des conſuls commanda à ſon fils, qu'il ſe gardaſt de combattre les ennemis : dequoy les Samnites eſtant advertis, picquerent avec paroles injurieuſes ce jeune homme, luy reprochant qu'il eſtoit couard : ce qui le meut à la fin tellement, qu'il leur donna la battaille, où il les desfeit : mais Manlius à ſon retour luy feit trencher la teſte, ainſi que recite Ariſtides le Mileſien.

XIII. Hercules eſtant refuſé du mariage d'Iole, ſaccagea la ville d'Oechalie. Iole ſe jetta du haut de la muraille au bas des foſſez, & advint que ſes habillemens eſtans enflez du vent qui s'entonna dedans en tombant, elle n'eut point de mal, comme l'eſcrit Nicias natif de Malée.

Les Romains faiſans la guerre aux Thoſcans, eleurent pour leur capitaine Valerius Torquatus, lequel aiant contemplé la fille du roy, Cluſia, la luy demanda en mariage. Ce que luy aiant eſté refuſé, il prit & ſaccagea ſa ville, & Cluſia ſe precipita du haut des tours en bas : mais par la provoyance de Venus qui enfla de vent ſes habillemens, elle tomba à terre ſans ſe faire mal [1].

[1] Cette mauvaiſe collection offre de tout ; même les voyages aëriens, ou au moins les premieres tentatives d'un art qui eſt encore dans l'enfance, & qui y reſtera encore long-temps, mal-

Le capitaine la prit à force, & pour ceſte cauſe par arreſt de tous les Romains il fut confiné en l'iſle de Corcina, qui eſt au devant de l'Italie, ainſi que dit Theophile au troiſieme livre des Hiſtoires d'Italie.

XIV. Les Carthaginois & Siciliens aians fait ligue alencontre des Romains, & ſe preparans pour leur faire la guerre, Metellus leur capitaine aiant ſacrifié aux autres dieux, laiſſa derriere la déeſſe Veſta ſeule, laquelle fit tirer un vent contraire à ſa navigation. Mais le devin Caius Julius luy dit, que le vent ceſſeroit prouveu qu'il offriſt en ſacrifice premierement ſa propre fille. Et ſe voiant preſſé de partir, il fut contraint d'amener ſa fille pour l'immoler : mais la deeſſe Veſta en aiant pitié, au lieu d'elle ſuppoſa une genice, & l'emporta en la ville de Lavinium, où elle la feit religieuſe du dragon qu'ils ont en grande veneration en celle ville. Ainſi l'eſcrit Pythocles au troiſieme livre des choſes d'Italie.

En meſme ſorte le cas d'Iphigenia, qui advint en Aulide ville de la Bœoce, eſt recité par Meryllus au troiſieme de ſes Bœotiaques.

gré la foule des gens qui travaillent à l'envie à en tirer parti : le ſeul qu'il paroîtroit qu'on pourroit utilement tirer des ballons ou de tout ce qui y a rapport, ſeroit des para-chûtes peu diſpendieux & propres à faciliter les moyens d'échapper à des périls imminens.

XV. Brennus roy des Gaulois pillant & saccageant le païs de l'Asie, arriva à la ville d'Ephese, là où il devint amoureux d'une jeune fille de race populaire, laquelle luy promit de coucher avec luy, & de luy trahir la ville d'Ephese, prouveu qu'il luy baillast des carquans, bracelets, & autres joyaux dont les dames ont accoustumé de se parer. Brennus commanda à ses gentilshommes qu'il avoit autour de luy, qu'ils luy jettassent en son giron tout ce qu'ils avoient de joyaux d'or. Ce qu'ils feirent en telle quantité, que la fille fut accablée toute vifve & assommée du pois de la multitude de ces joyaux d'or.

Tarpeia fille de bonne maison, aiant le capitole en garde lors que les Romains avoient la guerre alencontre de ceux d'Albe, promeit à leur roy Tatius de luy donner entrée dedans le chasteau du mont Tarpeien, si en recompense il luy faisoit donner les bracelets & carquans que les Sabins portoient par ornement. Ce que les Sabins aians entendu l'en accablerent toute vifve, comme dit Aristides le Milesien en ses Histoires Italiques.

XVI. Les habitans des villes de Tegée & de Phenée avoient eu une longue guerre les uns contre les autres, jusques à ce qu'ils s'accorderent entre eux de vuider leurs differens par le combat de trois freres jumeaux, nez d'une mesme ventrée. Les Tegeates meirent en avant les enfans d'un

de leurs citoyens, nommé Reximachus : Et les Pheneates ceux de Demoſtratus, leſquels eſtans deſcendus en champ de battaille, il y eut deux des fils de Reximachus qui furent tuez ſur le champ, & le troiſieme qui s'appelloit Critolaüs vint à bout des autres trois par une telle ruze : Il feit ſemblant de fuir, & tua l'un après l'autre ceux qui le pourſuivoient. A ſon retour au païs, tous ſes citoiens luy feirent la plus grande chere dont ils ſe peurent adviſer, excepté une ſienne ſœur appellée Demodice, d'autant que l'un des freres qu'il avoit desfaicts eſtoit ſon fiancé. Critolaüs eſtant faſché de ce qu'elle luy faiſoit ſi mauvais recueil, la tua ſur la place. Sa mere le pourſuivit d'homicide, mais il en fut abſouls à pur & à plein, comme eſcrit Demaratus au ſecond livre de ſes Arcadiques.

Les Romains aians la guerre contre ceux d'Albe, eſleurent pour leurs champions d'une part & d'autre trois freres nez de meſme ventrée. Ceux d'Albe, les Curiatiens : & les Romains, les Horatiens. Le combat eſtant commencé, ceux d'Albe tuerent deux de leurs adverſaires : le troiſiéme s'aidant d'une fuite ſimulée, tua l'un après l'autre tous les trois qui le pourſuivoient : de laquelle victoire tous les autres Romains menans grande joye, ſa ſœur Horatia ſeule mouſtra de n'en eſtre point joyeuſe, pour ce que l'un

d'iceux l'avoient fiancée : à raiſon dequoy il tua ſa propre ſœur. Ainſi le dit Ariſtides le Mileſien en ſes Annales d'Italie.

XVII. En la ville d'Ilium le feu s'eſtant pris au temple de Minerve, l'un des habitans nommé Ilus y accourut, qui ravit une petite image de Minerve appellée le Palladium, que lon tenoit eſtre deſcendue du ciel, & en perdit la veuë, d'autant qu'il n'eſtoit pas loiſible que laditte image fuſt veuë d'aucun homme : toutefois depuis aiant appaiſé l'ire de la deeſſe, il recouvra ſa veuë, comme eſcrit Dercyllus au premier des Fondations.

Metellus homme noble, comme il vouloit aller en quelque maiſon de plaiſance qu'il avoit près de Rome, fut arreſté par des corbeaux qui le battoient avec leurs ailes : duquel preſage ſe trouvant eſtonné, il s'en retourna à Rome : & voiant que le feu eſtoit dans le temple de la deeſſe Veſta, il s'y en courut ; & prit l'image de Pallas que lon nomme Palladium, à raiſon dequoy ſoudainement il devint aveugle : toutefois depuis, après avoir eſté reconcilié avec elle, il recouvra derechef ſa veuë. Ariſtides Mileſien en ſes Chroniques d'Italie.

XVIII. Les Thraces aians la guerre contre les Atheniens eurent un oracle qui leur promettoit la victoire, prouveu qu'ils ſauvaſſent la perſonne

de Codrus roy d'Athenes. Mais luy ſe deſguiſant en pauvre manœuvre, tenant une faux en ſa main, s'en alla au camp des ennemis, où il en tua un, & fut auſſi tué par un autre, & ainſi gaignerent les Atheniens. Ainſi l'eſcrit Socrates au ſecond livre de ſes Chroniques de Thrace.

Publius Decius Romain aiant la guerre contre ceux d'Albe, eut en dormant une viſion qui luy promettoit, que ſi luy mouroit, il adjouſteroit la force aux Romains : parquoy il s'alla ruer à la plus forte preſſe des combattans, & y en aiant tué un grand nombre, il fut auſſi tué : & ſon fils auſſi qui s'appelloit ſemblablement Decius, en la guerre contre les Gaulois ſauva les Romains. Ainſi le dit Ariſtides le Mileſien.

XIX. Cyanippus natif de Syracuſe ſacrifioit à tous les autres dieux fors qu'à Bacchus, dequoy ce dieu ſe courrouçant luy envoya l'yvreſſe, tellement qu'en un lieu obſcur il depucela par force ſa propre fille qui s'appelloit Cyane, mais elle luy oſta du doigt ſon anneau qu'elle bailla à ſa nourrice, pour recognoiſtre qui c'eſtoit. La peſte ſe mit depuis par tout le païs, & leur reſpondit Apollo, qu'il falloit immoler aux dieux divertiſſeurs des maux, un inceſtueux. Tous les autres ne ſçavoient que vouloit dire ceſt oracle : mais Cyane entendant bien ce qu'il vouloit dire, prenant ſon pere par les cheveux le trainna à force,

force, & l'aiant immolé, elle meſme ſe ſacrifia puis après ſur luy, comme l'eſcrit Doſitheus au troiſieme des Chroniques de la Sicile.

Lon celebroit la feſte de Bacchus, que lon appelle les Bacchantes, à Rome, là où un nommé Aruntius, qui jamais n'avoit beu vin, ains touſjours meſpriſoit fort la puiſſance de ce dieu, lequel en vengence de ce luy envoya une yvreſſe telle, qu'eſtant yvre il forca ſa fille Medulline, laquelle par ſon anneau recognoiſſant qui c'eſtoit, prenant le faict à cœur plus que ſon aage ne portoit, feit un jour enyvrer ſon pere, & l'aiant couronné de feſtons & chappeaux de fleurs, le mena à l'autel de la Foudre, là où en plorant elle ſacrifia celuy qui par ſurpriſe luy avoit oſté ſa virginité, comme l'eſcrit Ariſtides Mileſien au troiſieme de ſes Chroniques d'Italie.

XX. Erechtheus faiſant la guerre à Eumolpus, entendit qu'il obtiendroit la victoire, ſi premierement il faiſoit aux dieux un ſacrifice de ſa fille. Et en aiant communiqué avec ſa fille Praxithea, il ſacrifia devant la battaille ſa propre fille. Euripides en fait mention en ſa tragædie de Erechtheus.

Marius aiant la guerre contre les Cimbres, & ſe ſentant le plus foible, eut une viſion en dormant, qu'il gaigneroit la battaille s'il immoloit premierement ſa fille, qui ſe nommoit Calpur-

nia, & luy mettant le bien public & l'affection envers ſes citoiens au devant de celle qu'il portoit à ſon propre ſang, le feit ainſi, & gaigna la battaille : & juſques aujourd'huy y en a il encore deux autels en Allemaigne, qui au temps & à l'heure que fut fait le ſacrifice, rendent un ſon de trompettes. Dorotheus au troiſieme des Annales d'Italie.

XXI. Cyanippus natif du païs de la Theſſalie, alloit continuellement à la chaſſe. Sa femme qui eſtoit jeune meit en ſa fantaſie, que ce qui le faiſoit ainſi aller ſi ſouvent & demourer dedans les bois, eſtoit qu'il avoit la compagnie de quelque autre. Parquoy elle ſe delibera de l'eſpier. Un jour le ſuivant à la trace, & ſe cachant dedans un fort bien eſpais de la foreſt, attendoit ce qu'il adviendroit : les branches des arbres ſe mouvants à l'entour d'elle, les chiens cuiderent que ce fuſt une beſte, & tirans celle part deſchirerent ceſte jeune dame, qui aimoit tant ſon mary, ne plus ne moins que ſi c'euſt eſté une beſte ſauvage. Et Cyanippus aiant veu devant ſes yeulx ce que jamais il n'euſt penſé, en fut ſi deſplaiſant qu'il ſe tua luy meſme. Ainſi le dit Parthenius le poëte.

En la ville de Sybaris, qui eſt en Italie, il y eut jadis un jeune homme nommé Æmylius, fort beau de viſage, & qui aimoit ſingulierement

la chaſſe. Sa femme qui eſtoit jeune auſſi, penſant qu'il fuſt amoureux d'une autre dame, entra dedans un buiſſon, là où elle feit remuer les arbres, & les chiens qui accoururent celle part la deſchirerent en pieces, & luy ſe tua deſſus elle : comme recite Clytonianus en ſon ſecond des Sybaritiques.

XXII. Myrrha [1] pour avoir courroucé Venus devint amoureuſe de ſon pere, & declara à ſa nourrice la vehemence de ſon amour : elle trompa finement ſon maiſtre, luy faiſant à croire qu'une belle fille de leurs voiſins l'aimoit, mais qu'elle avoit honte de ſe trouver avec luy en public. Le maiſtre s'y accommoda & coucha avec elle : mais un jour voulant cognoiſtre qui eſtoit celle avec qui il couchoit, il demanda de la lumiere : ſi toſt qu'il l'euſt veue il meit la main à ſon eſpée, & pourſuivoit la villaine : laquelle par la prevoyance de Venus fut transformée en une plante du meſme nom, comme recite Theodorus en ſes Metamorphoſes.

Valeria Tuſculanaria aiant encouru la malveillance de Venus, devint amoureuſe de ſon pere, & s'en deſcouvrit à ſa nourrice : laquelle affina cautement ſon maiſtre, luy donnant à entendre que c'eſtoit une jeune fille de leurs voiſins, laquelle avoit honte de ſe trouver en public

[1] Grec : fille de Cinyras.

avec luy : toutefois le pere une nuict aiant beu, demanda de la chandelle : & la nourrice à grand haſte alla eſveiller la fille, laquelle s'enfuit aux champs toute groſſe, là où elle ſe jetta du hault en bas d'un precipice, neantmoins ſon fruict veſcut, car elle demoura encèinte au bas du precipice, & au bout de ſon terme accoucha d'un fils qui eut nom Sylvanus, en langage Romain, & en Grec Ægipan. Valerius de regret qu'il en eut ſe precipita auſſi luy meſme du precipice, comme le recite Ariſtides le Mileſien, au troiſieme livre des Hiſtoires d'Italie.

XXIII. Après la deſtruction de Troye, Diomedes fut jetté par la tormente en la coſte de la Libye : là où regnoit un roy nommé Lycus, qui avoit accouſtumé de ſacrifier à ſon pere le dieu Mars, les eſtrangers qui arrivoient en ſon païs. Mais Callirhoé ſa fille eſtant devenue amoureuſe de Diomedès trahit ſon pere, & ſauva Diomedes en le tirant de priſon : & luy ne ſe ſouciant pas de celle qui luy avoit procuré un ſi grand bien, s'en partit, dont elle eut ſi grand regret, qu'elle s'en eſtrangla, comme dit Juba au troiſieme des Hiſtoires Libycques.

Calpurnius Craſſus gentilhomme Romain, eſtant à la guerre avec Regulus fut par luy envoyé contre les Maſſiliens pour prendre un chaſteau fort, qui s'appelloit Gerætion, là où eſtant pris

priſonnier & deſtiné à eſtre immolé & ſacrifié à Saturne, Byſathie fille du roy devenue amoureuſe de luy trahit ſon pere, & rendit ſon amy victorieux : depuis le jeune homme s'en eſtant retourné, la fille en eut ſi grand deſplaiſir, qu'elle ſe tua elle meſme, comme recite Hegeſianax au troiſieme des Libycques.

XXIV. Priam roy de Troye ſentant que ſa ville s'en alloit priſe, envoya ſon petit fils Polydorus en Thrace à ſon gendre Polymeſtor, avec grande quantité d'or & d'argent. Polymeſtor pour la grande convoitiſe de gaigner l'argent, tua l'enfant. Mais Hecuba eſtant venue en ſon païs le trompa ſoubs couleur de dire qu'elle luy vouloit donner ceſt argent, & le tirant à part à l'aide des autres dames, la premiere elle luy creva les deux yeulx avec les mains, comme dit Euripides le poëte Tragique.

Du temps que Hannibal ſaccageoit le païs de la Campania en Italie Lucius Imber depoſa en garde ſon fils Ruſtius entre les mains de Valerius Geſtius ſon gendre, avec groſſe ſomme de deniers. Mais aiant entendu comme Hannibal avoit gaigné la battaille, par avarice viola tous les droits de nature, & fit mourir l'enfant. Le pere Imber allant par les champs rencontra le corps de ſon enfant, & envoya querir ſon gendre, luy mandant qu'il luy vouloit monſtrer un treſor,

mais quand il fut venu il luy creva les deux yeulx, & puis le pendit en croix.

XXV. Æacus avoit eu de Pſamatha un fils nommé Phocus, qu'il aimoit fort tendrement. Telamon n'en eſtant pas content le mena quant & luy à la chaſſe, & s'eſtant preſenté devant eulx un ſanglier il lança ſa javeline contre celuy qu'il haïſſoit, & le tua : à l'occaſion dequoy le pere l'envoya en exil, ainſi que recite Dorotheus au premier des Transformations.

Caius Maximus avoit deux enfants, Similius & Rheſus, deſquels Rheſus eſtoit né de Hameria. Ce Rheſus eſtant à la chaſſe tua ſon frere, puis quand il fut de retour il voulut faire à croire à ſon pere que ce avoit eſté par cas fortuit, & non pas de guet propenſé : mais le pere aiant entendu & cogneu la verité, le chaſſa de ſa maiſon, comme recite Ariſtides au troiſieme des Italiques.

XXVI. Mars eut la compagnie d'Althea, & engendra en elle Meleager. Euripides en la tragœdie de Meleager.

Septimius Marcellus aiant eſpouſé Sylvia eſtoit ordinairement à la chaſſe. Et Mars s'eſtant tranſformé en guiſe d'un berger força ſa femme nouvellement eſpouſée, & l'engroſſa, puis ſe declara qui il eſtoit, en luy donnant une lance, & luy diſant que la deſtinée de l'enfant qu'elle devoit

enfanter de luy, giſoit en celle lance. Septimius doncques tua.... Tuſquinus, & Mamercus faiſant ſacrifice aux dieux pour les biens de la terre meſpriſa Ceres ſeule entre tous, laquelle eſtant indignée de ce meſpris envoya un grand ſanglier en ſes terres : & luy aiant aſſemblé pluſieurs veneurs, fit en ſorte qu'il le tua, & en meit à part la hure & la peau, qu'il envoya à celle qu'il avoit fiancée : dequoy eſtants marris ſes oncles freres de ſa mere, Scimbrates & Muthias, l'allerent oſter par force à la jeune fille, dont il fut ſi indigné qu'il en tua ſes deux oncles : & ſa mere, pour venger la mort de ſes freres, meit la lance fée dedans le feu. Ainſi le dit Merylus au troiſieme des Italiques.

XXVII. Telamon fils d'Æacus & de Endeide s'enfuit de la maiſon de ſon pere, & arriva de nuict en l'iſle de Eubœe...[1]. Le pere l'aiant apperceu, cuidant que ce fuſt un de ſes ſubjects,

[1] Tout ceſt endroict eſt par tout corrompu. *Amyot.* Voici la maniere dont Méziriac corrige & ſupplée cet endroit : il eſt étonnant que ce ſavant critique n'ait pas apperçu que cette collection d'anecdotes ne devoit & ne pouvoit être attribuée à Plutarque. Au reſte il penſe qu'on peut rétablir ainſi ce paſſage. « Télamon fils d'Æacus & » d'Endeide allant en la ville de » Megare, viola Erybœa fille » d'Alcathous, & s'enfuit de » nuict. Le pere l'ayant apper» ceu, penſant que ce fuſt un » de ſes ſubjets, donna ſa fille » à un de ſes gardes pour l'aller » jetter en la mer. Le garde en » eut pitié, & aima mieulx la » vendre. Le navire eſtant arrivé » en Salamine, Telamon l'a-

donna la fille à un de ſes gardes pour l'aller jetter en la mer. Le garde en eut pitié, & aima mieulx la vendre. La navire eſtant arrivée en Salamine, Telamon l'achepte, & elle en fin enfante Ajax, comme dit Aretades Gnidien au ſecond des Inſulaires.

Lucius Troſcius avoit une fille nommée Florentia, de ſa femme Patride. Calpurnius Romain la viola, & en eſtant née une fille, il la bailla à l'un de ſes ſatellites pour l'aller jetter en la mer. Le ſoldat en eut pitié, & la vendit à des marchands d'une navire : qui de bonne adventure arrivez en Italie, Calpurnius l'achepta, & eut d'elle Contruſcus.

XXVIII. Æolus roy de la Thoſcane eut de ſa femme Amphithée ſix filles, & autant de fils, deſquels Macareus le plus jeune par amourettes en viola & engroſſa l'une : elle au bout de ſon terme fit un enfant : ce qu'eſtant deſcouvert, le pere luy envoya une eſpée, & elle recognoiſſant la faulte qu'elle avoit commiſe, s'en desfit : autant en feit puis après Macareus, comme recite Soſtratus au deuxieme des Thyrreniques.

Papirius Volucer aiant eſpouſé Julia Pulchra ;

» chepte, & enfin elle enfante » Ajax, comme eſcrit Aretades » Gnidien au ſecond des Inſu» laires ». Je me diſpenſerai de rapporter la correction que propoſe Méziriac pour le texte grec ; car cette collection n'en vaut pas la peine.

eut d'elle ſix filles, & autant de fils, deſquels l'aiſné Papirius Romanus eſtant devenu amoureux de Canulia, l'une de ſes ſœurs, l'engroſſa. Ce que aiant entendu le pere, luy envoya une dague, dont elle meſme ſe desfit : autant en fit Romanus, ainſi que raconte Chryſippus au premier livre des Hiſtoires Italiques.

XXIX. Ariſtonymus Epheſien fils de Demoſtratus haiſſoit les femmes, & avoit affaire à une aſneſſe, laquelle avec le temps enfanta une belle fille, qui fut ſurnommée Onoſcelis, qui eſt à dire cuiſſe d'aſne. Ariſtote au ſecond des Cas Eſtranges.

Fulvius Tellus haiſſant les femmes ſe meſloit avec une jument, qui à la fin porta une belle fille, laquelle eut nom Hippona, la deeſſe qui a la ſuperintendence des juments. Ageſilaus au troiſieme des choſes d'Italie.

XXX. Ceulx de la ville de Sardis aiants la guerre contre ceulx de Smyrne, planterent leur camp devant les murailles de la ville, & feirent ſçavoir à ceulx de dedans que jamais ils ne partiroient de là, qu'ils ne leur euſſent envoyé leurs femmes pour coucher avec elles : & comme les Smyrniens fuſſent reduits à telle neceſſité, qu'ils eſtoient preſts de faire ce que leurs ennemis leur demandoient, il y eut une chambriere, belle de viſage, qui s'adreſſant à ſon

maiſtre Philarchus, luy dit, qu'il ne falloit que choiſir les plus belles garſes de ſervantes qui fuſſent en la ville, & les habillant en filles de bonne maiſon les envoyer à leurs ennemis au lieu de leurs maiſtreſſes. Ce qui fut fait : & eulx s'eſtans laſſez à force d'avoir affaire à elles, furent ſurpris par ceulx de la ville qui ſortirent ſur eulx : d'où vient qu'encore aujourd'huy en la ville de Smyrne on celebre un jour de feſte qui s'appelle Eleutheria, auquel les ſervantes portent accouſtrement des maiſtreſſes, comme dit Daſyllus au troiſieme des Lydiaques.

Atepomarus roy des Gaulois faiſant la guerre à ceulx de Rome, jura que jamais il ne ſe leveroit de devant, qu'ils ne luy euſſent envoyé leurs femmes pour coucher avec elles. Mais eulx par le conſeil de quelque ſervante leur envoyerent des chambrieres. Les barbares ſe meſlerent tant avec elles, qu'à la fin en eſtants laſſez, ils s'endormirent : & lors Retana (car ainſi s'appelloit la ſervante qui avoit donné ce conſeil) print une branche de figuier, & montant deſſus une muraille, fit ſigne aux Conſuls, qui ſortirent ſur eulx, & les deffeirent : d'où vient que lon celebre la feſte des chambrieres, ainſi que dit Ariſtides Mileſien, au premier livre des Hiſtoires Italiques.

XXXI. Les Atheniens aiants la guerre alen-

contre d'Eumolpus, Pyrander, qui avoit charge des munitions, craignant qu'il n'y euſt faulte de vivres, diminua la meſure pour eſpargner le bled : mais les habitants penſants qu'il fuſt traiſtre l'aſſommerent à coups de pierres, comme dit Calliſtratus au troiſieme des Hiſtoires de Thrace.

Les Romains aiants la guerre contre les Gaulois, & n'aiants pas quantité grande de bleds, Cinna diminua au peuple la meſure du bled : les Romains ſoupçonnants qu'il priſt ceſte voye pour occuper le royaume & ſe vouloir faire roy, le lapiderent : Ariſtides au troiſieme des Hiſtoires Italiques.

XXXII. Piſiſtratus d'Orchomene durant la guerre du Peloponeſe, haiſſoit les nobles & aimoit les hommes de bas & petit eſtat. Parquoy ceulx du Senat reſolurent entre eulx de le tuer, & le taillant en pieces, en cacherent chaſcun une piece en leur ſein, & raclerent la terre où le ſang en eſtoit tombé : dequoy le menu peuple s'eſtant doubté s'en courut au Senat, & le plus jeune fils du roy, nommé Tleſimachus, ſçachant la conſpiration retira la commune de l'aſſemblée, & ſepara le peuple, aſſeurant avoir veu ſon pere qui avec une plus grande & plus auguſte forme s'en alloit monter à la cyme

du mont de Piſæe, comme dit Theophile au ſecond des Peloponeſiaques.

A cauſe des guerres voiſines de Rome, le Senat oſta au peuple la meſure de bled qu'il ſouloit avoir, & Romulus en eſtant marry la leur rendit & en chaſtia pluſieurs des plus grands, leſquels s'eſtants bandez contre luy le tuerent au milieu du Senat, & le taillant en pieces en jetterent chaſcun une piece en leur ſein. Le peuple Romain y accourut incontinent pour mettre le feu dedans le Senat : mais Proclus l'un des plus nobles de la ville, dit qu'il avoit veu Romulus en une montagne plus grand que nul homme, & qu'il eſtoit devenu un dieu : ce que le peuple de Rome s'eſtant perſuadé pour l'authorité du perſonnage, ſe retira, ainſi que dit Ariſtobulus au troiſieme des Italiques.

XXXIII. Pelops fils de Tantalus & de Euryanaſſa, aiant eſpouſé Hippodamia, en eut Atreus & Thieſtes, & de la Nymphe Danaïde Chryſippus, lequel il aimoit plus que ſes autres enfants legitimes : mais Janus le Thebain en eſtant devenu amoureux le ravit, & eſtant ainſi pris par Thyeſtes & Atreus, il obtint ſa grace envers Pelops à cauſe qu'il l'avoit fait par amour. Hippodamia perſuada à Thyeſtes & Atreus ſes enfans, qu'ils le feiſſent mourir, ſçachant qu'il aſpiroit

à occuper le royaume de leur pere. Ce que eulx aiants refuſé de faire, elle meſme employa ſes mains à commettre ce malefice : car une nuict comme il dormoit profondement, elle prit l'eſpée de Laïus, & en donna un grand coup à Chryſippus, ainſi comme il dormoir, laiſſant expreſſément l'eſpée en la playe. Si fut Laïus ſouſpeçonné de ce meurtre, à cauſe de l'eſpée : mais le jeune homme qui eſtoit à demy mort le deſchargea, & declara toute la verité du faict. Au moien dequoy Pelops aiant fait inhumer ſon corps, chaſſa & bannit ſa femme Hippodamia, ainſi que recite Doſitheus en ſon livre des Pelopides.

Hebius aiant eſpouſé une femme qui ſe nommoit Nuceria, en eut deux enfants, & d'une ſerve affranchie eut un autre fils nommé Firmus, qui eſtoit d'excellente beauté, & qu'il aimoit plus cherement que ſes enfants légitimes. Nuceria aiant en haine ce beau fils, eſſaya de perſuader à ſes enfants qu'ils le tuaſſent : ce que ſainctement ils refuſerent de faire, mais elle l'entreprit à executer, & de faict la nuit prit l'eſpée de l'un des gardes, dont elle donna un coup mortel au jeune homme, ainſi qu'il dormoit : le garde en eſtant ſouſpeçonné à cauſe de ſon eſpée que lon trouva, l'enfant luy meſme deſcouvrit toute la verité, & le pere après avoir

fait inhumer ſon corps, chaſſa & bannit ſa femme, comme recite Doſitheus au troiſieme livre des Italiques.

XXXIV. Theſeus eſtant veritablement fils de Neptune, eut un fils de la princeſſe des Amazones Hippolyte, qui fut appellé Hippolytus, & depuis luy amena en ſa maiſon une maraſtre, nommée Phædra, fille de Minos, laquelle eſtant tombée en l'amour d'Hippolytus lui envoya ſa nourrice pour le ſolliciter, mais luy n'y aiant voulu entendre, abandonna la ville d'Athenes, & s'en alla à Thirezeus, là où il s'addonna à la chaſſe. La mauvaiſe femme ſe trouvant fruſtrée de ſon deſſein, eſcrivit de mauvaiſes lettres à ſon mary, contre l'honneſte & chaſte jeune homme, & de deſpit s'eſtrangla avec un cordeau. Theſeus adjouſtant foy à ce qui eſtoit contenu dedans les lettres, requit à ſon pere Neptune qu'il feiſt mourir Hippolytus pour l'une des trois requeſtes, dont il luy avoit donné le chois. Neptune pour lui obtemperer envoya à Hippolytus qui ſe promenoit au long de la mer, un taureau qui effroya tellement les chevaulx de ſon coche, qu'ils renverſerent Hippolytus & le briſerent.

Comminius Suber Laurentin aiant eu un fils nommé Comminius, de la nymphe Ægeria, eſpouſa depuis une femme Gidica, laquelle devenue amoureuſe de ſon beau fils, & par luy

eſconduite de ſon amour, ſe pendit & eſtrangla, laiſſant des lettres faulſes & controuvées. Comminius aiant leu les calumnieuſes imputations qui eſtoient dedans leſdittes lettres, & ſe laiſſant aller à ſa jalouſie, invoqua Neptune, lequel monſtra à ſon fils qui eſtoit monté ſur ſon chariot un taureau : les chevaulx effroyez tirerent en ſorte qu'ils demembrerent le fils, ainſi que recite Doſitheus au troiſieme des Italiques.

XXXV. La peſte eſtant grande au païs de Lacedæmone, l'oracle d'Apollo leur reſpondit que la peſtilence ceſſeroit proveu qu'ils immolaſſent tous les ans une jeune fille de noble lignée. Il advint une année que le ſort tomba ſur Helene, de ſorte qu'elle fut menée toute accouſtrée & preſte pour eſtre immolée : une aigle fondit ſur elle, qui ravit l'eſpée, qu'elle porta au paſtis, auſquels eſtoient les trouppeaux de beſtes, & la poſa deſſus une jeune geniſſe. Au moien dequoy de là en avant ils ſe deporterent de plus ſacrifier des filles.

La peſtilence travailloit les Phaleriens, & eſtant la contagion grande, il leur fut donné un oracle, que laditte affliction ceſſeroit, ſi tous les ans ils ſacrifioient à Juno une fille. Ceſte ſuperſtition eſtoit tousjours demourée : Valeria Luperca eſtant appellée au ſacrifice par le ſort, ainſi que l'eſpée fut deſguainée, une aigle fondit ſur

elle qui l'emporta, & deſſus l'autel, où eſtoit le feu allumé, meit une petite verge, au bout de laquelle y avoit un maillet emmanché. Et quant à l'eſpée elle la poſa deſſus une jeune geniſſe, qui paſſoit au long du remple. Ce que conſiderant la jeune fille, après avoir immolé la geniſſe, elle emporta le maillet, avec lequel allant de maiſon en maiſon elle frappoit doulcement tous ceux qui eſtoient malades, en leur diſant qu'ils fuſſent ſains. D'où vient qu'encore au jourd'huy ceſte myſtique cerimonie s'obſerve, comme dit Ariſtides au dixneufieme de ſes Italiques.

XXXVI. Philonome fille de Nictimus & de Arcadia, chaſſoit avec Diane, & Mars ſe deſguiſant en berger l'engroſſa. Elle aiant enfanté deux jumeaux, & redoutant ſon pere, les jerta dedans le fleuve de Erymanthus, & eulx par la provoyance des dieux allerent à val l'eau ſans danger, juſques à ce que le cours de l'eau les jetta contre un cheſne creux eſtant au bord de l'eau, là où une louve aiant des petits faiſoit ſon giſte : la louve jetta ſes petits en la riviere, & donna la mammelle à ces deux petirs enfans jumeaux. Ce qu'aiant apperceu un paſteur nommé Tyliphus, recueillit les enfans, & les feit nourrir comme ſiens, appellant l'un Lycaſtus, & l'autre Parrhaſius, qui ſuccederent au royaume d'Arcadie,

d'Arcadie, ainſi qu'eſcrit Zopyrus Byzantin au troiſieme de ſes Hiſtoires.

Amulius ſe portant tyranniquement & violentement envers ſon frere Numitor, tua ſon fils Ænitus à la chaſſe, & rendit religieuſe de Juno ſa fille, qui avoit nom Ilia Sylvia. Mars l'engroſſa, & elle au bout de ſon terme enfanta deux jumeaux, & confeſſa toute la verité au Tyran, lequel les feit tous deux jetter dedans la riviere du Tybre. L'eau les porta tous deux en un endroit de la rive, où une louve avoit n'agueres fait ſes petits, leſquels elle abandonna & jetta, & nourrit les deux enfans jumeaux. Fauſtus berger aiant veu cela, les prit & les nourrit, & en appella l'un Remus & l'autre Romulus, les fondateurs de Rome. Ainſi que recite Ariſtides le Mileſien en ſes Hiſtoires Italiques.

XXXVII. Après la priſe & deſtruction de Troye Agamemnon fut tué avec Caſſandre, mais Oreſtes eſtant ce pendant nourry par Strophius, feit la vengeance de ceux qui avoient tué ſon pere, comme dit Pyrander au quatrieme des Peloponeſiaques.

Fabius Fabricianus parent du grand Fabius, aiant pris & ſaccagé Thuſcia ville capitale des Samnites, envoya à Rome l'image de Venus victorieuſe: car elle eſtoit en grande veneration envers eux. Sa femme aiant eſté cogneuë par

adultere d'un beau jeune homme, qui s'appelloit Retinius Valentin, tua depuis ſon mary en trahiſon : mais Fabia ſa ſœur ſauva un ſien petit fils, qui ſe nommoit Fabricianus, qui eſtoit encore enfant, & le feit ſecrettement nourrir : depuis quand le jeune homme fut venu en aage, il tua ſa mere avec ſon adultere, & en fut abſouls par le ſenat. Ainſi l'eſcrit Doſitheus au troiſieme de ſes Italiques.

XXXVIII. Buſyris fils de Neptune & d'Antippe fille du Nil, ſoubs pretexte de recevoir courtoiſement les eſtrangers paſſans en ſa maiſon, les immoloit. Mais la vengeance divine vengea finablement la mort de ceux qu'il avoit ainſi fait mourir, car Hercules l'aſſaillant avec ſa maſſue le desfit. Ainſi l'eſcrit Agathon Samien.

Hercules emmenant les bœufs de Geryon à travers l'Italie, alla loger chez le roy Faunus, qui eſtoit fils de Mercure, & ſacrifioit tous les eſtrangers à ſon pere, mais en aiant voulu faire autant à Hercules, il fut tué luy meſme. Ainſi l'eſcrit Dercyllus au troiſieme des Italiques.

XXXIX. Phalaris Tyran des Agrigentins homme cruel, avoit accouſtumé de gehenner les paſſans : & Perillus qui de ſon meſtier eſtoit fondeur de cuivre, luy feit une vache de bronze qu'il luy donna, à fin qu'il feiſt bruſler les paſſans dedans le corps d'icelle. Le Tyran ſe monſtra

juſte en cela ſeulement, car il le feit mettre dedans, & ſembloit que la vache rendiſt un mugiſſement. Ainſi eſt il eſcrit au troiſieme des Cauſes.

En Ægeſte ville de la Sicile fut jadis un cruel Tyran Æmilius Cenſorinus, lequel faiſoit des preſens à ceux qui lui inventoient quelque nouvelle ſorte de gehenne à tourmenter les hommes. Si y eut un nommé Arontius Paterculus, qui aiant forgé & fabriqué un cheval de bronze le luy donna, à fin qu'il y jettaſt dedans qui il voudroit: & luy, faiſant lors premier acte de juſtice, feit jetter dedans le premier celuy qui luy avoit donné, à fin que luy premier experimentaſt le tourment qu'il avoit cuidé inventer pour les autres. Et le prenant après le precipita du haut en bas du mont Tarpeien. Et ſemble que ceux qui ont violentement regné, ont eſté de luy appellez les Æmiliens, comme dit Ariſtides au quatrieme des Italiques.

XL. Evenus fils de Mars & de Sterope, eſpouſa Alcippe fille d'Oenomaüs, dont il engendra une fille Marpiſſe, laquelle il vouloit garder vierge, mais Apharclus l'aiant veuë [1] la

[1] Amyot, comme l'obſerve très-bien Méziriac, fait un participe d'un nom propre. Il y a dans le grec, l'Ἴδας & non l'Ἴδων. Il faut d'ailleurs lire ἁρπάσας. La verſion angloiſe eſt conforme à ces corrections, & lit avec Méziriac: « Mais Idas le fils » d'Aphareus la ravit en une » d nſe ».

ravit en une danſe. Le pere courut après pour la penſer recourrir, mais jamais ne le peut atteindre, tellement que de douleur il ſe jetta en la riviere de Lycormas, & fut fait immortel, ainſi que dit Doſitheus au premier des Italiques.

Anius roy des Thoſcans, aiant une belle fille nommée Salia, la gardoit fille, mais Cathetus l'un des nobles, voiant ceſte pucelle qui ſe jouoit, en devint amoureux, & ne pouvant vaincre la paſſion de ſon amour, la ravit & la mena à Rome. Son pere s'eſtant mis à le pourſuivre, & ne l'aiant ſceu atteindre, ſe jetta dedans la riviere qui lors s'appelloit Parenſion, & depuis a eſté de ſon nom ſurnommée Anio. Et Cathetus couchant avec Salia engendra en elle Salius & Latinus, deſquels ſont deſcendues les plus nobles familles du païs, comme Ariſtides le Mileſien & Alexandre le Polyhiſtor eſcrivent au troiſieme des Italiques.

XLI. Egeſiſtratus natif de la ville d'Epheſe, aiant tué l'un de ſes parens s'enfouit en la ville de Delphes, & demanda à Apollo en quel lieu il ſe devoit habituer. Apollo luy reſpondit qu'il s'arreſtaſt là où il trouveroit des païſans danſans, couronnez de chappeaux faits de rameaux d'olive. Eſtant donques arrivé en certain endroit de l'Aſie, où il trouva les laboureurs couronnez de rameaux d'olive, & danſans, il fonda là une

ville, laquelle il nomma Eleunte, comme recite Pythocles Samien au troiſieme de ſes Georgiques.

Telegonus fils d'Ulyſſes & de Circé envoyé pour chercher ſon pere, eut advis par l'oracle qu'il edifiaſt une ville au lieu où il trouveroit les laboureurs couronnez de chappeaux, & danſans enſemble. Parquoy eſtant arrivé en un certain endroit de l'Italie, & y voiant les païſans couronnez de rameaux & branches d'oliviers ſauvages, & s'esbattans à danſer, il y edifia une ville, que pour l'evenement il appella Prineſte, laquelle depuis les Romains en tordant un peu le nom, ont appellé Præneſte, ainſi que recite Ariſtocles au troiſieſme des Italiques.

DECRETS

PROPOSEZ AU PEUPLE A ATHENES.

DEMOCHARES fils de Laches du bourg de Leucouthée, demande pour Demoſthenes fils de Demoſthenes Pæanien, une ſtatue de bronze, bouche à court en l'hoſtel de ville, & le premier lieu aux ſeances d'honneur, pour luy & pour l'aiſné de ſes deſcendents à perpetuité[1], pource qu'il a eſté tousjours bienfaiteur du public, & qu'il a conſeillé au peuple d'Athenes pluſieurs belles & honorables choſes : qu'il a tousjours expoſé ſon bien pour le ſervice de la choſe publicque : qu'il a liberalement contribué huict talents & une galere, lors que le peuple affranchit & delivra l'iſle d'Eubœe : & une autre quand le capitaine Cephiſodorus alla au voiage de l'Helleſpont : & une autre quand Chares & Phocion capitaines furent envoyez à Byzance par le peuple : pource qu'il a racheté de ſon argent pluſieurs des citoiens qui avoient eſté pris priſonniers par Philippus, ès villes de Pydne, de Methone & d'Olynthe : qu'il a defrayé à ſes propres couſts & deſpens les danſes & les jeux publicques, quand la lignée des Pandionides

[1] Voyez la Vie de Démoſthènes, T. XXI.

faillit à fournir de defrayeurs : qu'il a fourny d'armes pluſieurs pauvres citoiens qui n'avoient pas dequoy en avoir : & qu'aiant eſté par le peuple eſleu commiſſaire pour faire racouſtrer les murailles de la ville, il y a employé trois talents de ſon argent, oultre les dix mille drachmes qu'il emploia auſſi du ſien à faire faire deux trenchées alentour du port de Pirée : & qu'après la bataille de Cheronée il donna de ſon propre un talent, & un autre pour acheter du bled en la famine. Et que par ſes perſuaſions & ſes bienfaicts aiant induit les Thebains, les Euboiens, les Chorinthiens, les Megariens, les Acheiens, les Locriens, les Byzantins, les Meſſeniens à entrer en ligue offenſive & defenſive avec le peuple d'Athenes : il a aſſemblé une armée de dix mille hommes de pied armez, & de mille chevaulx, outre la contribution de deniers : qu'eſtant ambaſſadeur il a perſuadé aux alliez & confederez de contribuer juſques à la ſomme de plus de cinq cents talents, outre qu'il a empeſché les Peloponeſiens de ſecourir Alexandre alencontre des Thebains, donnant de ſon argent, & allant luy meſme en ambaſſade : & pour pluſieurs autres bons & grands ſervices qu'il a faicts, & pluſieurs conſeils qu'il a donnez au peuple, autant ou plus que nul autre qui ſe ſoit entremis des affaires de ſon temps, pour la

conſervation de la liberté & de l'authorité du peuple. Joinct qu'il en a eſté banny de ſon païs par les ſeditieux uſurpateurs, qui ſupprimerent pour un temps l'authorité du peuple : & finablement qu'il eſt mort en la ville de Calauria, pour l'amour & bienveuillance qu'il a toujours portée au peuple, aiant envoyé Antipater des ſoudards pour le prendre : nonobſtant lequel peril il eſt tousjours demouré ferme en ſa bonne affection & bonne volonté envers le peuple, juſques à ne faire ny ne dire choſe qui fuſt indigne de la grandeur du peuple, encore qu'il fuſt tombé en la main de ſes ennemis, & prochain de ſa mort.

Laches [1] fils de Democharès de Leuconée demande en don au Senat & au peuple d'Athenes, pour Democharès fils de Laches Leuconien, une ſtatue de bronze pour mettre ſur la place, & bouche à court en l'hoſtel de ville, pour celuy qui ſera tousjours l'aiſné de ſes deſcendans, & preſeance en tous ſpectacles & jeux publiques : pour ce qu'il a tousjours eſté bienfaitteur & bon conſeiller au peuple, aiant bien merité du public, tant ès choſes qu'il a eſcrittes, miſes en avant, negociées ès ambaſſades, comme en ſon adminiſtration publicque, à faire rebaſtir les murailles de la ville, faire proviſion d'armes, de traicts

[1] Ceſte préſente année que Pytharatus eſtoit prevoſt. Voyez *Ib.*

& d'engins de batterie & d'artillerie, & pour avoir bien fortifié la ville durant la guerre qui a duré quatre ans avec les Bœotiens, pour leſquelles cauſes il auroit eſté déchaſſé hors la ville par les Tyrans qui oppreſſerent l'authorité du peuple : & depuis qu'il fut rappellé par le peuple, l'année que Diocles fut prevoſt, il fut le premier qui reſtreignit l'adminiſtration de ceulx qui eſpargnoient leurs biens, & qui envoyoient ambaſſades vers Lyſimachus : & qu'il prit pour le bien public du peuple trente talents, & depuis autres cent : qu'il meit en avant d'envoyer ambaſſade devers Ptolemæus en Ægypte en laquelle ceulx qui allerent, rapporterent cinquante talents d'argent au peuple. Et pour ce qu'il fut en ambaſſade devers Antipater, duquel il receut vingt talents d'argent qu'il apporta au peuple en la ville d'Eleuſine : & pour ce qu'il perſuada au peuple de les prendre : & pour ce qu'il a eſté banny à cauſe qu'il eſtoit defenſeur & protecteur de la puiſſance & authorité populaire, & qu'il ne fut oncques participant d'aucune faction des uſurpateurs, ne qu'il n'eut jamais office ne magiſtrat depuis que l'eſtat populaire fut abbatu. Et pour ce que luy ſeul de tous ceux qui ſe ſont entremis des affaires de ſon temps, ne s'eſt jamais eſtudié ny entremis de rien remuer au gouvernement de ſon païs, pour le reduire à

autre eſtat que le gouvernement populaire. Et pour ce que par ſon conſeil & adminiſtration il a mis & entretenu en ſeureté les jugemens, les loix, les biens & facultez de tous les Atheniens, par ſes deportemens au maniement des affaires, & qu'il n'a jamais rien fait ny attenté qui ait aucunement prejudicié à l'eſtat du gouvernement populaire, ny en faict ny en parole.

Lycophron fils de Lycurgus de Bute [1], a preſenté requeſte que bouche à court luy fuſt donnée en l'hoſtel de ville, ſelon le don & octroy qui en a par cy devant eſté fait à ſon pere Lycurgus, l'année qu'Anaxicrates eſtoit prevoſt, & la lignée Antiochade preſidoit. Stratocles fils d'Euthydemus Diopithien propoſa: Comme ainſi ſoit que Lycurgus fils de Lycophron de Bute, aiant receu de ſes anceſtres de main en main une bienveuillance & affection hereditaire envers le peuple, & que ſes predeceſſeurs Diomedes & Lycurgus en leur vivant ont eſté eſtimez & honorez par le peuple, & après leur treſpas le peuple leur a donné l'honneur d'eſtre publicquement inhumez en la rue de Ceramicque, pour leur vaillance & preudhommie: & que Lycurgus luy meſme s'entremettant des affaires de la choſe publicque, a mis en avant pluſieurs belles, bonnes & honneſtes loix pour ſon païs: & que

[1] Voyez la Vie de Lycurgue, T. XXI.

eſtant treſorier general du revenu de la choſe publicque, par l'eſpace de quinze ans, durant leſquels il a manié des deniers publicques juſques à la ſomme de dix huit mille neuf cens talens : & qu'il a pluſieurs ſommes notables des particuliers en depoſt entre ſes mains, pour la foy que l'on avoit de ſa loyauté : & qu'il a preſté & avancé du ſien à pluſieurs divers temps & affaires de la choſe publicque, juſques à la ſomme de ſix cens cinquante talens: & que pourautant qu'il a eſté tousjours en toute ſon adminiſtration trouvé très fidele & loyal, & s'y eſt porté en fort homme de bien, il a eſté pluſieurs fois couronné par la ville. Et davantage pour ce qu'aiant eſté eſleu par le peuple ſuperintendant des finances, il a aſſemblé bonne ſomme de deniers dedans le chaſteau: & qu'il a faict faire un grand ornement à la deeſſe Minerve, à ſçavoir des images de victoire toutes d'or, & des vaſes à porter en proceſſion, d'or & d'argent, & autres joyaux d'or pour le ſervice de la deeſſe Minerve, juſques au nombre de cent paniers ou corbeilles d'or à porter ſur la teſte des filles en proceſſion. Et qu'aiant eſté auſſi eſleu commiſſaire pour les munitions & proviſions neceſſaires à la guerre, il a aſſemblé grand nombre d'armes dedans la citadelle, & entre autres y a fait porter cinquante mille traicts. Qu'il a equippé & mis ſus

quatre cens galeres, les unes qu'il a fait baſtir tout de neuf, les autres qu'il a fait racoutrer. Et qu'en outre aiant trouvé des ouvrages imparfaits, l'arcenal, l'armurerie, & le theatre de Bacchus, il les a fait parachever, & parfaire la Carriere panathenaïque, le Parc aux exercices, le Lyceum : & qu'il a embelly la ville de pluſieurs autres fabriques, & edifices publiques. Et comme ainſi ſoit que le roy Alexandre aiant desjà ſubjugué toute l'Aſie, & voulant commander univerſellement à toute la Grece, il auroit demandé Lycurgus, comme celuy qui eſtoit du tout contraire à ſes deſſeins, le peuple ne luy ait point voulu livrer pour quelque crainte qu'il euſt de luy : & qu'aiant pluſieurs fois eſté appellé en juſtice, pour rendre compte de ſon gouvernement & adminiſtration, il a tousjours eſté trouvé irreprehenſible, non taré d'aucune concuſſion ny corruption en jugement de ville libre, & gouvernée en eſtat populaire : A fin qu'un chaſcun cognoiſſe que ceux qui ſont ainſi bien affectionnez à la conſervation de la liberté, & de l'eſtat populaire, le peuple en fait grand compte tant qu'ils ſont vivans, & après qu'ils ſont decedez leur en veut encore rendre graces immortelles : A la bonne heure & bonne encontre, qu'il ſoit ordonné par le peuple que lon honore Lycurgus fils de Lycophron de Bute,

à cauſe & pour le mérite de ſa vertu & juſtice, & que le peuple luy face dreſſer & eriger une ſtatue de bronze dedans la place, excepté s'il y a quelque endroit où la loy defende d'y en poſer, & que lon decerne bouche à court à celuy qui ſera tousjours le plus aagé de ſes deſcendans à perpétuité. Que les decrets par luy propoſez ſoient tous ratifiez, & par le greffier de la ville ſoient eſcrits en coulonnes de pierre dreſſées dedans le chaſteau joignant les offrandes qui ſont faittes à la deeſſe, & que pour faire eſcrire leſdittes coulonnes, le treſorier de la ville ait à fournir cinquante drachmes d'argent, des deniers qui ſont deſtinez à deſpendre pour les decrets & ordonnances du peuple.

DE TROIS SORTES DE GOUVERNEMENT, PRINCIPAUTÉ, ESTAT POPULAIRE, ET SEIGNEURIE[1].

COMME j'eſtois en penſement d'apporter & mettre au jugement de ceſte compagnie, les propos & devis que je teins hier devant vous, il me fut advis que j'entendis la vertu politique, ne ſçay ſi c'eſtoit illuſion de ſonge ou eſſence de verité qui me dit,

Le fondement des diſputes dorées,
Eſt preparé pour les Muſes ſacrées.

Nous avons jà poſé le fondement du diſcours ſuadant & enhortant à s'entremettre des affaires de la choſe publique, & maintenant pourſuivons à ſuredifier la doctrine qui eſt deuë après une telle exhortation : car depuis qu'un homme a receu l'admonition & exhortation à ſe meſler des affaires, on luy doit conſequemment bailler les preceptes de gouvernement, ſuivant & ob-

[1] C'eſt un fragment d'une déclamation, en preſuppoſant une autre exhortatoire à s'entremettre du gouvernement de la choſe publicque. *Amyot.* Voyez les Obſervations.

ſervant leſquels il pourra, autant comme il eſt poſſible à l'homme, profiter au public, & ce pendant faire honneſtement ſes beſongnes, avec telle ſeureté & tel honneur qu'il ſera convenable. Premierement doncques il nous faut diſcourir un poinct, qui eſt preallable à ce que nous devons dire par cy après, & qui depend de ce que nous avons dit par cy devant: c'eſt à ſçavoir, quelle ſorte de Police & de gouvernement eſt la meilleure: car ainſi qu'il y a pluſieurs ſortes de vie des hommes particuliers, auſſi y a il du peuple, & la vie du peuple, c'eſt la Police & le gouvernement. Il eſt doncques neceſſaire de declarer quelle eſt la meilleure & l'homme d'eſtat choiſira celle là entre toutes: ou s'il luy eſt impoſſible, il prendra d'entre les autres celle qui plus reſſemblera à la meilleure. Or y a il une ſignification de ce mot de Police, qui ſignifie autant que bourgeoiſie, c'eſt à dire, participation des droicts & privileges d'une ville: comme quand nous diſons, que les Megariens par ordonnance de leur ville donnerent à Alexandre le grand leur Police, c'eſt à dire, leur bourgeoiſie, & qu'Alexandre ſe prit à rire de l'offre qu'ils luy faiſoient: mais ils luy reſpondirent qu'ils n'avoient jamais decerné ceſt honneur qu'à Hercules ſeul, & depuis à luy: dequoy s'eſmerveillant il accepta leur offre, la reputant hono-

rable, d'autant qu'elle eſtoit rare. On appelle auſſi la vie d'un perſonnage politicque, qui ſe meſle du gouvernement de la choſe publicque, la Police, comme quand nous louons la Police de Pericles, ou de Bias, c'eſt à dire, la façon de leur gouvernement, & au contraire nous blaſmons celle d'Hyperbolus & de Cleon. Encore y en a il qui appellent une action grande & memorable en l'adminiſtration de la choſe publique, Police, comme la diſtribution d'argent, un amortiſſement de guerre, une introduction de quelque decret notable & digne de memoire. En laquelle ſignification nous diſons en uſage commun de parler, celuy là a ce jourd'huy fait Police, ſi d'adventure il a fait quelque cas remarquable au gouvernement de la choſe publicque. Outre toutes ces ſignifications là il y en a encore une autre, qui eſt l'ordre & l'eſtat par lequel ſe gouverne une ville, par lequel ſont maniez & adminiſtrez les affaires, ſelon laquelle ſignification nous diſons qu'il y a trois ſortes de Polices, c'eſt à dire, de gouvernemens des villes, à ſçavoir, Monarchie, qui eſt principauté : Oligarchie, qui eſt ſeigneurie : & Democratie, qui eſt eſtat populaire : deſquelles Herodotus fait mention en ſon troiſieme livre, & les compare l'une avec l'autre : & ſemble que ce ſont les plus generales qui ſoient, car toutes autres

ſortes

ſont comme depravations de celles cy, par peu ou par trop, comme ès premieres conſonances de la muſique, quand on tend ou que lon laſche trop les chordes. Et ſi a departi ces trois gouvernemens pàr les nations qui ont eu très grand empire : ou plus grand que nulle autre, comme les Perſes ont tenu la principauté ou royauté, pour ce que leur roy avoit plein pouvoir de toutes choſes, ſans eſtte ſubject d'en rendte compte à perſonne. Les Spattiates ont tenu le conſeil d'un petit nombre des plus gens de bien, qui deſpeſchoient tous affaites. Les Atheniens ont maintenu la domination populaire, franche & libre de toute autre mixtion. Eſquelles adminiſtrations quand il y a des fautes, les tranſgreſſions & debordemens d'icelles ſe nomment tyrannies, oppreſſions des plus forts, licence effrenée d'une commune : c'eſt à ſçavoir, quand le prince qui a la royauté ſe permet de faire outrage à qui il veult, ſans vouloir ſouffrir qu'on luy en remonſtre rien, ildevient Tyran : La ſeigneurie de peu de ſenateurs, quand ils entrent en telle arrogance qu'ils meſpriſent tous les autres ils ſont oppreſſeurs : L'eſtat populaire quand il apporte deſobeiſſance, & l'egalité, licence deſmeſurée, & toutes enſemble temerité & follie. Ne plus ne moins doncq comme le bon muſicien ſe ſervira de toutes ſortes d'inſtrumens à

chanter deſſus, en s'y accommodant ſelon que la qualité de l'inſtrument le pourra comporter, & ſera propre à raiſonner, mais toutefois s'il veut ſuivre le conſeil de Platon, il laiſſera les eſpinettes, les manicordions, les pſalterions, la harpe, & preferera à tous autres la lyre ou la cithre. Au cas pareil le bon politicque maniera dextrement la ſeigneurie Laconique & Lycurgienne, accommodant à ſoy ſes compagnons qui auront pareille authoriré que luy, & peu à peu les attirant & amenant à ſoy : & ſe comportera auſſi ſagement en un eſtat populaire, comme en un inſtrument à pluſieurs chordes & pluſieurs ſons, en laſchant aller tantoſt quelque choſe, & en ſe roidiſſant auſſi quand il verra qu'il en ſera temps, & s'attachant vivement, ſçachant bien quand & comment il faudra reſiſter & contredire : mais ſi on luy donnoit le chois, ne plus ne moins que d'inſtrumens de toutes ſortes de gouvernemens, il n'en eſliroit jamais d'autre que la principauté, s'il veut adjouſter foy à Platon, comme celle qui ſeule à la verité peut ſupporter celuy plus parfait & plus aigu ſon de la vertu, ſans ſe laiſſer, où par force, ou par grace & faveur, accommoder à l'utilité : car toutes autres ſortes de gouvernemens emmeinent autant, par maniere de dire, le politicque, comme luy les emmeine, & l'emportent autant comme luy

les emporte, d'autant qu'il n'a pas puiſſance certaine ſur ceux dont il a ſon authorité, ains bien ſouvent eſt contrainct d'exclamer ces vers du poëte Æſchylus, que ſouvent eſcrioit le roy Demetrius ſurnommé, le preneur de ville, après qu'il eut perdu ſon royaume,

Tu as voulu premierement me faire,
Et tu me veux, ce ſemble, ores deffaire.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ,

CONTRE L'ÉPICURIEN COLOTES.

Occasion de ce traité. II. *Méthode de Socrates contre les railleries des Epicuriens.* III. *Méthode oppoſée des autres philoſophes Grecs.* IV. *Différente opinion des Epicuriens & des autres philoſophes ſur le ſouverain bien.* V. *Source d'où Colotes a tiré ſes erreurs.* VI. *Epicure a-t il été diſciple de Démocrite?* VII. *Celui-ci admettoit la vérité des jugemens fondés ſur le rapport des ſens.* VIII. *Epicure les rejettoit tous au contraire; & pourquoi?* IX. *Raiſonnement d'Epicure appliqué aux qualités du vin.* X. *Aux ſaveurs & aux couleurs.* XI. *Opinion de Démocrite ſur les principes des choſes.* XII *Abſurdité de cette opinion.* XIII. *Epicure a ſuivi la même opinion.* XIV. *Syſtême d'Empedocle ſur la génération.* XV. *Ce ſyſtême ne peut cadrer avec les atomes d'Epicure.* XVI. *Argument preſſant contre la maniere de raiſonner de Colotes.* XVII. *Définition de la Nature par Epicure, expliquée.* XVIII. *Cette définition amene le vrai ſens des expreſſions d'Empedocle ſur la Nature.* XIX. *Colotes ne peut pas plus allé-*

guer en ſa faveur l'opinion de Parménides. XX. *Eloge de Parménides.* XXI. *Deux parties dans la Nature ſuivant Parménides.* XXII. *Admiſes par Platon lui-même.* XXIII. *Platon & les autres philoſophes mal entendus par Colotes.* XXIV. *Celui-ci prête à Platon ce qu'il n'a dit nulle part.* XXV. *Différence de ſubſtance dans les êtres, d'après Platon.* XXVI. *Epicure a mieux obſervé que ce philoſophe la valeur des expreſſions.* XXVII. *Défenſe contre Colotes, de l'oracle de Delphes en faveur de Socrate.* XXVIII. *Folies des Epicuriens & de Colotes en particulier.* XXIX. *Eloge de Socrate par ſes propos & ſa conduite.* XXX. *Le Sage ſeul peut-il avoir des connoiſſances certaines & inconteſtables ſur les objets qui frappent nos ſens ?* XXXI. *Eloge de la Maxime de Socrate,* cognois-toi toi-même. XXXIV. *Défenſe de Stilpon, contre Colotes.* XXXV. *Reproches d'impiété faits à celui-ci.* XXXVI. *Erreurs des Epicuriens dans leur maniere de s'expliquer.* XXXVII. *Dans quel ſens Stilpon diſoit-il,* que l'un ne s'affirme pas de l'autre ? XXXVIII. *Développement de l'opinion des Cyrénaïques & des Académiciens, ſur les jugemens fondés ſur le rapport des ſens.* XLI. *Eloge d'Arceſilaüs l'académicien, d'après Colotes lui-même.* XLII. *Toutes nos actions procèdent de l'imagination, de l'appétit & du conſentement, ſuivant les Académiciens.* XLIII. *Ils agiſſent, mais*

ils s'abſtiennent de juger d'après le rapport des ſens. XLIV. *Abſurdité de la doctrine des Epicuriens.* XLV. *Le doute des Académiciens eſt plus raiſonnable que l'obſtination des Epicuriens à ne rien croire* XLVI. *Impudence de Colotes.* XLVII. *La doctrine d'Epicure réduit l'homme à la condition des animaux.* XLIX. *Preuves de la néceſſité d'un culte.* L. *Services rendus par pluſieurs philoſophes des diverſes écoles.* LI. *Celle d'Epicure n'a jamais produit aucun homme utile dans aucun genre.* LIV. *Concluſion de ce traité.*

CONTRE COLOTES

L'EPICURIEN[1].

COLOTES celuy qu'Epicurus ſouloit appeller Collotare, ou Collotarion, par une mignarde & flatteuſe diminution, amy Saturnin, a compoſé & mis en lumiere un livre, lequel il inſcrit, Que ce n'eſt pas vivre que de vivre ſuivant les opinions des autres philoſophes : & a dedié ce livre là au roy Ptolomæus : J'ay penſé que tu prendrois plaiſir à lire par eſcript, ce qui me vint en l'entendement de dire alencontre de ce Colotes, pour ce que tu aimes toutes choſes honneſtes, & meſmement qui appartiennent à la cognoiſſance de l'antiquité, & que tu eſtimes que la plus belle eſtude & plus royale que lon ſçauroit faire, eſt d'avoir bien en memoire & à la main les propos & diſcours des anciens ſages, le plus que lon peult. N'agueres doncques, comme je le faiſois lire, l'un de noz amis que tu cognois bien, Ariſtodemus natif d'Argie, fort paſſionné, & par maniere de dire, forſené ſectateur de Platon, encore qu'il ne porte pas la ferule, comme les ſuppoſts de Bacchus, je ne

[1] Voyez les Obſervations.

ſçay comment ſe teint quoy, contre ſa couſtume, tant que la lecture dura, & l'ouit patiemment juſques au bout ſans mot dire : puis quand ce fut à la fin, Et bien (dit il) qui faiſons nous lever pour combatre alencontre de ceſtuy-cy pour la defenſe des philoſophes ? car je ne ſuis pas de l'advis de Neſtor, qui commeit à l'adventure du ſort l'election du plus vaillant des neuf guerriers qui ſe preſenterent pour combattre Hector teſte à teſte : mais auſſi tu vois, dis-je, que luy meſme ſe met à ordonner & diſpoſer du ſort, de maniere que le chois des neuf ſe fait ſoubs le gouvernement du plus ſage,

> Mais de l'armet le ſort d'Ajax ſortit
> Lequel eſtoit plus à leur appetit [1].

Toutefois ſi tu me commandes que je face l'election,

> Comment pourrois-je eſtre au choiſir ſi vain
> Que d'oublier Ulyſſes le divin [2] ?

Parquoy regarde & adviſe bien comment tu pourras refuter ceſt homme. Et lors Ariſtodemus, Voire mais tu ſçais (dit il) ce que feit jadis Platon, lequel s'eſtant courroucé à ſon valet, ne le voulut pas fouetter, ains commanda à ſon nepveu Speuſippus de ce faire, diſant qu'il eſtoit en cholere. J'en diray autant de ceſtuy-cy, « Prens

[1] Iliad. VII, 182. — [2] *Ib.* X, 243.

» le, & le fouette à ton plaiſir, car quant à moy » je ſuis courroucé contre luy ».

II. Et comme tous les autres de l'aſſiſtance me priaſſent de prendre ceſte charge, Il le fault doncques faire, dis-je, puis qu'il vous plaiſt ainſi : mais j'ay peur qu'il ne ſemble que je face plus de compte de ce livre qu'il ne merite, pour ſouſtenir & defendre Socrates contre l'incivilité, la meſdiſance, & l'inſolence de ceſt homme, qui par maniere de dire, luy preſente du foin comme à une beſte, & l'interrogue comment il porte la viande en la bouche, & non pas à l'oreille, là où à l'adventure ne faudroit il faire autre choſe que ſe rire d'une telle raillerie, meſmement quand on conſidereroit bien la doulceur & la grace de Socrates en telles choſes.

III. Mais pour tout l'exercite des autres philoſophes Grecs, comme Democritus, Platon, Empedocles, Parmenides & Meliſſus, leſquels reſpondans aux blaſmes que lon leur donnoit, & aux injures qu'on leur diſoit, ont eſtimé, que ſe taire en telles choſes non ſeulement eſtoit infame, mais que ce ſeroit un ſacrilege de ceder & remettre aucun poinct de la franchiſe de parler pour eux meſmes, & par ce moien ont avancé la philoſophie en tel honneur & telle reputation comme elle eſt.

IV. Et certes noz peres & meres avec les

dieux nous ont donné le vivre, mais le bien vivre nous vient de la raiſon que nous avons appriſe des philoſophes, favoriſant la loy & la juſtice, & refrenant noz cupiditez. Et ce bien vivre là eſt vivre ſocialement, amiablement, temperéement & juſtement : de toutes leſquelles bonnes conditions ne nous en laiſſent pas une ceux qui crient, que le bien ſouverain de l'homme giſt au ventre, & qu'ils n'achetteroient pas toutes les vertus enſemble d'un denier percé, ſi lon en chaſſoit de tout poinct & de tous coſtez la volupté. Et en leurs diſcours qu'ils font de l'ame, & des dieux, ils tiennent que l'ame perit quand elle eſt ſeparée du corps, & que les dieux ne ſe meſlent point de noz affaires. Ainſi les Epicuriens reprochent aux autres philoſophes que par leur ſapience ils oſtent la vie à l'homme : & les autres à eux, qu'ils enſeignent les hommes à vivre laſchement & beſtialement. Et quant à cela, il eſt ſemé par cy par là dedans les eſcripts d'Epicurus, & reſpandu par toute ſa philoſophie.

V. Mais ce Colotes icy en a extraict quelque paroles vuides de ſens & de ſubſtance, & en tire quelques parties comme des lambeaux, ſans arguments quelsconques pour les prouver, ou pour les donner à entendre, dont il a compoſé ſon livre, comme un recueil ou un tableau de monſtres : ce que vous ſçavez mieux que nuls

autres, par ce que vous avez tousjours en main les œuvres des anciens.

VI. Si me ſemble que comme le Lydien, il n'ouvre pas une ſeule porte contre luy, ains qu'il enveloppe Epicurus en beaucoup de très grandes doubtes & difficultez : car il commance à Democritus, lequel reçoit de luy beau ſalaire de ſon apprentiſſage, eſtant certain qu'Epicurus luy meſme s'appella long temps Democritien, ainſi comme d'autres le diſent, & meſmement Leonteus, l'un des plus ſublins diſciples d'Epicurus, en une lettre qu'il eſcrit à Lycophron, diſant, qu'Epicurus honoroit Democritus, à cauſe qu'il avoit le premier attainct un peu de loing la droitte & ſaine intelligence de la verité, & que generalement tout le traicté des choſes naturelles s'appelloit Democritien, par ce que Democritus le premier eſtoit tombé ſur les principes, & avoit rencontré les premiers fondements de la nature. Et Metrodorus dit tout ouvertement de la philoſophie : Si Democritus n'euſt ouvert & enſeigné le chemin, Epicurus ne fuſt jamais arrivé à la ſapience. Et s'il eſt vray ce que ceſtuy-cy dit, que vivre ſelon les opinions des autres philoſophes, ce n'eſt pas vivre, Epicurus eſtoit doncques un ſot, qui ſuivoit Democritus, lequel le conduiſoit à non vivre. Et reprent en luy premierement, que ſuppoſant que chaſque

choſe ne ſoit point pluſtoſt telle que telle, il confond par là toute la vie humaine.

VII. Mais il s'en fault tant que Democritus ait eu ceſte opinion, que nulle choſe ne ſoit pluſtoſt telle que telle, qu'il en combatit alencontre du ſophiſte Protagoras qui l'avoit dit, & eſcrivit pluſieurs bons argumens concluans alencontre, leſquels ce beau Colotes ne veit ny ne leut jamais, non pas en ſonge, ains s'eſt abuſé à faulte d'entendre un paſſage qui eſt en ſes œuvres, là où il determine que Den n'eſt pas plus que Meden, nommant en ce lieu là Den le corps, & Meden le vuide, voulant entendre que le vuide avoit ſa propre nature & ſubſiſtance auſſi bien comme le corps.

VIII. Mais celuy qui eſt d'opinion que nulle choſe n'eſt pluſtoſt telle que telle, ſe ſert de l'une des ſentences d'Epicurus, en laquelle il dit, que toutes les apprehenſions & imaginations que nous donnent les ſentimens ſont veritables : car ſi deux hommes qui diront, l'un ce vin eſt rude, l'autre ce vin eſt doulx, ny l'un ny l'autre ne ment en ſon ſentiment : pourquoy eſt-ce que le vin ſera pluſtoſt rude que doulx ? Lon verra bien ſouvent qu'un meſme baing, l'un le trouvera chaud, l'autre le trouvera froid, par ce que l'un commandera que lon y verſe de l'eau froide, l'autre de la chaude. Lon

dit qu'il y eut une dame Lacedæmoniene qui alla pour viſiter Berenice, la femme du roy Dejotarus, mais quand elles furent près l'une de l'autre, elles ſe tournerent incontinent arriere, l'une abhorriſſant la ſenteur du beurre, l'autre du parfum. Si doncques le ſentiment de l'un n'eſt point plus veritable que le ſentiment de l'autre, il eſt auſſi vray ſemblable que l'eau n'eſt point plus chaulde que froide, & que le parfum & le beurre ne ſont point pluſtoſt bien odorans que puants: car ſi quelqu'un dit qu'il ſera un à l'un, & autre à l'autre, ſans y penſer, il affermera qu'il ſera l'un & l'autre tout enſemble. Et puis ces proportions & convenances des pores ou petits pertuits des ſentiments dont ils babillent tant, & les diverſes meſlanges des ſemences qu'ils diſent eſtre eſparſes par toutes les ſaveurs, odeurs & couleurs, ne conduiſent elles pas manifeſtement les choſes à n'eſtre point pluſtoſt unes qu'autres? Car ceux qui penſent que le ſentiment ſe trompe & qu'il mente, par ce qu'ils voyent de contraires evenements en ceux qui uſent de meſmes objects, ils ſauvent ceſte objection en enſeignant que toutes choſes eſtants meſlées & confuſes enſemble, l'une eſt neantmoins plus ſortable & plus convenable à l'un, & l'autre à l'autre: au moien de quoy il ne ſe fait pas attouchement ny comprehenſion d'une meſme qualité, ny l'object n'emeut pas

egalement tous de toutes ſes parties, ains rencontrant chaſcun ſeulement celles auſquelles il a le ſentiment proportionné, ils ont tort d'opiniaſtrer que la choſe ſoit colorée ou non, blanche, ou non blanche, penſans eſtablir leurs ſentimens en deſtruiſant ceux des autres : là où il ne fault pas ny combatre contre les ſentimens, par ce que tous touchent à quelque qualité (chaſcun puiſant, comme d'une vive & large fontaine, de ceſte confuſe meſlange, ce qui luy eſt ſortable & convenable) ny accuſer le tout en touchant ſeulement à des parties, ny eſtimer que tous doivent ſouffrir une meſme choſe, attendu que l'un ſouffre par une qualité & puiſſance, & l'autre par une autre. Fault il donc maintenant douter qui ſont ceux qui mettent en avant ceſte opinion, que les choſes ne ſoient point pluſtoſt telles qu'autres, ſinon ceux qui tiennent que tout ce qui eſt ſenſible ſoit une meſlange compoſée de toutes qualitez enſemble, comme un inſtrument d'orgues où il y a de tous jeux ? Ils confeſſent, que toute regle, toute touche, & toute certitude de juger eſt perdue, s'il n'y a pas un object ſenſible qui ſoit pur & ſimple, ains que chaſcun en ſoit pluſieurs.

IX. Voyez à ce propos ce que Polyænus au convive d'Epicurus diſcourt & diſpute de la chaleur du vin : car il luy demande, Dis tu Epicu-

rus, que le vin n'eſchauffe pas ? Quelqu'un reſpond, N'afferme pas que univerſellement le vin eſchauffe, mais bien que telle quantité de vin eſchauffe un tel. Et puis y adjouſtant la cauſe, il allegue les eſpanchemens & diſperſions des atomes, & les compreſſions & conjonctions des autres, quand le vin ſe vient à meſler avec le corps : Et puis il y adjouſte ceſte concluſion, Univerſellement doncques ne fault il pas dire que le vin eſchauffe, mais bien d'une telle nature ainſi diſpoſée, & en telle quantité, & qu'une autre en telle quantité, il la refroidit. Car en tel amas il y a des natures & complexions, deſquelles il ſe compoſeroit du froid, ſi beſoing eſtoit, & eſtants conjoinctes à d'autres, elles rendroient une vertu refrigerante. Voylà pourquoy ſe trompent les uns diſans le vin eſtre univerſellement eſchauffant, & les autres univerſellement refroidiſſant. Celuy donc qui dit eſtre deceus & trompez pluſieurs qui tiennent que ce qui eſchauffe ſoit eſchauffant, & ce qui refroidit ſoit refroidiſſant, luy meſme ſe trompe, s'il ne penſe qu'il s'enſuit de ce qu'il dit, que une choſe n'eſt point plus telle qu'une autre. Il adjouſte puis après, que bien ſouvent le vin entrant dedans un corps ny porte ny vertu ny eſchauffante ny refroidiſſante, ains que eſtant remuée & agitée la maſſe du corps, & ſe faiſant

une tranſpoſition des parties, les atomes qui produiſent le chaud s'aſſemblent maintenant en un, & pour leur multitude apportent une chaleur & inflammation au corps : & maintenant au rebours ſe deſaſſemblants, ils refroidiſſent.

X. Mais encore eſt il tout manifeſte, qu'il s'eſt avancé juſques à dire, que ce que lon appelle & que lon eſtime amer, doux, purgeant, dormitif, lumineux, que nul de toutes ces choſes n'a une entiere & parfaitte qualité & proprieté de produire tels effects, ny de faire pluſtoſt que de ſouffrir, quand ils ſont dedans les corps, mais qu'ils y prennent autre & autre temperature & difference. Car Epicurus meſme en ſon ſecond livre alencontre de Theophraſte, diſant que les couleurs ne ſont pas attachées aux corps, ains qu'elles s'y engendrent, ſelon certaines ſituations & poſitions à la veuë de l'homme : « Par ceſte raiſon, dit il, le corps n'eſt point » pluſtoſt coloré que ſans couleur ». Et un peu au deſſus, de mot à mot il eſcrit ainſi, « Mais ſans » cela je ne ſçay comment on peult dire que ces » corps qui ſont en tenebres aient couleur, com- » bien que bien ſouvent l'air egalement tene- » breux, eſtant eſpandu alentour, les uns diſtin- » guent les diverſitez des couleurs, les autres » ne les apperçoivent point, à cauſe de l'imbe- » cillité de leur veuë : & puis entrans dedans une

» maiſon

» maiſon tenebreuſe & obſcure, nous ne voions » d'arrivée nulle diverſité de couleur, & quand » nous y avons un peu eſté, nous en voions. Par- » quoy il fauldra doncques dire, que chaſque » corps ne ſera point pluſtoſt coloré, que non » coloré. Or ſi la couleur eſt relative, & a ſon » eſtre du regard d'autre choſe, auſſi l'eſt donc » le blanc, & le bleu auſſi : & ſi les couleurs le » ſont, auſſi le ſeront le doux & l'amer, telle- » ment que lon pourra veritablement affermer » de toute qualité, qu'elle ne ſera point plus » toſt telle que non telle, car elles le ſeront » à ceulx qui ſeront ainſi diſpoſez, & à ceulx » qui ne le ſeront pas, auſſi ne ſeront elles pas » telles ». Colotes donc reſpand ſur ſoy meſme, & ſur ſon maiſtre, le bourbier & la fange, où il dit que ſont embourbez ceux qui tiennent, que les choſes ne ſont point plus toſt telles que telles.

XI. Mais eſt-ce en cela tant ſeulement, que, comme dit le commun proverbe,

Tout ulceré il veult guarir les autres?

Non certainement, ains encore beaucoup plus en ſa ſeconde reprehenſion, il chaſſe ſans s'en prendre garde, Epicurus avec Democritus hors de ceſte vie. Car il met en avant que Democritus dit, que les atomes ſont aux ſentiments

couleur, ſont doux, ſont amer par certaine ordonnance. Et que celuy qui uſe de ceſte raiſon là, & tient ceſte opinion, ne ſçauroit luy meſme imaginer, s'il eſt mort ou vif. Je ne ſçay que contredire à ce propos là, mais bien dis-je que cela eſt autant inſeparable des ſentences & doctrines d'Epicurus, comme eulx diſent que la figure & le pois ſont inſeparables des atomes. Car qu'eſt-ce que dit Democritus ? Qu'il y a des ſubſtances en nombre infiny qui s'appellent atomes, par ce qu'elles ne ſe peuvent diviſer, differentes toutefois, ſans qualité quelconque, impaſſibles, qui ſe meuvent, diſperſes çà & là en vuide infiny, & quand elles s'approchent les unes des autres, ou qu'elles s'aſſemblent & conjoignent, que de tels aſſemblements l'un apparoiſt eau, l'autre feu, l'autre arbre, l'autre homme, & que tout eſt atomes, qu'il appelle auſſi idées, & qu'il n'eſt rien autre, par ce qu'il ne ſe peult faire generation de ce qui n'eſt pas, comme auſſi ce qui eſt ne peult devenir rien, par ce que les atomes ſont ſi fermes, qu'ils ne peuvent ne ſe changer & alterer, ny ſouffrir. Parquoy il ne ſe peult faire couleur de ce qui eſt ſans couleur, ny nature ou ame de ce qui eſt ſans qualité & ſans ame.

XII. Democritus doncques eſt reprehenſible en ce qu'il ne confeſſe pas ce qui advient aux

principes, ains ſuppoſe des principes auſquels cela advient. Car il ne falloit pas ſuppoſer les principes immuables, ou bien en le ſuppoſant ne s'appercevoir pas que toute qualité s'en alloit quant & quant : Et de le nier après que lon s'apperçoit de l'abſurdité qui s'en enſuit, c'eſt une impudence très grande.

XIII. Epicurus dit, qu'il ſuppoſe bien les meſmes principes que fait Democritus, mais qu'il ne dit pas que le doux, le blanc, & les autres qualitez, ſoient par certaine ordonnance. Or s'il ne confeſſe pas qu'il die ce que toutefois il dit, ce n'eſt que ſa couſtume de faire : car c'eſt comme quand il oſte la providence divine, & neantmoins il dit, qu'il laiſſe la pieté & devotion envers les dieux : & diſant que pour la volupté il choiſit l'amitié, toutefois que pour ſes amis il endure de très griefves douleurs, & qu'il ſuppoſe que l'univers eſt infiny, & toutefois il ne tollit pas le hault & le bas..... Mais ce n'eſt pas comme quand on boit l'un à l'autre à la table, où vous pouvez, prenant la couppe, boire tant que bon vous ſemble, & puis rendre le demourant : ains aux propos d'un ſage philoſophe il ſe fault bien ſouvenir de ceſte notable ſentence : « Les principes n'eſtants pas neceſ-» ſaires, les fins & conſequences en ſont neceſ-» ſaires ». Il n'eſtoit doncques pas neceſſaire de

ſuppoſer, ou pour mieux dire de deſrober à Democritus, que les atomes ſoient les principes de l'univers : ou bien après avoir ſuppoſé ceſte doctrine, & s'eſtre pleu & glorifié des premieres vray-ſemblables & belles apparences d'icelle, il fault après auſſi avaller ce qu'il y a de faſcheux, où il fault monſtrer comment des corps qui n'ont aucune qualité peuvent apporter aux autres toutes ſortes de qualitez, par s'aſſembler & ſe conjoindre enſemble ſeulement. Comme, pour prendre la premiere venuë en main, celle que nous appellons chaleur, dont eſt elle venuë, & comme s'eſt elle engendrée ès atomes, s'ils n'avoient poinr de chaleur quand ils ſont venus, ny ne ſont devenus chauds après s'eſtre joincts enſemble ? Car l'un preſuppoſe qu'ils euſſent quelque qualité, & l'autre qu'ils fuſſent idoines à en recevoir. Et vous dittes qu'il ne fault pas dire, que l'un ne l'autre convienne aux atomes, d'autant qu'ils ſont incorruptibles : Comment donc Platon, Ariſtote, Xenocrates, ne produiſent ils pas de l'or de ce qui n'eſt pas or, & de la pierre de ce qui n'eſt pas pierre, & pluſieurs autres choſes des quatre premiers ſimples corps ? Ouy bien. Mais avec ces corps concourenr incontinent auſſi les principes à la generation de chaſque choſe, portans quant & eulx de grandes contributions, c'eſt à ſçavoir les premieres qua-

litez qui ſont en eulx, puis quand viennent à s'aſſembler & joindre en un, le ſec avec l'humide, le froid avec le chaud, le ferme avec le mol, c'eſt à dire, corps agents avec autres aptes à ſouffrir & à recevoir toute alteration & mutation, alors ſe fait la generation en paſſant d'une temperature en une autre. Là où l'atome eſtant ſeul eſt privé & deſtitué de toute qualité & force generative, & quand il vient à ſe rencontrer avec les autres, il ne peult faire qu'un bruit & un ſon, à cauſe de ſa dureté & fermeté, & non autre accident. Car ils frappent & ſont frappez tousjours, ne pouvans par ce moien compoſer ny faire un animal, une ame, ou une nature, mais non pas ſeulement un monceau ny un tas d'entre eulx meſmes, attendu qu'ils ſe heurtent & ſe deſemparent l'un d'avec l'autre.

XIV. Mais Colotes, comme s'il parloit à quelque roy ignorant des lettres, attache derechef Empedocles en ce qu'il dit,

> Je diray plus, il n'y a geniture
> Entre mortels, vie, mort, ny nature,
> Ains ſeulement meſlange & union,
> Puis des meſlez après deſunion,
> Ce que nature ont appellé les hommes.

Je ne voy point, quant à moy, comment cela repugne & contrarie à la vie ny au vivre, meſ-

mement à ceux qui eſtiment qu'il n'y a point de generation de ce qui n'eſt pas, ny de corruption de ce qui eſt, mais que l'aſſemblée & union des choſes qui ſont, s'appelle generation, & la diſſolution & deſunion ſe nomme mort & corruption. Car qu'il ait pris nature pour generation, & qu'il l'entende ainſi, luy meſme l'a declaré, quand il a oppoſé la nature à la mort: & ſi ceulx ne vivent pas, ny ne peuvent vivre, qui mettent la generation en l'union, & la mort en la deſunion, que font ces Epicuriens icy autre choſe? Combien qu'Empedocles collant & conjoingnant les elements enſemble, par chaleurs, molleſſes & humiditez, encore leur donne il aucunement mixtion & compoſition unitive: mais ceulx qui chaſſent & poulſent enſemble les atomes qu'ils diſent eſtre immuables & impaſſibles, ils ne compoſent rien provenant d'iceulx, mais bien font ils pluſieurs & continuels battements d'eulx.

XV. Car l'entrelaſſement empeſchant la diſſolution, augmente davantage le froiſſement, & le conquaſſement, de maniere que ce n'eſt ny mixtion ny attachement & collement, ains une combuſtion & combat qu'ils appellent ſelon eulx, generation. Et ſi les atomes maintenant ſe reculent pour le choc qu'ils ont donné, maintenant ſe raprochent après le coup paſſé, ils font plus que le double du temps arriere les uns des autres,

ſans ſe toucher ny approcher, tellement qu'il ne ſe ſçauroit rien compoſer d'eulx, non pas corps meſmes ſans ame : mais le ſentiment, l'ame, l'entendement & la prudence, il n'eſt homme qui peuſt ſeulement penſer ny imaginer, comment ils ſe pourroient former d'un vuide, & des atomes, leſquels ny à part quant à eulx, n'ont qualité quelconque, ny paſſion ou alteration aucune, quand ils ſont aſſemblez enſemble, attendu meſmement que ceſt aſſemblement n'eſt point une incorporation, & attachement ou liaiſon, ains un battement & un rejalliſſement : de maniere que ſelon la doctrine de ſes gens icy, le vivre vient à eſtre oſté, & l'eſtre animal, attendu qu'ils ſuppoſent des principes vuides impaſſibles, inviſibles, & encore ne pouvans admettre ny recevoir mixtion ou incorporation aucune. Comment doncques eſt-ce qu'ils admettent & laiſſent la nature, l'ame, l'animal ? Tout ainſi comme ils laiſſent le jurement, la priere, le ſacrifice & l'adoration des dieux, ainſi comme ils l'adorent de bouche & de parole, en les nommant & feignant ſeulement, ce que par leurs principes, & ſelon leurs doctrines ils oſtent & aboliſſent totalement : ainſi que lon appelle ce qui eſt né la nature, & ce qui eſt engendré, la generation, comme ordinairement on nomme le bois meſme, la couppe & façon de bois : ou conſonance

& accord, les voix accordantes & conſonantes. D'où luy eſt venu en l'entendement d'objicer de telles paroles à Empedocles?

XVI. « Quel tort faiſons nous à vous autres [1], » ſi nous avons ſoing de nous meſmes, & ſi nous » appetons certaines choſes, & nous gardons de » certaines autres? Car nous ne ſommes pas vous » autres, ny ne vivons pas pour les autres ». Mais on luy pourroit dire: N'ayes pas de peur, Colotes mon amy, il n'y a perſonne qui t'empeſche que tu n'ayes ſoing de toymeſme, enſeignant que la nature de Colotes, c'eſt Colotes luy meſme, & non autre choſe, ny que vous n'appetiez certaines choſes: mais ces choſes là ſont les voluptez, en monſtrant que ce n'eſt pas la nature des tartes, ny des marchepans, ny des ſenteurs, ny de l'amour que vous appetez, ains ce ſont tartes meſmes, & parfums, & femmes. Car le grammairien qui dit, la force d'Hercules, il ne nie pas pour cela Hercules, ny ceulx qui diſent que conſonances ou opinions ſont ſeulement prolations, ne diſent pas pour cela que les ſons & les apparences ne ſoient pas, veu que quelques uns oſtants & aboliſſans l'ame & la prudence, ne ſemblent pas abolir ny le vivre, ny l'eſtre prudent.

XVII. Et quand Epicurus dit, la nature des choſes eſt le corps & le lieu d'iceux, le prenons

[1] Grec: dit Colotes.

nous comme s'il vouloit dire, que la nature fuſt autre choſe que les choſes qui ſont, comme la nature du vuide, le vuide meſme, comme certainement la nature de l'univers, l'univers meſme? Et ſi quelqu'un luy demandoit, Que dis tu Epicurus, que cecy eſt le vuide, & cela eſt la nature du vuide? Non certes, dira il. Mais ceſte communication de noms l'un pour l'autre, n'eſt elle point en uſage par loy & couſtume, ou non? Je le confeſſe.

XVIII. Qu'a doncques fait Empedocles autre choſe, qu'enſeigner que la nature n'eſt autre choſe que ce qui naiſt, ny la mort autre choſe que ce qui meurt? Mais comme les poëtes bien ſouvent en langage figuré, formans comme une image, diſent,

> Là demouroit querelle, trouble, & noiſe,
> Là cœur maling, & volonté mauvaiſe:

auſſi appellent pluſieurs generation & corruption, l'aſſemblement & deſaſſemblement des choſes. Mais tant s'en fault qu'il ait remué & oſté ce qui eſt, ne qu'il contrevienne à ce qui evidemment apparoiſt, qu'il ne jette pas une ſeule parole hors de l'accouſtumé uſage, ains en oſtant toute la fraude figurée qui pourroit nuire & porter dommage aux choſes, il rend de rechef l'accouſtumée & ordinaire ſignification aux mots en ces vers,

Meſlez enſemble ores un homme ils font,
Ores des bois & des beſtes ils ſont,
Ou des oyſeaux, & cela eſt nature :
Puis ſe venant à rompre la joincture,
Le depart d'eulx s'appelle triſte mort.

Toutefois je dis moy meſme que Colotes alleguant cela, n'entend pas qu'Empedocles n'oſte pas les hommes, les beſtes, les buiſſons, ny les oyſeaux qu'il dit eſtre compoſez des elements meſlez enſemble : & enſeignant comment ſe trompent ceulx qui accuſent & appellent ceſte compoſition là, nature & vie : & ceſte diſſolution infortune malheureux, & mort evitable : il n'a pas oſté le moien d'uſer des paroles accouſtumées touchant cela. Quant à moy il me ſemble qu'Empedocles ne remue point en ces lieux-là la façon de proferer & prononcer par paroles, ains realement eſtre en different de la generation des choſes qui ſont, que les uns appellent nature. Ce qu'il monſtre manifeſtement par ces vers,

Fols, ignorants, de loing pas ils ne voient,
Qui pouvoir rien venir en eſtre croient
Qui paravant ne fuſt aucunement,
Ou bien périr de tout entierement.

Car ces vers là crient aſſez hautement à ceulx qui ont des aureilles, qu'il ne tollit pas la generation, ains la procreation de rien, ny la corrup-

tion, ains la totale deſtruction, c'eſt à dire, reduction à rien. Car à celuy qui ne voudroit pas ſi ſauvagement & ſi ſottement, ains plus doucement calomnier, les vers qui ſuivent après donneroient occaſion colorée de charger Empedocles au contraire, là où il dit,

L'homme de ſens & de bon jugement
Ne mettra point en ſon entendement,
Que tant qu'il vit cela vie il appelle,
Là où de biens & de maux, peſle meſle,
Tant il eſſaye, & qu'il n'ait eſté rien,
Avant que fuſt formé ſon corps terrien :
Ou retourner qu'il s'en doive à non eſtre,
Diſſoulte eſtant cette maſſe terreſtre.

Ces termes là ne ſont pas d'homme qui nie que ceux qui ſont nez, & qui vivent, ne ſoient pas, ains plus toſt qui penſe que ceulx qui ne ſont pas encore nez ſoient, & auſſi ceulx qui ſont des-jà morts. Et generallement auſſi ne reprend pas Colotes cela, ains il dit, que ſelon luy nous ne ſerions jamais blecez ny jamais malades. Et comment eſt il poſſible que celuy qui dit, que les hommes ſont devant leur vie & après leur mort, & que durant leur vie ils ont beaucoup de biens & de maux peſle meſle, ne leur laiſſe pas le pouvoir ſouffrir? Mais à qui doncques eſt-ce qu'il s'enſuit qu'on ne puiſſe eſtre ny blecé ny malade? C'eſt à vous autres qui eſtes compoſez

d'atomes & du vuide, car ny l'un ny l'autre, ce dittes vous, n'a ſentiment. Et pour cela encore non force : mais qui pis eſt, il ne vous demeure rien qui face volupté, par ce que les atomes ne reçoivent point les choſes qui ſont aptes à la faire, & le vuide ne peult ſouffrir d'elles.

XIX. Mais pource que Colotes a voulu incontinent après Democritus enfouir & enterrer Parmenides, & que remettant un peu la defenſe de Parmenides, j'ay entre-deux compris un peu celle d'Empedocles, par ce qu'elle me ſembloit eſtre plus adherente & tenante d'une ſuitte aux premieres reprehenſions : revenons maintenant à Parmenides. Colotes dit qu'il a mis en avant des honteuſes & villaines inventions ſophiſticques, & toutefois par ſes ſophiſteries ce perſonnage là n'a point rendu l'amitié moins honorée, ny la concupiſcence des voluptez plus audacieuſe & effrenée. Il n'a point oſté à l'honneſteté la proprieté d'attraire à ſoy, ny d'eſtre venerable & recommandable de ſoy. Il n'a point perturbé les opinions que lon doit avoir des dieux : ains aiant dit, que le tout eſt un, je ne voy pas comment pour cela, il vous empeſche de vivre. Car quand Epicurus meſme dit, que le tout eſt infiny, qu'il n'eſt point engendré, ny point periſſable, qu'il ne peult croiſtre ny diminuer, il parle de l'univers, comme d'une ſeule choſe. Et au comman-

cement du traitté de ceſte matiere, aiant dit, que la nature de l'univers conſiſte ès petits corps indiviſibles, qu'il appelle atomes, & au vuide, il fait la diviſion, comme d'une choſe en deux, dont l'une à la verité n'eſt point ſubſiſtante, auſſi l'appellez vous impalpable, vuide, ſans corps, de maniere qu'en ceſte ſorte, le tout vient à vous eſtre auſſi un, ſi vous ne voulez uſer de vaines paroles & vuides de ſens, en parlant du vuide, en combattant en vain alencontre des anciens. Mais, les corps atomes (direz vous) ſont en quantité infinie, ſelon l'opinion d'Epicurus, & eſt chaſque choſe qui nous apparoiſt compoſée d'iceulx. Or voy maintenant quels principes donc vous ſuppoſez de la generation, l'infiny & le vuide, dont ceſtuy-cy eſt ſans action, ſans paſſion & ſans corps, & celuy là eſt deſordonné, ſans raiſon, incomprehenſible, ſe confondant & diſſolvant ſoymeſme, par ce qu'il ne peult eſtre contenu, compris, ny limité.

XX. Mais Parmenides n'a oſté ny le feu ny l'eau, ny les rochers & precipices, ny les villes, comme dit Colotes, qui ſont baſties & habitées tant en Europe, comme en Aſie, attendu qu'il dit que le monde eſt Jupiter: & que meſlant les elements, & le lumineux & le tenebreux, de ces choſes, & par ces choſes il compoſe tout ce qui eſt au monde. Car il a beaucoup eſcrit de

la terre, & du ciel, du ſoleil & de la lune, & des aſtres, & a parlé de la generation des hommes, & comme ancien philoſophe, il n'a rien laiſſé en nature, dont il n'ait parlé & eſcrit ſa doctrine propre, non point empruntée d'ailleurs, & n'a point fait de difference entre les communes & principales ſentences.

XXI. Davantage il a le premier devant tous autres, & devant Socrates meſme, entendu qu'en la nature il y a une partie ſubjecte à l'opinion, & une autre intelligible : & celle qui eſt ſoubs l'opinion inconſtante, vagabonde & errante en pluſieurs paſſions & pluſieurs mutations, ſubjecte à diminution & augmentation, & à eſtre autrement & autrement diſpoſée, & non pas tousjours d'une ſorte, n'y envers un meſme. Et quant à la partie intellectuelle, c'eſt tout une autre eſpece,

Conſtante, entiere, & non point generable,

comme il dit, tousjours ſemblable à ſoy meſme, & perdurable en eſtre. Colotes calomniant cela, en s'attachant aux paroles non pas aux choſes, & en oppugnant ce propos, non de fait mais de paroles, il afferme que Parmenides oſte & ſubvertit toutes choſes egalement en un mot, ſuppoſant que tout ſoit un : mais au contraire il ne tollit ny l'une ny l'autre partie de la nature,

ains rend à chaſcune ce qui luy appartient, & qui luy eſt convenable. Car il met l'intelligible en l'eſpece ou idée de l'un, & de ce qui eſt, diſant qu'il eſt proprement, parce qu'il eſt eternel & incorruptible : & un, parce qu'il ſe reſſemble tousjours à ſoy meſme, & ne reçoit point de diverſité : & au reng de l'incertain, deſordonné, & tousjours mouvant, ce qui eſt ſubject au ſentiment : deſquelles deux parties chaſcune a ſon propre jugement en l'ame,

Verité l'une & certaine ſcience,

qui concerne ce qui eſt intelligible, & tousjours d'une meſme ſorte egalement :

L'autre doubteuſe opinion humaine,
Dont la foy n'eſt pas ſeure ny certaine,

par ce qu'elle verſe en choſes qui reçoivent toutes ſortes de diverſitez & de mutations, & de paſſions : & toutefois comment euſt il laiſſé le ſentiment & l'opinion, s'il n'euſt quant & quant laiſſé ce qui eſt opinable & ſenſible ? On ne le ſçauroit maintenir. Mais pource qu'à ce qui eſt veritablement appartient le demourer en eſtre, & que les choſes ſenſibles tantoſt ſont, & tantoſt ne ſont pas, ains paſſent tousjours d'un eſtre en un autre, & changeant perpetuellement, de maniere qu'elles meritent plus toſt une autre ap-

pellation que celle de l'eſtre. Ce propos là de dire que tout ſoit un, n'eſt pas oſter la pluralité des choſes ſenſibles, ains eſt monſtrer la difference qu'il y a d'icelles avec les intelligibles.

XXII. Laquelle difference Platon au traitté des Idées voulant encore plus declarer, donne une priſe à Colotes. Et pourtant me ſemble il raiſonnable de prendre tout d'un train de reng ce qu'il a auſſi dit alencontre de luy.

XXIII. Mais premierement nous conſidererons la diligence, & le grand & profond ſçavoir de ce philoſophe Platon, attendu qu'Ariſtote, Xenocrates, Theophraſtus, & tous les Peripateticques ont ſuivy ſa doctrine. Car en quelle partie inhabitable du monde eſt-ce que tu as, Colotes, eſcrit ton livre, où tu as compris toutes ces reprehenſions contre tels perſonnages, dont tu n'as jamais leu les œuvres, ny pris en main les livres d'Ariſtote du ciel & de l'ame, ny ceux de Theophraſtus contre la naturels, ny le Zoroaſtres d'Heraclitus, celuy des enfers, celuy des doubtes naturelles, celuy de Dicæarchus de l'ame, en tous leſquels livres ils contrediſent & repugnent ès plus grands & principaux poincts de la phyſique à Platon? Et meſme le prince des autres Peripateticques Straton ne convient pas meſme en toutes choſes avec Ariſtote, & à toutes contraires opinions à celles de Platon, touchant

touchant le mouvement, touchant l'entendement, de l'ame, de la generation : en fin il tient que le monde n'eſt point un animal & que ce qui eſt ſelon nature ſuit ce qui eſt ſelon fortune, parce que le cas fortuit a donné le commancement, & puis tous les effects naturels en ont eſté parachevez après. Quant aux idées, touchant leſquelles Ariſtote reprend Platon, remuant ceſte matiere à tout propos, alleguant toutes doubtes alencontre en ſes livres des Ethicques, de la Phyſique, plus opiniaſtrement que philoſophiquement, comme il ſemble à beaucoup de gens, comme s'eſtant propoſé d'abaiſſer & meſpriſer la philoſophie de Platon, tant il eſt loing de la vouloir enſuivre. Quelle impudente temerité doncques eſt-ce, que n'aiant pas ſçeu ne veu ce que ces perſonnages ont eſcrit, & quelles ont eſté leurs opinions, aller controuver ce qu'ils n'ont jamais eſcrit ne penſé, & en ſe faiſant à croire qu'il reprouve & refute les autres, produire une preuve eſcrite de ſa main propre, qui l'argue & le convainct luy meſme d'ignorance & de temeraire & effrontée impudence, en diſant que ceux qui contrediſent à Platon luy conſentent, & que ceux qui luy repugnent le ſuyvent?

XXIV. Platon, ce dit il, eſcrit, que les chevaux pour neant eſtoient chevaux, & les hommes auſſi. Et en quels œuvres de Platon eſt-ce que

Colotes a trouvé cela caché? Car quant à nous nous liſons en tous ſes livres, que les chevaux ſont chevaux, & les hommes hommes, & que le feu eſt par luy eſtimé feu, par ce qu'il tient que chaſcune de ces choſes eſt ſenſible & ſubjette à l'opinion.

XXV. Mais ce beau Colotes icy, comme celuy qui ne ſçait rien en philoſophie, a penſé que ce fuſt une meſme choſe & tout un de dire, L'homme n'eſt point, & L'homme eſt ce qui n'eſt point. Mais Platon eſtime qu'il y a merveilleuſement grande difference entre n'eſtre point du tout & eſtre ce qui n'eſt point, par ce que le premier emporte l'aneantiſſement & aboliſſement de toute ſubſtance, & l'autre monſtre la difference qu'il y a entre ce qui participe, & qui eſt participé, laquelle difference les ſuivants qui ſont venus depuis ont diſtingué en genres, eſpeces, differences, propres & communes qualitez & accidents ſeulement, & ne ſont point montez plus hault, tombans en plus raiſonnables doubtes & difficultez. Mais il y a proportion entre ce qui participe & qui eſt participé, comme de la cauſe à la matiere, de l'original à l'image, & de la puiſſance à la paſſion. En quoy principalement differe ce qui eſt par ſoy & tousjours meſme, de ce qui eſt autre, & non jamais d'une meſme ſorte, par ce que l'un ne fut jamais qu'il ne

fuſt, ny ne ſera jamais qu'il ne ſoit, & à ceſte cauſe il eſt véritablement & totalement ſubſiſtant : & l'autre, ce qu'il n'a pas de ſoy, ains le participe & le prend d'ailleurs, encore ne l'a il pas ferme & conſtant, ains en ſort par ſon imbecillité, par ce que la matiere en l'eſpece gliſſe & coule tousjours, & reçoit pluſieurs paſſions & pluſieurs mutations envers l'image de la ſubſtance, tellement qu'elle remue & branle tousjours. Tout ainſi donc, comme celuy qui dit que Platon n'eſt pas l'image de Platon, il n'oſte pas le ſentiment ny la ſubſtance de l'image, ains monſtre la difference de ce qui eſt par ſoy, & d'un autre qui eſt au regard de celuy là : auſſi n'oſtent ny la nature, ny l'uſage, ny le ſentiment des hommes, ceulx qui diſent que chaſcun de nous eſt par participation de l'idée d'une commune ſubſtance, l'image de ce qui nous baille ſa ſimilitude à la noſtre naiſſance. Car ny celuy qui dit que le feu n'eſt pas le fer rouge de feu, ny la lune le ſoleil, ains comme dit Parmenides :

> Flambeau portant ſa lumiere empruntée
> A l'environ de terre la nuictée,

ne tollit pas l'uſage du fer, ny la nature de la lune, s'il ne diſoit que ce n'eſt pas un corps, & qu'il n'eſt pas enluminé, alors il contrediroit

aux ſentiments, comme celuy qui ne laiſſe ny corps, ny animal, ny generation, ny ſentiment : mais celuy qui par opinion imagine que ces choſes là ne ſubſiſtent que par participation, & combien elles ſont eſloingnées & diſtantes de ce qui tousjours eſt, & qui leur baille l'eſtre, il n'omet ny ne laiſſe pas pour cela le ſenſible, ains dit que l'intelligible eſt, ny ne tollit & abolit pas les effects qui ſe font & qui ſe voyent en nous, ains monſtre à ceux qui le ſuivent qu'il y en a de plus fermes & de plus ſtables quant à l'eſſence, par ce qu'elles ne naiſſent ny ne periſſent point, ny ne ſouffrent aucunement, & enſeigne en touchant la difference plus purement par les noms, à nommer les unes naiſſantes, les autres ſubſiſtantes. Et le meſme entrevient auſſi aux modernes, leſquels privent de l'appellation de ſubſiſtance pluſieurs grandes choſes, comme le vuide, le temps, le lieu, & generalement tout le genre entier des dicts, où ſont compriſes toutes choſes vrayes, qui ſont & ne ſont, & toutefois ils en diſent aucunes eſtre, & en uſent tant en la vie qu'en la philoſophie, comme de choſes ſubſiſtantes & exiſtantes. Mais je demanderois volontiers à noſtre accuſateur, ſi en leurs affaires ils n'apperçoivent pas eux meſmes ceſte difference, par laquelle aucunes choſes ſont permanentes & immuables de leurs

ſubſtances, comme ils diſent que les atomes en tous temps ſont tousjours d'une meſme ſorte, à cauſe de leur impaſſibilité & dureté, & les compoſez d'iceux ſont tous flexibles, muables, naiſſans & periſſans, d'autant que infinies images s'en departent tousjours & en ſortent, & autres infinies, comme il eſt vrayſemblable, y recoulent de l'air environnant, & rempliſſent ce qui eſtoit diminué de la maſſe qui ſe divetſifie & ſe tranſvaſe ainſi par ceſte permutation, attendu meſmement que les atomes qui ſont au fond & au cœur de la maſſe ne peuvent jamais ceſſer de ſe remuer ny de s'entrechocquer les uns les autres, comme ils diſent eulx meſmes. Ainſi y a il entre les choſes une telle difference de ſubſtance.

XXVI. Et neantmoins Epicurus eſt plus ſage & plus docte que Platon, en ce qu'il appelle toutes choſes egalement ſubſiſtantes, le vuide impalpable & le corps ſolide, les principes & les compoſez : & qu'il eſtime que l'eternel participe de commune & non propre ſubſtance avec ce qui naiſt, & ce qui eſt immortel avec ce qui ſe corrompt, & les natures impaſſibles, perdurables & immuables, & qui ne peuvent jamais decheoir ny eſtre privées de leur eſtre, & celles cy qui ont leur eſtre en ſouffrir & en changer, & qui jamais ne demeurent en un meſme eſtat.

Mais quant bien Platon auroit merité le plus juſtement du monde d'eſtre condamné d'avoir failly en cela, encore ne fauldroit il qu'il fuſt condamné envers ces meſſieurs icy qui parlent plus correctement & plus elegamment, ſinon que pour avoir confondu les noms, & impropremẽt parlé, non pas pour avoir oſté les choſes, ny pour nous avoir tiré hors de la vie, pour ce qu'il auroit appellé les choſes naiſſantes, & non pas exiſtentes comme ceux-cy.

XXVII. Mais pource que nous avons paſſé par deſſus Socrates après Parmenides, il le nous fault reprendre. Colotes doncques a commancé d'entrée, comme lon dit en commun proverbe, à remuer celuy de la ligne ſacrée, & en aiant recité comme Cherephon avoit apporté un oracle de Delphes touchant Socrates que nous ſçavons tous, il dit ainſi : « Or quant à tout ce » narré de Cherephon, pour ce qu'il eſt fort faſ» cheux, plein de faulſeté, & ſophiſtique, nous » le laiſſerons là ». Platon doncques eſt auſſi faſcheux qui l'a couché par eſcript, à fin que je ne die rien des autres : & encore plus faſcheux les Lacedæmoniens qui ont celuy de Lycurgus entre leurs plus anciennes & plus authentiques inſcriptions. Auſſi fut ce une feinte ſophiſtique, que l'oracle de Themiſtocles, par lequel il perſuada aux Atheniens d'abandonner leur ville,

& desfeit en bataille navale le barbare Xerxes. Auſſi ſont faſcheux tous les anciens legiſlateurs & fondateurs des Grecs, qui ont eſtably la plus part des temples, ſacrifices & feſtes par reſponſe de l'oracle Pythique.

XXVIII. Mais s'il eſt ainſi que l'oracle apporté de Delphes touchant Socrates, homme ravy de zele divin à la vertu, par lequel il eſt appellé & declaré ſage, ſoit faſcheux, feint & ſophiſtique, de quel nom appellerons nous voz cris, voz bruits, voz hurlements, voz plaudiſſements, voz adorations & canoniſations dont vous exaltez & celebrez celuy qui vous incite & enhorte à voluptez continuelles, qui en une ſienne miſſive à Anaxarchus, eſcrit en ceſte ſorte: « Quant à moy, je vous invite & convie à con- » tinuelles voluptez, & non pas à vaines & » inutiles vertus, & qui n'ont que des eſpe- » rances turbulentes de faicts incertains ». Et toutefois Metrodorus eſcrivant à Timarchus luy dit, « Nous ferons quelque choſe de beau & » ſur des beaux, prouveu que nous ne nous » laiſſions point plonger à des reciproques af- » fections, ains que nous retirans de ceſte vie » baſſe & terreſtre, nous nous eſlevions juſques » aux veritablement ſainctes & divinement reve- » lées cerimonies & myſteres d'Epicurus. Et Colotes luy meſme eſcoutant un jour Epicurus

qui diſcouroit des choſes naturelles, ſoudain s'alla jetter à ſes pieds luy ambraſſant les genoulx, & luy meſme Epicurus s'en glorifiant, l'eſcrit : « Car comme ſi tu euſſes adoré ce que lors je » diſois, il te prit ſoudainement une envie, » qui ne procedoit point de cauſe naturelle, » de me venir, proſterné en terre, ambraſſer » les genoulx, & d'uſer de toutes les prehen- » ſions envers nous dont uſent ordinairement » ceux qui adorent & qui prient les dieux, relle- » ment que tu feis que reciprocquement auſſi » je te deifiay & adoray ». Je pardonne certainement à ceux qui diſent qu'ils achetteroient, tout ce que lon voudroit, un tableau où ceſte belle hiſtoire fuſt depeinte, de l'un qui ſe proſternaſt à genoulx, & ambraſſaſt les jambes de l'autre, qui mutuellement le contre adoraſt, & luy feiſt ſes devotes prieres. Mais toutefois ce devot ſervice, combien qu'il euſt eſté bien attiltré & compoſé par Colotes, ne receut pas le fruict condigne qu'il attendoit : car il ne fut pas declaré ſage, ains luy fut dit ſeulement, « Va » t'en & te pourmene incorruptible, & nous » repute auſſi ſemblablement incorruptibles ». Ces gens icy ſachans bien en leurs conſciences qu'ils ont uſé de ſi folles paroles, qu'ils ont eu de tels mouvements, & de telles paſſions, oſent neantmoins encore appeller les autres faſcheux.

Et Colotes vrayement, aiant fait ces belles premiſſes touchant les ſens naturels, que nous mangeons de la viande, & non pas du foin ny du fourrage, & que quand les rivieres ſont grandes nous les paſſons à batteaux, & quand elles ſont baſſes & faciles à paſſer nous les traverſons à gué, il exclame puis après, « Tu uſois bien de » vaines paroles, ô Socrates, & tenois d'autres » propos à ceux qui parloient à toy, & faiſois » d'autres choſes.

XXIX. Mais je voudrois bien ſçavoir: comment les propos de Socrates eſtoient vains & arrogans, veu qu'il diſoit ordinairement qu'il ne ſçavoit rien, mais qu'il apprenoit continuellement, & alloit enquerant & cherchant la verité. Mais ſi tu fuſſes tombé en tels propos de Socrates, comme ſont ceux qu'Epicurus eſcrit à Idomeneus: « Envoye nous doncques des premiſſes pour le » traittement de noſtre ſacré corps, pour nous » & pour noz enfans ». Il me prent envie de te demander, de quels termes plus arrogants & plus inſolents euſſes tu peu uſer? Et toutefois que Socrates ne parlaſt autrement qu'il ne faiſoit, il en baille de merveilleuſes preuves en la battaille de Delium, & en celle de Potidée, ce qu'il feit durant le temps des trente tyrans, alencontre d'Archelaüs, envers le peuple: ſa pauvreté, ſa mort, ſes deportements en tous ces endroits là

ne reſpondent ils pas aux propos & à la doctrine de Socrates? C'eſtoit là la vraye preuve, pour monſtrer qu'il faiſoit autrement qu'il ne parloit, ſi ſe propoſant que la fin de l'homme fuſt de vivre joyeuſement, il a ainſi veſcu. Voilà quant aux injures qu'il dit à Socrates.

XXX. Au demourant, il ne s'apperçoit pas qu'il ſe treuve luy meſme entaché du crime d'impieté qu'il luy objice : car l'une des ſentences & propoſitions d'Epicurus eſt, Que perſonne ne ſe doit irrevocablement & immuablement rien perſuader, ſinon le ſage. Or puis que Colotes n'eſtoit pas ſage, après meſmes les adorations qu'il avoit faittes à Epicurus, qu'il face premierement ces queſtions & interrogatoires là ſiennes, comment eſt ce qu'il mange de la viande & non du foin, & pourquoy il veſt alentour de ſon corps une robbe, & non alentour d'une colonne, veu qu'il ne ſe perſuade pas irrevocablement que ce ſoit viande que la viande, ny robbe que la robbe. Et s'il fait cela, & ne paſſe pas les rivieres à gué quand elles ſont grandes & groſſes, & s'il fuit les ſerpens & les loups, ne ſe perſuadant point irrevocablement, que rien de cela ſoit tel comme il ſemble, ains faiſant chaſque choſe ſelon ce qui luy apparoiſt : l'opinion des ſentiments n'empeſchoit doncques non plus Socrates d'uſer ſemblablement de ce qui luy ap-

paroiſſoit, car le pain n'apparoiſſoit point pain à Colotes, ne le foin foin, pour ce qu'il avoit leu les ſainctes regles deſcendues du ciel d'Epicurus : ny Socrates pour ſa vanité, ne prenoit point fantaſie que du pain fuſt du foin, & du foin du pain, car ces ſages icy ont les opinions & les propos meilleurs que nous. Mais le ſentir & le recevoir impreſſion en l'imaginative, eſt commun auſſi bien aux ignorants comme aux ſages, par ce que cela procede de cauſes où il n'eſt point beſoing de diſcours de raiſon. Mais la propoſition qui dit, Que les ſentiments naturels ne ſont pas ſuffiſans ne certains aſſez pour faire foy entiere, n'empeſche pas que chaſque choſe ne nous apparoiſſe, ains nous en laiſſant uſer aux actions ſelon ce qui apparoiſt, elle ne nous permet pas d'y adjouſter foy comme eſtants du tout en tout veritables & ſans erreur : car il ſuffit qu'en ce qui eſt neceſſaire & utile à l'uſage, il n'y a rien de meilleur. Mais quant à la ſcience & de cognoiſſance & de perfection, qu'une ame de philoſophe deſire avoir de chaſque choſe, les ſens ne l'ont pas. Et quant à cela, Colotes nous donnera encore occaſion d'en parler ailleurs, car il objice ceſte meſme objection à pluſieurs autres.

XXXI. Au reſte, ce en quoy il ſe mocque plus de Socrates, & le vilipende le plus, c'eſt

de ce qu'il demande que c'eſt de l'homme, & fait le niais, dit-il, affermant qu'il ne le ſçavoit pas bien, il apperr que luy meſme qui s'en mocque n'a jamais penſé à cela : là où Heraclitus au contraire, comme aiant fait quelque choſe de grand & digne, dit de ſoy, « Je me ſuis cher-» ché moy meſme ». Et des ſentences qui ſont eſcrites aux portes du temple d'Apollo en Delphes, la plus digne & plus divine ſemble celle là, « Cognois toy meſme ». Ce qui donna à Socrates occaſion & commancement de doubter & enquerir de cela, ainſi comme Ariſtote le met en ſes demandes Platoniques. Et cela ſemble ridicule & digne de mocquerie à Colotes, & m'esbahis comment il ne ſe mocque auſſi de ſon maiſtre meſme qui en fait autant, quand il eſcrit ou qu'il diſcourt de la ſubſtance de l'ame, & du principe du compoſé : car ſi ce qui eſt conſtitué des deux, comme ils veulent eux, de l'ame & du corps, eſt l'homme, celuy qui cherche la nature de l'ame, cherche conſequemment auſſi la nature de l'homme en ſon principal principe.

XXXII. Et qu'elle ſoit bien difficile à comprendre par la raiſon, mais par le ſens exterieur de rout poinct incomprehenſible, ne l'apprenons pas de Socrates, qui eſt un homme vain & diſputateur ſophiſtique, mais prenons le de

tes ſages icy, leſquels forgent & conſtituent la ſubſtance des facultez de l'ame en la chair, par leſquelles elle donne chaleur, molleſſe & roideur au corps, de je ne ſçay quoy de chaud & d'eſprit aëré, & ne penetrent pas juſques à ce qui eſt le principal, ains demeurent las & recreus en chemin : mais ce dont elle juge, dont elle ſe ſouvient, dont elle aime & hait, & bref la raiſon qui prevoit & diſcourt, ſe faict puis après de je ne ſçay quelle qualité qui n'a point de nom. Nous ſçavons bien que c'eſt une confeſſion d'ignorance qui a honte, faiſant ſemblant de ne pouvoir nommer ce qu'elle ne peult entendre ny comprendre. Mais que cela leur ſoit pardonné, car ce n'eſt pas petite choſe ny legere, ou facile à trouver & comprendre au premier venu, ains qui eſt enfoncée au fond de quelque lieu bien arriere & fort obſcurement cachée, puis qu'il n'y a entre tant de mots & de termes qui ſont en uſage, pas un qui la ſceuſt expliquer ny monſtrer.

XXXIII. Parquoy il fault doncques dire, que Socrates n'eſtoit point un ſot ny un lourdault, qui alloit cherchant qui il eſtoit, mais plus toſt ceux qui cherchent quelque autre choſe devant celle là, dont la cognoiſſance eſt ſi neceſſaire & difficile à trouver : car à peine pourra il eſperer de comprendre la ſcience d'une autre choſe, qui

ne peult pas entendre la principale partie de ſoy meſme. Mais quant bien nous luy aurions confeſſé, qu'il n'y a rien ſi vain ne ſi inutile & faſcheux, que de ſe chercher ſoy meſme, nous demandons quelle confuſion y a il de la vie humaine en cela, ou comment eſt-ce que l'homme ne peult demourer en vie quand il vient à compter & diſcourir en ſoy meſme, Qui ſuis-je moy? Suis-je un ſuppoſt meſlé & compoſé d'ame & de corps, ou plus toſt une ame qui ſe ſert & uſe du corps, comme un chevaucheur ſe ſert d'un cheval, & non pas un ſuppoſt compoſé de cheval & d'homme? Ou bien ſi chaſcun de nous eſt la principale partie de l'ame, par laquelle nous entendons, nous diſcourons, nous faiſons, & toutes les autres parties & de l'ame & du corps ne ſont qu'organes & outils de celle puiſſance? Ou ſi totalement il n'y a point de propre ſubſtance de l'ame à part, ains eſt ſeulement la temperature & complexion du corps ainſi diſpoſé, qu'il a la force & puiſſance d'entendre & de vivre? Socrates en cela ne confond point la vie humaine, veu que tous les philoſophes naturels traittent ceſte meſme matiere. Mais ce ſont ces mauvaiſes queſtions & inquiſitions qui troublent la republique ſans deſſus deſſous, qui ſont au Phædre, là où il dit, qu'il ſe fault examiner & conſiderer ſoy meſme, ſi lon n'eſt point une beſte ſauvage plus cauteleuſe

que ne fut oncques le ſerpent Typhon, & plus audacieuſe, & plus furieuſe : ou bien un animal plus doulx & plus ſimple, participant de meilleure condition, & non ſuperbe. Mais par ces diſcours & raiſonnemens là il ne renverſe point ſans deſſus deſſous la vie de l'homme, mais il en dechaſſe la preſumption & l'arrogance, & les orgueilleuſes & enflées opinions & outrecuidances de ſoy meſme : car cela eſt le ſerpent Typhon que vous a bien imprimé en la teſte voſtre precepteur & maiſtre, en faiſant la guerre aux dieux & aux hommes divins.

XXXIV. Après Socrates & Platon il prent a combatre Stilpon. Et quant à ſes vrayes doctrines & bons diſcours dont il regentoit & gouvernoit ſoy meſme, ſon païs, ſes amis : & quant aux princes qui l'aimoient & en faiſoient eſtime, il n'en a rien eſcrit, ne combien il y avoit de magnanimité en ſon cœur, avec manſuetude, modeſtie & douceur, ains fait mention d'un petit mot qu'il dit en jouant & ſe riant des ſophiſtes, & ſans alleguer aucune raiſon alencontre, ny ſouldre l'arguce de ſes objections, il excite une tragædie alencontre de Stilpon, & dit que la vie eſt oſtée & ſubvertie par luy, d'autant qu'il dit, que l'un ne s'afferme point de l'autre : « Car »comment, dit-il, vivrons nous, ſi nous ne »pouvons dire, Bon homme, ny, Homme capitaine,

» ains qu'il nous faille dire à part, Bon bon, &,
» Capitaine capitaine, ne, Dix mille chevaulx,
» ny, Ville forte, mais Gens de cheval gens de
» cheval, & Dix mille dix mille, & autant des
» autres » ? Et qui eſt l'homme qui pour cela ait pirement veſcu ? Et qui eſt celuy qui aiant ouy ce propos n'ait incontinent apperceu & entendu que c'eſt un dire d'homme qui ſe jouë galantement, & qui propoſe aux autres ceſte queſtion là de dialectique pour les exercer ?

XXXV. Ce n'eſt pas un grand & dangereux ſcandale, Colotes, de ne dire pas, Homme bon, ny, Dix mille chevaux, mais bien de dire, que Dieu n'eſt pas Dieu, comme vous faittes vous autres, qui ne voulez pas confeſſer qu'il y ait un Jupiter preſidant à la generation, ny une Ceres legifere, ny un Neptune arroſant les plantes. C'eſt ceſte ſeparation là de noms qui eſt pernicieuſe, & qui remplit la vie d'un meſpris, d'impieté, & d'une temerité : quand vous deſtachez les noms & appellations qui ſont attachées aux dieux, vous aboliſſez quant & quant les ſacrifices, les myſteres, les proceſſions, les feſtes : car à qui ſacrifierons nous le ſacrifice nuptial, à qui offrirons nous le ſacrifice de ſalut, les Bacchanales, le ſacrifice des funerailles, ne laiſſans ny les presbtres Bacchanaux, ny les porte-torches, ny les ſacrifices que lon fait avant les ſemailles, ny les dieux ſauveurs ?

Car

car cela touche aux principaux & plus grands poincts, eſtant l'erreur ès choſes, & non pas ès paroles, ny en la tiſſure des propoſitions, ou en l'uſage des termes.

XXXVI. Mais ſi c'eſt cela qui trouble & renverſe la vie humaine, qui ſont ceux qui pechent & faillent plus au langage que vous, attendu que vous dittes que les propoſitions ſont la ſeule ſubſtance de l'oraiſon, & aboliſſez totalement l'eſtre des ſimples dictions, & laiſſans ſeulement ce qui eſt par compoſition, vous oſtez ce pendant les choſes particulierement entre deux ſignifiées, par leſquelles ſe font les apprentiſſages, les enſeignements, les anticipations, les intelligences, les inclinations & les conſentements, & tenez qu'elles ne ſont du tout point?

XXXVII. Mais ce pendant le dire de Stilpon eſt tel, Si nous affermons le courir du cheval, il dit, que ce n'eſt pas tout un ce qui eſt affermé, que ce dont il eſt affermé, ains que la definition eſſentielle de l'Homme eſt autre que celle du Bon, & derechef que l'Eſtre cheval eſt autre choſe que l'Eſtre courant : car ſi lon nous demande la definition de l'un & de l'autre, nous n'en rendons pas une meſme pour les deux, & pourtant que ceux là faillent qui afferment l'un de l'autre : Car ſi c'eſtoit tout un, Homme & Bon, & Cheval & Courir, comment eſt ce que le Bon s'afferme

& d'une viande, & d'une drogue, & le Courir ſemblablement, d'un lyon & d'un chien? Et ſi c'eſt autre choſe, adonc nous ne diſons pas bien, Bon Homme, & Cheval Court. Si en cela Stilpon s'abuſe lourdement, ne laiſſant aucune liaiſon ny complexion de ce que lon dit eſtre en ſubject, ou affermé d'un ſubject avec le ſubject meſme, ains ſi chaſcun n'eſt parfaittement un avec ce dont il eſt dit, n'eſtimant pas qu'il s'en doive dire & affermer, au moins comme accident, s'offenſant de quelques dictions, & s'oppoſant à l'accouſtumance de parler, pour cela il ne renverſe pas la vie humaine ſans deſſus deſſous, ny les affaires, comme il eſt tout evident.

XXXVIII. Colotes doncques eſtant depeſtré des anciens ſe tourne aux philoſophes de ſon temps, ſans en nommer pas un, combien qu'il euſt eſté meilleur d'arguer auſſi bien ces modernes là comme les anciens, par leur nom, ou bien ny les uns ny les autres. Mais luy qui tant de fois a paſſé Socrates, Platon & Parmenides par ſa plume, monſtre evidemment que c'eſt par couardiſe de ne s'oſer attacher aux vivans, non par modeſtie & reverence, laquelle il ne portoit pas à ceux qui eſtoient plus excellens qu'eux: & veult, comme je me doubte, aſſaillir les Cyrenaïques les premiers, & puis après les academiques d'Arceſilaüs: car ceux-cy eſtoient

ceux qui doubtoient de toutes choſes, & ceux là mettans les paſſions & les imaginations en eux meſmes, eſtimoient que la foy procedente d'icelles n'eſtoit pas ſuffiſante pour aſſeurer les choſes, mais comme en un ſiege de ville abandonnans ce qui eſt au dehors, ils ſe ſont enfermez dedans les paſſions, mettans, Il ſemble : & n'aſſeurans pas du dehors, Il eſt. Et pourtant dit Colotes, qu'ils ne peuvent vivre ny uſer des choſes. Et puis en ſe farçant, « Ceux-cy (dit-il) » nient que l'homme, le cheval, le mur, ſoient : » mais qu'eux deviennent mur, deviennent » cheval, deviennent homme, abuſant en pre- » mier lieu malicieuſement des termes, comme » font ordinairement les calomniateurs, car ils » ſont couſtumiers de ce faire ».

XXXIX. Mais il falloit prendre le faict ainſi comme eux l'enſeignent : car ils diſent que devenir doulx, devenir amer, devenir lumineux ou tenebreux, ſe fait quand chaſque choſe a l'effect de ces paſſions là en ſoy, ſans en eſtre diſtrait : mais ſi le miel eſt doulx, l'olivier amer, la greſle froide, le vin chaud, & l'air de la nuict tenebreux, il y a pluſieurs animaulx, pluſieurs choſes & pluſieurs hommes qui teſmoignent le contraire, les uns abhorriſſans le miel, & les autres mangeans les branches de l'olivier, les autres eſtants bruſlez par la greſle, & refroidis

par le vin, & ne pouvans regarder le ſoleil, & voians bien la nuict. Parquoy l'opinion ſe contenant en ces paſſions ſe conſerve ſans faillir, mais quand elle ſort dehors, en jugeant & prononçant des choſes exterieures, elle ſe trouble bien ſouvent elle meſme, & combat contre d'autres, qui de meſmes objects prennent de contraires paſſions, & de differentes imaginations.

XL. Et Colotes reſſemble proprement aux jeunes enfans, qui ne font que commancer à apprendre les lettres : car eſtants accouſtümez de nommer les lettres gravées dedans des tablettes de bois, quand ils les voient eſcrites ailleurs, ils doubtent alors & ſe troublent : auſſi luy, les propos qu'il loüe & approuve ès eſcrits d'Epicurus, il ne les entend ny ne les recognoiſt point, quand ils ſont dits par d'autres : car ceux qui diſent que le ſentiment eſt veritablement informé & moulé quand il ſe preſente à nous une image ronde, & une autre rompuë, & neantmoins ne permettans pas que lon prononce que la tour eſt ronde, & la rame rompue, ils confirment que les paſſions ſont les imaginations, mais ils ne veulent pas advouer & confeſſer que le dehors ſoit ainſi. Mais comme ceux là ne diſent pas qu'ils ſoienr cheval, ny mur, mais bien qu'ils ſoient empraints d'image de cheval & de mur : auſſi eſt il neceſſaire de dire que la veuë s'im-

prime figure ronde & triangle à trois differents coſtez, mais non pas que la tour ſoit neceſſairement ronde ny triangle à differents coſtez, par ce que l'image dont la veuë eſt imprimée eſt rompue, & la rame dont procede l'image n'eſt pas rompue. Puis donc qu'il y a difference de la paſſion, avec le ſubject de dehors, ou il fault que la foy demeure en la paſſion, ou bien que l'eſtre qui eſt affermé par l'apparoiſtre ſoit argué & convaincu de faulſeté. Et ce qu'ils crient & qu'ils ſe courroucent touchant le ſentiment, ils diſent que le dehors n'eſt point chaud, mais que la paſſion du ſentiment eſt telle : n'eſt-ce pas tout un que ce qui ſe dit touchant le gouſt, qu'il ne dit pas que le dehors ſoit doux, mais que c'eſt quelque paſſion & quelque mouvement en iceluy ſentiment ? Et celuy qui dit qu'il a pris apprehenſion de forme humaine, mais que s'il eſt homme il ne le ſent pas, dont a il pris occaſion de dire cela ? N'a ce pas eſté de ceux qui diſent, qu'ils prennent une imagination & apprehenſion de figure & forme ronde, mais s'il eſt courbe ne rond, que la veuë ne l'afferme pas. Ouy bien, dit quelqu'un, mais moy approchant de la tour, ou bien touchant la rame, prononceray & affermeray que l'une eſt droitte, & l'autre a pluſieurs angles & pluſieurs faces : mais luy quand il ſera près, confeſſera qu'il luy Sem-

ble & qu'il luy Apparoiſt ainſi, & rien plus. Ouy certainement plus que ceſtui-cy, voyant & gardant que toute fantaiſie & imagination eſt ſemblablement digne de foy pour ſoy meſme, & pour autruy nulle, ains qu'elles ſont toutes en egale condition. Et ton opinion s'en va à vau-l'eau, qu'elles ſoient toutes veritables, & qu'il n'y en ait pas une faulſe ny incroyable : ſi tu eſtimes qu'il faille que celles cy prononcent de ce qui eſt dehors, & qu'à celle là loingtaine tu ne croies rien d'avantage que ce qu'elles ſeuffrent. Car ſi elles ſont en pareille condition, quand elles ſont de près & quand elles ſont de loing pour eſtre creuës, il eſt juſte ; ou que à toutes, ou que non à ceſtes-cy, ne ſuive le jugement affirmatif de l'eſtre : mais s'il y a difference de paſſion entre ceux qui ſont près, & ceux qui ſont loing, il eſt doncques faux qu'il n'y ait ny apprehenſion ny ſentiment qui ſoit plus exprès & plus evident l'un que l'autre, comme celles qu'il appelle atteſtations, leſquelles ne ſont rien de plus quant au ſentiment, mais ouy bien quant à l'opinion, tellement que ſuivant icelles, ils veulent que lon afferme & prononce des choſes exterieures, attribuants le jugement de l'eſtre à l'opinion, & au ſentiment la paſſion qui apparoiſt, & tranſportent le jugement de ce qui eſt totalement vray, à ce qui eſchappe bien ſouvent. Tou-

tefois il n'eſt jà beſoing de dire maintenant combien il y a de confuſion & de contradiction en cela.

XLI. Mais il ſemble que la reputation d'Arceſilaüs faſche bien fort Epicurus qui fut entre tous les philoſophes le mieulx aimé & le plus eſtimé de ce temps là. Car ne diſant rien du ſien ny de ſon invention, il dit qu'il imprimoit aux hommes ignorants, opinion & eſtime qu'il fuſt bien ſçavant & fort lettré. Mais tant s'en falloit qu'Arceſilaüs aimaſt la reputation d'eſtre remueur de nouvelles opinions, ne qu'il s'attribuaſt celles des anciens, qu'il reprenoit & tanſoit les ſophiſtes de ſon temps, de ce qu'ils attribuoient à Socrates, à Platon, à Parmenides & à Heraclitus, les opinions & doctrines de la retention & de l'incomprehenſibilité, qui n'en pouvoient mais, & n'eſtoient que pour en referer la probation & confirmation à tels illuſtres perſonnages. Or quant à cela je rends graces à Colotes & à tous ceux qui diſent & afferment, que la doctrine academique a eſté introduite par Arceſilaüs : mais quant à la retention & conſentement & doute de toutes choſes, ny ceulx qui s'en ſont beaucoup travaillez, & qui ſe ſont tendus à en compoſer de gros livres, & grands traittez, ne l'ont jamais peu remuer, ains amenans à la fin de la doctrine des ſtoiques, comme

la fée Gorgonne pour faire peur aux gens, la ceſſation de toutes actions, ils s'en ſont laſſez, après qu'ils ont veu que combien qu'ils remuaſſent & eſſayaſſent toutes choſes, l'inſtinct ou l'appetition ne leur obeiſſoit point pour faire un conſentement, ny ne recevoit point le ſentiment pour origine & principe de la propenſion, ains ſe preſentoit d'elle meſme aux actions, n'aiant point de beſoing de s'adjoindre à rien, mais le combat & la diſpute eſt legitime & juſte alencontre de tels adverſaires.

Et tout autant, comme tu leur diras,
Te replicquer de meſme tu orras.

Car de parler à Colotes de l'inſtinct ou appetition, & du conſentement, c'eſt autant comme, ſonner de la lyre à un aſne.

XLII. Mais on dit à ceux qui le peuvent conſuivre & entendre qu'il y a en noſtre ame trois ſortes de mouvements, l'imaginative, l'appetitive & la conſentante : quant à l'imaginative ou apprehenſion, on ne la ſçauroit oſter quand bien on le voudroit, parce qu'il eſt force que quand on approche des choſes, on ſoit informé & moulé, en maniere de dire, par icelles, & que lon reçoive impreſſion d'icelles. L'appetitive eſmeut activement l'homme à ce qui eſt propre & convenable à ſa nature, ne plus ne moins que quand en la ratiocinative il ſe fait

[1] Iliad. XX, 150.

une propenſion & inclination. Or ceux qui ſe retiennent & doubtent de toutes choſes, n'oſtent point cela, ains ſe ſervent de l'appetition ou inſtinct naturellement conduiſant chaſcun à ce qui luy eſt propre. Qu'eſt-ce doncques qu'ils fuient? C'eſt l'opiner, applicquer & preſter ſon conſentement, en quoy ſeul eſt la menſonge, & la tromperie, qui eſt un ceder par imbecillité à ce qui apparoiſt, & qui n'a aucune vraye utilité. Car l'action a beſoing de deux choſes, de l'apprehenſion ou imagination de ſon propre, & de l'inſtinct & appetition poulſant à ſon propre, dont ny l'un ny l'autre ne repugne à la retention: car ce diſcours nous retire de l'opinion, & non pas de l'appetition ny de l'imagination. Quand doncques le delectable nous ſemble noſtre propre, il n'eſt point de beſoing d'opinion pour nous mouvoir & tendre à luy, ains ſe preſente incontinent l'appetition qui n'eſt autre choſe que le mouvement & allure de l'ame: & pourtant qu'il eſt force d'avoir ſentiment de ces choſes là, & d'eſtre de chair & de ſang, auſſi ſemblera la volupté eſtre le bien. Parquoy auſſi le ſemblera elle eſtre à celuy qui defend la retention, parce qu'il eſt participant du ſentiment, & eſt de chair & d'os, & depuis qu'il a pris imagination du bien, il l'appete, & fait toutes choſes, à fin qu'il ne luy eſchappe point: mais

autant qu'il luy ſera poſſible il hantera, & converſera tousjours avec ſon propre, poulſé & attiré par contrainctes naturelles, non pas geometriques. Car ces doulx & gracieux eſlans-là de la chair attrayent aſſez & ſans maiſtre, comme ils n'oublient pas à dire eulx, & convient celuy meſme qui nie & fait ſemblant de n'eſtre point plié ny amolly par iceulx.

XLIII. Mais tu me demandes pourquoy c'eſt que le retenu, & doutant, ne s'en va courant amont une montaigne, & non pas aux eſtuves, & pourquoy ne donne il de la teſte contre la muraille, & non droit à la porte, quand il veult ſortir pour aller ſur la place? Me demandes tu cela toy qui tiens que les ſentimens ſont infallibles, & les apprehenſions de l'imaginative certaines & veritables? C'eſt par ce que l'eſtuve luy apparoiſt, & non pas la montaigne, & la porte, non pas la muraille, & ainſi de chaſcune des autres choſes. Car le propos de la retention ne ſubvertit pas le ſentiment, ny ne luy apporte pas d'eſtranges paſſions & mouvements qui luy troublent l'imaginative, ains oſte & ſubvertit ſeulement les opinions, ſe ſervant au demourant des autres choſes, ſelon leur naturel. Mais il eſt impoſſible de ne conſentir point aux evidences: car nier ce que lon croit eſt plus hors de raiſon, que ne nier ny n'affermer rien.

XLIV. Qui ſont doncques ceulx qui nient ce qu'ils croient, & qui combattent contre les evidences? Ceux qui oſtent & tolliſſent la divination, & qui diſent qu'il n'y a point de gouvernement de providence divine, ny que le ſoleil n'eſt point animé ny la lune, auſquels tous hommes ſacrifient, les honorent & adorent. Mais vous ne tolliſſez vous pas ce qui ſemble & qui paroiſt à tout le monde, que les enfans ſoient contenus dedans les parents, & qu'entre douleur & volupté il n'y ait rien de moien? Ne l'affermez vous pas contre ce que tous hommes experimentent, diſans que s'esjouir eſt ne ſe douloir point, & ſouffrir ne faire point? Mais à fin que je laiſſe tout le demourant, quelle choſe eſt plus evidente ny plus creuë de tout le monde, que ce que les malades de melancholie, & qui ont le cerveau troublé & le ſens tranſporté, penſent voir & ouir choſes qu'ils n'oient ny ne voient, quand l'entendement vient à eſtre ainſi alteré & tranſporté? Comme de celuy qui dit,

Femmes aiants des habits noirs me dardent
Contre les yeux brandons de feu, qui m'ardent
Tout le viſage eſpouvantablement.

Et,

Entre ſes bras elle ſouſtient ma mere.

Et beaucoup d'autres illuſions encore plus eſtran-

ges & tragiques, reſemblans aux monſtres & prodiges que deſcrit Empedocles, dont ils ſe rient & ſe mocquent, jambes torſes, teſte de belier, corps de bœuf, & devant d'homme, & toute autre ſorte de figure monſtrueuſe & de nature eſtrange meſlée enſemble, priſe des illuſions de ſonges, & du tranſport d'eſprits eſgarez : ils diſent qu'il n'y a rien de tout cela qui ſoit eſgarement ou erreur de veuë, ny menſonge, ains que ce ſont toutes vrayes imaginations de corps & de figures qui viennent de l'air circonſtant & environnant. Et puis qu'eſt il plus impoſſible de doubter en la nature, s'il eſt poſſible de croire telles reſveries ? Car ce que jamais faiſeur de maſques, ny potier de terre, ou mouleur de figures eſtranges, ny peintre habile n'oza joindre enſemble pour abuſer les regardans, ou leur donner du paſſe-temps : ceux-cy ſuppoſans à certes que telles choſes ſubſiſtent à bon eſcient, & qui plus eſt affermans que toute fermeté de creance, toute certitude de jugement & de verité s'en va periſſant, ſi telles choſes ne ſubſiſtent, ce ſont ceux qui jettent toutes choſes en obſcurité incertaine, qui oſtent l'apparence de toutes choſes, & qui induiſent aux jugemens des frayeurs, aux actions des ſoupçons, ſi les ordinaires apprehenſions, & qui nous ſont tousjours preſtes à la main, ſont portées en meſme imaginative avec

meſme ſeureté & certitude de creance que ces illuſions là enormes, eſtranges, & extravagantes : car l'egalité qu'ils ſuppoſent en toutes, oſte plus toſt la foy aux ordinaires, qu'elle ne la donne aux eſtranges & extravagantes. C'eſt pourquoy nous cognoiſſons beaucoup de philoſophes qui confeſſeroient plus toſt, & plus volontiers, que nulle imagination n'eſt veritable, que toutes le ſoient, & qui plus toſt refuſeroient à croire tous hommes qu'ils n'auroient pas hantez, toutes choſes qu'ils n'auroient pas experimentées, & generalement tous propos qu'ils n'auroient pas ouys, que de ſe perſuader qu'une ſeule de ces telles imaginations & illuſions là qu'ont les furieux enragez, ou les fanatiques poſſedez de fureur divine, ou que ceulx qui reſvent en dormant prennent.

XLV. Puis donc qu'il y a des imaginations que lon peult oſter, & d'autres non, on peult doncques ſe retenir & doubter des choſes, ſi elles ſont ou non, quand il n'y auroit autre cauſe, que celle diſcordance-là qui eſt ſuffiſante pour faire ſoupçonner ſi les choſes ſont ou non, & ainſi rien d'aſſeuré ny de certain, ains une incertitude & perturbation grande. Car quant à l'infinité des mondes, à la nature des atomes, aux diverſitez & differences des torſes & declinations, encore qu'elles troublent & empeſ-

chent beaucoup de gens, ſi y a il au moins ceſte conſolation, qu'en cela il n'y a rien qui ſoit près de nous, & que toutes ces queſtions là ſont oultre & par de là les ſentiments. Mais ceſte deffiance, ceſte perturbation, ceſte ignorance, touchant les choſes ſenſibles, & les imaginations, à ſcavoir ſi elles ſont faulſes ou vrayes, quelle opinion eſt-ce qu'elles n'esbranlent, quel conſentement, & quel jugement eſt-ce qu'elles ne mettent ſans deſſus deſſoubs? Car ſi des hommes, n'eſtans point yvres, ny enſorcelez, ny hors du ſens, ains ſobres, ſains d'entendement, & faiſans profeſſion d'eſcrire de la verité, des regles & inſtruments de bien juger, ès plus evidentes paſſions & mouvements du ſentiment poſent & mettent pour vray ce qui ne ſubſiſte point, ou pour faulx ce qui ſubſiſte : il ne ſe fault pas eſmerveiller ny meſcroire, s'ils ne font aucun jugement des imaginations qui apparoiſſent, mais plus toſt s'ils en ont contraires jugements. Car il eſt moins eſmerveillable ne poſer ny l'un ny l'autre, ains ſe retenir entre choſes oppoſites, que non pas affermer choſes repugnantes & contraires. Car celuy qui n'afferme ny ne nie, ains ſe tient quoy, repugne moins à celuy qui afferme & qui poſe une opinion, que celuy qui la nie, & moins à celuy qui nie, qu'à celuy qui afferme. Et s'il eſt poſſible de doubter de cela, auſſi n'eſt

il pas impoſſible des autres, au moins ſelon vous, qui eſtimez qu'il n'y ait rien qui ſoit de difference entre ſentiment & ſentiment, imagination & imagination. Ce n'eſt doncques pas une fable ny un esbat de jeunes gens temeraires qui ont envie de babiller & de cauſer, comme dit Colotes, que le propos de la retention : ains eſt une habitude & diſpoſition certaine d'hommes qui ſe veulent garder de meſprendre ny de tomber, & qui n'abandonnent ny ne jettent pas à la volée leur jugement à l'appetit des ſentiments ſi decriez & ſi ambigus, & ne ſe laiſſent pas decevoir avec ceulx qui tiennent que les choſes apparentes ont la foy, & doivent eſtre creuës comme certaines, voians une ſi grande obſcurité & ſi grande incertitude ès imaginations & choſes apparentes, mais bien eſt-ce une fable que l'infinité que vous mettez, & les images que vous reſvez : & imprime bien une temerité de babil affetté aux jeunes gens celuy qui eſcrit de Pythocles, lequel n'avoit pas encore dixhuit ans, qu'il n'y avoit pas en toute la Grece une meilleure ny plus excellente nature, & qu'il exprimoit ſes conceptions monſtrueuſement bien. Et ſi fait, comme les femmes celuy, qui prie que ces exceſſives louanges qu'il donne à ce jeune adoleſcent ne luy tournent point à haine ny à envie.

XLVI. Mais bien ſont ſophiſtes & hommes vains ceux, qui contre les grands & excellents perſonnages eſcrivent ſi impudemment & ſi ſuperbement. Et toutefois Platon, Ariſtote, Theophraſte & Democrite, ont bien contredit à ceux qui ont eſcrit devant eulx, mais il n'y eut jamais homme qui oſaſt compoſer un livre alencontre de tous enſemble avec une telle inſcription que celuy là.

XLVII. Et puis, comme ceux qui ont offenſé les dieux, (à la fin de ſon livre), confeſſant ſes faultes, il dit, que ceux qui ont eſtably les loix & ordonnances, qui ont inſtitué les royaultez & les gouvernements des villes & citez, ont mis la vie humaine en grand repos & grande ſeureté, & l'ont delivrée de grands troubles, & que ſi lon oſtoit cela, nous vivrions une vie de beſtes ſauvages, & que l'un mangeroit l'autre, le premier qu'il rencontreroit, car ce ſont les propres mots, dont il a uſé, mais injuſtement & non veritablement. Car qui oſteroit les loix, & laiſſeroit les doctrines & livres de Socrates, de Platon, & d'Heraclitus, il s'en faudroit beaucoup que nous ne mangeiſſions les uns les autres, & ne veſcuſſions une vie ſauvage : car nous craindrions les choſes deshonneſtes, & honorerions pour l'honneſteté ſeulement la juſtice, les dieux, les ſuperieurs & magiſtrats, croians

que

que nous avons des eſprits & dæmons qui ſont gardiens & ſurintendans de la vie humaine, & n'eſtimans pas que tout l'or qui eſt deſſus, ny dedans la terre, ſoit à contrepeſer à la vertu, & faiſans volontiers pour la raiſon, ce que nous faiſons maintenant à force, par crainte de la loy. Quand doncques deviendra noſtre vie ſauvage & beſtiale? Ce ſera quand les loix ſeront oſtées, que lon laiſſera les livres & doctrines qui incitent les hommes à la volupté, & que lon croira que le monde ne ſoit point regy ny gouverné par la providence divine, & que lon jugera ſages ceulx qui cracheront contre l'honneſteté meſme, s'elle n'eſt conjoincte avec volupté, & qui ſe mocquent de tels propos & de telles ſentences,

Par tout s'eſtend l'œil divin de juſtice.

Et ceſt autre,

Dieu tousjours eſt près de nous, qui tout voit.

Et ceſte autre notable ſentence, « Dieu (ainſi » que dit le mot ancien) tenant le commen- » cement, le milieu, & la fin du monde, ſe » promene par la nature, faiſant une ligne droitte, » & après luy marche la juſtice vengereſſe de ce qui » a eſté commis ou forfaict contre la loy divine[1]. »

[1] Ce ſont les paroles de Platon au 4. des loix. *Amyot.*

Car ceulx qui meſpriſent ces enſeignements là, & qui eſtiment que le ſouverain bien de l'homme conſiſte au ventre, & aux autres endroits par où lon jouiſt de la volupté, ce ſont ceux là qui ont beſoing de loy, de crainte, de fouet, d'un roy, & d'un prince & magiſtrat qui ait la juſtice en la main, à fin qu'ils ne devoyent leurs voiſins par leur gloutonnie, ſe confians en leur impieté de ne craindre point les dieux. Car c'eſt la vie des beſtes ſauvages, par ce que les beſtes ne ſçavent rien de meilleur ny de plus honneſte que la volupté, ne cognoiſſent point la juſtice des dieux, ny ne reverent point la beauté de la vertu : ains ſi la nature a mis en elles quelque poinct de hardieſſe, de ruſe, d'efficace, elles en uſent à aſſouvir leurs voluptez & accomplir leur cupidité. Et pourtant eſt eſtimé par eulx un grand ſage homme Metrodorus, quand il dit : « Toutes les belles, ſubtiles & ingenieuſes in-» ventions de l'ame ont eſté trouvées pour le » plaiſir & la volupté de la chair, ou pour l'eſ-» perance d'y pouvoir parvenir & en jouir, & » eſt vain & inutile tout acte qui ne tend à » celle fin. Les loix oſtées, il y a des ongles » de lions, des dents de loups, des ventres de » bœufs, des cols de chameaux ». En tels diſcours & en telles raiſons de philoſophie, & à faulte de ſçavoir eſcrire ou parler, les beſtes en-

ſeignent & preſchent telles opinions & telles doctrines par buglements, henniſſements, & brayements, & toute leur voix eſt pour leur ventre, & pour la volupté de leur chair, qui leur rit preſente, ou qu'ils attendent, ſi d'aventure ce n'eſt quelque eſpece d'animaux qui aiment à cacquetter & à gazouiller.

XLVIII. Nul doncques ne pourroit aſſez ſuffiſamment louër ceux qui font des loix alencontre de ces affections-là ſi furieuſes, qui ont eſtably l'eſtat & gouvernement des villes, ont ordonné les magiſtrats, & dreſſé les bons edicts. Mais qui ſont ceux qui confondent cela, & l'aboliſſent du tout ? Ne ſont-ce pas ceux qui diſent que la couronne de tranquillité & de vie repoſée n'eſt point comparable, ains vault mieux que tous les royaumes & principautez du monde ? Ne ſont-ce pas ceux qui tiennent que l'Eſtre Roy, & Regner, eſt un faillir le chemin, & s'eſgarer de la droitte voye de felicité ? & qui eſcrivent en ces propres termes, « Il » fault dire comment on pourra maintenir & » garder la fin de nature, & comment on evitera » dès le commancement d'entrer de gré, & volon- » tairement ès offices & magiſtrats des peuples. » Et encore ces autres paroles. Il n'eſt doncques » point de beſoing de ſe tuer le cœur & le corps » pour ſauver les Grecs, ny pour obtenir d'eulx

» une couronne de ſageſſe, mais bien boire & » manger, Timocrates, ſans faire dommage, » ains donnant plaiſir à la chair ».

XLIX. Et toutefois le premier article de l'eſtabliſſement des loix, & de la police que Colotes louë tant, & le plus important, c'eſt la creance & perſuaſion des dieux, par le moien de laquelle Lycurgus ſanctifia jadis les Lacedæmoniens, Numa les Romains, Ion les Atheniens, & Deucalion tous les Grecs univerſellement, en les rendant devots & affectionnez envers les dieux, en prieres, ſerments, oracles & propheties, par le moien de la crainte & de l'eſperance qu'ils leur imprimerent, de ſorte qu'allant par le monde, vous trouverez des villes qui ne ſont point cloſes de murs, qui n'ont point de lettres, qui n'ont aucuns roys, voire qui n'ont point de maiſons, ny point d'argent, ny ne ſe ſervent point de monnoye, qui ne ſçavent que c'eſt de theatres ny des exercices du corps : mais vous n'en trouverez jamais qui ſoit ſans dieu, qui n'ait point de ſerment à jurer, qui n'uſe point de prieres ny de ſacrifices, pour obtenir des biens & deſtourner des maulx, jamais homme n'en veit, ny n'en verra jamais : ains me ſemble que plus toſt une ville ſeroit ſans ſole, que une police ne s'y dreſſeroit & eſtabliroit ſans aucune religion ou opinion des dieux, & ſans la conſerver

après l'avoir euë. C'eſt ce qui contient toute ſocieté humaine, c'eſt le fondement & appuy de toutes loix, leſquelles ſubvertiſſent & renverſent ceux cy, qui ne ſappans point alentour ny ſectettement & par circuit de paroles couvertes, ains de primſault ouvertement aſſaillent la principale des opinions de la religion, & puis comme eſtants agitez de furies, ils viennent à confeſſer qu'ils ont griefvement peché, en oſtant ainſi les loix, & confondant les ordonnances de la juſtice & police, à fin qu'ils ne ſoient pas dignes de pardon. Car faillir en opinion, encore que ce ne ſoit pas fait de ſages hommes, ſi eſt ce pour le moins que c'eſt fait d'hommes.

L. Mais de vouloir imputer à autruy les erreurs & pechez qu'ils commettent eulx meſmes, qui ſe tiendroit de les appeller par les noms qu'ils meritent ? Car ſi eſcrivant alencontre d'un Antidorus, ou d'un Bion le ſophiſte, il euſt fait mention des loix, de la police, de l'ordre & de la juſtice, on ne luy euſt point dit, comme fait Electra à ſon frere furieux Oreſtes,

Demeure quoy miſerable en ton lict,

enveloppant bien & tenant chaudement ta pauvre chair. C'eſt à faire à ceux qui ont veſcu en gens d'eſtat & d'honneur, & en bons meſnagers, à reprendre de cela tels comme ſont ceux que

Colotes en ſon livre a injuriez. Entre leſquels Democritus admoneſte par ſes eſcripts d'apprendre la ſcience militaire, comme la plus grande de toutes, & s'accouſtumer à ſupporter les travaux d'icelle, dont les grands biens & grands honneurs viennent aux hommes. Et Parmenides orna & decora ſon païs de très bonnes loix qu'il y inſtitua, de ſorte que tous les ans encore fait on jurer aux officiers, quand ils entrent nouvellement en l'exercice de leurs eſtats, qu'ils obſerveront les loix & ordonnances de Parmenides. Et Empedocles meit en juſtice, & feit condamner des principaux de ſa ville qui abuſoient inſolentement, & deſroboient tous les deniers publiques, & ſi delivra ſon païs de ſterilité & de peſte, auſquels maulx il eſtoit au paravant ſubject, en faiſant boucher & murer des trous de montaignes, dont il ſortoit un vent chaud de midy, qui couroit toute la campagne. Et Socrates, depuis qu'il eut eſté condamné à mort, ſes amis luy donnants moien de ſe ſauver, s'il euſt voulu, il n'en voulut point uſer, pour conſerver l'autorité des loix, ains aima mieux mourir injuſtement, que ſe ſauver en deſobeïſſant aux loix de ſon païs : & Meliſſus eſtant capitaine general de ſa ville, desfeit les Atheniens en une battaille navale. Et Platon a bien laiſſé par eſcript de beaux diſcours touchant les loix, le

gouvernement & la police : mais il en imprima encore de plus beaux ès cœurs & eſprits de ſes diſciples & familiers, qui furent cauſe que Dion delivra la Sicile de la tyrannie de Dionyſius, & Python delivra la Thrace avec Heraclides, qui tuerent le roy Cotys : Chabrias & Phocion, deux grands capitaines des Atheniens, ſont ſortis de l'academie, eſchole de Platon : là où Epicurus envoya juſques en Aſie tanſer Timocrates, & le retirer de la court, pour ce qu'il s'eſtoit courroucé à Metrodorus eſtant ſon frere, & cela eſt eſcrit dedans leurs livres. Et Platon envoya de ſes diſciples & familiers Ariſtonymus aux Arcadiens, pour ordonner leur republique : & Phormion aux Eliens, Menedemus à ceulx de Pyrrha, Eudoxus aux Gnidiens, & Ariſtote à ceulx de Stagira, qui tous eſtants ſes diſciples eſcrivirent & eſtablirent des loix : & Alexandre le grand demanda à Xenocrates des regles & preceptes pour bien regner. Et celuy qui fut envoyé devers Alexandre par les peuples Grecs habitans en Aſie, & qui l'enflamma & l'eſguillonna le plus à ambraſſer & entreprendre la guerre contre le roy barbare de Perſe, ce fut Delius Epheſius, qui eſtoit l'un des familiers de Platon : & Zenon le familier de Parmenides entreprit de tuer le tyran Demylus, & aiant failly à ſon entrepriſe, mainteint la doctrine de

Parmenides, comme un or fin, ſans tare, eſpuré par le feu, monſtrant par effect qu'il n'y a rien qui ſoit eſpouventable à l'homme magnanime, ſinon le deshonneur, & qu'il n'y a que les enfans & les femmes, ou bien les hommes qui ont cœur de femmes, qui craignent la douleur : car tronçonnant luy meſme ſa langue avec les dents, il la cracha au viſage du tyran.

LI. Mais de l'eſchole & de la doctrine d'Epicurus, je ne demanderay pas qui ſoit ſorty pour tuer un tyran, quel vaillant homme ait fait de grandes apertiſes [1] d'armes, quel legiſlateur, quel magiſtrat, quel conſeiller du roy, ou gouverneur de peuple, qui ſoit mort, ou qui ait eſte tormenté pour ſouſtenir le droict & la juſtice : mais ſeulement quel de tous ces ſages icy a jamais fait un voiage par mer, pour le bien & ſervice de ſon païs, qui a eſté en ambaſſade, qui a deſpendu quelque argent, ou qui a eſcrit aucun beau faict de gouvernement que vous aiez oncque fait. Et toutefois pource que Metrodorus deſcendit un jour depuis la ville juſques au port de Pyrée, & feit environ quatre ou cinq lieuës [2] pour aller ſecourir un Mithres Syrien, des gens du roy de Perſe, qui avoit eſté pris & arreſté priſonnier, il

[1] Science, habileté, ſçavoir. Ce vieux mot ſe dit ironiquement en baſſe Normandie. Veilà une belle *apertiſe*, une belle dée.

[2] Grec : quarante ſtades.

l'eſcrivit à tout le monde : & magnifie & exalte Epicurus ce voyage là en pluſieurs miſſives. Qu'euſſent ils doncques fait au pris, s'ils euſſent fait un tel acte qu'Ariſtote, qui feit reſtaurer & rebaſtir la ville de ſa naiſſance Stagira, qui avoit eſté deſtruitte par le roy Philippus, ou comme Theophraſtus qui par deux fois delivra ſa ville occupée par des tyrans? Le Nil euſt pluſtoſt ceſſé de porter l'herbe du papier, qu'eulx ſe fuſſent laſſez d'eſcrire de leurs beaux faicts. Et n'eſt-ce pas choſe indigne que de tant de ſectes de philoſophes qui ont eſté, eulx ſeuls jouiſſent des biens qui ſont ès villes ſans y avoir jamais rien contribué du leur? Il n'eſt pas les poëtes des tragædies ou comædies qui ne s'efforcent de faire & dire tousjours quelque choſe de bon pour la defenſe des loix & de la police : Mais ceux-cy, ſi d'aventure ils en eſcrivent, ils eſcrivent de la police, à fin que nous ne nous entremettions point du gouvernement de la republique : & de la rhetorique, à fin que nous ne facions acte quelconque d'eloquence : & de la royauté, à fin que nous ne fuyons de hanter & converſer autour des roys : & ne nomment jamais les grands perſonnages qui ſe ſont meſlez d'affaires, ſinon pour s'en mocquer, ou pour abolir leur gloire, comme ils diſent d'Epaminondas, qu'il avoit bien quelque choſe de bon, mais encore bien mince,

car ils uſent de ce propre terme. Au demourant ils l'appellent cœur de fer, & demandent qu'il avoit à s'aller ainſi promenant avec ſon armée par tout le Peloponeſe, & pourquoy il ne ſe tenoit pluſtoſt quoy en ſa maiſon, avec un petit chappellet en la teſte, entendant à faire bonne chere & à ſe bien traitter.

LII. Mais il me ſemble que je ne dois pas omettre en ceſt endroit, ce que Metrodorus eſcrit en ſon livre de la philoſophie, abjurant toute entremiſe du gouvernement de la republique, & dit ainſi : « Quelques uns de ces ſages » par abondance de vanité & d'arrogance en- » veloppent tellement l'ouvrage d'icelle, qu'ils » ſe laiſſent emporter aux cupiditez de Lycur- » gus & de Solon, en traittant des preceptes » de la vie & de la vertu ». Comment, c'eſtoit doncques vanité & abondance de vanité & d'arrogance, de rendre la ville d'Athenes libre, de rendre la Sparte policée & gouvernée de bonnes loix, que les jeunes gens ne feiſſent rien licencieuſement, & n'engendraſſent point d'enfans de courtiſannes & putains publiques, & que la richeſſe, les delices, l'intemperance & la diſſolution n'euſt point la vogue ny le commandement par les citez, ains la loy & la juſtice : car c'eſtoient là les cupiditez de Solon. Et Metrodorus, en ſe mocquant & gaudiſſant ad-

jouſte une telle concluſion. « Parquoy il eſt bien » ſeant que lon s'en rie d'un rire libre, & de » tous autres hommes, & meſme de ces Solons » & de ces Lycurgues, icy ». Mais certainement ce n'eſt pas là un rire libre, Metrodorus, ains ſervile, diſſolu, & qui auroit beſoing de fouët, non pas de celuy dont on fouëtte les perſonnes libres, mais où il y euſt à chaſque bout de corde de petits oſſelets, dont on punit & chaſtie les chaſtrez ſacrificateur, quand ils ont failly aux cerimonies & ſacrifice de la mere des dieux.

LIII. Mais qu'ils ne feiſſent pas la guerre au legiſlateur, ains aux loix meſmes, on le peult ouir & entendre d'Epicurus : car il demande en ſes queſtions, « Si le ſage, aſſeuré que lon » n'en ſçaura rien, commettra & fera quelque » choſe de ce que les loix defendent. » Et reſpond une reſponſe qui n'eſt point ouverte ny plaine & ronde, « Il le fera : mais je ne le » veux pas confeſſer ». Et derechef ailleurs, eſcrivant, ce me ſemble, à Idomeneus, il l'admoneſte de n'aſſervir point ſa vie aux loix, ny aux opinions & reputations des hommes, ſinon autant qu'elles preparent une faſcherie par de prochains coups de fouët.

LIV. S'il eſt doncques ainſi que ceux qui aboliſſent les loix, & les gouvernemens & polices

des hommes, pervertiſſent & deſtruiſent la vie des hommes, & Epicurus & Metrodorus le font, divertiſſans leurs familiers & diſciples, de s'entremettre du gouvernement des villes, & haïſſans ceux qui s'en meſlent, meſdiſans des premiers & plus ſages legiſlateurs, & admoneſtans de meſpriſer les loix, prouveu qu'il n'y ait point de crainte ny de danger du fouët, & de la punition, je ne voy point que Colotes ait tant propoſé d'accuſation faulſe contre les autres philoſophes, comme il en a allegué & mis en avant de vrayes contre les eſcrits & doctrines d'Epicurus.

SOMMAIRE

DU DIALOGUE

SUR L'ESPRIT FAMILIER DE SOCRATES.

Entrée & ſujet du dialogue. III. *Perſonnages préſens à ce dialogue.* V. *Etat précis de la queſtion.* VI. *Etat de Thébes au dehors & au dedans, avant l'exécution de la conſpiration contre les tyrans.* VII. *Humanité d'Epaminondas en cette occaſion.* VIII. *Inquiétudes des conjurés.* IX. *Digreſſion ſur la ſépulture d'Alcmene, & préſages qu'on en tire au ſujet de la conſpiration.* X. *Interprétation de certains caracteres trouvés dans la ſépulture d'Alcmène.* XI. *Confirmation de cette interprétation.* XII. *Le tombeau de Lyſis viſité à l'occaſion d'une viſion.* XIII. *Digreſſion contre la ſuperſtition.* XIV. *Socrate l'a bannie de la philoſophie.* XV. *De l'eſprit familier de Socrate.* XVI. *Fait qui prouve ſon exiſtence.* XVII. *Interprétation de ce fait, par laquelle on attaque cette exiſtence.* XVIII. *Autre interprétation qui tend au même but, & éloge du caractere de Socrate.* XIX. *Prédiction de Socrate expliquée d'après cette derniere interprétation.* XX. *Les ſignes extérieurs, tels que les éternuemens & autres, ne peuvent avoir tenu lieu à Socrate,*

d'eſprit familier. XXI. *Preuves très-fortes de cette aſſertion.* XXII. *Hiſtoire de l'étranger qui étoit venu viſiter le tombeau de Lyſis, & raiſons de cette démarche.* XXIV. *On refuſe l'argent qu'il offre pour les bons traitemens faits à Lyſis : éloge de la pauvreté.* XXV. *On ne doit pas refuſer des biens offerts par une main honnête.* XXVI. *Excellente digreſſion contre l'amour des richeſſes.* XXVIII. *L'étranger rend juſtice à la piété des Thébains dans la maniere dont ils avoient rendus les derniers devoirs à Lyſis.* XXIX. *Nouvelles inquiétudes ſur le ſuccès de la conſpiration.* XXXI. *Préſages crus funeſtes.* XXXII. *Interprétés en bonne part.* XXXIII. *Obſtacles ſurvenus par les débats ridicules d'un mari & de ſa femme.* XXXIV. *Repriſe de l'entretien ſur la nature de l'eſprit familier de Socrate.* XXXV. *Opinion ſur la nature de cet eſprit.* XXXIX. *Viſion extraordinaire.* XL. *On y voit l'état des ames ſéparées du corps.* XLI. *On conclut de cette viſion que les Dieux ne favoriſent pas également tous les hommes.* XLII. *Office des démons auprès des hommes, néceſſité d'obtempérer à leurs ſecretes inſinuations.* XLIII. *Avis ſage & humain d'Epaminondas pour le ſuccès de la conſpiration.* XLIV. *Réunion des conjurés.* XLV. *Nouvelles inquiétudes qui les troublent.* XLVI. *Ils reprennent courage, & le ſuccès leur eſt aſſuré de toutes manieres.* XLVII. *Maſſacre des tyrans.*

XLVIII. *Vigoureuſe défenſe du tyran Léontidas tué par Pelopidas.* XLIX. *Délivrance des priſonniers.* L. *Premier effet de la défaite des tyrans ſur tous les Thébains.* LI. *Les Thébains animés par ce premier avantage, s'emparent de la citadelle & chaſſent les Spartiates de leur territoire.*

DU DÆMON

OU ESPRIT FAMILIER DE SOCRATES[1],

EN FORME DE DEVIS.

ARCHIDAMUS. J'ai ſouvenance, Caphiſias, d'avoir ouy un propos qui n'eſt pas mauvais d'un peintre qui faiſoit comparaiſon de ceux qui venoient regarder les tableaux qu'il avoient peints : car il diſoit que les ignorants ſpectateurs, & qui n'entendent rien en l'art de la peinture, reſſembloient à ceux qui ſaluënt en trouppe tout un peuple : & que les ſçavans & bien entendus en l'art, reſſembloient à ceux qui ſaluënt par nom & par ſurnom chaſcun de ceux qu'ils rencontrent : par ce que ceux là n'ont pas une cognoiſſance exquiſe, ains ſuperficielle & groſſiere des ouvrages : & au contraire ceux-cy faiſans jugement à part de chaſcune des parties de l'œuvre l'une après l'autre, ne laiſſent rien à conſiderer, à remarquer & nommer, de ce qui y eſt bien ou mal fait. Si me ſemble que tout de meſme ès vrayes & non peintes actions l'entendement des hommes laſches & pareſſeux ſe contente de ſçavoir & entendre ſeulement le ſom-

[1] Voyez les Obſervations.

maire

maire & l'iſſue du faict : mais au contraire celuy des hommes diligents amateurs des choſes belles & honneſtes, ne plus ne moins qu'un aigu & excellent ſpectateur de vertu, comme d'un art grande, prend plus de plaiſir à ouïr les particularitez par le menu, d'autant que la fin ordinairement a beaucoup de choſes communes avec la fortune : mais le bon ſens ſe voit mieux ès cauſes, & en la vertu des particulieres occurrences & affaires qui ſe preſentent, quand la hardieſſe ſe monſtre non eſtonnée, ains bien adviſée au fort des perils, où il fault que le diſcours de la raiſon ſoit meſlé avec la paſſion qu'apporte la ſoudaineté preſente du danger. Or penſe donc que nous ſoions de ce genre là de ſpectateurs, & nous recite maintenant dès l'entrée, comment tout ce faict eſt paſſé, & a eſté executé, & quels propos y ont eſté tenus, eſtant vrayſemblable que tout y a eſté dit en ta preſence : car quant à moy j'ai ſi grande envie de l'entendre que je ne feindrois point d'aller juſques à Thebes pour le ſçavoir, ſi ce n'eſtoit qu'il ſemble aux Atheniens que je favoriſe encore à ceſte heure aux Bœotiens oultre le devoir.

II. Caphisias. Certainement, Archidamus, puis que tu as ſi grande envie de ſçavoir & entendre comme ceſt affaire eſt paſſé, pour la bienveuillance que tu nous portes, il euſt fallu,

comme dit Pindare, mettre devant tout autre affaire, le venir icy exprès pour te le raconter: mais eſtans icy venus en ambaſſade, & nous trouvans de loiſir, en attendant la reſponſe que nous voudra faire le peuple d'Athenes, reſtiver & faire le faſcheux, en refuſant d'obtemperer à ſi civile requeſte, d'un perſonnage tant affectionné envers ſes amis, ſeroit reſveiller l'ancien reproche que lon faiſoit aux Bœotiens, qu'ils haiſſoient les lettres & le bien parler, lequel reproche commance à ſe paſſer & eſtaindre chez votre Socrates, & ſi en ce faiſant il ſemble que nous traittons d'affaires chez deux presbtres. Parquoy voiez & ſachez ſi ces ſeigneurs icy preſens ſont diſpoſez à ouir le recit de tant de propos, & de tant de faicts, pour ce que tu me commandes d'y adjouſter auſſi les propos, car la narration n'en ſera pas courte.

III. Archidamus. Tu ne les cognois pas, Caphiſias, mais ils ſont bien dignes d'eſtre cogneus : car ils ſont yſſus de gens de bien, & qui ont eſté bien affectionnez envers noſtre païs. Ceſtui-cy eſt Lyſithides neveu de Thraſybulus, & ceſtui-cy Timotheus fils de Conon : ceux cy ſont les enfans d'Archinus, & les autres ſont noz familiers amis, de ſorte que tu as un auditoire benevole, & qui prendra plaiſir d'ouir ceſte narration.

IV. Caph. Tu parles bien : mais d'où ſeroit il bon que je commanceaſſe mon propos, pour ne redire point ce que vous ſçavez desjà bien ?

V. Archid. Nous ſçavons preſque, Caphiſias, l'eſtat auquel eſtoit la ville de Thebes, avant le retour des bannis, Comment Archias & Leontidas eurent intelligence avec Phœbidas capitaine Lacedæmonien, & luy perſuaderent durant la paix de ſurprendre d'emblée le chaſteau de la Cadmée, & comment cela aiant eſté executé ils chaſſerent aucuns des citoiens hors de la ville, & en meirent d'autres en priſon, dominans ce pendant eux tyranniquement & violentement : ce que j'ay bien peu ſçavoir, par ce que j'eſtois hoſte de Melon & de Pelopidas, & tant qu'ils furent en exil hors de leurs maiſons, j'ai hanté & converſé tousjours fort familierement avec eux. Auſſi ſçavons nous davantage comme les Lacedæmoniens condamnerent Phœbidas en l'amende, pour avoir occupé & ſaiſi le chaſteau de la Cadmée, & comme ils le rappellerent du voiage d'Olynthe, où ils l'envoyoient, & neantmoins deſpeſcherent Lyſanoridas avec deux autres capitaines, au lieu de luy, & meirent groſſe garniſon dedans le chaſteau. Auſſi entendiſmes nous bien, comme Iſmenias fut aſſez meſchamment tué, après qu'on luy eut faict je ne ſçay quel procès, par ce que Gorgidas eſcrivoit tout

de poinct en poinct aux bannis par deçà, de ſorte qu'il ne te reſte à reciter ſinon le retour d'iceux bannis, & la ſurpriſe des Tyrans.

VI. Caph. Environ ces jours là, Archidamus, nous nous autres qui eſtions de la ligue & de l'intelligence, ſoulions nous aſſembler en la maiſon de Simmias, qui ſe revenoit & guariſſoit d'une bleceure qu'il avoit receuë en la cuiſſe, & là conferions ſecrettement enſemble, s'il eſtoit beſoin, de noz affaires, mais à deſcouvert nous y communiquions des lettres & de la philoſophie, y attirant bien ſouvent Archias & Leontidas, qui n'eſtoient point alienés de telle conference & communication, à fin de deſtoutner toute ſouſpeçon de telle aſſemblée : car Simmias aiant eſté longuement en païs eſtrange parmy les barbares, & en eſtant retourné à Thebes peu de temps au paravant, eſtoit plein de contes nouveaux & de propos eſtranges des nations barbares, de ſorte que quand Archias eſtoit de loiſir, il l'en eſcoutoit volontiers diſcourir, s'y trouvant avec nous autres jeunes gens, outre ce qu'il eſtoit bien aiſe que nous nous adonniſſions à l'eſtude des lettres, plus toſt qu'à penſer & prendre garde à ce qu'ils faiſoient eux ce pendant. Et le jour propre auquel ſur le ſoir quand la nuict cloſe ſeroit venuë, les bannis ſe devoient trouver ſecrettement au pied de la muraille, il arriva de

ceſte ville un homme que Pherenicus envoyoit, que nul de nous ne cognoiſſoit, ſinon Charon; & nous certifia que douze des plus jeunes & des plus gaillards des conjurez eſtoient avec des chiens en la montagne de Citheron, là où ils chaſſoient, pour ſe trouver en la ville ſur le ſoir, & qu'ils l'avoient envoyé devant, pour nous advertir de cela, & pour ſçavoir qui ſeroit celuy qui bailleroit la maiſon, en laquelle ils ſe cacheroient quand ils ſeroient arrivez, à fin que quand ils en ſeroient bien advertis ils s'y en veinſſent rendre tout droit.

VII. Ceſt homme delibera de s'en retourner incontinent en diligence devers les bannis : & lors Theocritus le devin me ſerrant fort la main, & regardant Charon qui marchoit devant : Ceſtuicy, dit-il, Caphiſias, n'eſt pas philoſophe, & n'a point de lettres exquiſes ny de ſçavoir excellent, comme ſon frere Epaminondas, & neantmoins tu vois, comme eſtant naturellement poulſé & conduit par les loix à l'honneur & à la vertu, il s'expoſe volontairement au danger de la mort pour delivrer ſon païs : & ce pendant Epaminondas qui a eſté mieux inſtruit & nourry à la vertu que nul autre des Bœotiens, eſt ainſi mouſſe, & fait du reſtif quand il eſt queſtion d'executer une ſi grande entrepriſe pour la delivrance de ſon païs. A quelle meilleure

occaſion ſera il jamais mieux diſpoſé ny plus preparé à s'employer pour ſa patrie ? Je luy reſpondy, Nous faiſons, gentil Theocritus, ce que nous avons trouvé bon, conclud, & arreſté entre nous, mais Epaminondas ne nous aiant peu donner à entendre, & faire croire ce qu'il penſe luy, qu'il vault mieux ne faire pas ce que nous entreprenons, à bon droit reſiſte à ce à quoy ſa nature repugne, & n'approuve pas ce à quoy on le convie : car il ne ſeroit pas raiſonnable de contraindre un medecin, lequel promettroit de guarir le mal autrement ſans feu ny fer, d'uſer d'inciſion ou de cautere. Comment, dit Theocritus, il n'approuvoit doncques pas la conſpiration ? Non pas, dis-je, de faire mourir aucun des citoyens qu'ils ne fuſſent premierement condamnez par la juſtice : mais bien, diſoit-il, que ſi ſans meurtre & effuſion de ſang des citoyens ils vouloient taſcher à delivrer la ville, il leur aideroit fort volontiers. Et voiant qu'il ne nous pouvoit induire à croire ſes raiſons, & que nous pourſuivions noſtre chemin, il nous pria de le laiſſer pur & incontaminé du ſang de ſes citoyens, & ſans coulpe eſpier & attendre l'occaſion à laquelle avec juſtice il peuſt s'attacher à ce qui ſeroit utile pour le public : car le meurtre, dit-il, ne ſe contiendra pas dedans les limites qu'il faudroit, ains croy-je bien, diſoit-

il, que Pherecides & Pelopidas à l'adventure s'addreſſeront principalement à ceux qui ſont autheurs de la tyrannie, & qui ſont meſchans : mais un Eumolpidas & un Samiadas, hommes ardens de cholere & violens, prenans licence de la nuict, ne poſeront jamais les armes, ny ne renguaineront jà leurs eſpées, qu'ils n'aient premierement remply toute la ville de meurtres, & qu'ils n'aient fait mourir pluſieurs des principaux de la ville.

VIII. Comme je deviſois ainſi avec Theocritus, Anaxidorus nous aiant entre-ouis : car il eſtoit tout auprès de nous : Arreſtez vous, dit-il, car je voy Archias, & Lyſanoridas le capitaine Spartain, qui ſortent du chaſteau, & ſemble qu'ils viennent le grand pas droit à nous. Nous arreſtames, & Archias appellant Theocritus, & l'approchant à part de Lyſanoridas, deviſa longuement avec luy, le tirant hors du chemin, un peu au deſſoubs du temple d'Amphion, de maniere que nous eſtions en une extrême agonie, qu'ils n'euſſent quelque ſuſpicion de noſtre entrepriſe, ou quelque deſcouverture, de laquelle ils enquiſſent Theocritus. En ces entrefaittes, Phyllidas que tu cognois, Archidamus, qui eſtoit lors greffier & ſecretaire ſoubs Archias, eſtant capitaine general, arriva là, qui dit tout hault à Archias, Ils viendront. Et eſtant de noſtre in-

telligence, me prit comme il avoit accouſtumé par la main, & tout ouvertement commença à nous railler & mocquer de noz exercices, & de la luicte, & puis me tirant à part, aſſez loing des autres, il me demanda ſi les bannis viendroient pas ce jour là. Je luy reſpondy, que ouy. J'ay doncques, dit-il, bien à propos preparé le feſtin au jourd'huy pour feſtoyer Archias en mon logis, & pour le livrer aiſement entre leurs mains quand il ſera bien ſaoul, & qu'il aura bien beu. Très bien, luy dis-je, Phyllidas, & te prie de taſcher à les aſſembler tous, ou le plus qu'il ſera poſſible de noz ennemis enſemble. Il n'eſt pas facile, dit-il, & plus toſt eſt il impoſſible, car Archias eſperant qu'une dame d'eſtat & de qualité le doit là venir trouver au jourd'huy, ne veult pas que Leontidas y ſoit, tellement qu'il nous eſt force de les diviſer & ſeparer par leurs maiſons : mais ſi Archias & Leontidas ſont une fois attrapez, je penſe que les autres s'enfuiront de belle heure, ou bien qu'ils demoureront quoys, ſe contentans bien que lon leur donne aſſeurance de leur vie. Nous le ferons auſſi, dis-je, mais quel affaire ont ils avec Theocritus, auquel ils deviſent ſi longuement ? Phyllidas reſpondit, Je ne le ſçay pas certainement, ny comme l'aiant ouy, mais j'ay entendu qu'il y a des ſignes faſcheux & mauvais preſages ſur la ville de Sparte.

IX. Comme Theocritus fut retourné à nous, Phidolaüs Haliartien nous venant alencontre : Simmias, dit-il, vous prie que vous l'attendiez un peu icy : car il intercede pour Amphitheus, par le moien de Leontidas, taſchant de faire que la peine de mort luy ſoit commuée en banniſſement. Voilà qui vient bien à poinct, dit Theocritus, & comme s'il euſt eſté fait à poſte expreſſément : car je te voulois demander, quelles choſes lon avoit trouvées dedans la ſepulture d'Alcmena, & quelle en eſtoit la veuë quand on l'a ouverte en voſtre païs, & ſi tu y avois eſté preſent quand Ageſilaüs y envoya pour en faire rapporter les reliques à Sparte. Phidolaüs reſpondit, Je ne m'y trouvay pas preſent, & m'en courroucay & tourmentay bien fort alencontre de noz citoyens, mais ils m'abandonnerent. Au reſte on y trouva avec les oſſemens & reliques du corps un carquant de cuivre qui n'eſtoit pas grand, & deux urnes de terre pleines de terre, laquelle pour l'antiquité s'eſtoit desjà convertie en pierre. Au deſſus de la ſepulture y avoit une table de cuivre auſſi, où il y avoit des lettres fort ancienes & merveilleuſes : car on n'en peut jamais rien lire, combien que les lettres apparuſſent bien, après que lon eut fait laver & nettoyer le cuivre, mais c'eſtoit une certaine forme de characteres eſtrange & bar-

bareſque, qui reſſembloit fort aux lettres des Ægyptiens. Et pourtant Ageſilaüs en envoya, ce diſoit on, une copie au roy d'Ægypte, le priant de les monſtrer à leurs presbtres, pour veoir s'ils y entendroient rien. Mais à l'adventure que Simmias nous en pourroit bien dire quelques nouvelles, aiant environ ce temps là fort hanté & prattiqué avec les presbtres Ægyptiens pour la philoſophie. Et ceux de la ville d'Aliarte ont opinion que la grande ſterilité & le desbordement & inundation du lac n'advint pas fortuitement, mais que c'eſtoit une vengeance divine ſur ceux qui avoient ſouffert & enduré que lon eventaſt celle ſepulture. Et lors Theocritus après avoir fait un peu de pauſe, les Lacedæmoniens meſme en ſont auſſi menaſſez de l'ire des dieux, ainſi que preſagiſſent des ſignes & prodiges dont me parloit à ceſte heure Lyſanoridas, qui de ce pas s'en va en la ville d'Aliarte pour faire recombler ceſte ſepulture, & y offrir les effuſions funebres à l'ame d'Alcmena & d'Aleus ſuivant je ne ſçay quel oracle, ne ſçachant qui eſt ceſt Aleus : & retourné qu'il ſera de là, il doit auſſi chercher la ſepulture de Dircé, que les Thebains ne cognoiſſent pas s'ils ne ſont capitaines de la chevalerie : car celuy qui ſort de ceſt office, mene celuy qui y entre ſeul de nuict, là où ils font quelques cerimonies ſans feu, dont ils effacent

& confondent puis après les ſignes & les marques & puis s'en vont en tenebres, l'un deçà l'autre delà. Mais quant à moy Phidolaüs, je croy qu'il ne la trouvera point autrement : car la plus part de ceux qui ont eſté legitimement capitaines de la chevalerie, ou plus toſt pour mieux dire, tous ſont en exil, exceptez Gorgidas & Platon, leſquels ils n'interrogueroient jamais, par ce qu'ils les redoubtent. Et ceux qui ſont en l'eſtat maintenant prennent bien la lance & l'aneau dedans le chaſteau de la Cadmée, mais au demourant ils n'en ſçavent ny n'en monſtrent rien.

X. Ainſi que Theocritus diſoit cela, Leontidas ſortit avec ſes amis, & nous entrans ſaluaſmes Simmias, eſtant aſſis ſur ſon lict, & croy qu'il n'avoit pas obtenu ce qu'il demandoit, car il eſtoit fort penſif & fort triſte, & nous regardant tous au viſage : O Hercules, dit-il, les ſauvages & barbares meurs d'hommes ! Et ne fut-ce doncques pas fort bien reſpondu à Thales, lequel aiant eſté long tems hors de ſa maiſon errant en païs eſtrange, à ſon retour, comme ſes familiers & amis luy demandaſſent ce qu'il avoit veu de plus eſtrange & plus nouveau, il leur reſpondit, « un Tyran envieilly » : car celuy meſme, qui en ſon particulier n'a point receu de tort & d'outrage d'un Tyran, toutefois pour la faſcherie & la dureté qu'il y a d'avoir affaire

avec eux, il eſt ennemy de tous ceux qui uſurpent une ſouveraine domination, non ſubjette à rendre compte aux loix. Mais à l'adventure, dit-il, Dieu y pourvoyera. Au demourant Caphiſias, ſçais tu qui eſt ceſt eſtranger venu vers vous? Je ne ſçay, dis-je, de qui tu parles. Si eſt-ce, dit-il, que Leontidas me vient de dire, que lon voit la nuict un homme qui ſe leve alentour de la ſepulture de Lyſis, accompagné d'une grande ſuitte d'hommes bien en ordre & en bon poinct, qui ſe loge là, & couche ſur des paillaiſſes, par ce que lon y voit le matin de petits licts d'ozier franc & de bruyere, & ſi y voit on des marques de feu, & des effuſions & oblations de laict, & que dès le matin il demande aux premiers qu'il rencontre, s'il trouvera les enfans de Polymnius au païs. Et qui pourroit eſtre, dis-je, ceſt hoſte-là, car à t'ouir conter ce doit eſtre quelque gros perſonnage, & non pas un homme privé, de bas eſtat. Non, ce dit Phidolaüs, mais quant à celuy là, quand il viendra il ſera bien venu, & nous le recevrons. Mais pour le preſent, Simmias, ſi d'adventure tu ſçais quelque choſe touchant les lettres dont nous eſtions n'agueres en doubte, declare le nous : car on dit que les presbtres d'Ægypte entendent les lettres d'une table de bronze, que n'agueres Ageſilaüs prit chez nous,

dedans la ſepulture d'Alcmena quand il la feit ouvrir. Je n'ay point veu ceſte table là, Phidolaüs, reſpondit Simmias, mais Agetoridas Spartiate, aiant pluſieurs lettres d'Ageſilaüs vint en la ville de Memphis devers le prophete Conuphis, avec lequel conferans de la philoſophie, nous avons demouré quelque temps moy & Platon, & Ellopion Peparethien : & y vint envoyé par le roy Ageſilaüs, qui prioit Conuphis, que s'il entendoit quelque choſe de ces lettres qui eſtoient eſcrites en ce cuivre, qu'ils les luy interpretaſt & renvoyaſt incontinent. Si fut ce prophete trois jours à part ſoy à feuilletter toutes ſortes de figures & characteres des anciennes lettres, & finablement feit reſponſe au roy Ageſilaüs, & nous dit de bouche à nous, que ces lettres commandoient aux Grecs, de celebrer des feſtes & jeux en l'honneur des Muſes, & que les formes des lettres eſtoient celles dont on uſoit du temps que Proteus regnoit en Ægypte, leſquelles Hercules fils d'Amphitryo avoit appriſes, & que Dieu par icelles lettres conſeilloit & admoneſtoit les Grecs de vivre en paix & en repos, en inſtituant des jeux aux Muſes pour l'eſtude de la philoſophie & des lettres, & en diſputant les uns contre les autres avec raiſons & paroles de la juſtice, mettans bas les armes.

XI. Quant à nous, nous jugeames bien ſur l'heure meſme que Conuphis diſoit la verité, mais encore bien plus le diſmes nous, quand à noſtre retour d'Ægypte, ainſi que nous paſſions le long de la Carie, quelques gens de l'iſle de Delos, nous rencontrerent, qui feirent requeſte à Platon, comme eſtant bien verſé & exercité en la geometrie, de leur ſoudre un oracle eſtrange & faſcheux à entendre que Dieu leur avoit donné: la teneur de l'oracle eſtoit, que les Deliens & tous les autres peuples Grecs auroient ceſſation de leurs maux & miſeres, quand ils auroient doublé ſon autel qui eſtoit au temple de Delos. Car ils ne pouvoient imaginer que vouloit dire la ſubſtance de ceſt oracle, & ſi ſe feirent mocquer d'eux, quand ils cuyderent doubler la ſtructure & fabrique de ceſt autel, car en aiant doublé chaſque coſté, ils ne ſe donnerent garde qu'ils avoient faict un corps ſolide huict fois auſſi grand comme il eſtoit au paravant par ignorance de la proportion qui double telle groſſeur. Si recoururent à l'aide de Platon en ceſte difficulté. Et luy ſe ſouvenant du presbtre Ægyptien leur dit, que Dieu ſe jouoit aux Grecs, qui meſpriſoient les ſciences, comme en leur reprochant leur ignorance, & leur commandant d'eſtudier à bon eſcient, & non pas par deſſus, en la geometrie, par ce que ce n'eſtoit pas œuvre d'enten-

dement mouſſe, ne qui veiſt trouble, ains qui fuſt extremement exercité en la ſcience des lignes, que de ſçavoir trouver deux lignes moyennes proportionales : qui eſt le ſeul moien de doubler un corps quarré, en augmentant egalement toutes ſes dimenſions : & quant à cela que Eudoxus le Gnidien, ou Helicon le Cyzicenien, le leur rendroient parfaict. Mais au reſte, que Dieu n'avoit que faire de ce redoublement là, ny n'eſtoit pas ce qu'il vouloit dire, ains qu'il commandoit aux Grecs, de quitter les armes pour converſer avec les Muſes, en adouciſſant leurs paſſions par l'eſtude des lettres & des ſciences, & ainſi ſe comporter enſemble en proffitant, & non pas en portant dommage les uns aux autres.

XII. Comme Simmias parloit, mon pere Polymnius entra, & ſe ſeant auprès de Simmias : Epaminondas, dit-il, vous prie, & toy, & vous tous qui eſtes icy, ſi vous n'avez quelque plus grand affaire, que vous ne failliez de l'attendre icy, voulant vous faire cognoiſtre ceſt eſtranger, qui eſt quant à luy gentil & genereux perſonnage, & ſi eſt venu par deçà avec une genereuſe & honneſte intention, eſtant des philoſophes Pythagoricques d'Italie, & eſt venu admoneſté par quelques viſions qu'il a euës en ſongeant, comme il dit, & quelques apparitions bien evidentes, pour offrir & reſpandre au bon vieillard

Lyſis, ſur ſa tumbe, des effuſions que lon donne aux treſpaſſez. Et aiant apporté quant & luy une bonne ſomme d'or, il penſe eſtre tenu de payer à Epaminondas la deſpenſe qu'il a faite à nourrir & entretenir le bon homme Lyſis en ſa vieilleſſe, & veult à toute force contre noſtre gré & volonté, ſurvenir à noſtre pauvreté. Dequoy Simmias eſtant tout resjouy, Tu nous parles d'un merveilleux homme & digne certes de la philoſophie, mais pour quelle cauſe ne vient il tout droit vers nous? Pource qu'il a couché la nuict ſur la ſepulture de Lyſis, & à mon advis, Epaminondas l'a mené à la riviere d'Iſmenus pour le laver, & puis ils s'en viendront enſemble icy vers nous : mais premier que parler à nous, il s'eſt logé ſur la tumbe de Lyſis, en propos, comme je croy, d'en enlever les os, pour les emporter quant & luy en Italie, s'il n'y avoit quelque dæmon qui l'en empeſchaſt la nuict.

XIII. Mon pere aiant dit cela ſe teut, & lors Galaxidorus : « O Hercules, dit-il, com-» bien il eſt difficile de trouver homme où il » n'y ait tousjours quelque eſpece de vanité & » de ſuperſtition » ! Car il y en a qui malgré eux ſont quelques fois ſurpris de ces paſſions là; ou pour leur ignorance, ou pour leur imbecilité, & les autres à fin qu'on les eſtime plus religieux, plus devots & plus aimez des dieux,

referans

referans leurs actions aux dieux, comme s'ils en eſtoient autheurs, & mettans au devant des inventions qui leur viennent en l'entendement, des ſonges & des apparitions de fantaſmes, & toute telle enflée apparence : ce qui à l'adventure n'eſt pas mal ſeant ny inutile à ceux qui manient affaires d'eſtat, & qui ſont contraincts de vivre au gré d'une tourbe populaire deſordonnée & temeraire, pour ramener & retirer avec la ſuperſtition, comme avec un mors de bride, une populace. Mais ce maſque non ſeulement me ſemble indecent & laid à la philoſophie, mais auſſi contraire à ſa profeſſion, par laquelle elle nous promet de nous enſeigner tout ce qui eſt bon & utile avec la raiſon, & puis après referer le principe des actions aux dieux, comme meſpriſant la raiſon & deshonorant la preuve de la demonſtration en ce où elle ſemble plus eſtre excellente, en ſe tournant à je ne ſçay quels oracles, & je ne ſçay quelles viſions de ſonges, en quoy le plus meſchant bien ſouvent rencontre autant, comme fait le plus homme de bien du monde.

XIV. C'eſt pourquoy il m'eſt advis que noſtre Socrates s'eſt ſervy & a uſé de la forme d'enſeigner qui eſt la plus digne d'un philoſophe, ſimple, ſans fard ne fiction quelconque, l'aiant choiſie comme la plus franche & plus amie de

la verité, & aiant renvoyé & rejetté la vanité & la mine, comme une fumée de la philoſophie, aux ſophiſtes. Adonc Theocritus prenant la parole : Comment, dit-il, Galaxidorus, Melitus t'a il doncques perſuadé, auſſi bien qu'aux juges, que Socrates meſpriſoit les choſes divines? Car c'eſt dequoy il l'accuſa envers les Atheniens. Nullement, dit-il, quant aux choſes divines, mais prenant la philoſophie des mains de Pythagoras, & d'Empedocles pleine de deriſions, de fables, de ſuperſtitions & de fantaſmes, & faiſant la folle à bon eſcient, il l'a accouſtumée de s'attacher ſagement aux choſes qui ſont, & à recognoiſtre qu'en raiſon ſobre giſt la verité.

XV. Soit ainſi, dit Theocritus, mais quant à l'eſprit de Socrates qu'en diſons nous? Eſt-ce une menterie & une fable, ou quoy? Car quant à moy, il me ſemble que tout ainſi comme Homere feint que Minerve aſſiſtoit à tous les travaux & perils d'Ulyſſes, ainſi que dès le commancement la divinité attacha à Socrates une viſion qui le guidoit en toutes actions de ſa vie, laquelle viſion ſeule marchant devant luy eſtoit comme une lumiere en affaires où lon ne voyoit goutte, & qui ne ſe pouvoient comprendre ny colliger par raiſon & prudence humaine, comme bien ſouvent l'eſprit parloit avec luy, gouvernant & inſpirant divinement ſes intentions.

XVI. Et qui en voudroit avoir plus grand nombre de preuves & de plus merveilleuſes, il les faudroit ouïr de Simmias, & des autres qui ont veſcu familierement avec luy : mais quant à moy, j'en diray un exemple que j'ai veu devant mes yeux, & où j'ay eſté preſent. Un jour que j'allois chez le devin Eutyphron, Socrates montoit à mont (comme il t'en peult bien ſouvenir Simmias, car tu y eſtois auſſi) vers le lieu appellé Symbole[1], & vers la maiſon d'Andocydes, interrogant par le chemin tousjours, & haraſſant de queſtions Eutyphron, par maniere de jeu : & lors il s'arreſta tout ſoudain, & s'appuya demourant attentif un aſſez long temps ; puis s'en retournant tout court, s'en alla par la rue des faiſeurs de coffres, & feit rappeller ceulx de ſes familiers qui eſtoient devant, par ce que ſon eſprit luy defendoit d'aller par là. Si y en eut la plus part qui retournerent quant & luy, entre leſquels j'en fus un, ſuivant tousjours Eutyphron : mais quelques autres jeunes hommes voulurent aller tout droict de propos deliberé, comme pour convaincre l'eſprit de Socrates, & attirerent avec eulx Charillus le joueur de fluſtes, qui eſtoit auſſi venu à Athenes quant & moy devers Cebes : & ainſi comme ils chemi-

[1] Le Traducteur Anglois a ſupprimé ces mots, *vers le lieu appellé Symbole.*

noient par devant les bouticques des ſtatuaires le long du palais où ſe tient la juſtice, ils trouverent au devant d'eulx un grand trouppeau de porceaux fort ſerrez tous pleins de fange & de villenie, & poulſans tous en foulle pour le grand nombre qu'ils eſtoient, & qu'il n'y avoit moien de ſe deſtourner, ils porterent aucuns de ces jeunes hommes par terre, & enfangerent tous les autres. Si retourna Charillus au logis, les jambes & les cuyſſes & tous ſes habillements pleins de bouë, de ſorte qu'il nous feit bien ſouvenir avec grandes riſées de l'eſprit familier de Socrates, nous eſmerveillans comme la divinité n'abandonnoit jamais ce perſonnage là, qu'elle n'en euſt tousjours ſoing en tout & par tout.

XVII. Et Galaxidorus : Cuydes tu donc que ceſt eſprit familier de Socrates ait eſté quelque propre & peculiere puiſſance, & non pas une parcelle de la commune neceſſité qui confirmoit ceſt homme par longue experience à donner le contrepois & le panchement pour le faire incliner deçà ou delà en choſes obſcures & difficiles à conjecturer par diſcours de la raiſon? Car tout ainſi comme une livre par elle ſeule ne mene pas la balance, mais là où le pois eſt entre deux fers, ſi on l'adjouſte à l'un ou à l'autre coſté, elle tire à ſoy & fait pancher le tout de ce coſté là : auſſi une voix, ou quelque autre

ſigne petit & leger n'eſt pas ſuffiſant pour attirer une grave penſée à faire quelque choſe, mais adjouſté à l'un des deux diſcours contraires, elle ſoult toute doute & toute difficulté eſtant toute l'inegalité oſtée, de ſorte qu'il ſe fait alors un mouvement & inclination.

XVIII. Adonc mon pere prenant la parole : Mais j'ay, dit-il, entendu Galaxidorus, d'un certain Megarien, qui l'avoit auſſi ouy dire à Terpſion, que ceſt eſprit n'eſtoit autre choſe qu'un eſternuement de luy ou des autres qui eſtoient alentour de luy. Car ſi un autre en ſa compagnie eſternuoit à la main droicte, ſoit qu'il fuſt devant, ou qu'il fuſt derriere, il inclinoit à faire ce qui ſe preſentoit : & s'il eſtoit à la main gauche, il s'en deportoit : & ſi c'eſtoit luy meſme qui eſternuaſt, quand il eſtoit en doute de faire ou non quelque choſe, il ſe confirmoit à la faire : & ſi c'eſtoit lors que la choſe eſtoit desjà commancée, il l'arreſtoit, & empeſchoit ſon inclination à la parfaire. Mais c'eſt ce que je trouve eſtrange, s'il eſt vray qu'il uſaſt de ceſte obſervation d'eſternuer, comment il diſoit doncques à ſes amis, que c'eſtoit un eſprit familier qui l'incitoit ou le retenoit de faire aucune choſe. Car cela mon bel amy, ne pouvoit proceder que d'une folle vanité & d'une preſumptueuſe oſtentation, non pas d'une verité & franche ſim-

plicité : en quoy nous eſtimons, que ce perſonnage là veritablement a eſté grand & excellent par deſſus les autres, ſi pour quelque voix venant de dehors, ou pour quelque eſternuement il ſe troubloit & ſe deportoit de continuer une action qu'il euſt encommancée, & abandonnoit ſon deſſein & ſa deliberation : là où il ſemble au contraire, que les motions & inclinations de Socrates avoient une fermeté & une vehemence durable à quoy que ce fuſt qu'il ſe meiſt, comme celles qui procedoient d'un droict, puiſſant & fort jugement & principe. Car il demoura volontairement en pauvreté toute ſa vie, là où il pouvoit avoir beaucoup de biens s'il en euſt voulu recevoir de ſes amis, qui euſſent eſté bien aiſes de luy en donner : il ne s'eſt jamais departy de la philoſophie, pour tant de grands empeſchemens qu'il en euſt : & finablement luy eſtant facile de s'enfuir, & de ſe ſauver par le moien que ſes amis luy en donnoient, & l'inſtance qu'ils luy en faiſoient, jamais il ne ſe laiſſa amollir ny plier aux prieres de ſes amis, ny pour la mort preſente ne deſiſta point de ſe jouer en paroles, comme de couſtume, ains eut tousjours la raiſon ferme & ſtable au plus fort du peril. Cela ne ſont pas actes d'homme qui ſe laiſſaſt tranſporter à une voix ou à un eſternuement de quelque reſolution qu'il euſt

priſe, ains qui eſtoit mené & conduit par une plus grande regence & plus puiſſante domination à ſon devoir.

XIX. J'entends auſſi qu'il predit à quelques uns de ſes familiers la perte & desfaicte de l'armée des Atheniens en la Sicile. Et devant cela encore, Pyrilampus fils d'Antiphon aiant eſté pris par nous en la chaſſe, & en l'execution de la victoire de Delion blecé d'un coup de javeline, quand il entendit de ceulx qui furent envoyez d'Athenes vers nous pour traicter de la paix, que Socrates avec Alcibiades & Laches, eſtans deſcendus au chemin de Retiſte, eſtoient retournez à ſauveté, nous dit, que Socrates l'avoit par pluſieurs fois rappellé, & quelques autres de ſes amis & de ſa bande, leſquels s'enfuyants avec luy le long de la montaigne de Parnes, furent attaincts & tuez par nos gens de cheval, pour n'avoir pas obey à l'eſprit familier de Socrates, & avoir pris un autre chemin à la fuitte de la battaille, que celuy par où il les guidoit. Je penſe que Simmias meſme l'a ouy comme nous. Ouy certes, dit Simmias, pluſieurs fois & de pluſieurs perſonnes, car pour tels exemples l'eſprit familier de Socrates fut fort celebré & renommé à Athenes.

XX. Quoy doncques, ce dit Phidolaüs, ſouffrirons nous, ô Simmias, que ce Galaxidorus icy

en ſe jouant ravalle ſi fort une ſi grande œuvre de la divination, & la face eſvanouir en je ne ſçay quelles voix, & je ne ſçay quels eſternuemens, deſquels ſignes le vulgaire, & les hommes ignorants ſe ſervent par riſée en choſes legeres & de nulle conſequence : mais où il eſt queſtion de ſi grand danger, & d'affaires de telle conſequence, alors il advient ce que dit le poëte Euripides,

Là où il fault de la vie combattre,
Il n'y a nul qui jouë ny follaſtre.

XXI. Et Galaxidorus, Si Simmias, dit-il, Phidolaüs, en a ouy dire quelque choſe à Socrates meſme, je ſuis preſt à l'ouir, & à luy pardonner avec vous : mais quant à ce que toy & Polymnis en dittes, il eſt facile à le refuter. Car comme en la medecine le poulx & la puſtule n'eſt pas de ſoy grande choſe, mais bien ſigne de grande choſe : auſſi à un gouverneur & pilote de navire, le bruit de la mer ou la veuë de quelque oiſeau, ou de quelque petit nuau rare courant par l'air, ſignifie du vent, & une violente tempeſte en la mer : auſſi à une ame divinereſſe une voix ou un eſternuement de ſoy n'eſt pas grande choſe, mais ils peuvent eſtre ſignes de bien grands accidents. Car en nulle art & ſcience, on ne meſpriſe le juger peu de

beaucoup, & par petites choſes de bien grandes : comme ſi quelque ignorant, qui ne ſçauroit pas la force des lettres, les voiant peu en nombre, & de forme vile & contemptible, ne pouvoit pas croire qu'un homme docte en peuſt lire & reciter les grandes guerres qui ont eſté par le paſſé, & les fondations des villes, les geſtes & fortunes advenues aux grands roys, & qu'il diſt qu'il y auroit quelque choſe qui tout bas luy diroit & declareroit ces hiſtoires là, il donneroit une belle envie de rire & de ſe mocquer plaiſamment de ſon ignorance, à ceux qui luy orroient dire cela. Auſſi regarde que nous, pour ne cognoiſtre la vertu & l'efficace de chaſque preſage à ſignifier l'advenir, ne nous courroucions ſottement, ſi quelque homme prudent & ſage par ces ſignes-là predit quelque choſe incogneuë, & meſme s'il dit que ce n'eſt point une voix ny un eſternuement, mais un eſprit familier qui luy ait declaré. Car je viens maintenant à toy Polymnius, qui admires & eſtimes Socrates, comme perſonnage qui par ſa ronde ſimplicité, ſans fard ny vanité quelconque, a plus humaniſé, par maniere de dire, c'eſt à dire, attribué à la raiſon humaine, la philoſophie, s'il n'appelloit pas ſon ſigne, une voix ou un eſternuement, ains tragicquement le nommoit un eſprit familier. Car au contraire je m'eſmerveillerois plus toſt, ſi un homme ſi bien

emparlé, ſi diſert, & qui avoit le langage tant à main, comme Socrates, diſoit que ce fuſt une voix ou un eſternuement, & non pas un eſprit divin qui luy euſt enſeigné, comme ſi quelqu'un diſoit, qu'il auroit eſté blecé d'une fleſche, non pas de celuy qui auroit laſché la fleſche : & que la balance auroit pezé, & non pas celuy qui tiendroit & manieroit la balance : car l'œuvre ne depend pas de l'inſtrument, mais de celuy à qui eſt l'inſtrument, & qui en uſe pour faire ſon ouvrage : & le ſigne & l'inſtrument dont uſe & ſe ſert celuy qui devine, eſt ce qui prognoſtique & ſignifie.

XXII. Mais comme j'ay dit, il nous fault eſcouter ce que Simmias nous en dira, comme celuy qui le ſçait plus certainement. Et Theocritus : Ouy bien, dit-il, mais après que nous aurons veu qui ſont ceulx cy qui entrent ceans : & certes c'eſt Epaminondas qui nous améne ce perſonnage eſtranger. Nous regardaſmes tous vers la porte, & viſmes Epaminondas qui marchoit devant, accompagné de Iſmenodorus, de Bacchilidas, & de Meliſſus le joueur de fluſtes : l'eſtranger ſuivoit après, homme de belle preſence, & face liberale, monſtrant une douceur grande & humanité en ſon viſage, accouſtré & veſtu venerablement. Si luy fut baillé ſiege auprès de Simmias, & mon frere ſe ſeit auprès de

moy, & chaſcun des autres ainſi comme il ſe trouva : & s'eſtant fait ſilence, Simmias adreſſant ſa parole à mon frere : Et bien, dit-il, Epaminondas, qui eſt ceſt eſtranger icy, d'où eſt-il, & comment a il nom ? car c'eſt un commancement ordinaire, & une entrée de cognoiſſance & d'entretien. Il a nom, reſpondit mon frere, Theanor, Simmias, natif de la ville de Crotone, l'un de ceulx qui pardelà font profeſſion de la philoſophie, ne faiſant point de deshonneur à la gloire du grand Pythagoras, ains eſtant icy venu de l'Italie par ſi long chemin pour confirmer par bonnes œuvres, ſa belle & bonne doctrine. Mais toy, Epaminondas, n'empeſches de faire des bonnes œuvres la meilleure & la plus belle. Car s'il eſt honneſte de faire bien à ſes amis, il ne peult eſtre deshonneſte d'en recevoir de ſes amis, car pour eſtre grace, il eſt autant beſoing qu'il y ait un recevant, comme un donnant, eſtant la grace compoſée de tous deux, tendant à œuvre vertueuſe, & celuy qui ne la reçoit, comme un ballon qui a eſté bien envoyé, il le deshonore, le laiſſant cheoir à terre, & demourer court. Car quel but y a il que lon ſoit ſi aiſe d'attaindre en y tirant, & ſi marry de le faillir, comme de faillir à faire bien à un homme qui en eſt digne, quand on le deſire ? Et encore en ceſte comparaiſon là, celuy

qui fault à donner au but, lequel demeure ferme; c'eſt ſa faulte, mais icy celuy qui refuſe & qui fuit, c'eſt celuy qui fait tort à la grace, laquelle par ſon refus ne peult atteindre là où elle pretend. Or t'ay-je desjà recité les cauſes pour leſquelles je ſuis venu par deçà, mais je les veux reciter auſſi à ces gens de bien icy preſents, à fin qu'ils me ſoient juges alencontre de toy.

XXIII. Quand les colleges & ſocietez des philoſophes pythagoriens, qui eſtoient en chaque ville de noſtre païs, eurent eſté dechaſſez par la part & ſedition des Cyloniens, ceulx qui eſtoient encore enſemble, tenans leur conſeil en la ville de Metapont, les ſeditieux meirent le feu de tous coſtez en la maiſon où ils eſtoient & les y bruſlerent tous enſemble, exceptez Philolaüs & Lyſis, qui eſtoient encore jeunes, gaillards & diſpos, leſquels ſe ſauverent à travers le feu, & Philolaüs ſe retirant au païs des Lucaniens ſe ſauva là avec ſes amis, leſquels commançoient desjà à ſe rallier & avoir du meilleur alencontre de ces Cyloniens. Quant à Lyſis on fut long temps que lon ne ſçeut qu'il eſtoit devenu, juſques à ce que Gorgias Leontin, retournant de la Grece de par deçà en la Sicile, apporta nouvelles certaines à Arceſus qu'il avoit parlé à Lyſis, & qu'il ſe tenoit en la ville de Thebes. Si fut Arceſus en volonté de monter incontinent

ſur mer pour l'aller trouver, tant il en avoit grand deſir, mais pour ſa vieilleſſe & foibleſſe, ſe trouvant indiſpoſé à faire un tel voiage, il ordonna par teſtament que ſur tout on ramenaſt Lyſis vif, s'il eſtoit poſſible, en Italie, ou pour le moins ſes reliques & ſes os, ſi d'adventure il eſtoit mort : mais les guerres, les ſeditions & tyrannies qui ont eſté depuis, ont empeſché que ſes amis n'ont peu de ſon vivant accomplir la charge qu'il leur avoit ordonnée. Mais depuis que l'eſprit de Lyſis, eſtant jà decedé, nous eut viſiblement & manifeſtement annoncé ſa mort, & que ceulx qui l'avoient veu & ſceu certainement nous rapporterent, comme il avoit eu un liberal entretenement de ſa vieilleſſe en une maiſon pauvre, où il avoit eſté tenu & reputé comme un des enfans de la maiſon, & eſtoit decedé en tel eſtat, J'ay icy eſté envoyé jeune & ſeul par pluſieurs & plus anciens, qui ont de l'argent, & vous en donnent à vous qui n'en avez point, en recompenſe de beaucoup de grace & d'amitié qu'ils ont receu de vous. Car Lyſis a eſté honneſtement enſevely par vous en honorable ſepulture, & plus encore honorable luy eſt la grace qui en eſt payée à ſes amis par ſes confreres.

XXIV. Ainſi que l'eſtranger parloit, les larmes vindrent aux yeux de mon pere, qui plora longuement pour la ſouvenance de Lyſis.

Et mon frere ſe riant à moy, comme eſtoit ſa couſtume, Que ferons nous, dit il, Caphiſias ? quitterons nous noſtre pauvreté pour de l'argent, & ſi nous nous tairons ? Rien moins, dis-je, nous ne la quiterons point noſtre bonne amie, ſage nourrice des jeunes gens : mais toy defens là, car c'eſt à toy à parler. Et toutefois, dit mon pere, je n'avois doute que ma maiſon fuſt prenable à l'argent, ſinon par ceſt endroit ſeulement du corps de Caphiſias, qui auroit beſoing d'une belle robbe, à fin de ſe monſtrer pompeuſement à ceux qui luy font l'amour qui ſont en ſi grand nombre, & de beaucoup de viande & de nourriture, à fin de durer au travail des exercices, & aux combats qu'il luy fault ſouſtenir aux eſcholes de la luicte : mais puis que celuy cy duquel j'avois plus de defiance, n'abandonne point la pauvreté, ny ne laiſſe point comme une teinture l'indigence paternelle & hereditaire, ains encore qu'il ſoit jeune adoleſcent, il ſe repute bien paré, & fait gloire de frugalité, ſe contentant de ſa preſente fortune, en quoy voudrons nous plus employer, & à quel uſage nous ſervir de l'argent ? Voudrons nous dorer noz armes, & couvrir noſtre bouclier, comme faiſoit Nicias l'Athenien, d'or meſlé avec de la pourpre ? Et t'achetterons nous à toy, mon pere, un beau manteau de drap de Milet, & à ma mere une

belle cotte d'eſcarlatte ? Car certes nous n'abuſerons pas de ce preſent pour traicter noſtre ventre, en nous feſtoyant plus graſſement & plus opulentement que de couſtume, comme aiants receu en noſtre logis un hoſte ſumptueux, qui ait la richeſſe. Oſte mon fils tout cela, dit mon pere, j'à dieu ne plaiſe que je voye jamais un tel changement en ma maiſon. Et toutefois auſſi ne demourerons nous pas aſſis en noſtre logis, pour l'y garder oiſif, car telle grace ſeroit trop deſagreable & mal plaiſante, & la poſſeſſion ſans honneur. A quoy faire donc le recevrions nous, mon pere ? Voilà pourquoy il ſembla dernierement à Jaſon le capitaine des Theſſaliens, que je luy euſſe fait une reſponſe ruſtique & incivile, quand il envoya icy une groſſe ſomme d'or, & me pria de la recevoir en don. Et je luy manday, qu'il me faiſoit torr, & me commançoit la guerre, d'autant que luy affectant & aſpirant à une monarchie, il me venoit tenter & ſollicirer de me corrompre par argent, ſimple citoyen d'une ville libre & vivant ſoubs les loix. Mais quant à toy, amy eſtranger, j'approuve ta bonne volonté, par ce qu'elle eſt honneſte & vertueuſe, digne d'un philoſophe, & l'aime ſingulierement, mais je te dis que tu apportes des drogues medicinales à hommes qui ne ſont point malades. Tout ainſi doncques comme ſi

aiant entendu que lon nous feiſt la guerre, tu fuſſes venu nous apporter des armes & des baſtons de defenſe pour nous ſecourir, & puis qu'eſtant arrivé ſur les lieux tu euſſes trouvé que nous fuſſions en paix & en bonne amitié avec noz voiſins, tu n'euſſes pas eſtimé devoir donner & laiſſer ces armes là à ceulx qui n'en auroient que faire : auſſi tu es venu pour nous porter & donner aide & ſecours alencontre de la pauvreté, comme ſi elle nous travailloit, mais au contraire elle nous eſt aiſée & plaiſante à porter, & ſommes bien aiſes de l'avoir en noſtre maiſon logée chez nous, & pourtant ne nous fault il point d'armes ny d'argent alencontre d'elle qui ne nous fait aucun deſplaiſir. Mais tu feras rapport à tes freres de pardelà, qu'ils uſent très honneſtement de leurs biens & de leurs richeſſes, mais auſſi qu'ils ont des amis pardeçà qui uſent bien de la pauvreté : au demourant quant à la nourriture, funerailles & ſepulture de Lyſis, il nous les a luy meſme bien rendues & payées, nous aiant enſeigné entre autres belles & bonnes choſes, à ne craindre point, & ne nous faſcher point de la pauvreté.

XXV. Theanor adonc prenant la parole : Comment, dit-il, ſi c'eſt faulte de cœur que de craindre la pauvreté, comment auſſi ne ſera-ce faulte de jugement de redoubter & fuir la richeſſe ? Cela n'eſt il pas hors de tout propos, meſmement

meſmement ſi ce n'eſt pas avec raiſon, ains par mine ſeulement, ou par une vanité & une ſottiſe qu'on la rejette & la refuſe? Et quelle raiſon y a il qui ſceuſt defendre l'acquiſition & poſſeſſion des biens, qui ſe fait par tous juſtes & honneſtes moiens, comme fait Epaminondas? Mais pluſtoſt pour ce que tu t'es aſſez donné à entendre en la reſponſe que tu as fait touchant cecy au Theſſalien Jaſon, je te demande Epaminondas, eſtimes tu qu'il y ait quelque ſorte de donner argent qui ſoit juſte & legitime, & qu'il n'y en ait nulle d'en prendre, ou ſi tous ceulx qui donnent & tous ceulx qui prenent pechent? Non, je ne le penſe pas, reſpondit Epaminondas, ains eſtime que des biens & richeſſes, comme de toute autre choſe, il y a une largition & poſſeſſion qui eſt honneſte, & une autre qui eſt deshonneſte. Et bien, dit Theanor, celuy qui donne volontiers & de bon cœur ce qu'il doit, à ſçavoir s'il ne le donne pas honneſtement? Il le confeſſa. Et celuy qui reçoit ce qui ſe donne honneſtement, ne le prend il pas auſſi honneſtement? Ou peult il eſtre plus loyale & juſte priſe d'argent, que celle qui ſe prend de celuy qui donne juſtement? Je croy qu'il n'y en ſçauroit avoir de plus juſte, dit Epaminondas. Entre deux amis donc, s'il eſt juſte que l'un donne, il eſt juſte auſſi que l'autre prenne : car ès batailles il ſe fault bien

deſtourner de devant celuy des ennemis dont on a receu quelque plaiſir : mais aux bien-faicts il n'eſt ny beau ny honneſte de fuir ne rejetter celuy qui donne juſtement entre amis : car ſi la pauvreté de ſoy n'eſt point mauvaiſe, auſſi n'eſt pas la richeſſe à ainſi rejetter & meſpriſer.

XXVI. Non vrayement, ce dit Epaminondas : mais il fault que tu conſideres avec nous, qu'il y a en nous pluſieurs cupiditez & de pluſieurs choſes, les unes naturelles, que lon appelle, & nées avec nous, ſe germans en noſtre chair pour les voluptez qui luy ſont neceſſaires : les autres ſont eſtrangeres venuës de vaines opinions, leſquelles prenans force & vigueur par traict de temps & longue accouſtumance en une mauvaiſe nourriture, bien ſouvent tirent à bas & atterrent noſtre ame avec plus de force & de violence que ne font pas les naturelles. Or la raiſon par bonne accouſtumance & exercitation vertueuſe nous donne moien d'en eſpuiſer beaucoup, de celles meſmes qui ſont nées avec nous, mais il fault employer toute la force & puiſſance de l'accouſtumance & exercitation encontre les concupiſcences qui ſont eſtrangeres, & qui viennent d'ailleurs, pour les conſumer, retrencher & chaſtier par toutes voyes de repreſſions & retentions raiſonnables : car ſi la reſiſtence que fait la raiſon à l'appétit de boire & de manger force

bien ſouvent la faim & la ſoif, bien plus facile luy ſera il de retrencher l'avarice & l'ambition, en s'abſtenant & gardant des choſes qu'elles convoitent, tant qu'à la fin elles en demeureront toutes deſconfites. Ne te ſemble il pas ainſi? L'eſtranger le confeſſa. Vois-tu doncq, qu'il y a difference entre l'exercitation, & l'œuvre à laquelle ſe dreſſe l'exercitation? Et tout ainſi comme de l'art qui enſeigne les exercices du corps, vous pourriez dire, que l'œuvre en ſeroit l'æmulation, l'effort & la contention pour obtenir le pris de la couronne alencontre de ſon adverſaire, & l'exercitation la preparation que fait le combattant pour y rendre ſon corps apte & diſpos par continuation d'exercices : auſſi me confeſſeras tu qu'il y a difference entre la vertu & l'exercitation à la vertu. L'eſtranger le confeſſa. Or me dy doncques premierement, s'abſtenir de villaines & illicites voluptez, que penſes tu que ce ſoit, exercitation à la continence, ou pluſtoſt l'œuvre & la preuve de la continence? Je penſe que ce ſoit l'œuvre & la preuve : & l'exercitation & aſſuefaction à l'abſtinence, n'eſt-ce pas ce que vous meſmes faittes, quand après vous eſtre travaillez le corps, & après avoir provocqué comme des beſtes ſauvages voz appétits, vous vous mettez à table & y demourez long temps, les tables chargées de toutes exquiſes &

diverſes viandes, ſans y toucher, & les laiſſez à voz vallets pour s'engorger & faire grand'chere : & ce pendant vous prenez quelque bien peu de choſe ſimple, eſtants desjà voz concupiſcences toutes eſtaintes & amorties : car l'abſtinence des voluptez permiſes eſt exercitation alencontre des defendues.

XXVII. Ouy certes, dit l'eſtranger. Il y a doncques auſſi, amy, quelque exercitation de la juſtice alencontre de l'avarice & de la convoitiſe d'avoir, qui n'eſt pas de n'aller point la nuict deſrober & piller les maiſons de ſes voiſins, ny de ne deſtrouſſer point les paſſans, ne ſi aucun ne trahit point ſes amis & ſon païs pour de l'argent, ceſtuy-là ne s'exerce pas contre l'avarice : car la loy, peult eſtre, & la crainte refrene & retient ſa cupidité d'offenſer autruy : mais celuy qui ſouventefois s'abſtient & ſe garde volontairement des juſtes gains, & qui luy ſont concedez & permis par les loix, celuy là s'exerce & s'accouſtume à ſe tenir loing de toute injuſte & illegitime ptiſe d'argent. Car il n'eſt pas poſſible qu'en grandes voluptez, mais mauvaiſes & pernicieuſes, l'ame ſe puiſſe contenir de les appeter, ſi au paravant ſouventefois eſtant en pleine liberté d'en jouir, elle ne les a meſpriſées : & n'eſt pas aiſé de paſſer par deſſus, & meſptiſer des grands proufits meſchans, & de grands gains

qui ſe preſentent, à qui de longue main n'a domté & chaſtié la convoitiſe de gaigner & d'avoir, laquelle par aſſez d'autres habitudes & actions eſt nourrie & exercitée à vouloir touſjours impudemment gaigner, & frit après les injuſtices, s'abſtenant bien fort à grand'peine & malaiſément d'outrager quelqu'un pour ſon prouſit. Mais elle n'aſſaudra jamais un perſonnage qui ne ſe ſera point abandonné à recevoir des dons & largeſſes de ſes amis, ny à prendre des preſents des roys, qui aura renoncé meſmes aux benefices de la fortune, & qui aura eſloigné & retiré l'avarice brillant après un threſor qui luy ſera apparu : jamais, dis-je, elle ne l'aſſaudra pour le tenter de faire quelque injuſtice, ny jamais ne luy troublera ſon entendement, ains s'en ſervira paiſiblement à faire toute choſe honneſte, aiant le cœur aſſis en bon lieu, & ne ſentant rien dedans qui ne ſoit grand & bon. Voilà les hommes dont Caphiſias & moy ſommes amoureux. Et c'eſt pourquoy, Simmias, nous prions ceſt homme de bien eſtranger, de nous laiſſer ſuffiſamment exerciter en la pauvreté, pour parvenir à celle vertu.

XXVIII. Après que mon frere eut achevé ce propos, Simmias aiant deux ou trois fois croullé la teſte, C'eſt un grand homme, dit-il, c'eſt un grand homme qu'Epaminondas, dequoy

eſt cauſe ce bon pere Polymnius, qui dès le commencement a donné une telle nourriture & education en la philoſophie à ſes enfans : mais quant à cela, amy eſtranger, accorde t'en avec eulx. Au demourant je te demande, ſi c'eſt choſe qui nous ſoit loiſible de ſçavoir, ſi tu remueras les reliques de Lyſis hors de ſa ſepulture, & les tranſporteras en Italie, ou bien ſi tu nous les laiſſeras icy entre ſes amis & bien-veuillans, qui ſeront bien aiſes d'eſtre logez avec luy quand nous ſerons par de là. Et Theanor ſe riant à luy, Il ſemble, Simmias, que Lyſis ſe trouve bien par deçà, & n'en veuille point bouger, n'y aiant eu faulte de rien honneſte, par le moien d'Epaminondas. Mais il y a quelques ſainctes cerimonies particulieres que nous obſervons ès ſepultures de noz confreres Pythagoriens, leſquelles ſi nous n'avons euës à noſtre treſpas, nous ne penſons pas avoir attaint la fin heureuſe que nous deſirons. Quand doncques nous euſmes par ſonges cogneu la mort de Lyſis (car nous avons certain ſigne, auquel nous cognoiſſons ſi c'eſt l'image d'un vivant ou d'un treſpaſſé) pluſieurs eurent fantaſie qu'eſtant mort en païs loingtain, eſtranger, il auroit eſté autrement inhumé, & qu'il le falloit remuer de là où il eſtoit, à fin qu'eſtant tranſporté il euſt les ſervices des obſeques accouſtumées en noſtre ſocieté. Et eſtant

venu par deçà en ceſte penſée, & aiant eſté incontinent conduit par ceux du païs en ſa ſepulture, ſur le ſoir je luy ay verſé les effuſions des mortuaires, evocquant ſon ame, à fin qu'elle me vint inſtruire comment je devois me gouverner en cela : & la nuict ſe paſſant je n'ay rien veu, mais bien m'a il ſemblé que j'ay ouy une voix qui me diſoit que je ne remuaſſe point ce qui ne ſe devoit point remuer, par ce que le corps de Lyſis avoit eſté ſainctement inhumé par ſes amis, & que ſon ame eſtant desjà jugée avec ſon congé pour s'en aller à une autre nativité, accouplée avec un autre dæmon. Et le matin en aiant conferé avec Epaminondas, & entendu la maniere comme il l'avoit inhumé, j'ay cogneu comme il avoit eſté bien inſtruict juſques aux plus ſecrets poincts de noſtre religion, & qu'il avoit un meſme dæmon & eſprit pour guide de ſa vie, ſi je ne ſuis mal expert à conjecturer par la navigation le pilote : car les chemins ſont bien larges de la vie, mais il y a peu d'hommes que les dæmons y conduiſent. Theanor donc aiant dit cela, jetta ſon regard ſus Epaminondas, comme ſi derechef il euſt voulu contempler ſes mœurs & ſon naturel, par l'inſpection de ſa face.

XXIX. En ces entrefaittes le chirurgien arrivé deſlia le bendage de la playe de Simmias, comme pour le penſer : & Phyllidas qui entra après luy

avec Hippoſthenidas, commanda à Charon & à Theocritus de nous lever, puis nous tira à part en un coing du portique, eſtant fort troublé à veoir ſon viſage. Et comme je luy demandaſſe, Qu'y a il de nouveau, Phyllidas? Il n'eſt, dit-il, rien atrivé de nouveau pour moy: car je l'avois preveu & vous l'avois bien predit, redoubtant la laſcheté de Hippoſthenidas, que vous ne luy communiquiſſiez point voſtre entrepriſe, ny ne le receuſſiez point en la compagnie. Ces paroles nous meirent en un grand eſtonnement. Et Hippoſthenidas, Ne dy point cela je te prie, dit-il, au nom des dieux, ny ne veuilles eſtre la cauſe de la deſtruction de ceſte ville, & de noſtre ruine quant & quant, en penſant que temerité ſoit hardieſſe, & ayes patience que ces perſonnages retournent à ſauveté en la ville, s'il eſt ainſi en la fatale deſtinée. Et Phyllidas aguiſé de cholere, Dy moy, dit-il, Hippoſthenidas, combien penſes tu qu'il y ait d'hommes qui ſachent noſtre ſecret? J'en cognois, dit-il, ce me ſemble, juſques à trente. Puis qu'il y en a doncques tant, dit-il, pourquoy eſt-ce que toy ſeul as eſté alencontre, & empeſché ce qui avoit eſté conclud & arreſté par tous, aiant envoyé un homme à cheval aux bannis qui eſtoient desjà acheminez pour venir icy, & leur as mandé qu'ils s'en retournaſſent arriere, & qu'ils ne pourſuiviſſent pas leur chemin pour

au jourd'huy ? Pour ce, dit-il, que la fortune leur a d'elle meſme procuré, à la plus part, leur retour.

XXX. Quand Hippoſthenidas eut dit cela, nous nous en trouvaſmes tous troublez : & Charon entre les autres jettant ſon œil fiché bien aſprement ſur luy, O meſchant homme que tu es, dit-il, que nous as tu faict ? Rien de mal, dit Hippoſthenidas, ſi laiſſant ceſte aſpreté de voix courroucée, tu veux avoir patience d'ouir & entendre les raiſons d'un homme qui eſt de ton aage, & qui a le poil auſſi blanc comme toy : car s'il n'eſt queſtion que de monſtrer à noz ciroyens que nous ſommes hardis & courageux, ſans faire compte d'aucun peril de la vie, il y a encore beaucoup du jour, n'attendons point le ſoir à venir, allons nous en tout de ce pas courir ſus aux tyrans avec noz eſpées au poing, tuons les, mourons y, & ne nous eſpargnons point. Cela n'eſt difficile ny à faire, ny à ſouffrir, mais de delivrer la ville de Thebes de tant d'ennemis armez qui la tiennent, & d'en jetter dehors la garniſon des Spartiates, pour deux ou trois hommes morts il n'eſt pas facile : car Phyllidas n'a pas tant appreſté de vin pour ſon banquet, qu'il y en ait ſuffiſamment à enyvrer les mille cinq cens ſoldats de garde d'Archias : mais encore que nous tuions auſſi celuy là, Crippidas &

Arceſus ſobres attendent la nuict pour faire le guet. Qu'eſt il beſoing doncques de nous haſter d'attirer noz amis en une mort toute evidente & certaine, meſmement que noz ennemis ſont aucunement advertis qu'ils reviennent ? Car pourquoy eſt-ce qu'il auroit eſté fait par eux commandement à ceux de Theſpies de ſe tenir preſts avec leurs armes au troiſiéme jour qui eſt ceſtui-cy, & qu'ils ſe tinſſent en ordre pour partir quand les capitaines des Lacedæmoniens les manderoient, & ſi doivent comme j'entens au jourd'huy faire mourir Amphitheus quand Archias ſera venu, après l'avoir interrogué & luy avoir donné la torture. Ne ſont ce pas de grands ſignes que l'entrepriſe leur eſt deſcouverte ? Ne vaut-il pas bien mieux différer un peu de temps juſques à tant ſeulement qu'ils aient appaiſé les dieux ?

XXXI. Car les devins aiants ſacrifié un bœuf à Cerès, diſent que le feu du ſacrifice denonce une grande ſedition, & un grand peril à la choſe publique : & ce qui merite bien que toy particulierement, Charon, y prennes garde, c'eſt que hier Hypatodorus fils de Erianthes, homme de bonne ſorte au demourant, & qui ne ſçait rien de ce que nous avons entrepris, me dit, Charon eſt bien ton familier amy, Hippoſthenidas, & à moy non guerres : advertis le donc, ſi bon

te ſemble, qu'il ſe prenne garde de quelque danger faſcheux & eſtrange qui le regarde : car la nuict paſſée en ſongeant il me fut advis que ſa maiſon eſtoit comme en travail d'enfant, & que luy & ſes amis en eſtants eulx meſmes en deſtreſſe faiſoient prieres aux dieux pour elle, & luy aſſiſtoient à ce travail tout alentour, mais qu'elle mugiſſoit criant & jettant je ne ſçay quelles voix non articulées, juſques à ce que finablement il en ſortit du dedans un grand feu, dont la plus part de la ville fut incontinent embraſée, & le chaſteau de la Cadmée tout couvert & enveloppé de fumée, mais la flamme n'en vola pas à mont. Voilà la viſion que ceſt homme me raconta, Charon, & qui me meit ſur l'heure en une grande tremeur, & encore bien plus quand j'ay entendu que ce jour jourd'huy les bannis doivent arriver en un logis. Je ſuis en merveilleuſe angoiſſe de crainte, que nous ne nous empliſſions de miſeres & de maulx, ſans en pouvoir faire aucun d'importance à noz ennemis : ſinon de mettre toute la ville en combuſtion : car je ſuppoſe que la ville ſera des noſtres, & la Cadmée ſera comme elle eſt, pour eulx.

XXXII. Adonc Theocritus prenant la parole, & arreſtant Charon qui vouloit replicquer quelque choſe à ceſt Hippoſthenidas : Mais au contraire il n'y a ſigne, dit-il, qui m'aſſeure plus à

continuer ceſte entrepriſe, encore que j'aye tousjours eu de bons preſages pour les bannis en tous les ſacrifices que j'ay fais, que ceſte viſion que tu nous as recitée, s'il eſt ainſi que tu dis, qu'un grand feu clair ait eſclairé & enflammé toute la ville, ſortant d'une maiſon amie, & que la retraitte & demourance de noz ennemis ait eſté noircie & obſcurcie de fumée, laquelle n'apporte jamais rien de meilleur que larmes & toute confuſion : & qu'il ſorte d'entre nous des voix non articulées, cela, encore que lon le veuille prendre en mauvaiſe part à cauſe de la voix, ſera quand noſtre entrepriſe ſouſpeçonnée d'une ſuſpicion obſcure, doubteuſe & incertaine tout enſemble, apparoiſtra & obtiendra. Au reſte les mauvais ſignes des ſacrifices touchent non au public, mais à ceux qui ſont maintenant les plus forts.

XXXIII. Comme Hippoſthenidas parloit encore, je luy demanday : Mais qui as tu envoyé devers eux, car s'il n'eſt bien avancé nous envoyerons bien après. Je ne ſçay, Caphiſias, à vous dire la verité, ſi vous le pourriez attaindre ; car il a un des meilleurs chevaux qui ſoit en toute la ville de Thebes, & eſt homme que vous cognoiſſez tous, car c'eſt celuy qui gouverne les chariots de Melon, & auquel Melon a luy meſme dès les commencement deſcouvert l'entrepriſe;

Et à l'heure meſme l'appercevant, Eſt-ce point, dis-je, Chlidon que tu veux dire, Hippoſthenidas, celuy qui l'année paſſée gaigna le pris de la courſe des chevaux à la feſte de Juno? Celuy là meſme, dit-il. Et qui eſt donc celuy là que je voy qui attend, il y a jà long temps à la porte? C'eſt Chlidon luy meſme, dit-il, par Hercules. O dieux, y a il point encore quelque choſe de pis advenu? Et luy voiant que nous le regardions, s'approcha tout bellement de nous. Hippoſthenidas luy faiſant ſigne de la teſte qu'il parlaſt devant tous, & qu'il n'y avoit point de danger, d'autant qu'ils eſtoient tous gens de bien: Je les cognois très bien, dit-il, Hippoſthenidas, & ne t'aiant trouvé ny en ta maiſon, ny en la place, j'ay bien penſé que tu ſerois venu devers eux, & m'y en ſuis venu à la plus grande haſte que j'ay peu, à fin que vous entendiſſiez au vray comme tout eſt allé: car comme tu m'avois commandé qu'à toute diligence j'allaſſe rencontrer noz gens en la montagne, je m'en ſuis allé en mon logis pour y prendre mon cheval. Si ay demandé à ma femme la bride, mais elle ne me l'a ſceu bailler, ains ay attendu bien long temps en la chambre, & après l'avoir bien cherchée par tout, & remué tout ce qu'il y avoit de meſnage en noſtre maiſon, après s'eſtre bien jouée de moy, finablement elle m'a confeſſé l'avoir preſtée à noſtre voiſin, ſa

femme la luy aiant demandée à emprunter hyer au ſoir : dequoy je me ſuis fort aigrement courroucé à elle, & luy en ay dit des injures : & elle de l'autre coſté s'eſt miſe à me donner des maledictions abominables à dire, & à faire priere aux dieux, que malheureuſe fuſt mon allée, & plus encore malencontreux mon retour, ce que les dieux veuillent pluſtoſt retourner ſur ſa teſte d'elle meſme : à la fin elle m'a tant irrité que je l'ay très bien battue, & y eſt incontinent accouru grand nombre de voiſins & de femmes, de ſorte qu'après avoir fait & ſouffert une grand'honte, à peine ſuis peu venir juſques à vous, pour vous prier d'envoyer un autre qui face voſtre meſſage à ces hommes que vous ſçavez, car quant à moy je ſuis pour le preſent hors de moy, & me trouve tout mal. Il nous prit ſur l'heure à tous un merveilleux changement de volonté & d'affection, car au lieu que un peu devant nous nous courroucions de ce que lon avoit empeſché leur venue, lors pour la ſoudaineté de l'occaſion & la briefveté du temps, voians qu'il n'avoit plus moyen de reculer, nous en eſtions en tranſe & en crainte, toutefois monſtrant bon viſage à Hipoſthenidas, & le prenant par la main, je l'encourageay, luy donnant à entendre que les dieux meſmes nous convioient à l'execution de noſtre entrepriſe.

XXXIV. Cela fait Phyllidas s'en alla chez luy pour donner ordre à ſon feſtin & attirer Archias à bien boire & faire grand' chere, & à Charon pour tenir ſa maiſon preſte à recevoir les bannis quand ils arriveroient : & ce pendant Theocritus & moy retournaſmes devers Simmias, à fin qu'aiants trouvé l'occaſion à propos nous parliſſions encore à Epaminondas, lequel eſtoit desjà entré bien avant en une belle queſtion que Galaxidorus & Phidolaüs avoient au paravant entamée, demandans de quelle ſubſtance & de quelle nature & puiſſance eſtoit l'eſprit familier de Socrates, dont on parle tant.

XXXV. Or n'entendiſmes nous pas ce que Simmias reſpondit au propos de Galaxidorus, mais bien dit-il, qu'en aiant une fois interrogué Socrates luy meſme, il ne luy en avoit point rendu de reſponſe, & pour ceſte cauſe que jamais depuis il ne l'en avoit voulu enquerir : mais bien diſoit-il, qu'il avoit ſouvent eſté preſent quand Socrates diſoit, qu'il eſtimoit hommes vains & menteurs ceux qui diſoient avoir veu à l'œil quelque choſe de divinité, & au contraire qu'il preſtoit l'oreille à ceux qui diſoient avoir ouy quelque voix, & les enqueroit à certes & diligemment, dont il nous donnoit à penſer & conjecturer entre nous à part, & à ſouſpeçonner que ce dæmon de Socrates ne fuſt point une viſion, ains

un ſentiment de voix & intelligence de paroles qui le venoit à toucher par quelque extraordinaire maniere : comme en ſongeant ce n'eſt pas une voix que les dormans oyent, mais ce ſont opinions & intelligences de quelques paroles qu'ils cuident ouir prononcer : mais ceſte intelligence des ſonges advient veritablement aux dormans, à cauſe du repos & de la tranquillité du corps, mais les veillans ne peuvent ouir qu'à grande peine les advertiſſemens divins, eſtants travaillez du tumulte des paſſions, & de la diſtraction des affaires, à l'occaſion dequoy ils ne peuvent preſter leur entendement & penſée à ouir les declarations que les dieux leur font.

XXXVI. Mais Socrates aiant un entendement pur & net, non agité d'aucunes paſſions, & ne ſe meſlant avec le corps ſinon que bien peu pour les choſes neceſſaires, eſtoit facile à eſtre touché, ſubtil & delié pour ſoudainement eſtre alteré, par ce qui l'attaignoit, & ce qui l'attaignoit nous pouvons conjecturer que c'eſtoit, non une voix ou un ſon, mais la parole d'un dæmon, qui touchoit ſans voix la partie intelligente de ſon ame, avec la choſe qu'elle luy declaroit : car la voix reſſemble à un coup qui eſt donné à l'ame, laquelle par les aureilles eſt contrainte de recevoir la parole quand nous parlons les uns aux autres. Or l'entendement de la nature divine

divine méne & conduit l'ame bien née par la choſe qui luy fait entendre, ſans avoir beſoing d'autre coup, & l'ame luy cede & obeit ſelon qu'il luy laſche ou luy roidit les inſtincts & inclinations non violentement pour reſiſtence que luy facent les paſſions, mais ſoupples & maniables comme des reſnes laſches.

XXXVII. Et ne s'en fault esbahir, veu que lon voit que de petits timons tournent & virent de grandes carraques, & d'un autre coſté les rouës des potiers de terre, qui pour peu qu'on les touche de la main tournent fort aiſéement: car bien que ce ſoient inſtruments ſans ame, toutefois ils ſont contrepeſez ſi faciles & ſi agiles à rouer, pour la poliſſure qu'on leur donne, qu'ils cedent à la cauſe mouvante pour peu d'eſbranlement qu'il y ait. Or l'ame de l'homme eſtant roidie & tendue d'innumerables inclinations, comme de cordages, eſt beaucoup plus agile que nul inſtrument ny outil qui ſoit au monde, qui la ſçait manier par raiſon, depuis qu'elle a pris un peu d'esbranlement à eſtre eſmeuë vers la choſe entendue: car les principes des inſtincts & des paſſions tendent tous à ceſte partie qui entend, & elle eſtant une fois eſbranlée & ſecouée, elle tire, tend & roidit tout l'homme, en quoy nous eſt donné à entendre combien de force & de puiſſance a la choſe

entendue : car les os ſont inſenſibles, les nerfs & la chair pleins d'humeurs, & la maſſe de toutes ces parties enſemble peſante, giſante ſans mouvement. Mais auſſi toſt que l'ame met quelque choſe en ſon entendement, & que l'entendement eſmeut les inclinations à cela, il ſe leve tout debout, & ſe roidiſſant de toutes ſes parties il court, comme s'il avoit des æles, à l'action. Et ſi n'eſt pas la maniere de ce mouvement, ou roidiſſement & promptitude difficile, & moins encore impoſſible à comprendre, par laquelle l'ame ſi toſt qu'elle a entendu attire quant & quant par inſtincts & inclinations toute la maſſe du corps : car ainſi comme la raiſon comprinſe & entendue ſans aucune voix eſmeut l'entendement, auſſi me ſemble il qu'il n'y a pas beaucoup d'affaire, que un entendement plus divin, & une ame plus excellente ne méne un autre entendement inferieur, & le touchant par dehors de la touche, que la raiſon peult toucher à l'autre raiſon, ne plus ne moins que la lumiere à ſa reflexion de la lumiere rebattue.

XXXVIII. Car à la verité nous nous entredonnons à cognoiſtre noz conceptions & penſées les uns aux autres, comme taſtonnans en tenebres par le moien de la voix. Mais les intelligences des dæmons, aiants leur lumiere, reluyſent à ceux qui ſont ſuſceptibles & capables

de telle lueur, n'aiants beſoing ny des noms ny des verbes, dont uſent les hommes en parlant les uns aux autres, par leſquelles marques ils voient les images & eſpeces des intelligences & penſées les uns des autres, mais les intelligences propres ils ne les cognoiſſent pas, ſinon ceux qui ont une propre & divine lumiere, comme nous avons dit, combien que ce qui ſe fait par le miniſtere de la voix, conforte aucunement & aide ceux qui ne peuvent croire. Car l'air eſtant feru & moulé de ſons articulez, & devenant de tout en tout, parole & voix, imprime l'intelligence en l'ame de celuy qui eſcoute, tellement que ſelon ceſte ſimilitude là, quelle merveille y a il ſi ce qui eſt entendu par ces ſuperieures natures altere l'air, & l'air alteré pour ſa qualité facile à recevoir impreſſions, ſignifie & donne à entendre aux hommes excellents, & de rare nature & divine, la parole de ce qui a entendu. Car ainſi comme les coups qui ſe donnent contre des boucliers de cuyvre s'entendent de loing, quand ils procedent du fond du milieu, à cauſe de la reſonnance & du retentiſſement, là où ceux qui ſont donnez contre autres ſortes de boucliers, ſe perdans inſenſiblement, ne s'entendent point : auſſi les paroles des dæmons & eſprits volans aux aureilles de tous, reſonnent & retentiſſent ſeule-

ment aux ames de ceux qui ont les mœurs raſſiſes, & les ames tranquilles, leſquels nous appellons hommes celeſtes & divins. Or le vulgaire a bien opinion que la divinité communique avec les hommes en dormant, & puis il trouve eſtrange, & luy ſemble incroyable, ſi lon leur dit que les dieux eſmeuvent tout de meſme les eſveillez, & qui ont le plein uſage de raiſon. Comme qui diroit, qu'un muſicien joueroit bien de ſa lyre quand toutes les chordes ſeroient laſches & deſtendues, mais quand elle eſt bien accordée & tendue, qu'il n'y touche ny n'en jouë point : car ils n'en apperçoivent pas la cauſe qui eſt dedans eux, c'eſt à ſçavoir le diſcord, le trouble & la confuſion, dequoy eſtoit exempt Socrates noſtre familier amy, comme l'oracle le prophetiſa, qui fut donné à ſon pere, luy eſtant encore jeune enfant. Car il luy commanda de luy laiſſer faire tout ce qui luy viendroit en l'entendement, & ne le forcer de rien, ny le deſtordre, ains de donner la bride laſche à l'inſtinct & naturel de ſon enfant, en priant ſeulement pour luy à Jupiter eloquent & aux Muſes, & au demourant ne ſe ſoucier point de rechercher curieuſement plus avant de Socrates, comme aiant dedans luy un guide & conducteur de ſa vie, meilleur que dix mille maiſtres & pædagogues.

XXXIX. Voilà, Phidolaüs, ce que nous

avons ſenty & jugé, tant du vivant de Socrates que depuis ſa mort, touchant ſon dæmon ou eſprit familier, en rejettant & ſes voix, & ceux qui alleguent ces eſternuements, & toutes autres ſemblables reſveries. Mais quant à ce que nous en avons ouy dire à Timarchus de Cheronée, touchant cela, pour ce que lon pourroit eſtimer, que ce ſeroient contes faicts à plaiſir, il les vault mieux taire. Nullement, ce dit Theocritus, mais je te prie de les nous vouloir reciter. Car encore que les fables n'expriment pas bien la verité, ſi eſt-ce qu'elles la touchent aucunement. Mais premierement dy nous qui eſtoit ce Timarchus, car je ne l'ay point cogneu. Il eſt bien vrayſemblable, dit-il, Theocritus : car il eſtoit fort jeune quand il mourut, & pria qu'on l'inhumaſt auprès de Lamprocles le fils de Socrates, qui eſtoit decedé peu de jours au paravant, aiant eſté ſon grand amy, & de meſme aage que luy, & comme jeune homme de gentille & bonne nature, qui n'agueres avoit commancé à gouſter de la philoſophie, deſirant ſçavoir quelle eſtoit la nature & la puiſſance du dæmon de Socrates, aiant communiqué ſa déliberation à moy ſeul & à Cebes, il alla deſcendre dedans le trou de Trophonius, après avoir fait premierement les ſacrifices accouſtumez en ceſt oracle, & y aiant demouré deux nuicts &

un jour, comme jà pluſieurs deſeſperaſſent de ſon retour, & ſes parents & amis le ploraſſent, un matin il en ſortit fort resjouy, & après avoir rendu graces au Dieu, ſi toſt qu'il ſe peut eſchapper de la preſſe, il nous raconta beaucoup de merveilles qu'il avoit veuës & ouyes, & nous dit qu'eſtant deſcendu en l'oracle, il trouva premierement des renebres fort obſcures, & puis après avoir fait ſa priere, il demoura giſant par terre bien longuement, ne pouvant pas bien certainement aſſeurer s'il dormoit, & ſongeoit, ou s'il veilloit : toutefois il luy fut advis qu'il entendit un bruit qui luy vint donner à la teſte, & que les couſtures de ſon teſt s'ouvrirent, par où il rendit l'ame au dehors, laquelle eſtant ſeparée ſe trouva bien aiſe, quand elle ſe veit en un air clair & ſerain. Si luy ſembla premierement qu'elle reſpira, aiant au paravant long temps eſté tendue & ſerrée, & devint plus grande qu'elle n'eſtoit, comme une voile qui eſt eſtendue. Et luy fut advis qu'il ouit ſourdement, comme un ſon tournant alentour de ſa teſte, dont la voix eſtoit fort douce à ouir : & de là regardant il ne veit plus la terre, mais bien des iſles enluminées & eſclairées d'un feu delicat, leſquelles changeoient entre elles de places & de couleurs, ſelon que la lumiere ſe diverſifioit en ces mutations, & qu'elles luy ſem-

bloient en nombre innumerables, de grandeur exceſſives, non toutes de meſme pourpris, mais toutes rondes, & luy ſembloit que du mouvement d'icelles, qui tournoient en rond, le ciel en reſonnoit, pour ce qu'à l'egalité unie de leur mouvement reſpondoit & eſtoit conforme la douceur & ſuavité de la voix & de l'armonie compoſée de toutes, qui en reſultoit. Par le milieu d'icelles y avoit une mer ou un lac eſpandu, reſplandiſſante de diverſes couleurs à travers un bleu ſerain, & qu'entre ces iſles il y en avoit peu qui navigaſſent par le droict cours de l'eau, & qui traverſaſſent de là, & pluſieurs autres ſe trainoient inegalement & obliquement, de ſorte qu'il ſembloit qu'elles deuſſent tomber, & que ceſte mer en aucuns endroicts avoit un grand fond du coſté du midy : mais du coſté de ſeptentrion y avoit des grands marets & platis, & en beaucoup d'endroits elle ſe reſpandoit ſur la terre, & aux autres elle s'en retiroit, ne faiſant pas de grandes ſorties : & quant aux couleurs l'une eſt ſimple, & vrayement couleur de pleine mer, l'autre non pure, ains confuſe meſlée de couleur d'eau de lac. Quant aux revolutions de ces iſles tournants enſemble, elles les retitent un peu, & jamais ne conjoingnent la fin avec le commancement, ny ne font pas un cercle entier & parfait, ains gauchiſſent un

peu les bouts faiſants en tournant une ligne de tortis & volute. Au milieu d'icelles & vers l'endroit le plus grand de l'ambiént eſt enclinée la mer un peu moins des huict parts de l'univers, ainſi comme il lui ſembloit, & avoit icelle mer deux bouches & ouvertures, par leſquelles elle recevoit deux rivieres de feu oppoſites l'une à l'autre, de ſorte que ſon bleu en eſtoit pour la plus grande partie offuſqué & effacé par une blancheur. Si dit qu'il prenoit grand plaiſir à veoir & conſiderer toutes ces choſes là : mais quand il vint à regarder contre-bas, il y apperceut une grande fondriere toute ronde, comme qui auroit couppé une boule en deux, mais fort ptofonde & merveilleuſement horrible, pleine de tenebres, non pas quoyes, ains turbulentes & bouillonnantes ſouvent, dont lon entendoit innumerables mugiſſemens & gemiſſemens de beſtes, les cris infinis d'enfans, & les lamentatious de femmes & d'hommes meſlez enſemble, des bruits, des clameurs & des tumultes de toutes ſortes, mais ſourds & amortiſſans, comme venants d'un abiſme bien profond, & qui l'eſpouventoit terriblement, juſques à ce qu'après un eſpace de temps, il y eut quelqu'un, lequel il ne voioit pas, qui luy dit, O Timarchus, qu'eſt-ce que tu deſires d'entendre ? Et qu'il luy reſpondit, Tout : car qu'y a il icy qui

ſie ſoit admirable ? Il eſt bien vray, dit-il, mais quant à nous, nous avons bien peu de part ès regions ſuperieures, parce qu'elles appartiennent à autres dieux. Mais la portion de Proſerpine l'une des quatre, laquelle nous gouvernons, eſt bornée par la riviere de Styx : tu la peux bien, ſi tu veux, viſiter. Et comme il luy demandaſt que c'eſtoit que Styx, C'eſt, dit-il, le chemin qui méne aux enfers, diviſant les parties contraires de lumiere & de tenebres avec ſa cyme. Car elle prent, comme tu vois, du fond des enfers, & touche à l'extremité de la lumiere tout alentour, bornant la derniere partie de l'univers, lequel eſt diviſé en quatre regiments. Le premier eſt celuy de vie, le ſecond du mouvement, le tiers de generation, & le dernier de corruption : eſtant le premier attaché au ſecond par l'unité en ce qui n'eſt pas viſible, & le deuxieme au troiſieme par l'entendement au ſoleil, & le troiſieme avec le quatrieme par la nature en la lune. Et de chaſcune de ces liaiſons-là une fée ou parque en tient la clef, fille de la neceſſité : de la premiere, celle qui ſe nomme Atropos, c'eſt à dire inflexible : de la ſeconde, Clotho la filandiere : & de la troiſieme en la lune, Lacheſis le ſort, là où ſe fait le ply de la naiſſance. Car toutes les autres iſles ont des dieux, mais la lune appartenant aux dæmons

terreſtres fuit la liſiere de Styx, eſtant un peu plus haulte, en approchant une ſeule fois de cent ſeptante [1] meſures ſecondes. Ceſte liſiere de Styx approchant, les ames crient d'effroy. Car enfer en ravit pluſieurs qui gliſſent, & la lune en reçoit d'autres qui d'abas nagent à elle, celles auſquelles opportunément la fin de generation eſt tumbée, exceptées celles qui ſont impures & contaminées, leſquelles elle foudroyant & bruyant horriblement ne ſouffre point approcher, ains lamentans leur malheur, voiants qu'elles ont failly à leur entente, s'en retournent derechef à bas à une autre nativité, comme tu vois. Je ne voy rien, ce dit Timarchus, ſinon pluſieurs eſtoiles qui en ceſte fondriere ſaultent, & les autres plongent, & d'autres qui reluyſent d'abas. Ce ſont des dæmons que tu vois, ſans les cognoiſtre : car voicy comment il en va.

XL. Toute ame d'homme eſt participante de raiſon, mais ce qui en eſt meſlé avec la chair, & avec les paſſions, eſtant alteré par les voluptez & douleurs devient irraiſonnable : mais toutes ne s'y meſlent pas de meſmes, autant l'une que l'autre, parce que les unes ſe plongent toutes dedans le corps, & eſtants troublées de paſſions courent çà & là toute leur vie : les autres ſont en partie meſlées avec la chair, &

[1] Grec : 117 meſures ſecondes.

en partie laiſſent dehors ce qui eſt le plus pur & moins alteré, & n'eſt pas tiré à bas, ains demeure comme nageant & flottant par deſſus, & touchant ſeulement au ſommet de la teſte de l'homme, le reſte eſtant enfondré deſſoubs au fond, & eſt comme un ſignal ſuſpendu au deſſus du couppeau de l'ame, qui eſt droict à plomb au deſſoubs, & ſort ce ſignal au dehors, autant comme l'ame luy obeit, & ne ſe laiſſe pas maiſtriſer aux perturbations & paſſions. Or ce qui en eſt plongé & enfoncé dedans le corps s'appelle ame, mais ce qui eſt entier & incorrompu, le vulgaire l'appelle l'entendement, eſtimant qu'il ſoit dedans eulx, comme ès mirouers, ce qui y apparoiſt par reflexion, mais ceulx qui en jugent droictement à la verité l'appellent dæmon, comme eſtant au dehors. Ces eſtoiles donc que tu vois, qui ſemblent eſteintes, penſe que ce ſont les ames qui ſont totalement plongées & noyées dedans les corps : & celles qu'il ſemble qu'elles ſe rallument & retournent à reluire derechef, & qui ſe remontent d'embas, ſecouants quelque brouillats & quelque obſcurité, comme quelque fange & ordure, eſtime que ce ſont celles, qui après la mort retournent hors des corps, mais celles qui vont ainſi au deſſus, ce ſont les dæmons des hommes qui ont entendement. Parforce toy de voir le lien,

par lequel il eſt attaché à l'ame. Aiant entendu cela, je commençay à y prendre plus garde, & à contempler ces eſtoiles branlantes les unes plus, les autres moins, comme nous voyons les pieces de liege qui nous monſtrent, flottants ſur la mer, l'endroit où ſont les filets des peſcheurs, les uns qui tournoient comme les fuſeaux & bobines, quand on file, aians un mouvement tout inegal & perturbé, & ne le pouvans dreſſer à droict fil : & diſoit la voix que celles qui avoient leur cours & mouvement droict & ordonné, eſtoient ceulx qui avoient des ames bien obeiſſantes aux reſnes de la raiſon, pour avoir eu bonne nourriture & honneſte education, & ne monſtrans pas leur brutalité terreſtre, fangeuſe & ſauvage : mais celles qui fourvoient inegalement & deſordonnément, tantoſt hault & tantoſt bas, comme ſe battans à l'attache, ſont celles qui eſtrivent alencontre du joug par rebelles & deſobeiſſantes meurs, à cauſe de leur mauvaiſe inſtitution. Car aucunefois en eſt on maiſtre, & les tourne lon à droict, une autrefois elles ſont courbées par les paſſions, & tirées par les vices, auſquels derechef elles reſiſtent une autre fois, & ſe roidiſſent alencontre, & les forcent. Car la liaiſon qui les lie, eſt comme un mors de bride mis en la bouche de la brutalité irraiſonnable de l'ame. Quand donc ceſte

bride les retire, elle améne la penitence & repentance que lon appelle après les pechez, & la honte des voluptez illicites & prohibées, qui eſt une douleur & un remors de l'ame refrenée par celuy qui la gouverne, & qui luy commande, juſques à ce qu'eſtant ainſi chaſtiée, elle devienne obeiſſante & toute privée, comme une beſte bien domtée, ſans battre ne luy faire mal, entendant promptement les ſignes & marques que luy monſtre le dæmon. Celles là doncques à peine & bien tard ſe rengent à la raiſon, mais de celles là qui ſont obeiſſantes dès leur origine & commancement de leur naiſſance, & qui eſcoutent leur propre dæmon, ſont les prophetes qui ont la grace de predire les choſes futures, & des hommes ſaincts & dévots, du nombre deſquels tu as entendu que l'ame de Hermodorus Clazomenien abandonnoit du tout ſon corps, & en ſortoit & de jour & de nuict, & alloit errant en pluſieurs lieux, & puis après s'en retournoit aiant aſſiſté à pluſieurs choſes qui s'eſtoient faites & dittes bien loing de là, juſques à ce que ſes ennemis par la trahiſon de ſa femme, ſurprenans ſon corps deſtitué de ſon ame, le bruſlerent dedans ſa maiſon : cela n'eſt pas veritable : car ſon ame ne ſortoit pas du corps, mais obeiſſant tousjours à ſon dæmon, & luy laſchant le nœud, luy donnoit moien de

courir & d'aller çà & là en pluſieurs lieux, de ſorte qu'aiant veu & ouy beaucoup de choſes au dehors, elle luy venoit rapporter, mais ceulx qui luy bruſlerent ſon corps, ainſi comme il dormoit, en ſont encore maintenant tormentez en la fondriere du tartare : ce que, Jeune homme, tu ſçauras plus certainement dedans trois mois, & pour ceſte heure va t'en. Quand ceſte voix eut achevé de dire, Timarchus ſe retournant çà & là voulut bien regarder qui c'eſtoit qui luy parloit, mais ſentant derechef une grande douleur de teſte, comme qui lui euſt preſſée à force, il perdit toute cognoiſſance & tout ſentiment de luy, & de tout ce qui eſtoit autour de luy, & bien toſt aptès eſtant revenu à ſoy, il ſe trouva couché dedans le trou de Trophonius auprès de l'entrée, comme il s'eſtoit couché au commencement. Voylà la fable de Timarchus, lequel depuis juſtement trois mois après, ainſi que la voix luy avoit predit, eſtant retourné à Athenes, vint à mourir. Nous en eſtants esbahis le contaſmes à Socrates, qui nous ſceut bien mauvais gré de ce que nous ne luy en avions rien dit du vivant du treſpaſſé, par ce qu'il en euſt bien volontiers enquis & interrogué luy meſme plus particulierement & plus clairement.

XLI. Tu as donc, ô Theocritus, ouy le conte & le propos de Timarchus, mais regarde qu'il

ne nous faille appeller à noſtre ſecours ceſt eſtranger, pour la deciſion de ceſte queſtion, laquelle eſt fort propre & convenable à hommes devots & de religion. Et pourquoy, dit Theanor, Epaminondas ne nous en dit il ſon opinion, attendu qu'il a eſté nourry & inſtitué en meſme diſcipline & eſchole que nous? Et lors mon pere ſe prenant à rire, c'eſt ſon naturel, amy eſtranger, d'eſtre ainſi peu parlant, & taciturne, & craintif à parler, mais inſatiable d'apprendre & d'ouir : & pourtant Spintharus Tarentin aiant demouré aſſez long temps par deçà avec luy, diſoit qu'il n'avoit jamais parlé à homme qui ſceuſt tant, ne qui parlaſt moins que luy. Mais dy nous donc ce que tu ſens toy meſme, touchant ce qui a eſté dit. Quant à moy, dit-il, j'eſtime que ce propos & diſcours de Timarchus, comme ſacré & inviolable, doit eſtre conſacré à dieu, ſans y toucher : mais je m'esbahy s'il y a aucun qui decroye ce que Simmias a dit, veu qu'ils nomment bien des cygnes ſacrez, des dragons, des chiens, & des chevaux, & neantmoins ils n'appellent pas Dieu, φίλορνις, c'eſt à dire aimant les oyſeaux : mais ils l'appellent, φιλάνθρωπος, c'eſt à dire aimant les hommes. Tout ainſi doncques comme un homme qui aime les chevaux, n'aime pas tous les particuliers qui ſont compris ſoubs ceſte eſpece là, mais en choiſiſſant

tousjours quelqu'un excellent par deſſus les autres, il le dreſſe à part & le nourrit, & l'aime ſingulierement : Auſſi les divins eſprits qui ſont au deſſus de nous, choiſiſſent les meilleurs de nous à part du trouppeau, auſquels ils impriment leurs marques, & les eſtiment dignes d'une propre & particuliere education, les dreſſans non avec reſnes & longes, mais avec la raiſon, par certains ſignes & marques, dont les vulgaires, qui n'ont rien par deſſus le reſte du trouppeau, n'ont aucune cognoiſſance ny experience. Car ny les communs chiens n'entendent les ſignes des veneurs, ny les communs chevaux les ſifflets des eſcuyers, ains ceux qui ont eſté bien dreſſez & appris, qui au moindre ſifflet & houppet du monde, entendent incontinent ce qu'on leur commande, & ſe rangent là où il fault. Ce que Homere meſme ſemble avoir entendu, & cogneu la difference qu'il y a entre nous autres hommes. Car entre les devins il en appelle aucuns οἰωνοπόλους regardeurs d'oyſeaux, autres ἱερεῖς regardeurs de ſacrifices, & les autres, il eſtime qu'ils prediſent & prevoyent les choſes ſecrettes & à advenir, en entendant parler les dieux meſmes,

> Mais Helenus en ſon divin eſprit
> De ces deux Dieux le conſeil bien comprit [1].

Et un peu après,

[1] Iliad. VII, 44.

Je

Je l'ay ouy dire aux dieux immortels.

Car ainſi comme ceux qui ne ſont pas domeſtiques & familiers des roys, princes & capitaines, entendent leurs conſeils & volontez par le moien des ſignes de feu, ou par le ſon des trompettes, mais à leurs plus feaux & familiers ils parlent eux meſmes de vive voix : Auſſi dieu parle à peu de gens & rarement, & au commun des hommes il donne des ſignes, dont eſt compoſée l'art de divination. Car les dieux prennent peu d'hommes en recommandation pour orner ainſi leurs vies, ains ſeulement ceux qu'ils veulent rendre ſingulierement heureux & vrayement divins.

XLII. Mais au reſte les ames delivrées de toute generation, eſtants deſormais de loiſir, libres & deſliées d'avec le corps, deviennent puis après dæmons, qui ont ſoing, cure & ſolicitude des hommes, ſelon que dit Heſiode. Car ainſi comme les champions qui ont autrefois fait profeſſion de la luicte, & des autres exercices du corps, après encore qu'ils ont ceſſé de plus exercer le meſtier pour raiſon de leur vieilleſſe, ne laiſſent pas pourtant du tout le deſir & appétit de gloire, ny l'affection qu'ils ont autrefois euë à leurs corps, ains prennent encore plaiſir à voir les autres jeunes s'exercer, & les encouragent, & s'efforcent encore de courir quant & eulx, Auſſi ceux qui ſont hors des travaux & labeurs

de la vie humaine, pour la vertu de leurs ames devenans dæmons, ne meſpriſent pas totalement ce qui eſt pardeça, ains eſtans favorables à ceulx qui s'eſtudient & aſpirent de parvenir à une meſme fin qu'ils ſont parvenus, & ſe bendans avec eulx, les incitent & exhortent à la vertu, meſmement quand ils les voient jà prochains du but de leur eſperance, s'efforçeans & jà preſque y touchants. Car ceſte divinité de dæmons ne s'accouple pas avec tous hommes : ains tout ainſi comme ceulx qui ſont ſur le bord de la mer ne peuvent faire autre choſe à ceulx qui nagent en haulte mer, encore bien loing de la terre, ſinon que de les regarder, ſans mot leur dire : mais ceulx qui approchent près de la coſte, ils accourent à eulx, & entrans un peu dedans en la mer, ils leur aident & de la voix & de la main, tant que finablement ils les tirent à port de ſalut : Ainſi fait envers nous, Simmias, le dæmon, car ce pendant que nous ſommes plongez & noyez en affaires, & que nous changeons de pluſieurs corps, comme de pluſieurs chariots & voictures, paſſants de l'un en l'autre, il nous laiſſe efforcer de nous meſmes, tirer au collier, & taſcher à nous ſauver, & gaigner le port de nous meſmes : mais quand il y a une ame qui jà par innumerables generations a ſupporté & enduré de longs travaux, & aiant preſque achevé ſa revolution

s'efforce de tout ſon pouvoir, & ahanne alaigrement avec force ſueur, pour taſcher à ſortir dehors, tendant contremont, à celle là dieu permet que ſon propre dæmon luy ſoit en aide, & donne auſſi congé à qui veult des autres de la favoriſer, & l'un en prent l'une, & l'autre l'autre, à ſeconder & aider à ſe ſauver, elle auſſi de ſa part l'eſcoute, pour ce qu'elle approche, & finablement ſe ſauve, mais celle qui n'obeit & n'obtempere pas à ſon dæmon, n'a pas bonne yſſue de ſon faict.

XLIII. Cela dit, Epaminondas me regardant: Il eſt deſormais heure, dit-il, que tu t'en ailles au parc des exercices, Caphiſia, à fin que tu ne failles point à tes compagnons, & ce pendant je feray compagnie, & auray le ſoing de Theanor, prenans congé, quand bon ſemblera, de la compagnie. Je luy reſpondis, faiſons le donc ainſi, mais Theocritus, Galaxidorus & moy, te voulons tenir quelque petit propos. En la bonne heure, qu'ils dient ce qu'ils voudront: & quant & quant ſe levant nous mena au coing où le porticque commance à tourner, & nous l'environnants, taſchions à le perſuader de vouloir participer à l'entrepriſe. Il nous reſpondit qu'il ſçavoit très bien le jour que devoient revenir les bannis, qu'il avoit donné ordre avec ſes amis, qu'ils ſe teinſſent tous preſts avec Gorgidas pour

uſer de l'occaſion, mais qu'il ne feroit mourir pas un citoyen qui ne fuſt condamné par la juſtice, ſi ce n'eſtoit que bien urgente neceſſité le preſſaſt à ce faire : & qu'autrement ſans cela encore eſtoit il expedient & convenable pour le peuple de Thebes, qu'il y euſt quelques uns qui ne fuſſent point coulpables de ce meurtre, & nets de tout ce qui s'excuteroit par voye de faict, d'autant que le peuple en entrera moins en ſouſpeçon, & penſera que nous l'enhortions à ſe ſoublever à toute bonne fin.

XLIV. Nous trouvaſmes bon ſon advis, & luy s'en retourna devers Simmias, & nous deſcendiſmes au parc des exercices, où nous rencontraſmes noz amis, & l'un en prenant l'un, & l'autre l'autre, en l'inſtant luy diſoit ou demandoit aucune choſe, & le preparoit à l'execution de noſtre deſſeing, & là veiſmes Archias & Philippus tous huylez qui s'en alloient au feſtin. Car Phyllidas craignant qu'ils ne feiſſent devant mourir Amphitheus, prit incontinent Archias après qu'il eut reconvoyé Lyſanoridas, & le mettant en eſperance de jouïr de la dame qu'il deſiroit, luy promettant qu'elle ſeroit au feſtin, il feit tant qu'il luy perſuada de ne penſer plus à autre choſe qu'à ſe donner du bon temps, & faire bonne chere avec ceulx qui avoient accouſtumé d'yvrongner & paillarder avec luy.

Le ſoir venu le froid commença à eſtraindre, & ſe leva un vent qui feit que chaſcun ſe retira de meilleure heure en la maiſon, & nous rencontrants Damoclidas, Pelopidas & Theopompus, les receuſmes, & d'autres receurent les autres: car ils ſe diviſerent incontinent qu'ils eurent paſſé le mont de Citheron, & le froid qu'il faiſoit au cœur d'hyver leur donna moien de s'affubler ſans ſouſpeçon le viſage, & paſſer ainſi ſans eſtre deſcouverts à travers la ville. Il y en eut à qui en entrant dedans la porte de la ville, il eſclaira à la main droicte ſans tonnerre, & leur ſembla un bon preſage pour la ſeureté & la gloire, comme ſi cela leur euſt monſtré que leur execution ſeroit heureuſe, ſans danger, & honorable.

XLV. Quand nous fuſmes doncques tous dedans, juſques au nombre de cinquante deux hommes, il ne s'en falloit que deux, comme desjà Theocritus faiſoit un ſacrifice à part en une petite ſallette, nous entendiſmes un grand rabattement, & vint un vallet nous dire que c'eſtoit deux hallebardiers d'Archias qui battoient à la porte, eſtant envoyez à grande haſte devers Charon, & qu'ils commandoient qu'on leur ouvriſt, & ſe courrouçoient de ce que lon demouroit tant: dequoy Charon eſtant troublé, commanda qu'on leur ouvriſt promptement: & luy leur allant au devant avec une couronne ſur

la teſte, comme ayant ſacrifié aux dieux, & eſtant à table, il demanda à ces deux hallebardiers ce qu'ils vouloient. Archias & Philippus, ce dirent ils, te mandent que tu t'en viennes tout de ce pas vers eulx. Charon leur demanda quelle occaſion il y avoit, pourquoy ils le mandoient à ſi grande haſte, & s'il y avoit rien de nouveau : Nous n'en ſçavons rien, dirent ces ſergens, mais que veux tu que nous leur reportions ? Dittes leur que je m'en vois laiſſer ma couronne, & prendre ma robbe pour m'en aller incontinent après vous : car ſi je m'en allois quant & vous, cela pourroit eſtre occaſion de troubler & eſmouvoir quelques uns qui pourroient ſouſpeçonner, que vous me meneriez priſonnier. C'eſt bien dit, reſpondirent les archers, fais le ainſi : car auſſi bien nous fault il aller porter quelque mandement des ſeigneurs aux ſoldats qui ſont de garde. Ainſi s'en allerent les hallebardiers. Charon retournant devers nous, nous dit ces nouvelles, qui nous meirent tous en grand effroy, penſans pour vray que nous fuſſions deſcouverts, & en ſouſpeçonnoient la plus part Hippoſthenidas, aiant taſché à empeſcher & deſtourner le retour des bannis, leur envoyant au devant Chlidon, & voiant qu'il avoit failly à ce deſſein, qu'il eſtoit vrayſemblable, que de peur il eſtoit allé reveler & deſcouvrir noſtre conſpiration, quand il avoit veu la choſe

reduitte au poinct du peril : car il n'eſtoit point venu avec les autres en la maiſon où nous eſtions tous aſſemblez, & brief il n'y avoit celuy qui ne jugeaſt qu'il eſtoit un traiſtre meſchant. Toutefois nous eſtions tous d'advis qu'il falloit que Charon allaſt où il eſtoit mandé, & qu'il obeiſt aux magiſtrats qui l'avoient envoyé querir. Et luy faiſant venir ſon fils, Archidamus, qui eſtoit le plus beau qui fuſt en toute la ville de Thebes, de l'aage environ de quinze ans, fort laborieux & affectionné aux exercices de la perſonne, plus hault & plus fort que nul autre garçon de ſon aage. Si nous dit, Seigneurs, je n'ay que ceſt enfant ſeul, & l'aime, comme vous pouvez penſer, je le vous livre entre voz mains, vous priant au nom de tous les dieux & de tous les dæmons, que ſi vous trouvez qu'il y ait aucun tour de male foy en moy vers vous, vous le faciez mourir, & ne luy pardonnez point. Au demourant je vous ſupplie, vaillans hommes, preparez vous bien alencontre de ce feſtin des tyrans, n'abandonnez pas laſchement à faulte de cœur voz corps à outrager & perdre à ces villains meſchans, ains en faittes la vengeance, gardans voz courages invincibles à voſtre patrie. Ainſi que Charon nous diſoit ces paroles, il n'y eut celuy de nous qui ne priſaſt grandement ſa magnanimité, & ſa loyale preudhommie, mais nous

nous courrouceaſmes de ce qu'il avoit doubté que nous euſſions deffiance de luy, & luy diſmes qu'il nous emmenaſt ſon fils. Et en toute ſorte, ce dit Pelopidas, tu n'as fait ſagement pour nous, que tu ne l'as envoyé devant en quelque autre maiſon : car quel beſoing eſt il qu'il periſſe ou ſoit en peril s'il eſt trouvé parmy nous ? Et encore eſt il temps de l'en envoyer, à celle fin que ſi d'adventure il nous advient quelque meſchef, il demeure, pour un jour cy après faire la vengeance des tyrans. Il ne ſera pas ainſi, dit Charon, car il demeurera icy avec nous, & courra la meſme fortune que nous : car il ne ſeroit pas honneſte de le laiſſer en la main de noz ennemis. Et pour ce, mon fils, ayes bon cueur, plus ferme que ton aage ne porte, eſſayant de ces hazards & travaux neceſſaires, avec pluſieurs bons & vaillans citoyens pour la liberté & la vertu. Et nous avons encore bien bonne eſperance que le faict nous reüſſira, & qu'il y a quelque dieu qui regarde & prend en protection ceux qui travaillent pour la juſtice. Il y eut pluſieurs à qui les larmes vindrent aux yeulx en oyant dire de telles paroles à Charon, mais luy inflexible ſans s'attendrir le cœur, les yeulx ſecs, conſigna ſon fils entre les mains de Pelopidas, ambraſſant chaſcun de nous, en nous touchant en la main, & nous donnant courage s'en alla vers la porte.

Et encore euſſiez vous plus admiré la gayeté, la conſtance & fermeté de ſon fils, comme un nouveau Neoptolemus, ſans pallir ny muer de couleur pour quelque danger qu'il y euſt, ny s'eſtonner de rien, au contraire il tira du fourreau l'eſpée de Pelopidas, & regarda ſi elle trenchoit bien.

XLVI. En ces entrefaittes vint devers nous Diotonus, l'un des amis de Cephiſodorus, avec ſon eſpée, armé d'une bonne cuiraſſe ſoubs ſa robbe, lequel aiant entendu que Charon avoit eſté mandé par Archias, blaſma noſtre longue attente, & nous encouragea d'aller promptement aux maiſons des tyrans : Car en ce faiſant, dit-il, nous les previendrons : ſinon, encore vault-il mieulx que nous les combattions dehors, ſeparez les uns des autres, & non tous en foule, que d'attendre renfermez dedans une maiſon, que les ennemis nous y viennent coupper à tous la gorge, ou nous prendre comme une ruchée d'abeilles. Auſſi nous preſſoit Theocritus le devin, diſant que les ſignes des ſacrifices eſtoient bons & ſalutaires, nous promettant toute ſeureté. Parquoy nous commenceaſmes tous à prendre noz armes & à nous preparer, quand Charon retourna avec un bon & joyeux viſage, en riant, & nous regardant tous en la face, diſant que nous euſſions bon courage, par ce qu'il n'y avoit point de danger, & que noſtre affaire eſtoit fort

bien acheminé : Car Archias & Philippus ſi toſt qu'ils ont entendu que je venois à leur mandement, eſtants jà demy yvres, ne ſe pouvans pas preſque ſouſtenir tant ils ont beu, ſe ſont à grand' peine levez de la table & venus à la porte de la ſalle. Archias a commancé à me dire, Nous entendons, Charon, que les bannis ſont en ceſte ville cachez, y eſtants entrez à cachettes. Et moy faiſant de l'esbahy : Et où dit-on qu'ils ſont, dis-je ? Nous ne ſçavons, dit Archias, & c'eſt pourquoy nous t'avons mandé que tu vinſſes devers nous, ſi d'adventure tu en avois point ouy dire quelque choſe de plus certain. Et moy demourant comme tout eſtonné, un peu d'eſpace penſif, diſcourus en moy-meſme que ce devoit eſtre quelque deſcouverture incertaine qui leur avoit eſté faitte, & que ce ne devoit avoir eſté pas un de ceulx qui ſceuſſent l'entrepriſe qui la leur euſt deſcouverte, par ce qu'ils n'ignoroient pas la maiſon où ils ſe devoient aſſembler, & qu'il falloit que ce fuſt quelque indice incertain, ou quelque bruit de ville qui fuſt venu juſques à leurs aureilles. Si luy dis, que du vivant d'Androclides nous avions bien ſouvent ouy pluſieurs tels bruits & propos vains, qui avoient couru par la ville, mais maintenant je n'ay rien entendu ny ouy de ſemblable : toutefois j'iray m'en enquerir ſi tu veux, Archias, & ſi j'en

trouve quelque choſe d'importance je le vous viendray dire. C'eſt bien dit, ce dit Phyllidas, ne laiſſe rien à rechercher & enquerir diligemment pour ces ſeigneurs, Charon : car il eſt bon de ne rien meſpriſer, ains prendre garde à tout, & avoir l'œil au guet : c'eſt une belle & bonne choſe que la prevoyance, & d'eſtre tousjours à l'herte. Aiant dit cela, il a pris Archias, & la ramené en la ſalle, où ils ſont tous. Et pour ce n'attendons plus, mes amis, ains après avoir fait noz prieres aux dieux de nous eſtre en aide, allons nous en. Charon aiant dit cela, faiſons chaſcun prieres aux dieux, & nous entredonnons congé l'un à l'autre.

XLVII. Il eſtoit l'heure juſtement que chaſcun a accouſtumé d'eſtre à table pour ſouper, & le vent croiſſant avoit amené un peu de neige, tombant avec un peu de pluye, tellement qu'il n'y avoit perſonne par les ruës quand nous paſſaſmes. Ceulx doncq qui avoient eſté ordonnez pour aller alencontre de Leontidas & Hypatas, qui demouroient l'un auprès de l'autre, ſortirent en robbes, n'aiants autres armes que chaſcun leurs eſpées, & eſtoient Pelopidas, Damoclidas & Cephiſodorus, mais Charon, Melon, & les autres ordonnez pour aſſaillir Archias, avoient leur devant de cuiraſſes, & ſur leurs teſtes de grands chappeaux de branches de pin & de ſapin,

aucuns d'eulx aiants des cottes de femmes veſtues, contrefaiſans les yvrongnes, comme s'ils fuſſent venus en mommon avec ces femmes. Et qui pis eſt, Archidamus, la fortune egalant la laſcheté & beſtiſe de noz ennemis à noz hardieſſes & à noz preparatifs, & aiant diverſifié noſtre entrepriſe dès le commancement, de très dangereux entremets, ſe rencontra encore ſur le poinct meſme de l'execution, là où elle apporta le travail d'un très ſoudain, très dangereux & inſpéré accident : car comme Charon, après avoir parlé à Archias & à Philippus, s'en fuſt revenu à la maiſon, & nous diſpoſaſt en ordre pour aller executer noſtre entrepriſe, il arriva une miſſive qui venoit d'icy, eſcripte par Archias le ſouverain presbtre, à Archias ſon hoſte & ancien amy, laquelle luy declaroit, comme il eſt vrayſemblable, le retour des bannis, & la ſurpriſe qu'ils devoient executer, la maiſon où ils s'eſtoient aſſemblez, & ceux qui eſtoient de leur ligue & intelligence. Mais Archias eſtant desjà tout eſtourdy de vin, & tout tranſporté du deſir & de l'attente des femmes qu'il attendoit, encore que le meſſager luy diſt que c'eſtoit pour affaires de conſequence qu'elles eſtoient eſcrittes, il prit bien les lettres, mais il reſpondit, A demain les affaires : & meit les lettres deſſoubs ſon oreillier, & demandant ſa couppe commanda

qu'on luy verſaſt à boire, envoyant Phyllidas à toute heure veoir ſi ces femmes venoient point. Ceſte eſperance entretenant ainſi le feſtin nous arrivaſmes là deſſus, & paſſaſmes à travers les ſerviteurs juſques à la ſalle, là où nous nous arreſtaſmes un peu à la porte, conſiderans chaſcun de ceux qui eſtoient à la table. Or la veuë des chappeaux que nous avions ſur les teſtes, & les robbes de femmes veſtues, les abuſa un peu à noſtre arrivée, de maniere qu'il y eut un peu de ſilence, juſques à ce que Melon le premier mettant la main à l'eſpée ſe rua à travers la ſalle. Et Cabirichus, qui eſtoit prevoſt de la febve, le prit par le bras, ainſi qu'il paſſoit au long de luy, en s'eſcriant : Eſt-ce pas cy Melon Phyllidas? Melon ſecoua ſa priſe en deſguainant ſon eſpée quant & quant, & courant ſus à Archias, qui ſe cuidoit lever, ne ceſſa de le frapper à coups d'eſpée, juſques à ce qu'il l'euſt rendu mort. Charon auſſi toſt frappa Philippus ſur le col, lequel ſe couvroit & targeoit des pots qui eſtoient ſur la table, juſques à ce que Lyſitheus vint du coſté de la table, qu'il renverſa par terre, & par deſſoubs le tua. Quant à Cabirichus, nous l'adouciſſions & l'admoneſtions de ne ſe mettre point en effort de ſecourir des tyrans, ains de taſcher avec nous à delivrer la patrie de tyrannie, luy qui eſtoit ſainct & conſacré pour le bien & le ſalut

du public : mais n'eſtant pas aiſé à ramener à la raiſon, & à ce qui luy eſtoit plus expedient, à cauſe qu'il eſtoit à demy yvre, tout branſlant en doubte il ſe leva de ſa place, & nous preſenta le fer de ſa javeline, laquelle par la couſtume du païs les prevoſts portent tousjours quant & eux : je la pris par le milieu, & la levay deſſus ma teſte, luy criant qu'il la laſchaſt, & qu'il ſe ſauvaſt, ou qu'il ſeroit tué. Mais en ces entrefaittes Theopompus qui eſtoit à coſté approchant de luy, luy donna de l'eſpée à travers le corps, en luy diſant, Demeure giſant icy avec ceux à qui tu as ſervy de flatteur : car il ne t'appartient pas d'eſtre couronné, eſtant la ville de Thebes libre, ny de faire plus ſacrifice aux dieux, devant leſquels tu as maudit ton païs, quand tu as ſouvent fait prieres pour la proſperité de ſes ennemis. Cabirichus eſtant tombé mort, Theocritus qui eſtoit aſſiſtant amaſſa la javeline ſacrée, & la retira hors du ſang : & cela fait, nous tuaſmes encore quelque peu de leurs ſerviteurs, qui s'oſerent mettre en defenſe, mais ceux qui ſe teindrent quoy, nous les enfermaſmes dedans la ſalle, ne voulans pas qu'en ſortant ils allaſſent publier par toute la ville ce qui avoit eſté fait, avant que nous ſceuſſions comment il eſtoit allé des autres. Et en eſtoit allé en ceſte ſorte.

XLVIII. Pelopidas & ſa ſuitte vindrent à la

porte de Leontidas, où ils battirent tout bellement, & au ſerviteur qui demanda de dedans qui c'eſtoit, ils dirent que c'eſtoient des lettres de Calliſtratus que lon apportoit d'Athenes à Leontidas. Le ſerviteur l'alla dire à ſon maiſtre, qui luy commanda d'ouvrir, & oſter la barre : mais ſi toſt que la porte fut un peu entrebaillée, ſe ruans dedans en foule ils renverſerent par terre le ſerviteur, & paſſant à travers la court allerent droit à la chambre de Leontidas, qui ſe doubta incontinent de ce que c'eſtoit : ſi deſguaina ſon eſpée & ſe meit en defenſe, eſtant bien homme injuſte & tyrannique, mais fort & robuſte de corps, & magnanime de courage, toutefois il oublia de tuer la lumiere & eſtaindre ſa lampe, pour en tenebres ſe couler à travers ceux qui luy couroient ſus, mais eſtant veu par eux à la lumiere de ceſte lampe, ſi toſt que la porte fut ouverte il donna un coup d'eſpée dedans le flanc à Cephiſodorus, & puis s'attacha à Pelopidas qui eſtoit le ſecond, criant & appellant ſes ſerviteurs à l'aide, mais Samidas avec d'autres les engarderent d'y aller, avec ce qu'ils n'oſerent pas ſe hazarder de venir aux mains contre des plus nobles citoyens de la ville. Si y eut là une rude eſcrime à outrance entre Pelopidas & Leontidas, dedans la porte meſme de la chambre qui eſtoit eſtroitte, eſtant tombé

entre eux deux Cephiſodorus tirant aux traicts de la mort, de maniere que les autres ne pouvoient ſecourir Pelopidas, tant qu'à la fin le noſtre aiant receu une petite bleceure en la teſte, & en aiant donné pluſieurs à Leontidas, il en tomba par terre, & fut tué deſſus le corps de Cephiſodorus, lequel eſtoit encore tout chaud, car il veit tumber ſon ennemy, & donna la main à Pelopidas, & dit adieu à tous les autres compagnons, & puis rendit l'ame tout joyeux & content. Après qu'ils eurent fait là ils s'en allerent de ce pas trouver Hypates, & leur eſtant auſſi la porte ouverte, ils le tuerent, ainſi qu'il ſe penſoit ſauver, fuyant par deſſus les tuiles chez ſes voiſins, puis de là retournerent nous trouver, & nous trouverent dehors au long du portique.

XLIX. Ainſi après nous eſtre embraſſez les uns les autres, & avoir un peu parlé enſemble, nous nous en allaſmes droit aux priſons, là où Phyllidas appellant par ſon nom le geolier, celuy qui avoit charge des priſonniers: Archias, dit il, & Philippus te mandent, que tu leur amenes promptement en diligence Amphitheus. Le geolier conſiderant l'importunité de l'heure, & que la parole de Phillidas n'eſtoit point bien raſſiſe, ains qu'il eſtoit encore tout bouillant & émeu du combat paſſé, ſe doubtant de l'eſcarmouche: Quand

Quand eſt-ce, dit-il, qu'on a jamais veu, que les capitaines envoyaſſent querir à telle heure un priſonnier? Et quand par toy? Et quelle enſeigne de par eux m'apportes tu? Comme ce geolier luy tenoit ces propos, il luy donna d'une javeline de barde, qu'il tenoit en ſa main, au travers du corps, & le jetta mort par terre, ce meſchant homme là, que pluſieurs femmes foulerent aux pieds le lendemain, & luy cracherent au viſage. Et nous rompans les portes de la priſon appellaſmes par ſon nom le premier Amphitheus, & puis les autres, ſelon que chaſcun de nous avoit plus d'amitié ou de familiarité avec eux: & eux entendans noz voix, ſe leverent incontinent de deſſus leurs palliſſades ſur pieds, tirans bien aiſes leurs chaines après eux: les autres aiants les pieds dedans des ceps leur tendoient les mains, & nous prioient que nous ne les laiſſiſſions point là.

L. Ainſi que nous les deſtachions, pluſieurs des voiſins qui avoient entendu le bruit accouroient desjà, & eſtoient bien joyeux, & les femmes, ſelon que chaſcune avoit entendu de ceux qui leur appartenoient, ne ſe contenans pas ès mœurs & couſtumes des Thebains, s'en couroient les unes vers les autres, & en demandoient des nouvelles à ceux qu'elles rencontroient par les rues: les autres trouvans ou

leurs peres ou leurs marits, les ſuivoient, & perſonne ne les en gardoit : car la pitié & commiſeration qu'on en avoit, leurs larmes, leurs prieres & ſupplications eſtoient de grande efficace & de grand amour à ceſt effect.

LI. Les choſes eſtants en tel eſtat, entendant qu'Epaminondas & Gorgidas, avec leurs amis, eſtoient desjà aſſemblez dedans le temple de Minerve, nous nous en allaſmes droit à eux, & y vindrent auſſi pluſieurs gens de bien & d'honneur de la ville, y affluant tousjours de plus en plus grand nombre. Et après que lon leur eut conté comme tout eſtoit paſſé, & prié de nous vouloir aider & achever le demourant, en ſe rendans ſur la place, tous enſemble, incontinent ils crierent à ceux de la ville, Liberté, Liberté, & diſtribuerent des armes à ceux qui ſe venoient joindre à eux, qu'ils prenoient dedans les temples, qui eſtoient tous pleins de deſpouilles de toutes ſortes, gaignées ſur les ennemis, & en prenoient auſſi dedans les boutiques des fourbiſſeurs & armeuriers voiſins. Auſſi y vint Hippoſthenidas avec ſes amis & ſes ſerviteurs, amenant outre quant & ſoy des trompettes, qui eſtoient d'adventure venus pour ſervir à la feſte d'Hercules, incontinent les uns ſonnerent l'alarme ſur la place, les autres aux autres endroits de la ville de tous coſtez pour

eſtonner les ennemis, comme eſtant toute la ville revoltée contre eux, leſquels faiſant encore de la fumée, pour n'eſtre point apperceus, s'enfuyoient dedans le chaſteau de la Cadmée, attirants après eulx ceulx que lon appelloit les Meilleurs, qui avoient accouſtumé de faire toute la nuict un corps de garde par dehors alentour de la Cadmée. Les capitaines qui eſtoient au chaſteau voiants leurs gents ſe ruer ainſi à la foule & en grand effroy au dedans, & nous ſur la place en armes n'y aiants en toute la ville endroit aucun qui fuſt quoy, ains l'alarme eſtant par tout, & le bruit, & tumulte en montant contremont, ils ne furent pas d'advis de deſcendre, encore qu'ils fuſſent juſques au nombre environ de cinq mille, craignans le danger, ains prirent leur excuſe ſur l'abſence du capitaine Lyſanoridas, qui s'eſtoit tousjours tenu avec eux juſques à ce jour là : ce fut pourquoy depuis les Lacedæmoniens trouvants moien de l'avoir par argent de Corinthe, là où il s'eſtoit retiré, le feirent mourir. Mais lors nous rendans par compoſition le chaſteau de la Cadmée, ils s'en allerent, bagues ſauves, avec leurs gents de guerre.

QUE LES STOIQUES DISENT DES CHOSES PLUS ESTRANGES QUE NE FONT LES POETES [1].

On reprend Pindare de ce qu'il feint par trop eſtrangement, hors de toute veriſimilitude, que Cæneus eſtoit ſi dur que ſa peau ne pouvoit eſtre entamée par aucun ferrement, & que, ſans eſtre blecé, il fut enfondré dedans la terre, comme il dit,

D'un roide pied fendant la terre.

Mais ce Lapithe icy, c'eſt à dire, ce ſage des Stoïques, forgé d'une impaſſibilité, comme d'un metal plus dur que diamant, n'eſt pas tel qu'il ne ſoit bien quelquefois blecé, quelquefois malade, & quelquefois attainct de douleur : & toutefois, comme ils diſent eulx il eſt tousjours ſans peur, ſans triſteſſe, il ne peut eſtre vaincu ne forcé, ſi bien on le navre, que lon luy face tous les maux du monde, que lon le tourmente, que lon luy ſaccage & deſtruiſe ſon païs devant ſes yeux, & autres telles calamitez. Le Cæneus de Pindare, encore qu'il ſoit aſſené de coups

[1] Ce petit Traité eſt une vraie déclamation contre la ſecte des Stoïciens.

de traict, pour cela n'en eſt point blecé : mais le ſage des Stoïques, encore qu'on le tienne enfermé, il n'eſt point pour cela privé de ſa liberté : qu'on le jette du hault en bas d'un precipice, il n'eſt point forcé : qu'on luy donne la gehenne, il n'eſt point tourmenté : que lon le bruſle, on ne luy fait point de mal : encore qu'il tombe en luictant, il eſt invincible : qu'on l'environne de muraille, il n'eſt point pourtant aſſiegé : qu'il ſoit vendu par les ennemis, ſi eſt il imprenable, reſemblant proprement à ces navires qui ont ces belles inſcriptions en pouppe, Heureuſe navigation, ou Provoyance ſalutaire, ou Remede contre tous dangers, & neantmoins elles ſont tourmentées en mer, & quelquefois froiſſées contre un rocher, & enfoncées juſques au fond de la mer. Iolaüs, ainſi comme le poëte Euripides feint, par la priere qu'il feit aux dieux, devint ſoudainement de vieil, imbecille & decrepité qu'il eſtoit, jeune, diſpos & gaillard pour combattre : auſſi le ſage des Stoïques eſtant hier malheureux & meſchant, au jourd'huy ſe trouvera tout ſoudain changé en homme de bien & vertueux, & deviendra de ridé, paſle, maigre & deffait vieillard, comme dit Æſchylus,

De mal de reins griefvement travaillé,
Et de douleurs tendu & tenaillé,

jeune, beau, diſpos, plaiſant & agreable aux hommes & aux dieux. Minerve, ainſi que dit Homere, oſta à Ulyſſes ſes rides, ſa teſte chauve & ſa laideur, à fin qu'il apparuſt beau : mais le ſage de ceux icy, encore que la vieilleſſe ne ſe parte point de ſon corps, ains au contraire qu'elle y adjouſte & augmente toutes incommoditez, demourant boſſu, ſi ainſi ſe rencontre, beſgue, boiteux & edenté, n'eſt pour cela laid, ne difforme, ne contreſaict. Et comme lon dit que les eſcarbots fuyent les bonnes & doulces odeurs, & cherchent les puantes, auſſi l'amour des Stoïques s'attachant aux plus laids & plus difformes, après les avoir par leur ſapience tournez en toute venuſté & beauté, ſe depart d'avec eux. Chez les Stoïques, qui le matin à l'adventure eſtoit très meſchant, le ſoir ſera devenu très homme de bien, & qui s'allant coucher eſtoit fol, ignorant, outrageux, intemperant, ou bien eſclave, pauvre & indigent, le lendemain ſe levera roy, riche, bien heureux, chaſte, juſte, ferme & conſtant, non point ſubject à varieté d'opinions, non qu'il ait ſoudainement fait barbe ne poil en un corps jeune & tendre, mais bien aiant engendré en une ame debile & molle, effeminée & inconſtante, un entendement parfaict, une ſouveraine prudence, une diſpoſition egale aux dieux, une ſcience cer-

taine ſans branlement d'opinions, & une habitude immuable, non que premierement la meſchanceté qu'il avoit s'en ſoit allée petit à petit; mais tout ſoudain eſtant devenu d'une très mauvaiſe beſte un demy Dieu, un dæmon, ou un Dieu tout entier. Car depuis qu'ils ont pris la vertu en l'eſchole Stoïque, ils peuvent dire,

> Ce que voudras demande par ſouhait,
> Incontinent il t'adviendra tout fait.

Ceſte vertu leur apporte richeſſe, elle meine quant & ſoy une royauté, elle donne bonne fortune, elle rend les hommes bien-heureux, n'aians beſoing de rien, contents de ſoy, encore qu'ils n'aient pas une ſeule drachme d'argent en leur maiſon. Les fables des poëtes ſont controuvées avec plus de raiſon, car jamais elles n'abandonnent Hercules en neceſſité de vivres ou d'aucunes choſes neceſſaires, ains ſemble qu'il y a tousjours une vive ſource quant & luy, dont il en coule à foiſon pour luy, & pour ceux de ſa compagnie. Mais celuy qui a une fois appris la chevre Amalthée, & la corne d'abondance des Stoïques, il eſt incontinent riche, & ſi mendie ſa vie des autres : il eſt roy, & ſi enſeigne pour de l'argent à coudre & deſcoudre des ſyllogiſmes : luy ſeul poſſede tout, & ſi paye le louage de ſa maiſon, il achepte ſon

pain avec de l'argent qu'il emprunte à uſure bien ſouvent, ou qu'il demande à ceux qui n'en ont point. Il eſt bien vray que le roy d'Ithacque Ulyſſes demande bien l'aumoſne, mais c'eſt pource qu'il ne veult pas qu'on le cognoiſſe, & contrefaict le beliſtre miſerable le plus qu'il peult. Mais celuy qui eſt yſſu de l'eſchole Stoïque, criant à pleine teſte, C'eſt moy ſeul qui ſuis roy, C'eſt moy ſeul qui ſuis riche, ſe fait ſouvent voir aux portes & huys d'autruy diſant,

A Hipponaux donnez un veſtement,
Car de froidure il tranſit durement,
Clacque des dents & branle des machoires.

SOMMAIRE

DES CONTREDITS

DES PHILOSOPHES STOIQUES.

Leur conduite dément leurs diſcours. II. *Preuves de cette aſſertion dans la conduite d'un des chefs des Stoïciens.* III. *Dans celle de tous ceux d'entr'eux qui ſe mêlent des affaires du gouvernement.* IV. *Dans leur facilité à quitter leur propre pays.* V. *Dans les hommages qu'ils rendent aux Dieux.* VI. *Ils ſe contrediſent également dans les idées qu'ils ſe font des vertus.* VII. *Dans leur maniere de juger des différens entre deux partis.* VIII. *Dans l'ordre qu'ils veulent qu'on obſerve pour acquérir des connoiſſances.* X. *Dans leur opinion ſur l'art de quelques-uns à ſoutenir le pour & le contre.* XI. *Dans leur maniere de préſenter le pour & le contre.* XII. *Dans l'idée qu'ils ſe font de l'objet de la loi ;* XIII. *De la convenance des choſes par rapport aux hommes plus ou moins ſenſés.* XIV. *Du vice & de la vertu.* XVII. *Ils reprochent aux autres les principes qu'ils prêchent eux-mêmes.* XVIII. *Ils ſe contrediſent ſur l'objet de la juſtice divine.* XIX. *Au ſujet, de la juſtice & de la volupté.* XX. *De la définition de l'injuſte d'après Platon.* XXI. *De*

l'utilité de leurs propres principes de morale. XXII. *Dans l'idée qu'ils ſe font, de l'infelicité & du vice.* XXIII. *Des choſes indifférentes.* XXIV. *De la différence entre les vertus & les vices.* XXV. *Du ſage par rapport aux affaires publiques.* XXVI. *Des gains permis au ſage.* XXVII. *De l'uſage de la volupté.* XXVIII. *Des ouvrages de la nature.* XXIX. *De la conformité de nos actions avec la vie des bêtes brutes.* XXX. *De la détermination de la volonté quand il s'agit de choiſir entre deux choſes.* XXXI. *De la dialectique de Platon.* XXXII. *De l'envie.* XXXIII. *Du bonheur conſidéré quant à ſa durée.* XXXIV. *De l'union des vices & des vertus.* XXXV. *De la rhétorique.* XXXVI. *De la nutrition.* XXXVII. *Des principaux biens.* XXXVIII. *De la ſource des miſeres & calamités des hommes.* XXXIX. *De l'action de Dieu ſur les créatures.* XLIV. *De la génération des Dieux.* XLV. *De leur nourriture.* XLVI. *De leur bonheur.* XLVII. *De la génération de l'ame.* XLIX. *De la nature de l'air & du feu.* L. *Du lieu du monde.* LIII. *Du poſſible.* LIV. *Des effets du caprice & de l'imagination, conſidérés par rapport à la fatale deſtinée.*

LES CONTREDICTS DES PHILOSOPHES STOIQUES[1].

En premier lieu je voudrois que lon veiſt une conformité & accord entre les opinions & les vies des hommes : car il n'eſt pas tant neceſſaire que l'orateur & la loy, comme dit Æſchines, ſonnent une meſme choſe, comme il eſt requis que la vie d'un philoſophe ſoit conforme & conſonante avec ſa doctrine & ſa parole. Car la parole du philoſophe eſt une loy volontaire & particuliere qu'il s'impoſe à ſoy meſme, s'il eſt ainſi qu'ils eſtiment que la philoſophie ſoit, comme elle eſt, profeſſion de choſe ſerieuſe, grave & de très grande importance, non pas un jeu ny un cacquet mis à la volée au vent, pour en acquerir honneur ſeulement. Or eſt il que nous voions que Zenon luy meſme a eſcript beaucoup, ainſi que le papier endure tout, & Cleanthes auſſi, mais Chryſippus en-

[1] Plutarque s'attache particulièrement dans ce Traité à relever les contradictions du ſtoïcien Chryſippe. Ces queſtions polémiques ſeroient bien peu intéreſſantes pour nous, à la diſtance où nous ſommes des tems de Plutarque, ſi on n'y retrouvoit pas le même cercle d'opinions oppoſées, où s'agite continuellement l'eſprit humain, & le ton de controverſe des anciens philoſophes, qui mérite d'être comparé avec celui de nos philoſophes & de toutes nos écoles. Voyez les Obſervations.

core davantage, touchant le gouvernement de la choſe publique, touchant le commander & obeir, touchant le juger, plaider & advocaſſer : mais en la vie de pas un d'eulx, vous ne trouverez qu'ils aient jamais eſté ny capitaines, ny legiſlateurs, ny ſenateurs, ny conſeillers, ou orateurs plaidans devant les juges, ny qu'ils aient eſté en aucune guerre, portants les armes pour la defenſe de leur païs, qu'ils aient eſté en quelque ambaſſade, qu'ils aienr fait quelque liberalité au public, ains ont demouré toute leur vie, (qui n'a pas eſté courte, mais fort longue, en païs eſtranger hors du leur, aiants gouſté de l'aiſe du repos, comme des Aliſes des Lotophages, que dit Homere [1], à eſcrire, à diſputer, & à ſe pourmener : par où il appert manifeſtement qu'ils ont veſcu plus toſt ſelon que les autres diſent & eſcrivent, que ſelon ce qu'eulx meſmes jugent & confeſſent eſtre leur devoir, aiants paſſé tout le cours de leur vie au repos qu'Epicurus & Hieronymus louënt & recommandent tant.

II. Qu'il ſoit ainſi, Chryſippus luy meſme en ſon quatrieme livre de la diverſité des Vies eſcrit, que la vie des ſcholaſtiques, c'eſt à dire des gens d'eſtude oyſeux, ne differe en rien de celle

[1] Grec : En pays eſtranger hors du leur retenus par le goût du repos, comme on l'étoit autrefois par le lotus, & ſe livrant uniquement à. . . .

des voluptueux : mais il vault mieulx alleguer ſes propres termes : « Ceulx, dit-il, qui pen-
» ſent que la vie ſcholaſtique & oyſeuſe con-
» viene principalement aux philoſophes, s'abu-
» ſent dès le commancement, cuidants qu'il faille
» philoſopher par maniere de paſſe-temps, ou
» pour quelque autre choſe ſemblable, & uſer
» ainſi tout le cours de ſa vie à l'eſtude des
» lettres, c'eſt à dire, pour le declarer aperte-
» ment, vivre à ſon aiſe & joyeuſement. Et n'eſt
» pas ceſte opinion fort cachée, ny diſſimulée :
» car pluſieurs le diſent tout clairement, & plu-
» ſieurs un peu plus obſcurement ». Mais qui eſt celuy qui ſoit plus envieilly en telle vie oyſeuſe que Chryſippus, que Cleanthes, que Diogenes, que Zenon & Antipater ? Leſquels ont abandonné leur païs, encore qu'ils n'euſſent occaſion quelconque de s'en plaindre, ains ſeulement, à fin qu'ils paſſaſſent leur vie plus doulcement en repos, & ſur le baudrier, comme lon dit, c'eſt à dire en plein loiſir, à diſputer & à eſtudier. Qu'il ſoit vray, Ariſtocreon diſciple & familier de Chryſippus, luy aiant fait dreſſer une ſtatue de bronze, y eſcrivit ces vers :

Ceſte ſtatue Ariſtocreon meit
A Chryſippus lumiere des Stoïques,
Le fer trenchant des nœuds Academiques.

Voylà doncq quel a eſté Chryſippus le vieil, celuy

qui loüe la vie des roys, & de ceulx qui verſent en l'adminiſtration de la choſe publique, celuy qui eſtime qu'il n'y ait point de difference entre la vie ſcholaſtique & oyſeuſe, & la voluptueuſe.

III. Mais ceux d'entre eulx qui s'entremettent d'affaires, repugnent encore plus que luy aux reſolutions de leur ſecte. Car ils exercent des magiſtrats, ils ſont juges, ils ſont ſenateurs, ils vont au conſeil, ils font des loix, ils puniſſent les mal-faicteurs, ils recompenſent & honorent ceux qui font bien, comme eſtants villes celles où ils s'entremettent du gouvernement, comme eſtants ſenateurs, conſeillers & juges, ceulx qui ſont legitimement eſleus à tels offices par le ſort ou autrement, & comme eſtants capitaines ceulx que les citoiens tiennent pour tels, & comme eſtants vrayes loix celles de Solon, de Lycurgus & de Cliſthenes, leſquels toutefois ils maintiennent avoir eſté fols & mauvais : parquoy encore en ſe meſlant des affaires, ils ne laiſſent pas de ſe contrarier à eux meſmes, & contredire leur doctrine.

IV. Et puis Antipater au livre, De la diſſenſion d'entre Cleanthes & Chryſippus, eſcrit que Zenon & Cleanthes ne voulurent oncques eſtre faits citoiens d'Athenes, de peur qu'il ne ſemblaſt qu'ils feiſſent tort & injure à leur propre païs. Or ſi ceux là firent bien, il n'y a que tenir

que Chryſippus n'ait mal fait en ſe faiſant enroller & immatriculer au nombre des citoiens d'Athenes : toutefois je ne me veux point arreſter à le diſcoutir plus avant pour ceſte heure, mais bien dis je, qu'il y a une grande & merveilleuſe repugnance en leurs faicts, de conſerver en leur païs le nom tout nud de patrie, & ce pendant luy oſter la preſence de leurs perſonnes & de leurs vies, en s'en allant ailleurs demourer ſi loing en eſtrange terre, qui eſt tout ne plus ne moins que ſi quelqu'un laiſſant & abandonnant ſa femme legitime, s'en alloit habiter avec une autre, qu'il couchaſt ordinairement avec elle, & luy feiſt des enfants, ſans que toutefois il la vouluſt eſpouſer, ne paſſer contract de mariage, de peur qu'il ne feiſt tort & injure à ſa premiere. Et puis Chryſippus au traitté qu'il a fait, De la retorique, eſcrivant ainſi, que le ſage harenguera en public, & s'entremettra des affaires, comme ſi la richeſſe, l'autorité & la ſanté eſtoient choſes bonnes, confeſſe par là, que ſes preceptes & reſolutions induiſent les perſonnes à ne ſortir point de leurs maiſons, & à ne ſe point entremettre d'affaires, & par conſequent que leurs doctrine & preceptes ne ſe peuvent accommoder à l'uſage, ny eſtre convenables aux actions de la vie humaine.

V. Davantage, c'eſt un des arreſts donné par

Zenon, qu'il ne fault point baſtir de temples aux dieux, d'autant que le temple n'eſt point choſe ſaincte, ne qui ſoit grandement à eſtimer, attendu que c'eſt ouvrage de maſſons & manœuvres, & que nul ouvrage de telle maniere de gens ne peult eſtre de grand pris. Et ce pendant ceulx qui advouënt & approuvent celà comme ſagement dit, ſe font neantmoins recevoir en la religion des myſteres : ils montent au chaſteau où eſt le temple de Minerve, ils adorent les images des dieux, ils ornent de feſtons & de couronnes les temples qui ſont ouvrage de maſſons & de manœuvres, & toutefois ils penſent que les Epicuriens, qui nient que les dieux s'empeſchent du gouvernement des choſes humaines, ſe refutent eulx meſmes, quand ils leur ſacrifient, & eulx meſmes ſont encore mieulx refutez, quand ils ſacrifient aux dieux dedans les temples, & ſur les autels, leſquels ils maintiennent ne devoir point eſtre, ny que lon n'en doit point baſtir.

VI. Zenon met pluſieurs vertus ſelon leurs differences, (comme auſſi fait Platon,) Prudence, Force, Temperance, Juſtice & autres, diſant qu'elles ſont bien de faict inſeparables, mais neantmoins diverſes & differentes de raiſon, & neantmoins en les definiſſant les unes après les autres, il dit, que la Force eſt prudence en ce qu'il

qu'il faut executer, Juſtice prudence en ce qu'il faut diſtribuer, comme ſi ce n'eſtoit qu'une ſeule vertu, aiant diverſes relations, ſelon la difference des choſes qui tombent en action. Si n'eſt pas Zenon ſeulement en cela repugnant à ſoy meſme, mais auſſi Chryſippus qui reprent Ariſton en ce qu'il dit, que toutes les vertus ne ſont que diverſes habitudes & relations d'une meſme, & neantmoins defend Zenon qui les definit ainſi chaſcune. Et Cleanthes en ſes Commentaires naturels, aiant dit « Que le battement » du feu eſt la vigueur des choſes : & s'il eſt » ſuffiſant en l'ame pour parachever ce qui ſe » preſente, cela, dit il, s'appelle force & puiſ- » ſance » : Il ſubjoint après de mot à mot : « Et ceſte » force & puiſſance là, ſi elle s'imprime ès choſes » apparentes où il faille ſe contenir, elle ſe » nomme continence : & ſi c'eſt en choſes qu'il » faille ſupporter, elle s'appelle force : ſi c'eſt » en eſtimation de merite, juſtice : ſi en chois » ou en refus, c'eſt à dire en choſes qu'il faille » eſlire ou refuſer, temperance ».

VII. Contre ceſte commune ſentence,

Par toy ne ſoit juſtice departie,
Devant qu'ouir l'une & l'autre partie.

Zenon y contrediſant allegue ceſte raiſon : Si le premier a prouvé ſon dire, il n'eſt point beſoing d'ouir le ſecond, car la queſtion eſt desjà

finie & terminée : & s'il n'a point prouvé, c'eſt tout autant comme s'il eſtoit contumax, n'aiant point comparu eſtant appellé, que aiant comparu n'avoir fait que baſteler : ſoit doncques qu'il ait prouvé, ou qu'il n'ait point prouvé, il n'eſt point de beſoing d'ouir le ſecond : & ce pendant luy meſme qui faiſoit ceſte demande eſcrivoit contre les livres de la republique de Platon, & enſeignoit à ſouldre les arguments ſophiſtiques, & enhortoit ſes diſciples d'apprendre diligemment la dialectique, comme ſcience qui monſtroit à ce faire, & neantmoins on luy pouvoit objicier, Ou Platon avoit prouvé ſon dire, ou il ne l'avoit pas prouvé : Ny ſelon l'un ny ſelon l'autre : il n'eſtoit doncq point neceſſaire de luy contre eſcrire, ains ne ſervoit de rien eſtant ſuperflu. Autant en peult on auſſi dire des arguments ſophiſtiques.

VIII. Chryſippus eſt d'advis qu'il fault que les jeunes gens apprennent premierement les arts qui concernent le parler, en ſecond lieu les ſciences morales, & tiercement les naturelles, conſequemment qu'ils oyent parler de dieu, pour le dernier. Ce qu'aiant dit en pluſieurs paſſages, il ſuffira d'alleguer ce qu'il en eſcrit de mot à mot en ſon troiſieme livre de Vies : Premierement, dit il, il me ſemble ſuivant ce qui a eſté dit par les anciens, qu'il y a trois genres de

ſpeculations philoſophiques, celles qui appartiennent au parler, celles qui concernent les mœurs, & celles qui touchent la nature des choſes, & qu'il fault preferer & mettre devant celles qui appartiennent au parler, en ſecond lieu celles qui traittent des mœurs, & au troiſieme les naturelles, entre leſquelles la derniere eſt celle qui traitte de dieu : c'eſt pourquoy lon appelle les traditions d'icelle τελετὰς, comme qui diroit les dernieres. Mais ce traitté là des dieux, qu'il dit devoir eſtre mis au dernier lieu, luy meſme au meſme traitté le met devant toute autre queſtion morale. Car il ne traitte ny des fins, ny de la juſtice, ny des biens & des maux, ny de mariage, ny de la nourriture des enfants, ny de la loy, ny du gouvernement de la choſe publique, en aucune ſorte, que comme ceulx qui propoſent & mettent en avant les decrets ès choſes publiques, n'aient mis au devant, A la bonne fortune, ou A la bonne heure, auſſi il n'ait luy, mis devant une preface de Jupiter, de la deſtinée, de la providence divine, & que le monde eſt maintenu par une ſeule puiſſance, qu'il n'y a qu'un monde, & qu'il eſt finy : deſquels poincts nul ne ſe peult fermement croire, ny bien perſuader, que lon n'ait profondement penetré, & que lon ne ſoit imbu juſques au fond des plus profonds ſecrets & diſcours de la

philoſophie naturelle. Mais eſcoutez un peu ce qu'il en dit en ſon troiſieme livre des Dieux : « On ne ſçauroit, ce dit il, trouver un autre » origine ny une autre ſource de la juſtice, que » de Jupiter & de la commune nature. Car il » fault que ce ſoit de là, que toute telle choſe » ſe derive, ſi nous voulons diſcourir des choſes » bonnes & mauvaiſes ». De rechef en ſon traitté des Poſitions naturelles : « On ne ſçauroit, dit il, » autrement ny bien proprement proceder au » diſcours des choſes bonnes & mauvaiſes, ny » des vertus, ny de la felicité ſouveraine, que » de la commune nature, & de l'adminiſtration » de ce monde ». Puis encor plus outre : « Il fault, » dit il, ſubjoindre à cela le propos des bonnes & » des mauvaiſes choſes, n'y en aiant point de » commencement meilleur que celuy là, ny meil- » leure relation, n'eſtant la ſcience naturelle pour » autre occaſion requiſe ny neceſſaire à apprendre, » ſinon pour cognoiſtre la difference du mal & du » bien ». Il s'enſuit donques, ſelon Chryſippus, que la ſcience naturelle eſt tout enſemble devant & après la morale, ou pour dire la verité plus ouvertement, il y a un merveilleux renverſement d'ordre, duquel il eſt bien malaiſé de ſe depeſtrer, de dire qu'il faille mettre cecy après cela, lequel cela ne ſe peult aucunement comprendre ſans cecy, & y a manifeſte repugnance, de dire

que la ſcience naturelle ſoit le principe de la morale qui traitte du bien & du mal, & neantmoins ordonner qu'elle ſoit enſeignée non devant, mais après celle là.

IX. Et ſi quelqu'un me dit que Chryſippus a eſcrit en ſon traitté de l'uſage d'oraiſon, que celuy qui apprend en premier lieu la logique, c'eſt à dire la philoſophie concernant le parler, ce n'eſt pas à dire pour cela qu'il ſe doive abſtenir d'apprendre auſſi les autres parties, ains qu'il en fault auſſi prendre autant que lon en aura de moien, il dira bien la verité, mais auſſi confirmera il l'accuſation de ſa faulte. Car il ſe combat ſoy meſme, en ordonnant tantoſt que lon apprenne après tout le demourant & le dernier, la ſcience qui traitte de dieu, eſtant la raiſon pour laquelle on l'appelle τελετὴν, comme qui diroit finale : & tantoſt diſant au contraire, qu'il fault du commancement en prendre, auſſi bien que des autres, quelque partie : car tout ordre ſe rompt & ſe confond, s'il fault par tout prendre part, & gouſter de tout. Il y a encore plus, c'eſt qu'aiant arreſté que le commancement de la doctrine des bonnes & mauvaiſes choſes, doit proceder de la doctrine de dieu, il ne veult pas neantmoins que ceulx qui ſe mettent à apprendre la philoſophie morale, commancent par là, ains qu'en apprenant celle cy, ils prennent un petit

en paſſant de celle là, autant qu'il leur en ſera donné de moien : & puis paſſer de la philoſophie morale à la theologie, ſans laquelle theologie & doctrine de dieu, il dit qu'il ne ſe peult avoir aucun principe ny progrès en la diſcipline des mœurs.

X. Davantage il dit, que diſputer ſur une meſme maniere en l'une & en l'autre partie, il ne le reprouve pas univerſellement, mais auſſi conſeille il d'en uſer bien reſervément, & y eſtre bien retenu, comme quelque fois on fait en plaidant, où lon allegue les raiſons des adverſaires, non pour les ſouſtenir, mais ſeulement pour les refuter, & diſſouldre ce qu'il y a de vray-ſemblable apparence : car autrement, dit il, cela eſt à faire à ceulx qui doutent & retiennent leur conſentement de toutes choſes, pour ce que cela leur ſert à ce qu'ils pretendent. Mais à ceulx qui veulent imprimer ès cœurs des hommes une ſcience certaine, ſelon laquelle lon doit indubitablement ſe conduire, il faut fonder le contraire, & de poinct en poinct y conduire ceux que lon y introduit depuis le commancement juſques à la fin, en quoy il eſchet bien quelquefois opportunité de faire mention des opinions & ſentences contraires, pour refuter & reſouldre ce qu'il y pourroit avoir de veriſimilitude, comme lon fait en plaidant devant les juges : voilà ce qu'il en

dit en propres termes. Or que ce ſoit choſe hors de tout propos, que les philoſophes doivent amener les opinions des autres philoſophes contraires à la leur, non avec toutes leurs raiſons, mais ſeulement à la mode des advocats plaidans en jugement, en affoibliſſant les preuves & arguments d'icelles, comme ſi la diſpute ſe faiſoit, non pour trouver la verité, ains ſeulement pour acquerir l'honneur de la victoire, nous l'avons ailleurs diſcouru contre luy : mais que luy meſme, non en peu de lieux, ains ſouvent & en pluſieurs endroicts, ait confirmé & corroboré les reſolutions contraires à la ſienne, avec ſollicitude, affection & diligence, telle qu'il n'eſt pas aiſé à chaſcun de diſcerner laquelle luy plaiſt le plus, ceulx meſmes qui admirent la ſubtilité & vivacité de ſon entendement le diſent, & tiennent que Carneades n'a rien de ſoy meſme, ne qui ſoit de ſa propre invention, ains que des propres moiens & arguments dont Chryſippus cuidoit prouver ſes aſſertions, il les retournoit au contraire alencontre de luy, de maniere que bien ſouvent il luy crioit tout hault en diſputant ce vers d'Homere,

O malheureux, ta force te perdra !

pour ce que luy meſme donnoit de ſi grandes priſes & de ſi grands moiens à ceulx qui vouloient renverſer ou calomnier ſes opinions.

XI. Mais quant à ce qu'il a mis en avant contre la couſtume & l'ordinaire, ils s'en glorifient ſi fort, & l'en magnifient ſi hautement, qu'ils diſent que tous les livres des academicques, qui les mettroit enſemble, ne ſont pas dignes d'eſtre comparez à ce que Chryſippus a eſcrit de l'incertitude des ſentimens. Ce qui eſt un manifeſte ſigne de l'ignorance de ceulx qui le diſent, ou d'une aveuglée amour de ſoy meſme : mais cela eſt bien vray, que depuis aiant voulu defendre la couſtume & les ſens, il s'y eſt trouvé de beaucoup inferieur à ſoy meſme, & le dernier traitté beaucoup plus foible & plus mol que le premier, de maniere qu'il ſe contredit & repugne à ſoy meſme, attendu qu'il commande que lon propoſe tousjours les opinions & ſentences des adverſaires, non comme en y conſentant, mais avec une monſtre en paſſant, qu'elles ſont hors de la verité, & puis ſe monſtrer plus aſpre & plus vehement accuſateur que non pas defenſeur de ſes propres ſentences, & conſeiller aux autres de ſe donner garde des raiſons contraires, comme de celles qui deſtournent & empeſchent la comprehenſion, & ce pendant eſtre plus diligent à recueillir & confirmer les preuves & raiſons qui deſtruiſent la comprehenſion, que celles qui l'eſtabliſſent & confirment. Et toutefois qu'il craigniſt cela meſme, il le monſtre clairement au

quatrieme livre de ſes Vies, là où il eſcrit ainſi : « Il ne fault pas facilement ny legerement pro- » poſer les opinions contraires, ny reſpondre aux » arguments vray-ſemblables que lon allegue » alencontre des ſentences vrayes, ains s'y fault » porter bien reſervément, craignant touſjours » que les auditeurs deſtournez par icelles ne » laiſſent aller leurs comprehenſions, & que » n'eſtans pas capables de comprendre ſuffiſam- » ment les ſolutions, ains les comprenant ſi » foiblement, que leur comprehenſion ſoit facile » à esbranler & ſecouër, veu que ceux meſmes » qui comprennent par la couſtume les choſes » ſenſibles, & qui dependent des ſentiments, les » laiſſent facilement aller, divertis par les interro- » gatoires Megaricques, & par autres encore plus » puiſſantes & en plus grands nombre ». Je demanderois doncq volontiers aux Stoïques s'ils eſtiment les interrogatoires Megaricques plus puiſſantes que celles que Chryſippus a eſcrittes en ſix livres, ou pluſtoſt il le fault demander à Chryſippus meſme : car voyez ce qu'il a eſcrit de la raiſon Megaricque, en ſon livre intitulé, De l'uſage d'oraiſon, diſant : « Ce qui eſt advenu à la » raiſon Megaricque de Stilpon & Menedemus, » perſonnages qui ont eſté renommez pour leur » ſapience : & neantmoins toute leur façon » d'arguer eſt maintenant tournée en reproche,

» mocquerie & riſée, comme eſtants leurs » arguments, ou trop groſſiers, ou apertement » captieux & ſophiſticques ». Mais ce pendant, bon homme, ces arguments là dont tu te mocques, & que tu appelles mocquerie & reproche de ceulx qui font telles interrogatoires, comme contenans apertement une fallacieuſe malice, tu crains neantmoins qu'elles ne divertiſſent aucuns de la comprehenſion. Et toy meſme eſcrivant tant de livres contre la couſtume, où tu as adjouſté tout ce que tu as peu inventer de toy meſme, t'efforçant de ſurmonter Arceſilaüs, n'eſperois tu, & ne t'attendois tu point de divertir & esbranler aucuns des lecteurs ? Car il n'uſe pas ſeulement de nues argumentations en diſputant contre la couſtume, ains comme ſi c'eſtoit en un plaidoyer, il eſmeut les affections, ſe paſſionnant & affectionnant luy meſme, en l'appellant quelque fois folle, & quelque fois vaine & ſotte : & à fin qu'il ne peuſt plus dire du contraire que luy meſme ne ſe contredie, il a ainſi eſcrit en ſes Poſitions naturelles, « On » pourra bien quand on aura parfaictement com- » pris une choſe, arguer un peu alencontre, en y » appliquant la defenſe qui eſt en la choſe meſme : » & quelque fois quand on ne comprendra ny l'un » ny l'autre, diſcourir de l'un & de l'autre ce qui » en eſt ». Et au traitté, de l'Uſage d'oraiſon,

aiant dit qu'il ne fault pas uſer de la force de la raiſon, non plus que des armes contre ce qui n'y eſt pas propre, il y adjouſte puis après : « car » il en faut uſer à trouver la verité & ce qui luy » reſſemble, non pas le contraire, combien que » pluſieurs le facent ». En diſant, Pluſieurs, à l'adventure entend il ceux qui doubtent & qui ſurſéent leur jugement de tout. Mais ceux là, d'autant qu'ils ne comprennent ny l'un ny l'autre, ils arguent & contre l'un & contre l'autre, comme monſtrant la verité certaine, comprehenſion de ſoy meſme en ceſte ſeule ou principale maniere, s'il y a rien au monde qui ſoit comprehenſible.

XII. Mais toy qui les accuſes, eſcrivant le contraire de ce que tu comprens touchant la couſtume, & enhortant les autres à le faire avec affection de defenſe, confeſſes que tu uſes de la force d'eloquence en choſes non ſeulement inutiles, mais dommageables, par une vaine ambition de monſtrer ton bel eſprit comme un jeune eſcholier. Ils afferment que la bonne œuvre eſt la prohibition, & pourtant que la loy defend beaucoup de choſe aux fols, & ne leur commande rien, d'autant qu'ils ne peuvent faire aucun acte parfaittement vertueux. Et qui eſt celuy qui ne voit qu'il eſt impoſſible à celuy qui ne peult faire acte vertueux de ſe garder de peché ? Parquoy ils font que la loy

ſe combat & ſe repugne à ſoy meſme, ſi elle commande ce que les hommes ne peuvent faire, & defend ce dont ils ne ſe peuvent garder : car celuy qui ne peult vivre honneſtement ne ſçauroit faire qu'il ne ſe gouverne deshonneſtement, & qui ne peult eſtre ſage, ne peult qui ne ſoit fol, & eulx meſmes tiennent que ceulx qui defendent, diſent une choſe, en defendent une autre, & en commandent une autre : car celuy qui dit, Tu ne deſroberas point, il dit cela meſme, & defend de ne deſrober point. Parquoy la loy ne defendra rien aux fols, ou autrement elle leur commandera, comme ils diſent que le medecin chirurgien commande à ſon diſciple de coupper & de bruſler, ſans y adjouſter opportunément & moderément : & le muſicien ſemblablement commande de chanter ou de jouër quelque chanſon, ſans y adjouſter, de bon accord & par meſure, & neantmoins ils puniſſent ceulx qui le font mal & contre les regles de l'art, d'autant qu'on leur avoit commandé de le bien faire, & ils ne l'ont pas bien fait. Auſſi le ſage commandant à ſon valet de dire ou de faire quelque choſe, & le puniſſant pour ce qu'il l'aura fait mal à propos, & autrement qu'il ne falloit. Il eſt certain doncques qu'il luy avoit commandé de faire un bon office & non pas un indifferent ou moien. Et ſi les ſages commandent bien aux

fols des choſes moiennes, qui empeſchera que les commandements des loix ne puiſſent eſtre auſſi ſemblables ? Outre plus, l'inſtinct qu'ils appellent ὁρμὴ, ſelon luy n'eſt autre choſe que raiſon incitante l'homme à faire quelque choſe, ainſi comme il a eſcrit en ſon traitté, De la loy: au contraire doncques la diverſion qu'ils appellent ἀφορμὴ, ne ſera auſſi autre choſe que la raiſon, divertiſſante de faire quelque choſe, & l'inclination eſt raiſonnable inclination, & la crainte retenue, raiſon du ſage qui luy defend aucune choſe, par ce que l'eſtre retenu & reſervé eſt acte de ſages & non de fols. Si doncques c'eſt autre choſe, la raiſon du ſage que la loy, les ſages ont ceſte crainte retenue repugnante à la loy, mais ſi c'eſt autre choſe la loy que la raiſon du ſage, il ſe treuve doncq' loy qui defend aux ſages ce qu'ils doubtent & qu'ils craignent. « Aux » fols & meſchants, ce dit Chryſippus, il n'y a » rien qui ſoit prouſitable, ne n'y a fol qui ait » utilité quelconque ny beſoing ».

XIII. Aiant dit cela au premier livre, De ſes offices parfaicts, il dit après, que la commodité & la grace appartiennent aux choſes indifferentes & moiennes, deſquelles ſelon eulx nulle n'eſt utile. Qui plus eſt, encore dit il, qu'il n'y a rien qui ſoit propre ne convenable au fol. Parquoy ſelon cela, par conſequent, il n'y a rien qui ſoit

aliene ny eſtrange du ſage & de l'homme de bien. Comment doncques eſt-ce qu'il nous rompt la teſte à force d'eſcrire en tous ſes livres, tant naturels que moraux, que dès noſtre naiſſance nous ſommes affectez & appropriez à nous meſmes, à noz parties, & à tout ce qui eſt né & yſſu de nous. Et au premier livre, De la juſtice, il dit, que les beſtes ſauvages meſmes ſont affectées & appropriées à leurs petits, autant que leur beſoing & leur neceſſité le requiert, exceptez les poiſſons, car leurs petits ſe nourriſſent d'eux meſmes : mais il n'y a point de ſentiment là où il n'y a rien de ſenſible, ny d'appropriation là où il n'y a rien de propre, par ce que l'appropriation ſemble eſtre le ſentiment & embraſſement de ce qui eſt propre. Ceſte opinion eſt conforme à leurs principales.

XIV. Davantage il appert manifeſtement que Chryſippus, encore qu'il ait en pluſieurs paſſages eſcrit le contraire, s'accorde à ceſte ſentence, qu'il n'y a ny vice plus grand ny peché plus grief l'un que l'autre, ny reciproquement auſſi vertu plus excellente, ny acte vertueux, qu'ils appellent office parfait, qui ſoit plus vertueux, qu'un autre : attendu qu'il dit au premier livre, De la nature, que tout ainſi comme, qu'il ſied bien à Jupiter, & luy convient de ſe magnifier ſoy meſme, ſe plaire de ſa vie, &, s'il

faut ainſi parler, tenir la teſte droitte, s'eſtimer beaucoup & parler haut, vivant de vie digne de parole haultaine : auſſi eſt-il bien ſéant & convenable à tous gens de bien d'en faire autant, attendu qu'il n'a rien plus qu'eux ny devant eux. Mais luy meſme derechef, au troiſieme livre, De la juſtice, dit que ceux qui diſent que la volupté ſoit la fin & le bien ſouverain de l'homme, deſtruiſent la juſtice, mais ceux qui diſent qu'elle eſt ſimplement bien, ne la deſtruiſent pas. Les propres termes dont il uſe ſont tels : « A l'adventure qu'en laiſſant à la volupté » qu'elle ſoit bien ſimplement, & non pas la » fin & la cyme des biens, ny du genre des » choſes choiſiſſables pour l'amour d'elles meſ- » mes, & qui ſont honneſtes, nous pourrions » ſauver la juſtice par ce moien, en laiſſant » l'honneſteté & la juſtice un plus parfaict bien » que la volupté ». Mais s'il eſt ainſi que cela ſeul qui eſt honneſte ſoit bon, celuy erre qui afferme que la volupté ſoit bien, mais il erre moins que celuy là qui voudroit dire qu'elle fuſt la fin des biens, pour ce que ceſtui-cy deſtruit & abolit entierement la juſtice, & l'autre la conſerve : & ſelon celuy là toute ſocieté humaine perit, & ceſtui-cy garde encore lieu à la preud'hommie.

XV. Je paſſe, qu'il dit au livre qu'il a in-

titulé, De Jupiter, que les vertus croiſſent, voire & qu'elles paſſent, de peur qu'il ne ſemble que je m'attache aux paroles, combien qu'il morde bien aſprement Platon & les autres philoſophes en ceſte ſorte de reprehenſion, de ſe prendre aux mots : mais quand il defend de louer tout ce qui ſe fait ſelon vertu, il donne à entendre qu'il y a doncques quelque difference entre les offices. Or dit-il ainſi en ſon traitté, De Jupiter : « Car encore que les actes ſelon les vertus ſoient » louables, ce n'eſt pas à dire pourtant qu'il » faille louer tout ce qui en eſt procedé, comme » de la vaillance, l'avoir eſtendu le doigt vail- » lamment : de la temperance, s'eſtre abſtenu » d'une vieille prochaine de ſa foſſe : & de la » prudence, d'avoir bien entendu que trois ne » font pas quatre. Qui voudroit louer un homme » de telles choſes & l'en recommanderoit, il ſe » monſtreroit merveilleuſement impertinent & » froid ». Autant preſque en a il dit au troiſieme des dieux : « Je penſe, dit-il, encore que les » louanges de telles choſes ſont impertinentes, » bien qu'elles dependent de la vertu, comme » s'abſtenir d'une vieille qui ſe va mourant, en- » durer la morſure d'une ſouris ». Quel autre accuſateur attend il doncques de ſes opinions, que luy meſme ? Car s'il eſt ainſi que celuy là ſoit impertinent & froid qui louë telles choſes,

encore

encore bien plus impertinent doit eſtre eſtimé celuy qui ſuppoſe que chaſcune de ces choſes là ſoit office vertueux, non ſeulement grand, mais encore très grand : car ſi c'eſt acte de vaillance que d'endurer la morſure d'une ſouris, & de temperance, s'abſtenir d'une vieille eſtant près de ſa foſſe : il n'y a doncques point de difference, & ſera tout un de louer l'homme de bien, autant pour cela que pour cecy.

XVI. Davantage en ſon ſecond livre, De l'amitié, enſeignant qu'il ne faut pas diſſouldre les amitiez pour toutes faultes, il uſe de ces propres mots : « Car il y a des faultes, dit-il, » qu'il faut totalement paſſer ſans s'y arreſter, » les autres où il faut un peu prendre garde, » les autres un peu plus, les autres qu'il faut » eſtimer dignes, que pour elles on diſſolve l'a- » mitié ». Et qui eſt encore plus que cela, au meſme livre, il dit, que nous contracterons avec les uns plus, avec les autres moins, tellement que les uns nous ſeront plus, les autres moins amis. Et ceſte difference & diverſité s'eſtend bien largement, en maniere que les uns ſeront dignes de telle, les autres de plus grande amitié, & les uns meriteront tant de foy, & les autres plus que tant : car que fait il en tous ces paſſages là, ſinon mettre de grandes differences

entre les choſes, pour leſquelles l'amitié s'engendre ? Et toutefois en ſon traitté, De l'honneſteté, pour demonſtrer qu'il n'y a rien que ce qui eſt honneſte qui ſoit bon, il uſe de telles paroles : « Le bon eſt choiſiſſable, le choiſiſſable eſt esjouiſſable, l'esjouiſſable eſt louable, » & le louable eſt honneſte ». Et derechef : « Le » bon eſt esjouiſſable, l'esjouiſſable eſt venerable, » le venerable eſt honneſte ». Ces propos combattent contre luy meſme, car ſoit que tout ce qui eſt bon ſoit louable, adoncques l'eſt auſſi par temperance s'abſtenir d'une vieille, ou ſoit que tout bon ne ſoit pas esjouiſſable ny venerable, ſa raiſon doncques eſt nulle : car comment eſt il poſſible que les autres ſoient impertinents & froids de louer quelqu'un pour telles choſes, & que luy ne ſoit digne que lon s'en mocque, de s'esjouir & ſe magnifier pour telles occaſions ?

XVII. Voilà quel il eſt en la plus part de ſes eſcripts : mais aux diſputes qu'il fait contre les autres, il ſe ſoucie encore moins d'eſtre contraire & repugnant à ſoy meſme. Car en ſon traitté qu'il fait, De l'exhortation, reprenant Platon qui diſoit, qu'à celuy qui n'a rien appris & qui ne ſçait pas vivre, il eſt expedient de ne vivre point, il dit ainſi en ſes propres termes :

« Ce propos là ſe combat ſoy meſme, & n'a force » ny efficace quelconque pour exhorter : car pre- » mierement en nous monſtrant qu'il nous eſt » expedient de ne point vivre, & par maniere » de dire, nous conſeillant de mourir, il nous » exhorte plus toſt à autre choſe qu'à philoſo- » pher, par ce qu'il n'eſt pas poſſible de philo- » ſopher ſi lon n'eſt vivant : ny auſſi de devenir » ſage quelque long temps que lon ſurvive, ſi » lon vit mal & ignorantement ». Puis un peu plus avant il dit, qu'il eſt auſſi convenable aux mauvais de demourer en vie, & uſe de ces propres mots : « Premierement, ainſi comme » la vertu par ſoy nuëment conſiderée n'a rien » pourquoy nous devions vivre : auſſi le vice » n'eſt rien pourquoy nous nous en devions aller » de ceſte vie ». Il ne faut jà feuilleter d'autres livres de Chryſippus, pour monſtrer comment il ſe contredit & ſe repugne à ſoy-meſme : car en ceux là que nous venons d'alleguer tantoſt, il ameine ce mot d'Antiſthenes, » en le louant, » qu'il faut faire proviſion de ſens pour enten- » dre, ou d'un licol pour ſe pendre » : & c'eſt autre du poëte Tyrtæus,

De la vertu, ou de mort, approcher.

Et toutefois qu'eſt-ce que veulent dire ces pro- pos là, ſinon qu'il eſt plus expedient aux fols

& aux mauvais de mourir que de vivre? Et quelquefois corrigeant Theognis, qui dit,

> Pour pauvreté fuir & éviter,
> Il ſe faudroit, Cyrne, precipiter
> Au plus profond de la mer furieuſe,
> Voire du haut d'une roche hideuſe.

Il falloit, dit-il, plus toſt mettre, Pour le peché fuir & eviter. Que fait il doncques autre choſe, ſinon que les meſmes propoſitions & ſentences que luy meſmes telle fois a eſcrittes, il les efface & les condamne quand d'autres les eſcrivent? Car il reprend Platon de ce qu'il aſſeure qu'il eſt plus expedient de ne vivre du tout point, que de vivre meſchamment, ou en ignorance: & ce pendant il conſeille à Theognis de mettre en ſa poëſie, qu'il ſe faut precipiter en la mer pour eviter le vice & la meſchanceté. Et louant Antiſthenes de ce qu'il envoye les fols qui n'ont point de cervelle, au licol pour ſe pendre: toutefois il blaſme celuy qui diſoit, que le vice n'eſtoit pas cauſe ſuffiſante pourquoy nous nous devions jetter hors de ceſte vie.

XVIII. Et contre Platon, De la juſtice, dès le commencement il faulte au propos des dieux, & dit que Cephalus ne divertit & ne deſtourne pas bien les hommes de mal faire, par la crainte des dieux, & que le diſcours qu'il fait de la

vengeance divine eſt aiſé à refuter & à calomnier, par ce que de luy meſme il ſuggere beaucoup d'argumens & de veriſimilitudes au contraire, comme ſi celá reſembloit proprement aux comptes d'Acco & d'Alphito, dont les bonnes femmes font peur aux petits enfans, pour les garder de s'applicquer à mal faire : ainſi ſe mocquant & detractant de Platon, il louë au contraire ailleurs, & allegue en pluſieurs paſſages ces vers d'Euripide,

> Mais il y a un Jupiter aux cieux
> Qui voit les faicts humains, & d'autres dieux,
> Pour les venger, encore que lon rie
> De ce propos, par folle mocquerie.

Semblablement au premier livre, De la juſtice, aiant allegué ces vers icy d'Heſiode,

> Saturnien Jupiter irrité
> Fait devaller griefve calamité,
> Du ciel ſur eux, la peſte & la famine,
> Qui tout un peuple en la terre extermine [1].

Il dit que les dieux font cela à fin que les meſchans eſtants ainſi punis, les autres advertis par ces exemples là, s'adonnent moins à faire telles meſchancetez.

XIX. Derechef en ſon traitté, De la juſtice, aiant dit que ceux qui tiennent que la volupté

[1] *Oper. & Dies*, 240.

ſoit bien, mais non pas la fin des biens, ſauvent aucunement & retiennent la juſtice : car il le met en ces propres termes. « A l'adven-» ture qu'en laiſſant à la volupté qu'elle ſoit » bien ſimplement, mais non pas la fin & la » cyme des biens, ny du genre des choſes choi-» ſiſſables pour l'amour d'elles meſmes, & qui » ſont honneſtes, nous pourrions ſauver la juſtice » par ce moien, en laiſſant l'honneſteté & la juſ-» tice en plus parfait bien que la volupté ». Voilà ce qu'il dit en ce lieu là de la volupté. Mais en ſon livre, Contre Platon, le reprenant de ce qu'il mettoit la ſanté entre les choſes bonnes, il dit que non ſeulement la juſtice, mais auſſi la magnanimité, la temperance, & toutes autres vertus ſe perdent & s'aboliſſent, ſi nous tenons que la volupté, ou la ſanté, ou quelque autre choſe quelle qu'elle ſoit, ſe puiſſe nombrer & mettre entre les biens, ſi elle n'eſt honneſte. Or quant à ce qu'il faut reſpondre pour la defenſe de Platon, nous l'avons eſcrit ailleurs alencontre de luy : mais en ceſt endroit la repugnance & contradiction à ſoy meſme eſt toute manifeſte, veu qu'en un lieu il tient que lon peut maintenir & defendre la juſtice, en ſuppoſant que la volupté ſoit bien avec l'honneſteté : Et en un autre lieu il accuſe tous ceux qui reputent autre bien que ce qui eſt honneſte, diſant

que c'eſt deſtruire & abolir toutes les vertus. Et à fin qu'il ne laiſſe aucun moien de ſauver & defendre ſes contradictions, eſcrivant, De la juſtice, alencontre d'Ariſtote, il eſcrit qu'il a tort de dire, qu'en ſuppoſant que la volupté ſoit la fin des biens on oſte la juſtice, & avec la juſtice toutes les autres vertus : « Car il eſt bien vray, » dit-il, que ceux qui ont ceſte opinion là, oſtent » voirement la juſtice, mais il n'y a rien qui » empeſche que les autres vertus ne puiſſent de- » mourer, ſinon choiſiſſables pour l'amour d'elles, » à tout le moins bonnes & realement vertus ». Et puis il les nomme par leurs noms, les unes après les autres, & vaut mieux que nous produiſions ſes propres termes : « Encore qu'il ſem- » ble par ce diſcours que volupté ſoit la fin des » biens, ce n'eſt pas à dire pourtant que tout y » ſoit compris deſſoubs, & pourtant faut il dire, » que nulle des vertus n'eſt à choiſir pour l'a- » mour d'elle meſme, ny des vices à fuir, mais » qu'il faut referer tout cela à un but propoſé, » & ce pendant rien n'empeſchera ſelon eux, » que la force, la prudence, la continence, la » patience & autres ſemblables vertus, ne ſoient » entre les choſes bonnes, & leurs contraires » entre celles qu'il faut fuir ». Qui fut doncques jamais plus temeraire en paroles que luy, veu que de deux princes des philoſophes, il impute

à l'un qu'il oſte & abolit toute vertu, en ne confeſſant pas, que cela ſeul qui eſt honneſte ſoit bon : & à l'autre, que ſuppoſé, que la volupté fuſt la fin des biens, il n'eſtime pas que toute vertu ſe puiſſe ſauver & defendre, excepté la juſtice? car c'eſt une merveilleuſe licence qu'en diſcourant ſus un meſme ſubject & de meſme matiere, ce que luy ſuppoſe, le reprendre en Ariſtote, & puis luy meſme le ſubvertir & deſtruire en accuſant Platon, & toutefois, En ſes demonſtrations de la juſtice, il met expreſſement, que tout office parfait eſt action legitime & juſte operation. Or ce qui ſe fait par continence, par patience, par prudence, ou par vaillance, eſt office parfaict : il s'enſuit doncques, qu'il eſt auſſi legitime action. Comment doncq ne laiſſe il la juſtice à ceux à qui il laiſſe la prudence, la continence, la vaillance, attendu que tous les actes qu'ils font ſelon ces vertus là ſont offices parfaits, & par conſequent juſtes & legitimes operations ?

XX. Platon a eſcrit en quelque paſſage que l'injuſtice eſt une corruption de l'ame & ſedition inteſtine, laquelle ne perd jamais ſa puiſſance, non pas en ceux meſmes qui l'ont dedans eux : car elle fait combattre le meſchant alencontre de ſoy meſme, elle le chocque, le trouble & le travaille. Chryſippus reprenant cela,

dit que c'eſt mal & faulſement parlé de dire, qu'on ſe peult faire tort & s'outrager ſoy meſme, « Par ce que tout outrage, dit-il, eſt contre un » autre » : mais puis après ne ſe ſouvenant plus de ce propos, au traitté, Des demonſtrations de la juſtice, il dit, que celuy qui fait injuſtice, s'outrage ſoy meſme, & qu'il offenſe & ſe fait tort, eſtant cauſe à ſoy meſme de ce qu'il tranſgreſſe les loix, en quoy il ſe griefve & ſe bleſſe ſoy meſme indignement. Voicy ce qu'il dit contre Platon, en diſcourant que l'injuſtice ne peut eſtre contre ſoy-meſme, ains contre autruy : « Car pour eſtre particulierement injuſtes, il » faut, dit-il, qu'il y en ait pluſieurs tels qui » dient choſes contraires l'un à l'autre : & d'ail- » leurs, le mot d'injuſtice ſe prend ainſi comme » eſtant entre pluſieurs affectionnez de telle ſorte » les uns envers les autres, & ne convient ny » ne peut appartenir rien de ſemblable à un » ſeul, ſinon ſeulement en ce qu'il ſe deporte » ainſi ou ainſi envers ſes voiſins ». Au contraire, En ſes demonſtrations, il argumente ainſi, pour prouver que l'injuſte s'outrage & ſe fait tort à ſoy meſme : « La loy defend d'eſtre auteur ny » cauſe de tranſgreſſer : or commettre injuſtice » eſt tranſgreſſer la loy : celuy donc qui eſt cauſe » à ſoy meſme de commettre injuſtice, tranſ- » greſſe la loy de ſoy meſme : & celuy qui

» tranſgreſſe la loy contre quelqu'un, luy fait » tort & l'outrage. Celuy doncq qui outrage & » fait tort à qui que ce ſoit, s'outrage & ſe fait » tort à ſoy meſme. Davantage le peché eſt une » eſpece de bleſſeure & dommage que lon fait : » & tout homme qui peche, peche contre ſoy » meſme : parquoy tout homme qui peche ſe » bleſſe & s'endommage ſoy meſme : & s'il eſt » ainſi, il ſe fait tort & s'outrage doncq ſoy » meſme. Et puis il argue encore ainſi : Celuy » qui ſeuffre eſtre bleſſé & offenſé par un autre, » ſe bleſſe & offenſe quant & quant ſoy meſme » indignement : & cela eſt outrager & faire in- » juſtice : Celuy doncq qui eſt offenſé & reçoit » injure de qui que ce ſoit, ſe fait tort à ſoy » meſme ».

XXI. Au troiſieme livre, Des exhortations, il dit, que la doctrine des bonnes & mauvaiſes choſes qu'il introduit & qu'il approuve, eſt fort accordante avec la vie humaine, & qu'elle eſt fort conjointe aux anticipations qui par nature ſont empraintes en nous. Mais au contraire, au premier livre il met, que ceſte doctrine deſtourne & divertit l'homme de toutes autres choſes, comme n'eſtant rien qui nous appartienne, ne qui nous aide à acquerir beatitude & felicité ſouveraine. Voiez donc comment il s'accorde avec ſoy meſme, quand il afferme que ſa doc-

trine nous divertit du vivre, de la ſanté, du repos, & de l'integrité des ſens, & qui maintient que cela que nous demandons le plus en noz prieres aux dieux, ne nous touche & ne nous appartient en rien, & neantmoins eſt fort accordant à la vie humaine, & aux communes anticipations de cognoiſſance qui naiſt avec nous. Mais à fin que lon ne puiſſe aucunement nier qu'il ne ſe repugne & contredie à ſoy meſme, voicy qu'il dit au troiſieme, De la juſtice : « C'eſt » pourquoy, dit-il, à cauſe de la tranſcendente » grandeur & beauté de noz ſentences, il ſemble » que ce que nous diſons ſoient choſes feintes » & controuvées à plaiſir, oultre le pouvoir de » l'homme, & par deſſus la nature humaine ». Eſt-il poſſible de confeſſer plus apertement que lon ſe combat & contredit à ſoy meſme, que fait celui-cy, diſant, que ſes propoſitions & opinions ſont ſi tranſcendentes & extravagantes, qu'elles reſemblent à des fables controuvées à plaiſir, & qu'elles ſont oultre l'homme & par deſſus la nature humaine, & toutefois qu'elles accordent & conviennent fort à la vie de l'homme, & qu'elles approchent fort des communes notions & anticipations de cognoiſſance, nées avecques nous.

XXII. Il afferme que l'eſſence propre de l'infelicité eſt le vice, aſſeurant en tous ſes livres

de philoſophie morale & naturelle, que vivre ſelon le vice, eſt autant que vivre malheureuſement : mais au troiſieme livre, De la nature, aiant dit qu'il eſt utile & expedient de vivre fol & inſenſé, plus toſt que de ne vivre point, encore que lon n'euſt aucune eſperance de devenir jamais ſage : il ſubjoinct après, « Car il » y a de tels biens aux hommes, que les maux » meſmes en quelque maniere precedent les » choſes moyennes». Or qu'il ait eſcrit, que rien ne ſert ny n'eſt utile aux fols, & neantmoins qu'il eſcrive en ceſt endroit, qu'il eſt expedient de vivre voire fol & inſenſé, je le laiſſe paſſer : mais, attendu qu'il appelle moyennes les choſes qui ne ſont ny mauvaiſes ny bonnes, de dire maintenant que les mauvaiſes aillent devant, & valent mieux, c'eſt autant à dire comme, que les choſes mauvaiſes valent mieux, & doivent aller devant les non mauvaiſes, & que l'eſtre malheureux ſoit plus utile, que le non eſtre malheureux : & par ainſi il eſtime donc plus inutile le non eſtre malheureux, & s'il eſt plus inutile, il eſt doncques plus dommageable que d'eſtre malheureux. Mais voulant un peu rabotter & polir ceſte rabotteuſe faulſeté, il ſubjoinct touchant les choſes mauvaiſes : « Non pas, dit-il, » qu'elles aillent devant, mais c'eſt la raiſon » avec laquelle il vault mieux vivre, encore que

» lon deuſt eſtre fol, que non vivre ». Premierement doncques il appelle mauvaiſtié & vice, les choſes mauvaiſes, & qui participent de mauvaiſtié : or mauvaiſtié eſt raiſonnable, ou pour mieux dire eſt raiſon errante : ce n'eſt doncques autre choſe vivre avec raiſon, eſtant fols, que vivre avec mauvaiſtié : & puis vivre eſtant fols, eſt autant que vivre eſtant malheureux. En quoy donc, & comment eſt-ce que cela precede les choſes moyennes ? Car il ne vouloit pas entendre (ce diſent ils) que l'eſtre bien heureux precedaſt & allaſt devant l'eſtre malheureux : ny ne penſa jamais Chryſippus qu'il falluſt compter & mettre entre les choſes bonnes, le demourer en vie, ny entre les mauvaiſes le ſortir de ceſte vie, ains a penſé que c'eſtoient choſes moyennes de ſoy : au moien dequoy il eſt quelquefois convenable aux heureux de ſortir de ceſte vie, & aux malheureux d'y demourer.

XXIII. Et quelle contrarieté peut eſtre plus grande que celle cy, quant aux choſes choiſiſſables ou refuſables, que de dire, qu'à ceux qui ſont extremement heureux, pour l'abſence d'une choſe indifferente, il convienne s'abſtenir des biens preſents ? Et toutefois il eſtime que nulle choſe indifferente n'eſt ny choiſiſſable de ſoy, ny refuſable, ains que cela ſeul ſoit à eſlire, qui eſt bon, & cela ſeul à fuir, qui eſt

mauvais : tellement qu'il adviendra ſelon eux, qu'ils ne dreſſeront les diſcours & conſeils de leurs actions, ny à la pourſuitte des choſes qu'il faut eſlire, ny à la fuitte de celles qu'il fault fuir, ains qu'ils auront autre but où ils viſeront, & qu'ils vivront & mourront pour choſes qu'ils n'eſliront ny ne fuyront.

XXIV. Chryſippus advouë que les choſes bonnes ſont entierement differentes des mauvaiſes, comme auſſi eſt il neceſſaire, s'il eſt vray que les unes rendent ceux en qui elles ſont, tout auſſi toſt extremement malheureux, & les autres extremement heureux. Or, dit-il au premier livre, De la fin des biens, que les choſes bonnes & mauvaiſes ſont ſenſibles, & le dit en ces termes : « Que les choſes bonnes & mau-» vaiſes ſoient ſenſibles, il eſt force de le dire » pour ces raiſons. Car non ſeulement les paſ-» ſions avec leurs eſpeces ſont ſenſibles, comme » la triſteſſe, la crainte & autres ſemblables, » mais encore peut on ſentir le larrecin, l'adul-» tere & autres ſemblables malefices, & gene-» ralement toute follie, couardiſe, & tous au-» tres vices, non ſeulement la joye, les benefices, » & pluſieurs autres dependances des vertueux » offices de la prudence, de la vaillance, & » des autres vertus ». Or à fin que nous laiſſions ce qu'il y a au demourant d'abſurdité en ces

paroles là, qui eſt ce qui confeſſera qu'eſtant preſent le bien ſenſible, & aiant une grande difference avec le mal, il ſoit poſſible de devenir de meſchant, homme de bien, & l'ignorer, & ne ſentir pas la vertu preſente, ains eſtimer que le vice y ſoit meſlé? Comment peult il eſtre que cela ne ſoit très eſtrange? Car nul ne peult ignorer ny meſcroire qu'il ait toutes les vertus enſemble, ou il fault confeſſer, qu'il y a bien peu de difference & bien malaiſée à diſcerner, entre le vice & la vertu, entre la felicité & l'infelicité, & entre la vie très honneſte & la très deshonneſte, s'il eſt poſſible que lon paſſe de l'une en l'autre ſans s'en appercevoir.

XXV. Il a eſcrit un œuvre qu'il a intitulé, Des vies, diviſé en quatre livres, au quatrieme deſquels il dit, que le ſage fuit les affaires, ne ſe meſle que des ſiens, ſans eſtre curieux de ceux d'autruy. Ses termes propres ſont tels : « J'eſtime quant à moy, que l'homme prudent » fuit les affaires, s'entremet de peu, & ne ſe » meſle que des ſiens : car cela eſt propre aux » gens d'honneur de ſe meſler de leurs affaires » ſimplement, & d'entreprendre peu ». Il dit auſſi preſque le ſemblable au livre intitulé, Des choſes choiſiſſables & eligibles pour l'amour de ſoy, en ces propres termes : « Car à la verité, » dit-il, il ſemble que la vie repoſée ſoit hors

» de peril & en ſeureté, ce que le vulgaire ne » peut pas bien comprendre ». En quoy premierement il eſt tout manifeſte, qu'il approche bien près de l'erreur d'Epicurus, qui oſte de ce monde le gouvernement de la providence divine, pource qu'il veult que dieu demeure en repos, oiſif, ſans ſe meſler de rien. Mais Chryſippus luy meſme au premier livre, Des vies dit, que le ſage volontiers recevra un royaume, & en fera ſon proffit, & s'il ne peult regner luy meſme, au moins il hantera avec le roy, ira quant & luy à la guerre, eſtant tel comme eſtoit le roy Hidanthyrſus de Scythie, ou Leucon le roy de Pont. J'allegueray encore ſes meſmes paroles, à fin que nous voions, ſi comme de la plus haute & de la plus baſſe chorde il ſe fait une conſonance & accord de l'octave, auſſi s'accorde la vie d'un homme qui choiſit de vivre à repos ſans rien faire, ou qui s'entremet de bien peu d'affaires, & puis après s'en va avec les Scythes à la chaſſe à cheval, & prend en main les affaires du roy du Boſphore, pour la moindre neceſſité qui ſe puiſſe preſenter. « Car quant à ce poinct, » dit-il, que le ſage ira à la guerre avec les » princes, vivra & converſera avec eux, nous » le conſidererons incontinent après cecy, ce » que quelques uns ne ſoupçonnent pas, à cauſe » qu'il y a de preſque ſemblables diſcours, &

» nous

» nous leur laiſſons à cauſe de pareilles raiſons ». Puis un peu après : « Et non ſeulement avec » ceux qui ont penetré bien avant en la diſci- » pline de vertu, & qui ont eſté bien condi- » tionnez, comme Hidanthyrſus & Leucon.

XXVI. Il y en a qui reprennent Calliſthenes, de ce qu'il paſſa la mer pour aller trouver Alexandre en ſon camp, ſoubs eſperance de faire rebaſtir la ville d'Olynthe, comme Ariſtote avoit fait reſtablir celle de Stagira, & louent grandement Ephorus, Xenocrates & Menedemus, de ce qu'ils refuſerent Alexandre. Mais Chryſippus nous poulſe ſon ſage, la teſte la premiere, pour gaigner & faire ſon proffit, juſques à la ville de Panticapæum, & juſques aux deſerts de la Scythie, & que ce ſoit pour y gaigner & y faire ſon proffit, il l'a monſtré au paravant, ſuppoſant qu'il y a trois principaux moiens, par leſquels le ſage peult praticquer & gaigner. Le premier, c'eſt par les bienfaicts des roys : le ſecond, de ſes amis : & le troiſiéme, d'enſeigner les lettres. Et toutefois en pluſieurs lieux il nous rompt la tête à force de louër ces vers du poëte Euripides,

Que fault il plus à l'homme tranſitoire,
Que pain & eau, pour manger & pour boire ?

Mais aux livres, De la nature, il dit, que le ſage,

quand bien il auroit perdu de très grandes facultez & richeſſes, eſtimera avoir perdu ſeulement aurant que vault une drachme d'argent, & l'aiant là ainſi elevé & enflé, au contraire icy il le ravalle & abaiſſe, juſques à en faire un mercenaire & un maiſtre d'eſchole. Car il veult qu'il puiſſe demander & exiger ſon ſalaire, voire & prendre argent avant la main, tout au commancement de l'apprentiſſage, & quelquefois auſſi après que le temps prefix à ſon diſciple ſera paſſé : ce qui, dit il, eſt plus honneſte, mais l'autre eſt le plus ſeur, de ſe faire payer avant la main, eſtant l'autre façon de dilayer & attendre, ſubjecte à recevoir beaucoup d'injures & de pertes : & le dit en ſes propres termes. « Les bien adviſez, » dit il, exigent de leurs auditeurs leur eſcholage, » non pas tous d'une meſme ſorte, ains diverſe- » ment ſelon que l'opportunité ſe preſente, & ne » leur promettent pas de les rendre ſages, & ce » dedans un an, mais bien promettent ils qu'ils » le feront en tant qu'il ſera en eulx, & dedans » le temps qui ſera dit & accordé entre eulx. » Et un peu plus avant parlant de ſon ſage, « Il ſçaura, » dit il, le temps opportun de demander ſon » ſalaire, à ſçavoir s'il vaudra mieulx l'exiger » incontinent à l'entrée de ſon eſcholier, comme » la plus part le font : ou bien, s'il leur faudra » bailler un terme prefix, eſtant ceſte façon bien

» ſubjecte à recevoir dommage & perte, combien » qu'elle ſemble eſtre plus civile & plus honneſte. Et comment ſera donc maintenant le ſage meſpriſeur d'argent, s'il eſt ainſi qu'il contracte à pris faict pour livrer la vertu, & encore qu'il ne la livre pas, qu'il en exige ſon ſalaire, comme aiant fait tout ce qui eſtoit en luy, & ce que requeroit ſon office? Ou comment ſera il plus grand que de pouvoir endurer aucune perte ou dommage, s'il eſt ainſi qu'avec ſi grande ſollicitude il ſe tienne ſur ſes gardes, que lon ne luy face tort ou dommage au payement de ſon ſalaire? Car nul ne reçoit tort à qui on ne fait point de dommage. Et pourtant combien qu'ailleurs il euſt maintenu que le ſage ne pouvoit recevoir tort, toutefois en ce lieu là il dit, que ceſte façon eſt ſubjecte à recevoir perte & dommage.

XXVII. Et en ſon livre, De la republique, aiant dit que les citoiens ne feront rien pour volupté, ny ne prepareront rien, loüant grandement Euripides de ce qu'il a dit en ces vers,

Que fault il plus à l'homme tranſitoire,
Que pain & eau, pour manger & pour boire?

Un peu plus avant il louë Diogenes, de ce que publicquement il abuſoit de ſa nature, diſant aux aſſiſtans, « A la mienne volonté que je peuſſe » ainſi chaſſer la faim de mon ventre! Quel

propos donc y a il, en meſmes livres de louër celuy qui chaſſe toute volupté, & celuy qui pour volupté fait à la veuë de tout le monde une ſi meſchante & ſi villaine choſe.

XXVIII. En ſes livres, De la nature, aiant eſcrit que la nature a produit beaucoup d'animaux pour la beauté ſeulement, prenant plaiſir à faire de belles creatures, & s'esjoüiſſant en la diverſité, & y aiant d'avantage adjouſté un fort eſtrange propos, que le paon avoit eſté produit par la nature pour ſa queuë, à cauſe de la beauté d'icelle. Au contraire en ſes livres, De la republique, il reprend fort aſprement ceulx qui nourriſſent des paons & des roſſignols, comme voulants faire des loix contraires au ſouverain legiſlateur du monde, en ſe mocquant de la nature qui prend plaiſir à produire de tels animaux, auſquels le ſage ne donne point de lieu ny de place en ſa republique. Car comment ne trouveroit on eſtrange & hors de toute raiſon, de reprendre ceux qui nourriſſent les animaux, pour la creation & production deſquels ils louënt hautement la providence divine? Aiant dit en ſon cinquieſme livre, De la nature, que les pulces nous eſveillent utilement, & que les ſouris nous advertiſſent auſſi de prendre bien garde là où nous mettons chaſque choſe, & qu'il eſt vrayſemblable que la nature prend plaiſir à produire de

belles creatures, & qu'elle s'esjoüit en la diverſité : il dit encore ces propres mots, « Cela peut bien » evidemment apparoir en la queuë du paon : car » elle monſtre là que ceſt animal a eſté produit » pour ſa queuë, & non pas au rebours, ne plus » ne moins qu'après que le maſle a eſté créé, » la femelle eſt venue après ». Et en ſon livre, Du gouvernement de la choſe publique, aiant dit que nous ſommes preſts de faire peindre meſmes juſques aux lieux où lon fait pourrit le fumier, un peu après il dit qu'il y en a qui embelliſſent leurs terres labourables de vignes ſur les arbres plantez à la ligne, & de meurthes meſmes, & qui nourriſſent des paons, des pigeons, & des perdris, à fin d'avoir le plaiſir de les ouir jergonner, des roſſignols auſſi : mais je luy demanderois volontiers, que c'eſt qu'il ſent & qu'il penſe des abeilles & du miel. Car il eſtoit conſequent à celuy qui avoit dit, que les pulces eſtoient creées utilement, de dire que les abeilles eſtoient creées inutilement : & s'il leur donne lieu & place en ſa choſe publicque, pourquoy eſt-ce qu'il defend à ſes citoiens les choſes qui reſjouiſſent l'ouye ? Bref tout ainſi que celuy ſeroit impertinent qui reprendroit les conviez au feſtin qui mangeroient des confitures & de la patiſſerie, beuroient de bon vin, & mangeroient des delicates viandes, & ce pendant louëroit celuy qui

les auroit conviez à ces delices là, & qui les leur auroit preparées : auſſi eſt hors de toute raiſon celuy, qui louë la providence divine de ce qu'elle a produit des delicieux poiſſons, des oyſeaux, du miel, & du bon vin, & reprend ceux qui ne rejettent point tout cela, & qui ne ſe contentent pas de pain & d'eau pour manger & pour boire, choſes qui nous ſont tousjours à la main, & qui ſuffiſent pour noſtre nourriture : celuy là ne ſe ſoucie point de ſe contredire à ſoy meſme, & de tenir des propos tout contraires.

XXIX. Qui plus eſt en ſon traicté, Des exhortations, aiant dit que c'eſt ſans raiſon que lon a blaſmé & diffamé l'avoir affaire avec ſes meres, filles & ſœurs, & de manger de quelque ſorte de viande, ou bien d'aller au ſortir d'avec une femme, ou d'un mortuaire, à un ſacrifice : « Car il fault, dit il, en cela regarder les beſtes » brutes, & par les exemples de ce qu'elles font, » conclure & colliger, qu'il n'y a rien de tout » cela qui ſoit importun ou contre la nature : car » on peult bien opportunément alleguer cela, & » comparer l'uſage des autres animaux, pour » monſtrer que ny pour s'aſſembler, ny pour » engendrer, ny pour mourir ès temples, il n'y a rien » qui puiſſe ſouiller ny contaminer la divinité ». Et au contraire au cinquieſme livre, De la nature, il dit, que le poëte Heſiode nous admoneſte bien

& honneſtement, de ne piſſer point dedans les fontaines, ny dedans les rivieres [1], mais encore plus raiſonnable eſt il, s'abſtenir de piſſer contre un autel, ou contre l'image & ſtatue d'un dieu : & qu'il ne fait rien de dire, que les chiens, les aſnes & les petits enfants le font bien, qui n'ont point de diſcretion ny de conſideration de telles choſes. Il n'y a doncques point de propos de dire là, qu'il ſoit opportun de conſiderer les exemples des beſtes brutes : & icy, qu'il ſoit hors de toute raiſon.

XXX. Il y a des philoſophes qui imaginent un mouvement acceſſoire de dehors en la partie principale de l'ame pour bailler ſolution aux inclinations, quand il ſemble que lon eſt contraint & forcé à quelque choſe par cauſes exterieures. Ce mouvement apparoit principalement ès choſes ambigues : car quand de deux choſes egales en puiſſance, & du tout en tout ſemblables, il eſt force d'en choiſir l'une, n'y aiant cauſe aucune qui nous incline plus toſt en l'une qu'en l'autre, d'autant qu'elle n'eſt en rien meilleure que l'autre, ceſte puiſſance acceſſoire venant d'ailleurs, ſaiſiſſant l'inclination de l'ame, decide toute ceſte doubte. Contre ces philoſophes là Chryſippus diſcourant, comme forçans la nature en mettant aucun effect ſans cauſe, entre pluſieurs

[1] *Oper. & Dies*, 756.

exemples allegue l'oſſelet, & la balance, & pluſieurs telles autres choſes qui ne peuvent pas tomber ny pancher tantoſt en un coſté, & tantoſt en un autre, ſans quelque cauſe & quelque difference qui ſoit en eulx entierement, ou qui leur advienne d'ailleurs, parce qu'ils tiennent, que ce qui eſt ſans cauſe ne peult eſtre nullement, ne ce qui eſt fortuit, mais qu'en ces mouvements acceſſoires qu'ils ſuppoſent, il y a quelques cauſes latentes qui ſecrettement eſmeuvent & induiſent noſtre juſtice & noſtre inclination en l'une des parties. Cela eſt l'un des propos que plus ſouvent & plus notoirement il repete, mais ce que luy meſme dit après tout au contraire, d'autant qu'il n'eſt pas expoſé en veuë à tout le monde, je l'allegueray aux meſmes paroles dont il uſe. Car en ſon traicté, De l'office de juger ſuppoſant deux courreurs qui arrivent au bout de la carriere tout l'un quant & l'autre, il demande que c'eſt que doit faire le juge en ce cas là, à ſçavoir s'il luy eſt loyſible d'attribuer auquel qu'il luy plaira des deux le rameau de palme, ſuppoſé encore qu'ils luy ſoient tous deux ſi familiers qu'il ſoit pluſtoſt pour leur gratifier du ſien, que de leur oſter ce qui ſeroit à eux, ou ſi la palme eſtant commune à tous deux, il luy ſera loiſible d'incliner fortuitement à l'un ou à l'autre, comme s'ils euſſent tiré au ſort, je dy, Incliner fortuitement, comme

quand lon nous preſente deux drachmes ſemblables au demourant, nous enclinons plus en celle que nous prenons. Et au ſixieſme, Des offices, aiant dit qu'il y a certaines choſes qui ne meritent pas que lon s'y arreſte beaucoup, ny que lon les conſidere de bien près, il eſtime qu'il fault en telles choſes donner le chois à la fortuite inclination de la penſée, ne plus ne moins qu'à l'adventure du ſort : comme, pour exemple, s'il eſt queſtion d'eſprouver ces deux drachmes qui ſeront preſentées, les uns pourront dire celle là, les autres celle cy eſt la bonne, mais pource qu'il en fault prendre l'une des deux, alors ſans s'arreſter à en faire plus grand examen, nous prendrons la premiere venue. Et en un autre lieu il dit, mettant cela à l'adventure du ſort, nous prendrons quelquefois la pire. En ces paſſages là, la fortuite inclination de la penſée à la premiere venue, & le commettre à l'adventure du ſort, n'eſt autre choſe ſinon introduire un chois des choſes indifferentes, ſans aucune cauſe.

XXXI. Au treiſieſme, aiant dit de la dialectique, que Platon & Ariſtote avoient fort travaillé après, & leurs diſciples & ſectateurs auſſi, juſques à Polemon & à Straton & principalement Socrates, & aiant encore adjouſté à cela, que lon pourroit vouloir faillir avec de tels & ſi grands perſonnages, il ſubjoinct puis après de

mot à mot : « S'ils n'en euſſent, dit il, parlé qu'en » paſſant par deſſus ; on ſe fuſt à l'adventure peu » mocquer de ce lieu là : mais en aiant traicté » ſi diligemment & ſi ſerieuſement, comme de » l'une des plus grandes & plus neceſſaires facul- » tez, il n'eſt pas vray ſemblable qu'ils aient ſi » lourdement failly, eſtants en toute philoſophie » tels que nous les preſumons ». Comment doncq, luy pourroit quelqu'un replicquer, ne ceſſeras tu jamais de combattre de tels & ſi grands perſonnages, & de les convaincre, comme tu penſes, d'avoir erré ? Car il n'eſt pas vray-ſemblable qu'ils ayent eſcrit diligemment & ſoigneuſement de la dialectique, & que des principes de la fin des biens, de la juſtice & des dieux, ils n'aient eſcrit qu'en jouant, & par maniere d'acquit, encore meſmement que tu appelles leurs traictez & diſcours aveugles, repugnants à ſoy meſme, & contenants innumerables fautes & erreurs.

XXXII. En quelque autre paſſage, il nie que le vice de ἐπιχαιρεκακία, c'eſt à dire, la joye de voir mal advenir à autruy, ſoit en eſtre, & qu'elle ait reale ſubſiſtence, pour autant, dit il, que jamais homme de bien ne s'esjoüit de voir mal advenir à un autre. Mais en ſon ſecond livre, Du bien, declarant que c'eſt qu'envie, c'eſt à ſçavoir douleur du bien d'autruy : « Pour ce que

» les hommes, dit il, veulent ravaller leurs » voiſins, à fin que eulx aient le deſſus » : Il y adjouſte puis après, « La joye du mal d'autruy » : en diſant, « A celle là eſt contigue la joye du » mal d'autruy, parce que les hommes cherchent » à rabattre leurs voiſins pour cauſes ſemblables, » mais quand ils ſont deſtournez en d'autres » mouvements naturels, il s'engendre la miſeri- » corde ». Il appert par là, qu'il met La joye du mal d'autruy, comme choſe ſubſiſtente auſſi bien que l'envie & la miſericorde : laquelle toutefois il dit ailleurs n'eſtre aucunement ſubſiſtente, comme ny la haine des meſchants, ny la cupidité de gain deshonneſte.

XXXIII. Aiant dit en pluſieurs lieux que pour eſtre plus long temps heureux les hommes n'en ſont pas plus heureux, que ceulx qui participent de la beatitude en un moment de temps. En pluſieurs autres lieux au contraire il dit, qu'il n'en fault pas ſeulement eſtendre le doigt pour une prudence qui ne dure qu'un moment de temps, ne plus ne moins qu'un eſclair qui paſſe volant. Mais il ſuffira d'alleguer les propres mots qu'il a eſcrits en ſon ſixieſme livre, Des queſtions morales, touchant ceſte matiere. Car aiant dit que ny tout bien ne tombe egalement en joye, ny tout vertueux office en vanterie, il ſubjoinct puis après ces paroles. « Car s'il ne doit avoir la

» prudence que pour un moment de temps, ou » pour le dernier jour de ſa vie, il n'en con- » vient pas ſeulement eſtendre le doigt pour une » telle prudence, combien que pour eſtre plus » long temps heureux les hommes n'en ſoient » pas plus heureux, ny la beatitude eternelle » ne ſoit pas plus ſouhaitable, ny plus deſira- » ble que celle d'un moment d'heure ». Or s'il eſtimoit que la prudence fuſt un bien produiſant la beatitude, comme fait Epicurus, on ne reprendroit ſeulement que la nouveauté & faulſeté eſtrange d'une telle ſentence. Mais puis que la prudence n'eſt point autre choſe que la beatitude par ſoy, ains eſt la beatitude meſme, comment eſt ce que cela ne ſe contredit & repugne, de dire que egalement ſoit eligible & deſirable la beatitude d'un moment d'heure, que celle d'une eternité, & que la beatitude d'un moment ne ſoit d'aucune valeur ?

XXXIV. Il dit que les vertus s'entre ſuyvent l'une l'autre, non ſeulement en ce que qui en a l'une, il a toutes les autres, mais auſſi en ce que qui ouvre ſelon l'une, ouvre quant & quant ſelon toutes les autres & tiennent qu'un homme n'eſt point parfait qui n'a toutes les vertus. Mais toutefois au ſixieme livre, Des queſtions morales, il dit, que ny l'homme de bien ne fait pas touſjours vaillamment, ny le meſchant laſchement,

pource qu'il fault que l'un, luy eſtants certains objects preſentez, perſevere en ſes jugements, & que l'autre s'en departe : & eſt auſſi croyable, que ny le meſchant ne paillarde pas tousjours. Or ſi, faire vaillamment eſt uſer de vaillance, & faire laſchement uſer de laſcheté, ils diſent choſes contraires, quand ils afferment que le meſchant ouvrant ſelon un vice, ouvre ſelon tous enſemble, & que le vaillant n'uſe pas tousjours de vaillance, ny le laſche de laſcheté.

XXXV. Il definit la retorique eſtre l'art, touchant l'ornement & ordre de l'oraiſon prononcée : d'avantage il a ainſi eſcrit au premier livre : « Et » ne fault pas à mon advis avoir ſeulement ſoing » d'un honneſte & ſimple ornement en ſes paro- » les, ains fault auſſi avoir cure des propres geſtes, » des pauſes & ſtations convenables de la voix » & compoſition du viſage & des mains ». Et eſtant ainſi curieux & exquis en ceſt endroit : au contraire en ce meſme livre, aiant parlé de la colliſion des voyelles : « Non ſeulement, dit » il, il fault negliger cela, & penſer à ce qui » eſt plus grand, & de plus d'importance, ains » fault laiſſer paſſer certaines obſcuritez, & cer- » taines defectuoſitez, voire juſques à des incon- » gruitez, dont pluſieurs autres auroient honte ». Or de permettre quelquefois d'eſtre curieux à bien diſpoſer par ordre ſon langage juſques à avoir

honneſte contenance, & en ſon viſage, & en ſes mains, & une autre fois ne ſe ſoucier point d'aucune defectuoſité en ſon langage ny d'aucune obſcurité, voire n'avoir point de honte de commettre de groſſes incongruitez, cela eſt fait en homme qui dit à la volée tout ce qui luy vient en la bouche.

XXXVI. Et en Ses poſitions naturelles, touchant ce qui a beſoing d'eſtre veu à l'œil, & d'experience, aiant au paravant commandé d'y aller reſervément, & y eſtre bien retenu, il dit : « Par ainſi nous ne cuiderons pas, comme a fait » Platon, que la nourriture liquide, c'eſt à dire » le boire, aille aux poulmons, & la ſeiche en » l'eſtomach, ny ne tomberons pas en autres » erreurs, ſemblables à celuy là ». Quant à moy, j'eſtime que reprendre les autres, puis tomber en l'erreur que lon a repris ès autres, c'eſt la plus grande repugnance & contrarieté qui ſçauroit eſtre, & la plus laide faulte. Mais luy meſme dit, que les connexions qui ſe font par dix dignitez, c'eſt à dire dix propoſitions affirmatives, excedent en multitude un million, n'aiant pas ny par luy meſme aſſez diligemment enquis & recherché cela, ny par homme exercitez en tel art, bien entendu la verité. Et toutefois Platon a les plus excellents & plus renommez medecins pour teſmoings, Hippocrates, Philiſtion, Dioxip-

pus diſciple d'Hippocrates, & entre les poëtes, Euripides, Alceus, Eupolis, Eratoſthenes, qui tous diſent que le boire paſſe par les poulmons. Mais tous les ſçavants en arithmetique, & exercitez en la ſcience des nombres, reptennent Chryſippus, entre leſquels eſt Hipparchus, monſtrant & prouvant qu'il y a en ſon dire un très grand erreur de calcul, s'il eſt vray que l'affirmative fait de connexions de ces dix dignitez juſques à cent trois mille quarante & neuf: & la negative trois cents dix mille neuf cents cinquante & deux.

XXXVII. Quelques uns des anciens ont dit, qu'il eſtoit advenu à Zenon comme à celuy qui avoit du vin s'aigriſſant, qu'il ne le pouvoit vendre ne pour vinaigre, ny pour vin : car de ſon preallable, qu'ils appellent, il ne pouvoit expoſer en vente, ny comme pour bon, ny comme pour indifferent. Mais Chryſippus a rendu l'affaire encore de plus malaiſée deffaitte, car en quelques endroits il dit, que ceulx là ſont furieux qui n'eſtiment rien & ne font compte des biens, de la ſanté & integrité du corps, & qui ne mettent peine de les avoir : & alleguant ce vers d'Heſiode,

Race des dieux, gentil Perſe, travaille,

il dit que ce ſeroit une fureur que de dire,

Gentil Perſe, garde de travailler.

Et en ſon traitté, Des vies, il eſcrit, que le ſage fera la court aux roys pour faire ſes beſongnes, & enſeignera les lettres pour de l'argent, prenant des uns de ſes diſciples de l'argent d'avance, & faiſant marché avec les autres. Et au ſeptieme livre, Des offices, il dit d'avantage, qu'il fera trois fois la culebutte prouveu qu'on luy baille un talent. Et au premier livre, Des biens, il permet aucunement & concede à qui le vouldra, d'appeller les choſes preallables biens, & les contraires maulx, en ces propres termes. « Si quel» qu'un veult, ſuivant ces permutations là, ap» peller l'un bien à ſoy, & l'autre mal, prou» veu qu'il viſe aux choſes, & ne vague point » temerairement, & qu'il ne faille point en l'in» telligence des choſes ſignifiées, au demou» rant qu'il s'accommode à l'uſage & couſtume » de la denomination ». Ainſi aiant approché le preallable du bien ſi près en ce paſſage là, & l'aiant meſlé encore, au contraire en autres lieux il dit, que rien de tout cela ne nous appartient, ains que la raiſon nous retire & deſtourne de toutes telles choſes : car il a ainſi eſcrit cela au premier livre, De l'exhortation. Et au troiſieme, De la nature, il dit, qu'il y en a qui beniſſent & reputent heureux & glorieux les roys & les riches, qui eſt autant comme ſi on les beniſſoit & reputoit heureux, pour ce qu'ils auroient des baſſins à

retraict,

retraict, & des paſſements d'or : mais qu'à l'homme de bien autant luy eſt perdre toutes ſes facultez, comme s'il ne perdoit qu'une drachme, & l'eſtre malade autant que de chopper un petit. Et pourtant a il remply de telles contrarietez, non ſeulement la vertu, mais auſſi la providence : car la vertu ſe trouvera extremement mechanique & folle, de s'occuper à choſes ſi viles & de ſi peu de pris, commandant au ſage de naviger pour icelles gaigner, juſques au païs du Boſphore, & de ſaulter & culebutter. Et Juppiter eſt digne de mocquerie, prenant plaiſir à s'ouïr appeller Cteſius, qui ſignifie donnant des poſſeſſions : & Epicarpius, ſuperintendant des fruicts : & Charidotes, donateur de joye, pourautant qu'il donne aux mauvais & aux meſchans des baſſins à retraict, & des paſſements d'or, & aux bons choſes valents une drachme, quand ils deviennent riches par la providence de Jupiter. Apollo eſt encore plus digne de mocquerie, s'il eſt ainſi qu'il s'amuſe à rendre reſponſes & oracles touchant des baſſins à retraict, & des franges d'or, & du choppement des pieds. Mais encore rendent ils ceſte contrarieté plus evidente & plus manifeſte par la demonſtration : car ce dequoy lon peult, ce diſent ils, & bien & mal uſer, n'eſt ny bien ny mal, ny bon ny mauvais. Or tous les fols uſent mal de la richeſſe, de la

ſanté, & de la force du corps, parquoy nulle de ces choſes ne ſe pourra dire bonne. Si doncques dieu ne donne pas la vertu aux hommes, ains ce qui eſt honneſte s'acquiert, & il donne la richeſſe, la ſanté ſans la vertu, & à ceulx qui en doivent non bien uſer, mais mal, c'eſt à dire inutilement, honteuſement & pernicieuſement : & toutefois ſi les dieux peuvent bailler la vertu & ils ne la baillent, ils ne ſont pas bons : & s'ils ne les peuvent rendre bons, auſſi ne leur peuvent ils doncques aider, attendu qu'il n'y a rien hors cela qui ſoit ny bon ny utile. Car de dire que les dieux jugent par vertu & par force ceulx qui ſont autrement bons que par eulx, cela n'eſt rien dit : car auſſi bien les bons jugent les mauvais par vertu & par force, tellement qu'ils n'en aident point plus les hommes qu'ils n'en ſont aidez par les hommes. Toutefois Chryſippus ne juge bon ny luy, ny aucun de ſes familiers, ou de ſes precepteurs. Que penſez vous doncq' qu'ils ſentent des autres, ſinon ce que eux meſmes diſent, qu'ils ſont tous furieux, fols & inſenſez, qu'ils ſont meſcreans, violateurs des loix, qu'ils ſont au plus hault & dernier degré de miſere & d'infelicité ?

XXXVIII. Et puis ils tiennent, que nous eſtans ſi mal-heureux & ſi miſerables, ſommes gouvernez par la providence divine. Or ſi les

dieux ſe changeans nous vouloient offenſer, affliger, & tourmenter & debriſer, ils ne nous pourroient pas mettre en pire eſtat que nous ſommes maintenant, ſelon que Chryſippus prononce, ny ne pourroit pas eſtre la vie de l'homme ne pire ne plus mal-heureuſe qu'elle eſt, tellement que ſi elle avoit langue & voix pour parler, elle diroit les paroles d'Hercules,

Plein ſuis de maulx, plus n'en pourrois avoir.

Quelles ſentences & affirmations pourroit on doncques trouver plus contraires & plus repugnantes l'une à l'autre, que celle de Chryſippus touchant les dieux & touchant les hommes, quand il dit que les uns, à ſçavoir les dieux, provoyent le mieulx qu'ils peuvent, & les hommes ſont le pis qu'ils ſçauroient eſtre ? Il y a des Pythagoriens qui le reprennent de ce qu'il dit au traitté, De la juſtice, touchant les coqs, à ſçavoir qu'ils ont eſté utilement procréez : « Car, dit il, ils nous eſveillent pour travailler, » ils amaſſent & devorent les ſcorpions, & nous » animent aux combats, nous imprimant une » envie & jalouſie de combattre vaillamment, & » toutefois il nous les fault manger, de peur » qu'il ne naiſſe plus grand nombre de poullets » qu'il n'en ſeroit de beſoing ». Et ſe mocque tant de ceulx qui le reprennent de telles ſentences

qu'il eſcrit ainſi au troiſieme livre, Des dieux, touchant Jupiter, ſauveur, createur, pere de juſtice, de loy & de paix. «Et comme les villes » & citez quand elles ſont trop pleines de peuple, » en oſtent ou envoyent des colonies au loing, & » commancent des guerres contre quelques uns : » auſſi Dieu envoye les commancemens de quelque » mortalité» : & cite pour teſmoing Euripides, & les autres qui diſent, que la guerre de Troie fut envoyée par les dieux pour eſpuiſer la trop grande multitude du peuple. Or quant aux autres toutes evidentes faulſetez, je les laiſſe : car je n'ay pas propoſé de rechercher tout ce qu'ils ont mal dit, mais ſeulement ce qu'ils ont dit en contrediſant à eulx meſmes. Conſiderez comment il donne à Dieu tousjours les plus beaulx noms, & les plus humaines appellations du monde, & au contraire les effects ſauvages, cruels, barbares & galatiques : car ces grandes moralitez & pertes d'hommes ne reſſemblent point proprement aux colonies que les citez envoyent dehors, comme celles qu'amena la guerre de Troie, ou celle des Medes, ou la Peloponeſiaque, ſi ce n'eſt que ces gens icy ſçachent qu'il y a eu quelque ville qui ſe fonde & ſe peuple deſſoubs la terre aux enfers. Mais Chryſippus fait Dieu ſemblable à Dejotarus, le roy de Galatie, lequel aiant pluſieurs enfans, & voulant laiſſer ſon eſtat &

royaume à l'un d'iceulx ſeul, il tua luy meſme tous les autres, comme s'il euſt couppé & taillé les branches d'un cep de vigne, à fin que celle qui demeure en deviene plus grande & plus forte, combien que le vigneron le face lors que les branches ſont encores petites & foibles. Et nous quand les petits chiens ſont encore ſi jeunes qu'ils ne voient goutte, pour eſpargner la chienne, nous luy en oſtons pluſieurs: là où Jupiter ne laiſſe pas tellement croiſtre & venir en aage parfaict les hommes, ains luy meſme les faiſant naiſtre & leur donnant croiſſance, les tourmente puis après en leur preparant occaſions de corruption & de mort, là où il falloit pluſtoſt ne leur donner point de cauſes & de principes de naiſſance: mais cela eſt moindre, & cecy que je diray maintenant eſt bien plus grief: car il ne ſourd guerre aucune aux hommes ſans quelque vice, ains eſt cauſe de l'une la volupté, de l'autre l'avarice, de l'autre l'ambition & la cupidité de dominer. Parquoy ſi Dieu forge les guerres, par conſequence auſſi produit il doncques les vices, en irritant & tordant les hommes, combien que luy meſme en ſon traitté, De juger, & encore en ſon ſecond livre, Des dieux, eſcrive, « Qu'il » n'eſt pas raiſonnable de ſouſtenir que Dieu ſoit » cauſe de choſe aucune deshonneſte: car tout » ainſi comme les loix ne ſont jamais cauſe de

» violer les droits, auſſi n'eſt jamais Dieu cauſe » d'aucune impieté ». Auſſi n'eſt il pas vrayſemblable qu'ils ſoient cauſes aux hommes de commettre aucune deshonneſteté.

XXXIX. Et que peut il eſtre plus deshonneſte que de procurer les uns aux autres perdition & ruine, dont Chryſippus dit que Dieu leur ſuggere les commancemens ? Voire mais, dira quelqu'un, au contraire, il louë Euripides de ce qu'il dit,

Si les Dieux font rien qui ſoit vicieux,
Certainement ils ne ſont doncq pas Dieux.

Et ailleurs,

Accuſer Dieu eſt choſe bien facile,

comme ſi nous faiſions autre choſe maintenant que d'expoſer ſes paroles & ſentences contraires les unes aux autres : toutefois ce propos loué maintenant, ſe peult alleguer non une, ny deux, ny trois fois, mais innumerables, contre Chryſippus : car premierement en ſon traitté, De la nature, aiant accomparé l'eternité du mouvement à un breuvage compoſé de toutes ſortes d'herbes, qui branſle & tourne toutes les choſes qui naiſſent, les unes d'une ſorte, les autres d'une autre il dit ainſi, « Comme ainſi ſoit que le gouver- » nement & l'adminiſtration de l'univers procede » & aille en ceſte ſorte, il eſt neceſſaire que

» nous ſoions diſpoſez en la maniere que nous » le ſommes, comment que ce ſoit que nous » le ſoions, ſoit que nous ſoions malades contre » noſtre propre nature, ſoit que nous ſoions » mutilez & eſtropiez, ou que nous ſoions » grammairiens ou muſiciens ». Et de rechef un peu après, « Selon ceſte raiſon nous en dirons » autant de noſtre vertu ou vice, & generalle- » ment de la ſcience ou ignorance des arts, » comme j'ay dit ». Et un peu après, oſtant toute doubte & ambiguité : « Car il n'y a rien de » particulier, juſques aux moindres choſes, qui » puiſſe autrement advenir que ſelon la com- » mune nature, & ſelon la raiſon d'icelle. Or » que la nature commune & la raiſon d'icelle » ſoit la deſtinée, la providence divine, & » Jupiter, il n'eſt pas juſques aux Antipodes qui » ne le ſçachent : car ils n'ont autre propos en la » bouche que celuy là, & diſent qu'Homere a » fort bien dit,

De Jupiter le vouloir ſe faiſoit,

» referant cela à la deſtinée & à la nature de » l'univers, par laquelle toutes choſes ſe regiſ- » ſent ». Comment eſt il maintenant poſſible que ces deux poſitions ſubſiſtent enſemble, que Dieu ne ſoit point cauſe d'aucune choſe deshonneſte ; &, Qu'il n'y ait rien, juſques aux moindres choſes,

qui ſe face, ſinon par la commune nature & ſelon la raiſon d'icelle? Car entre toutes les choſes qui ſe font ſont certes auſſi les deshonneſtes.

XL. Et toutefois Epicurus ſe tourne & vire de tous coſtez, & va imaginant toutes les ſubtilitez qu'il luy eſt poſſible, pour taſcher à deſlier & delivrer le liberal arbitre de ce mouvement eternel, de peur de laiſſer le vice ſans juſte reprehenſion. Mais ceſtuy-cy luy donne une licence tout arriere ouverte, de dire que non ſeulement il ſe commet par neceſſité de la deſtinée, mais auſſi par la raiſon de Dieu, & ſelon la nature & la meilleure qui ſoit : encore y voit on cela de mot à mot : car la commune nature s'eſtendant à toute cauſe, il faudra que tout ce qui ſe fait, comment qu'il ſe face, & en quelque partie que ce ſoit, ſe face ſelon ceſte commune nature & ſelon la raiſon d'icelle, par ſuitte de conſequence ſans empeſchement, par ce qu'il n'y a rien au dehors qui mette empeſchement à ſon adminiſtration, & qu'il n'y a partie qui ſe meuve, ne qui ſoit autrement habituée que ſelon la nature commune. Mais quelles ſont les habitudes & quels les mouvemens des parties? Il eſt certain que les habitudes ſont les vices, & les maladies, comme l'avarice, la luxure, l'ambition, la couardiſe, l'injuſtice : & les mouvemens ſont les actes qui en procedent,

comme les adulteres, les larcins, les trahiſons, les homicides, les parricides. Chryſippus eſtime qu'il n'y a rien de tout cela ne petit ne grand qui ſe face outre la raiſon de Jupiter, & contre la loy, la juſtice & la providence, de maniere que violer les loix n'eſt point contre la loy, ny oultrager autruy n'eſt point faire contre juſtice, ny faire mal contre la providence.

XLI. Et toutefois il tient que Dieu punit le vice, & qu'il fait beaucoup de choſes pour punition des meſchans, comme au ſecond livre, Des dieux : « Aucunefois, dit-il, il advient des » choſes inutiles aux bons, non comme aux » mauvais par punition, ains par une autre » providence, comme il advient ès villes & » citez ». Et de rechef en ces mots, « Premiere- » ment il faut entendre les maux, comme nous » avons dit paravant, & puis qu'ils ſont diſtri- » buez ſelon la raiſon de Jupiter, ou par punition, » ou par une autre œconomie & diſpoſition de » l'univers ». Or eſt cela fort dur à digerer, que le vice ſoit par la diſpoſition & raiſon de Dieu, & neantmoins qu'il le puniſſe : mais il roidiſt encore davantage ſa contradiction au ſecond, De la nature, eſcrivant ainſi : « Mais le vice, quant aux grands » & griefs accidents a une peculiere raiſon : car » il ſe fait par la commune raiſon de la nature, » & à fin que je le die ainſi, il ſe fait non

» inutilement, eu eſgard à l'univerſel : car autre-» ment les biens ne ſeroient point ». Et puis il va reprenant ceux qui egalement diſputent & diſcourent en une & en l'autre partie, luy que pour envie qu'il a de dire tousjours, & en toutes choſes quelque nouveauté & ſingularité exquiſe par deſſus tous les autres, il dit que ce n'eſt point inutilement qu'il y a des coupeurs de bourſes, des calomniateurs, des luxurieux, & que ce n'eſt point inutilement qu'il y a des perſonnes inutiles, dommageables, malheureuſes : & s'il eſt ainſi, quel eſt Jupiter ? J'entens celuy de Chryſippus, s'il punit une choſe qui n'eſt ny de ſoy meſme, ny inutilement : car le vice, ſelon l'opinion de Chryſippus, ſeroit totalement irreprehenſible, & à l'oppoſite Jupiter luy meſme ſeroit à reprendre, s'il fait le vice eſtant inutile, & s'il le punit l'aiant fait non inutilement. Et derechef au premier livre, De la juſtice, aiant dit des dieux, qu'ils s'oppoſent aux iniquitez de quelques uns, mais oſter du tout le vice, il n'eſt ny poſſible, ny expedient quand il ſeroit poſſible, ny bon d'oſter toute injuſtice, toute iniquité contre les loix & toute folie : ce qui n'appartient pas au preſent traitté d'en diſcourir, ny de rechercher. Mais luy meſme oſtant tout vice par le moyen de ſa philoſophie, entant comme en luy eſt, ce qui n'eſt pas expedient ny bon d'oſter, il fait

choſe en cela qui eſt repugnante & à la raiſon & à Dieu.

XLII. Davantage en diſant qu'il y a des iniquitez & pechez auſquelz les dieux s'oppoſent, il donne taiſiblement à entendre qu'il y a doncques quelque inegalité entre les pechez. Oultre, aiant eſcrit en pluſieurs paſſages, qu'il n'y a rien à reprendre, ny dont on ſe peuſt plaindre en ce monde, par ce que toutes ces choſes s'y font par une très bonne raiſon : au contraire il y a des endroits auſquels il nous laiſſe des negligences & pareſſes reprehenſibles & en choſes non legeres ny petites. Qu'il ſoit ainſi, en ſon troiſieme livre, De la ſubſtance, aiant fait mention qu'il peult bien advenir quelques telles faultes aux gens de bien & d'honneur : « Eſt-ce, dit-il, par ce » qu'il y a des choſes dont on ne tient point » de compte, comme en une grande maiſon, il » ne ſe peult faire qu'il ne ſe perde quelque » ſon & quelques grains de bled, encore que la » totalité & generalité au demourant ſoit bien » gouvernée & regie ? Ou pour ce qu'il y a » quelques malings eſprits ſuperintendans ſur » ces choſes là, où certainement les negligences » & pareſſes ſont reprehenſibles ». Et dit auſſi qu'il y a beaucoup de neceſſité meſlée parmy.

XLIII. Or je ne me veux point arreſter à

deduire au long, ny à peſer combien grande legereté & temerité c'eſt à luy de comparer les accidents advenus aux grands & vertueux perſonnages, comme la condamnation de Socrates, l'embraſement de Pythagoras, qui fut bruſlé tout vif par les Cyloniens, le martyre que le tyran Demylus feit endurer à Zenon, & le tourment que Dionyſius feit ſouffrir à Antiphon, quand ils les feirent mourir, à du ſon qui ſe perd ès grandes maiſons. Mais qu'il y auroit des malings eſprits commis à la ſuperintendence de telle charge, par providence divine, comme eſt il poſſible que cela ne ſoit un reproche fait à Dieu, comme ſi c'eſtoit un mal ſage roy qui commeiſt des gouvernemens de provinces à des mauvais & temeraires gouverneurs & capitaines, en leur ſouffrant outrager, injurier & tourmenter par ſa nonchalance, les plus gens de bien de ſes ſubjects?

XLIV. Et s'il eſt ainſi qu'il y ait beaucoup de neceſſité & contrainte meſlé parmy les affaires de ce monde, adoncques Dieu n'eſt pas ſouverain maiſtre de tout, ny toutes choſes ne ſont pas abſoluëment regies & gouvernées par ſa raiſon. Il combat fort alencontre d'Epicurus, & alencontre de ceux qui oſtent du gouvernement du monde la providence divine, les refutant principalement

par les communes notions & conceptions nées avec nous, par leſquelles nous nous perſuadons que les dieux ſoient bienfaitteurs & benings envers les hommes : & pource que c'eſt choſe toute vulgaire & commune parmy eux, il n'eſt jà beſoing d'en alleguer les exprès paſſages : & toutefois toutes ſortes de gens ne croyent pas que les dieux ſoient doux ny benings : car voyez ce que les Juifs & les Syriens croyent des dieux : voyez les eſcripts des poëtes, de combien de ſuperſtition ils ſont pleins. Il n'y a perſonne qui eſtime que Dieu ſoit mortel, corruptible, ny qu'il ait eſté engendré, toutefois Antipater de Tarſe, à fin que je paſſe les autres ſoubs ſilence, en ſon livre, Des dieux, en eſcrit ainſi de mot à mot. « Mais à fin que tout ce diſcours ſoit plus » clair, nous recueillirons en peu de paroles » l'opinion que nous avons de Dieu. Nous eſti- » mons donc que Dieu ſoit un animal bien- » heureux, incorruptible, & bienfaitteur aux » hommes ». Et puis en expoſant chaſcun de ces termes là, il dit : « Combien que tous eſtiment » qu'ils ſoient incorruptibles ». Il faut doncques, ſelon le dire d'Antipater, que Chryſippus ne ſoit point entre ces Tous là, car il n'eſtime qu'il y ait rien incorruptible entre tous les dieux, ſinon Jupiter tout ſeul, ains penſe que tous egalement

ont eſté engendrez, & que tous ſemblablement auſſi ſoient pour une fois perir. Ce qu'il dit preſque par tout, mais toutefois j'en allegueray un paſſage exprès de ſon troiſiéme livre, Des dieux, à un autre propos. « Les uns, dit-il, ſont en-» gendrez & mortels, les autres non engendrez, » mais la preuve & demonſtration de cela, dès » ſon principe appartient plus à la ſcience natu-» relle : car le ſoleil & la lune, & les autres dieux » qui ſont de ſemblable nature, ont eſté engen-» drez, mais Jupiter eſt ſempiternel ». Et de rechef un peu plus avant. « Autant en dira lon » de Jupiter & des autres dieux, touchant le » naiſtre & le perir : cat les uns ſont periſſables, » & des autres les parties ſont incorruptibles ». A cela je veux encore conferer un peu de ce qu'en eſcrit Antipater : « Ceux, dit-il, qui oſtent la » beneficence aux dieux touchent en partie à » l'anticipée cognoiſſance d'iceux, & par meſme » raiſon ceux qui eſtiment qu'ils ſoient partici-» pans de generation & de corruption ». S'il eſt ainſi doncques que celuy qui eſtime que les dieux ſoient periſſables & corruptibles, ſoit autant faux & abuſé que celuy qui penſe qu'ils n'ayent point de beneficence ny de benigne affection envers les hommes : autant doncques eſt eſlongné de la verité Chryſippus, comme Epicurus,

par ce que l'un oſte aux dieux l'immortalité & incorruptibilité, & l'autre leur oſte la beneficence & liberalité.

XLV. Et puis Chryſippus en ſon premier livre, Des dieux, dit touchant ce point, que les autres dieux ſe nourriſſent, il dit ainſi : « Les » autres dieux uſent de nourriture, s'entretenans » de meſme egalement par icelle, mais Jupiter » & le monde par un autre maniere qu'eux qui » ſont engendrez & conſumez par le feu ». En ce lieu il maintient, que tous les autres dieux ſe nourriſſent, exceptez Jupiter & le monde. Et au premier, De la providence, il dit, que Jupiter s'augmente tousjours juſques à ce que toutes choſes ſoient conſumées en luy : car eſtant la mort la ſeparation du corps & de l'ame, & l'ame du monde ne ſe ſepare point, mais bien s'augmente elle continuellement juſques à ce qu'elle ait conſumé toute la matiere en ſoy, il ne faut pas dire que le monde meure. Qui pourroit plus ſe contredire à ſoy meſme que celuy qui dit qu'un meſme Dieu ſe nourrit & ne ſe nourrit point ? Et n'eſt jà beſoing de l'inferer & colliger par conſequence neceſſaire, attendu que luy meſme au meſme lieu l'a eſcrit tout appertement. « Lon dit que le monde ſeul ſe ſuffit à ſoy » meſme, pour ce que le monde ſeul contient » en ſoy meſme tout ce dont il a beſoing, &

» dont il ſe nourrit de ſoy meſme, & s'augmente, » les parties d'iceluy ſe tranſmuans l'un en l'autre. Non ſeulement donques il ſe contredit & repugne à ſoy meſme, en cela qu'il dit que les autres dieux ſe nourriſſent, exceptez le monde & Jupiter, mais auſſi encore davantage en ce qu'il dit que le monde s'augmente en ſe nourriſſant de ſoy-meſme : là où au contraire il eſtoit plus vray-ſemblable de dire, Le monde ſeul ne s'augmente point, aiant pour ſa nourriture ſa deſtruction, & que au contraire les autres dieux s'augmentent & s'accroiſſent d'autant qu'ils ont leur nourriture de dehors d'eux, & que pluſtoſt le monde ſe conſumoit en eux, s'il eſt ainſi que le monde prenne tousjours de ſoy-meſme, & les autres dieux de luy.

XLVI. Le ſecond poinct que contient la commune notion & opinion qui eſt imprimée en nous, touchant les dieux, c'eſt qu'ils ſont beneicts, & bien heureux, & parfaicts : & pourtant louent ils Euripides de ce qu'il a dit,

Si Dieu au vray eſt Dieu realement,
Il n'a beſoing de poëte nullement,
Qui à ſon los de beaux carmes eſcrive,
Tout cela n'eſt que parole chetifve.

Toutefois Chryſippus aux lieux que j'ay alleguez dit, que le monde ſeul eſt content & ſuffiſant à ſoy ;

ſoy, pour ce que ſeul il contient dedans ſoy tout ce dont il a beſoing. Qu'eſt-ce doncques qui s'enſuit à ceſte propoſition, que le monde ſeul ſoit content & ſuffiſant de ſoy, ſinon que ny le ſoleil ny la lune ne ſont ſuffiſans de ſoy, ny autre quelconque des dieux, & n'eſtans pas contents & ſuffiſans de ſoy, auſſi ne ſont ils doncques pas bien-heureux ?

XLVII. Il eſtime que l'enfant eſtant dedans le ventre de ſa mere s'y nourrit naturellement, ne plus ne moins que fait une plante & un arbre dedans la terre, mais que quand il eſt enfanté, alors eſtant refroidy par l'air, & affiné par maniere de dire, il mue d'eſprit, & devient animal, & que ce n'eſt pas ſans cauſe que l'ame a eſté appellée Pſyché, à cauſe de ceſte refrigeration là : mais puis après repugnant à ſoy-meſme, il dit que l'ame eſt un eſprit plus rare & plus ſubtil de nature : car comment eſt il poſſible que une choſe ſubtile ſe face d'une groſſe, & qu'un eſprit ſe rarefie pour refroidiſſement, & par eſpeſſiſſement ? Et qui plus eſt, comment eſt-ce que affermant que l'ame s'engendre par refrigeration, ou par refroidiſſement, il eſtime que le ſoleil qui eſt de feu ſoit animé & engendré d'une exhalation tranſmuée en feu : car il dit ainſi en ſon tiers livre, De la nature, « La mutation du » feu, dit-il, eſt telle, par l'air il ſe tourne en

» eau, & de l'eau en la terre, luy eſtant aux » deſſous poſée, l'air en exhale, lequel air venant » à ſe ſubtiliſer, le feu s'en produit tout alenviron, » & les eſtoiles avec le ſoleil s'allument de la » mer ». Qu'y a il plus contraire à l'allumer que le refroidir? Ou à rarefier & ſubtiliſer que l'eſpeſſir & condenſer? L'un fait l'eau & la terre du feu & de l'air, l'autre tourne ce qui eſt humide & terreſtre en feu & en air. Et toutefois en un lieu il fait le refrigerer cauſe de l'ame, & en l'autre l'allumer : & quand il y a inflammation par tout, dit-il, alors il vit & eſt animal : mais puis après quand il vient à s'eſtraindre & à s'eſpeſſir, il ſe tourne en eau, en terre, & en nature corporelle. Au premier livre, De la providence, il eſcrit ainſi : « Car quand le monde » eſt par tout en feu, alors il eſt tout auſſi toſt » ſon ame & ſa raiſon, mais lors que ſe tournant » en humeur & en l'ame delaiſſée au dedans, » il ſe tourne preſque en ame & en corps, telle- » ment qu'il demeure compoſé d'iceux, il eſt » d'une autre ſorte». En ce paſſage il tient manifeſtement que les parties meſmes inanimées du monde, par exuſtion & inflammation ſe tournent & muent en ame, & au contraire que par extinction l'ame ſe relaſche & s'humecte en s'en retournant en nature corporelle. J'infere doncques qu'il eſt impertinent, abſurde &

eſtrange, de vouloir tantoſt faire devenir des choſes inſenſibles animées, & tantoſt tranſmuer la plus part de l'ame du monde en choſes inſenſibles & inanimées.

XLVIII. Mais encore oultre cela, le diſcours qu'il fait de la generation de l'ame a la preuve & demonſtration contraire à ſon opinion. Car il dit, que l'ame s'engendre après que l'enfant eſt ſorty du ventre de la mere, parce que l'eſprit ſe transforme par la refrigeration, ne plus ne moins que la force & le fil de l'acier s'affine par la trempe. Et pour prouver que l'ame s'engendre, & qu'elle s'engendre encore après que l'enfant eſt né, il uſe de ceſt argument principal, Que les enfans deviennent ſemblables à leurs peres & meres en leurs meurs, & en leur inclination naturelle. En quoy la repugnance & contrarieté eſt ſi manifeſte, qu'elle ſe peult, en maniere de dire, veoir à l'œil : car il n'eſt pas poſſible que l'ame qui s'engendre après l'enfantement prenne ſon ply d'inclination naturelle avant l'enfantement : ou il faudra dire, que l'ame, avant que d'eſtre, ſera desjà ſemblable à une autre ame, c'eſt à dire qu'elle ſera par ſimilitude, & ne ſera pas, par ce qu'elle ne ſera pas encore en eſtre. Et ſi quelqu'un dit que c'eſt pour la temperature & les complexions des corps que la ſimilitude s'imprime, mais que les ames quand

elles viennent à eſtre engendrées ſe changent, il deſtruit l'argument & le ſigne, par lequel il ſe monſtre que l'ame s'engendre. Car il s'enſuit par là que l'ame, encore qu'elle fuſt ingenerable, quand elle entreroit dedans le corps, ſe tourneroit par la temperature d'un ſemblable corps. Il dit aucunefois que l'air eſt leger, & qu'il monte contremont, & qnelquefois qu'il n'eſt ny peſant ny leger.

XLIX. Qu'il ſoit ainſi, en ſon ſecond livre, Du mouvement, il dit, que le feu n'aiant aucune peſanteur va contremont, & ſemblablement l'air auſſi, & que l'eau eſt plus reſſemblant & conforme à la terre, & l'air au feu. Mais, En ſes arts naturels, il panche en la contraire opinion, que l'air n'a de ſoy ny peſanteur ny legereté. Il dit que par nature l'air eſt tenebreux, & pour ceſte cauſe par conſequent, il eſt auſſi le premier froid, & que ſa tenebroſité eſt directement oppoſée à la clarté, & ſa froideur à la chaleur du feu : mouvant ce propos au premier livre, Des queſtions naturelles : au contraire en ſon traitté, Des habitudes, il dit, que les habitudes ne ſont autres choſes que des airs, par ce que les corps, dit-il, ſont contenus par elles, & la cauſe par laquelle un chaſcun corps qui eſt contenu de quelque habitude eſt tel, c'eſt l'air contenant, lequel on appelle dureté au fer,

eſpaiſſeur en la poix, blancheur en l'argent : en quoy il y a grande repugnance, & grande & eſtrange faulſeté. Car ſi ceſt air demeure tel qu'il eſt de ſa nature, comment eſt-ce que le noir en ce qui n'eſt pas blanc ſe peut appeller blancheur, & ce qui eſt mol en ce qui n'eſt pas dur, dureté, & ce qui eſt rare en ce qui n'eſt pas eſpais, eſpaiſſeur ? Et s'il veult dire qu'en ſe meſlant en cela, il s'altere & devient ſemblable, comment eſt-ce doncq qu'il eſt habitude, ny puiſſance, ny cauſe de ces effects là, par leſquels il eſt luy meſme ſubjugué ? Car cela eſt plus toſt ſouffrir que faire, & ceſte mutation là n'eſt pas tant de nature contenante, que d'impuiſſance, par laquelle il perd toutes ſes proprietez & propres qualitez : combien que par tout ils ſouſtiennent que la matiere de ſoy eſt oyſeuſe, & ſans nul mouvement, ſubjecte & expoſée à recevoir les qualitez, & que ces qualitez ſont eſprits & tenſions aërées, leſquelles forment, moulent & figurent les parties de la matiere auſquelles ils s'attachent. Ils ne peuvent ſouſtenir cela, aians ſuppoſé que l'air ſoit tel, comme ils diſent qu'il eſt : car s'il eſt habitude & tenſion, il conformera & configurera à ſoy chaſque corps, tellement qu'il les rendra noirs & mols : mais ſi pour eſtre meſlé & deſtrempé avec eux, il prend des formes contraires aux

ſiennes naturelles, il s'enſuit qu'il eſt doncques matiere de la matiere, non pas habitude, ny cauſe ou puiſſance d'icelle.

L. Chryſippus eſcrit ſouvent, & en pluſieurs lieux, que hors du monde il y a un vuide infiny, & que l'infiny n'a ny commancement, ny milieu, ny fin : & eſt la raiſon principale par laquelle ils refutent de luy meſme le mouvement contre les atomes, c'eſt à dire, de petits corps indiviſibles que met Epicurus : par ce qu'en l'infiny il n'y a point de differences locales, par leſquelles on peuſt entendre ny ſpecifier ny haut ny bas : mais au quatrieme livre, Des poſſibles, il ſuppoſe qu'il y ait un lieu de milieu, & une place moyenne, là où il dit que le monde eſt fondé. Le texte où il le dit eſt tel : « Pourtant » fault il dire du monde qu'il eſt corruptible : » combien qu'il ſoit malaiſé à prouver, toutes » fois il me ſemble plus à moy eſtre ainſi. Et » neantmoins pour induire à croire qu'il y ait, » s'il fault ainſi parler, quelque incorruptibilité, » beaucoup luy ſert l'occupation de la place du » milieu, là où il eſt colloqué, pource qu'il eſt » au milieu. Car ſi lon entendoit qu'il fuſt ailleurs, il ſeroit totalement neceſſaire qu'il y » euſt quelque corruption attachée. » Et de rechef un peu après : « Car ainſi la ſubſtance eter» nellement a occupé la place du milieu, eſtant

» dès le commancement telle, que, & par autre » maniere, & par la rencontre, elle ne reçoit » point de corruption, & eſt eternelle ». Ces paroles là contiennent une repugnance & contrarieté toute evidente, & qui ſe voit à l'œil, quand il nous laiſſe en l'infiny une place du milieu.

LI. Mais il y en a une autre ſeconde plus obſcure & plus cachée que celle là, & auſſi plus desraiſonnable. Car eſtimant que le monde ne demoureroit pas incorruptible, ſi ſon aſſiette euſt eſté en autre endroit de l'infiny qu'au milieu : il appert manifeſtement qu'il craignoit que les parties de la ſubſtance ne ſe mouvans & tendans au milieu, il ne s'en enſuiviſt une diſſolution & corruption du monde. Or n'euſt il pas craint cela s'il n'euſt penſé que les corps euſſent naturellement tendu de tous coſtez au milieu, non de la ſubſtance, mais de la place qui contient la ſubſtance, dequoy il a en pluſieurs lieux parlé, que c'eſtoit choſe impoſſible, & contre la nature, par ce qu'il n'y a point dedans le vuyde de difference, pour laquelle les corps ſe doivent mouvoir plus toſt en çà qu'en là, & que la compoſition du monde eſt cauſe du mouvement au centre, & que toutes choſes de tous coſtez tendent au milieu. Et pour le veoir, il ſuffit alleguer ſon texte meſme du

ſecond livre, Du mouvement : car aiant dit que le monde eſt un corps parfait, & que les parties du monde ne ſont point parfaictes, par ce qu'elles ſont au regard de l'univers, & non pas par elles meſmes : & aiant diſcouru du mouvement d'iceluy, qu'il eſtoit par nature apte à ſe mouvoir en toutes ſes parties pour ſe contenir & conſerver, non point à ſe rompre, diſſouldre ne bruſler, il dit après : « Mais l'univers tendant & » ſe mouvant à meſme poinct, & ſes parties » aians meſme mouvement de la nature du corps, » il eſt vrayſemblable que ce mouvement pre- » mier ſelon nature eſt propre à tous corps vers » le milieu du monde, le monde ſe mouvant » ainſi, eu eſgard à ſoy meſme & ſes parties, » comme eſtants parties d'iceluy ». Et dea, luy pourroit dire quelqu'un, homme de bien, mon amy, quel accident t'a fait oublier ces paroles là de prononcer, que le monde, ſi par fortune il ne ſe fuſt trouvé & rencontré au milieu, euſt eſté corruptible & diſſoluble ? Car ſon propre naturellement eſt de tendre tousjours à ſon milieu, & y adreſſer ſes parties de tous coſtez en quelque endroit du vuide qu'il euſt eſté tranſporté : & contenant ſoy meſme & s'embraſſant, il fuſt tousjours demouré incorruptible & hors de danger de toute fraction. Car les choſes qui ſe briſent, & qui ſe corrompent & eſtaingnent,

ſeuffrent cela par la diviſion de chaſcune de leurs parties & diſſolution, ſe retirant & eſcoulant chaſcune en ſon propre lieu naturel, hors de celuy qui leur eſt contre nature.

LII. Mais toy cuidant que qui mettroit le monde en autre endroit du vuide, il s'en enſuivroit une totale ruine & corruption, & l'affirmant ainſi, & pour ceſte cauſe mettant un milieu, là où narurellement il n'y en peult avoir, à ſçavoir en l'infiny, tu quittes là ces tenſions, ambraſſements & inclinations, comme n'aiants rien d'aſſeuré pour maintenir le monde, & attribues toute la cauſe du maintien & de la conſervation du monde, à l'occupation du lieu : & neantmoins tu adjouſtes encore cecy, comme ſi tu prenois plaiſir à te convaincre & arguer toy meſme. » Et en la ſorte que chaſcune des parties » ſe meut eſtant attachée au reſte, il eſt accor- » dant à raiſon que par ſoy auſſi il ſe meuve » : & ſi par maniere de dire nous imaginions & ſuppoſions en quelque partie vuide de ce monde, & comme eſtant enveloppé de toutes parts, il ſe mouveroit vers le milieu, il demourera en ce mouvement là, encore que, par maniere de dire, ſoudainement il ſe rencontraſt du vuide autour de luy. Et puis chaſque partie quelle qu'elle ſoit, ambraſſée du vuide ne perd point ſa naturelle inclination de tendre & ſe mouvoir

vers le milieu, & le monde luy meſme tout entier, ſi la fortune ne luy euſt preparé ſon ſiege au milieu, euſt perdu ſa vigueur & tenſion qui le conſerve, les autres parties de ſa ſubſtance ſe mouvans ailleurs : & en cela il y a de pluſieurs autres grandes contrarietez à la raiſon naturelle : mais ceſte ci particulierement entre autres alencontre de la raiſon de Dieu, & de la divine providence, c'eſt que leur attribuant les moindres & plus legeres cauſes, il leur oſte la principale & la plus grande. Car quelle autre puiſſance pourroit eſtre plus grande que la manutention & la conſervation de l'univers, ou de faire que la ſubſtance vive avec ſes parties ſe contienne en ſoy-meſme? Mais cela eſt advenu caſuellement & fortuitement, ſelon Chryſippus, car ſi l'occupation d'un lieu eſt la cauſe de l'incorruptibilité du monde, & ſi elle eſt advenue par cas d'adventure, il fault doncques inferer que le ſalut de l'univers depend de celle adventure, non pas de la deſtinée ny de la providence divine.

LIII. La doctrine touchant les choſes poſſibles que met Chryſippus repugne directement contre celle de la deſtinée. Car ſi le poſſible n'eſt pas, ſelon ce que dit Diodorus, ce qui eſt ou qui ſera veritable, mais tout ce qui eſt ſuſceptible de pouvoir eſtre, encore que jamais il ne

doive eſtre, cela eſt le poſſible : il y aura beaucoup de choſes poſſibles, qui ne ſeront pas par deſtinée invincible, inexpugnable, & qui eſt par deſſus toutes choſes, ou bien il fault qu'il deſtruiſe toute la force & puiſſance de la deſtinée : ou bien s'il eſt ainſi, comme veult Chryſippus, ce qui ſera ſuſceptible de pouvoir eſtre, tombera bien ſouvent en impoſſible, & tout ce qui eſt vray ſera neceſſaire, eſtant compris & contenu de la plus grande neceſſité de toutes, & tout ce qui eſt faulx impoſſible, aiant la plus grande & plus puiſſante cauſe repugnante à luy, pour pouvoir eſtre veritable. Car celuy auquel il eſt deſtiné de mourir en la mer, comment eſt il poſſible que celuy là ſoit ſuſceptible de mourir en terre ? Et comment eſt il poſſible que celuy qui eſt à Megare vienne à Athenes, eſtant empeſché par la deſtinée ?

LIV. Mais auſſi ſa doctrine & deciſion, touchant les imaginations & fantaſies repugne bravement à la fatale deſtinée. Car voulant prouver que la fantaſie n'eſt pas entiere cauſe du conſentement, il dit, que les ſages feront dommage, imprimants de faulſes fantaſies, s'il eſt ainſi que les fantaſies facent entierement le conſentement. Car ſouvente fois les ſages ont de faulſes imaginations & fantaſies touchant les meſchants, & amenent une fantaſie vrayſem-

blable, non pas toutefois cauſe de conſentement; car elle ſeroit auſſi cauſe d'opinion faulſe, & de deception. Si doncq quelqu'un transfere ce propos là du ſage à la deſtinée fatale, diſant, que la deſtinée n'eſt pas cauſe des conſentements, car il faudroit confeſſer que par la deſtinée ſe font les faulx conſentements, & opinions & deceptions, & ſeront endommagez par la deſtinée: la raiſon qui exempte le ſage de jamais faire aucun dommage, monſtre quant & quant que la deſtinée n'eſt pas cauſe de toutes choſes. Car s'ils n'opinent ny ne reçoivent dommage par la deſtinée, certainement auſſi ne font ils rien de bon, ny ne ſont ſages, ny n'opinent fermement, ny ne reçoivent bien & proffit par la deſtinée, & ainſi s'en va à vau l'eau ceſte concluſion qu'ils tiennent pour toute aſſeurée, que la fatale deſtinée ſoit cauſe de toutes choſes.

LV. Et ſi quelqu'un d'adventure me dit, que Chryſippus ne fait pas la deſtinée fatale cauſe entiere & abſoluë de toutes choſes, mais ſeulement un principe antecedent, il ſe deſcouvrira de rechef ſe contrediſant à ſoy meſme, là où il louë exceſſivement le poëte Homere diſant de Jupiter,

> Chaſcun de vous a de mal ou de bien
> Ce qu'il luy plaiſt vous envoyer du ſien.

Et Euripide,

O Jupiter y a il apparence,
Qu'en nous chetifs ſoit aucune prudence,
Veu que du tout de toy nous dépendons,
Et ne faiſons de nous, ny n'entendons,
Sinon cela que cognoiſt ta ſageſſe ?

Celuy meſme eſcrivant pluſieurs choſes accordantes à cela, finablement il dit, que rien du tout ne s'arreſte ny ne ſe meut, tant peu que ce ſoit, autrement que par la raiſon de Jupiter, qu'il dit eſtre le meſme que la deſtinée fatale. Et puis, la cauſe principiante eſt plus debile & plus infirme que la parfaitte, & n'attaint pas à l'effect, eſtant vaincue par autres qui s'y oppoſent : là où luy prononceant que la fatale deſtinée eſt une cauſe invincible, que lon ne peult ny empeſcher ny fleſchir, luy meſme l'appelle ponr ceſte cauſe Atropos & Adraſtie, comme qui diroit, cauſe que lon ne ſçauroit deſtourner ny eviter, Neceſſité, & Peproméne, c'eſt à dire finiſſant & terminant toutes choſes. C'eſt à ſçavoir doncques ſi nous dirons que les conſentements, les vertus, les vices, bien ou mal faire, ne ſont pas en noſtre liberal arbitre : ou bien ſi nous dirons, que la fatale deſtinée ſoit imparfaitte, & la fatalité finiſſante n'aiant point de pouvoir de finir & les mouvements & habitudes de Jupiter non parachevées. Car de ces concluſions là les unes enſuivent à dire, que la deſ-

tinée ſoit une cauſe abſoluë & parfaitte, les autres à ce, qu'elle ſoit ſeulement cauſe principiante. Car eſtant parfaitte & abſoluë de toutes choſes, elle tollit le liberal arbitre, & ce qui eſt en nous, & ſi elle n'eſt que principiante & acheminante, elle perd l'eſtre efficacé par deſſus tout empeſchement. Car ce n'eſt pas une fois ny deux, mais par tout, & pour mieulx dire, en tous ces livres de phyſique, qu'il y a aux particulieres natures & particuliers mouvements, beaucoup d'obſtacles & d'empeſchemens, mais que au mouvement de l'univers, il n'y en a point. Et comment eſt il poſſible que le mouvement de l'univers ne ſoit empeſché & deſtourbé, s'eſtendant aux particuliers, s'il eſt ainſi que les ſinguliers & particuliers ſoient empeſchez & deſtourbez? Car la nature de l'homme en general n'eſt point empeſchée, ſi celle du pied ou de la main ne l'eſt point, ny le mouvement de la galere ne ſera point empeſché, s'il n'y a point d'empeſchement à la voile ny aux rames & à voguer.

LVI. Mais oultre cela, ſi les fantaſies & imaginations ne s'impriment point par fatale deſtinée, comment doncques ſont elles cauſe des conſentements? Et ſi c'eſt pource qu'elles impriment des fantaſies qui conduiſent à conſentement, & les conſentements ſe diſent eſtre par

fatale deſtinée, comment eſt il poſſible que ceſte fatale deſtinée ne ſe contrarie & repugne à ſoy-meſme, attendu qu'ès choſes de plus grande importance elle imprime bien ſouvent des fantaſies toutes differentes, & deſtourne la penſée & entendement en fantaſies toutes contraires, là où ils tiennent que ceux qui s'attachent à l'une des imaginations, & ne ſouſtiennent point leur conſentement, errent & pechent. Car s'ils cedent, diſent ils, à fantaſies incertaines, ils choppent & bronchent : ſi à faulſes, ils ſe trompent & abuſent : ſi à non communément entendues, ils opinent. Et toutefois, il faut neceſſairement que ce ſoit l'un de ces trois, ou que toute fantaſie ne ſoit pas œuvre ny effect de la deſtinée, ou que toute reception & aſſenſion de fantaſie ne ſoit pas infaillible, ou bien que la deſtinée meſme ne ſoit pas irreprehenſible. Car je ne voy pas comment elle ſoit irreprehenſible faiſant de telles fantaſies & imaginations, auſquelles le repugner & le reſiſter ne ſoit pas reprehenſible, mais le ſuivre & le ceder.

LVII. Et toutefois en leurs diſputes alencontre des academiques, la principale force de Chryſippus meſme, & d'Antipater, eſt de prouver, que nous ne faiſons du tout rien, ny ne ſommes enclins à rien faire, ſans conſentement precedant, ains que ce ſont fables controuvées à plaiſir;

& vaines ſuppoſitions, que quand la fantaſie propre ſe preſente, incontinent on eſt enclin ſans ceder ny conſentir. Et de rechef dit Chryſippus, que Dieu & le ſage impriment des faulſes imaginations, non qu'ils veullent que nous y cedions, ne que nous y conſentions, mais que nous faiſions ſeulement, & que nous nous incitions à ce qui nous apparoiſt. Mais que nous eſtants mauvais, pour noſtre infirmité, condeſcendons à telles fantaſies & imaginations. La repugnance & contrarieté de ces propos là eſt bien facile à voir. Car celuy qui ne veult pas que nous conſentions aux fantaſies qu'il envoye, mais ſeulement que nous faiſons, ſoit ou Dieu, ou le ſage, il ſçait bien que telles fantaſies ſuffiſent à faire operer, & que les conſentemens ſont ſuperflus. Car ſi ſçachant bien que la fantaſie n'imprime point un inſtinct à operer, ſans conſentement, il nous imprime de faulſes & de vrays-ſemblables fantaſies. Il eſt doncques ſciemment & volontairement cauſe de nous faire broncher & faillir, en preſtant conſentement à choſes non parfaictement entendues & compriſes.

SOMMAIRE

SOMMAIRE

DU DIALOGUE

SUR LES COMMUNES CONCEPTIONS;

CONTRE LES STOIQUES.

Occasion & ſujet de ce dialogue. II. *Méthode des Stoïciens facile à attaquer.* IV. *Sujet plus particulier de ce dialogue.* VI. *Le ſens commun veut que l'on ne ſoit pas indifférent, comme les Stoïciens, aux divers avantages de la nature.* VII. *Veut que l'on juge bien autrement qu'eux du mérite des actions.* VIII. *Du prix qu'on doit attacher aux grands biens* IX. *Du bonheur d'échapper aux grands maux.* X. *De la ſtabilité & fermeté dans la façon de penſer.* XI. *De l'effet que produit la préſence de la vertu en l'homme.* XII. *De la méchanceté & de la folie.* XIII. *Des motifs du ſuicide.* XIV. *Du choix que l'on doit faire entre les biens d'ici-bas.* XV. *De l'utilité des maux & des vices.* XXII. *Des beſoins du ſage.* XXIII. *Des biens dont le méchant eſt ſuſceptible.* XXIV. *De l'utilité que les ſages retirent les uns des autres.* XXV. *Du courage des Stoïciens eux-mêmes.* XXVI. *Du ſouverain bien.* XXVII. *Des choſes bonnes à rechercher ou à fuir.* XXIX. *Des fins*

qu'on doit ſe propoſer. XXXI. *De la nature du bien & des motifs qui attachent à ſa recherche.* XXXIII. *De l'amour.* XXXIV. *Concluſion de tout ce que Plutarque a dit ſur les communes conceptions, en fait de morale, contre les Stoïciens.* XXXV. *Le ſens commun veut que l'on juge bien autrement que les Stoïciens, de tout ce qui appartient à la philoſophie naturelle, & en particulier de l'Univers.* XXXVI. *De l'immortalité des dieux.* XXXVIII. *De la Providence des dieux.* XXXIX. *De la vertu & du bonheur des dieux, comparés à la vertu & au bonheur des hommes.* XLI. *De la cauſe des maux ici-bas.* XLII. *Des parties de l'univers.* XLIII. *Des germes ou ſemences.* XLIV. *Des ſubſtances.* XLV. *De la pénétration & du mêlange des corps.* XLVI. *De la diviſibilité de la matiere.* XLVIII. *De l'égalité & de l'inégalité des corps.* L. *Du contact des corps.* LI. *De l'exiſtence du temps préſent.* LII. *Des viteſſes reſpectives.* LIII. *De l'augmentation.* LV. *Des qualités & paſſions de l'ame quant à leur maniere d'exiſter.* LVI. *De la génération de la chaleur & de la légéreté.* LVII. *De la nature du ſens commun.* LVIII. *De la nature de Dieu.* LIX. *De la nature des élémens.* LX. *De la nature des qualités de la matiere.* LXI. *De l'exiſtence de ces qualités dans la matiere.*

DES COMMUNES CONCEPTIONS

CONTRE LES STOIQUES.

LAMPRIAS. Il eſt vrayſemblable, Diadumenus, que vous autres Academicques ne vous ſouciez pas beaucoup que lon die & penſe que vous philoſophiez contre les communes notices & conceptions, attendu que vous ne faittes pas grand compte des cinq cens de nature meſmes, dont procede la plus part des communes conceptions, aianrs pour leur ſiege & fondement la foy & aſſeurance des imaginations qui nous apparoiſſent : mais je te prie que tu eſſayes de me guarir, ou par paroles, ou par charmes & enchantemens, ou par quelque autre eſpece de medecine, ſi tu en ſçais, par ce que je viens à toy, plein, ce me ſemble, de grand trouble & d'eſtrange perturbation, tant j'ay eſté ſecoué & esbranlé par certains perſonnages Stoiques qui m'ont fait perdre terre, combien qu'ils ſoient au demourant bien gens de bien certes, & encore mes familiers & amis : mais ils ſe ſont trop aſprement & hoſtilement attachez à l'Academie, attendu que pour quelques petites choſes que j'avois dittes modeſtement en tout honneur & reverence, ils m'en ont, je n'en mentiray point,

bien rudement repris, & ſi ont appellé en cholere les anciens, ſophiſtes corrupteurs des ſentences & doctrines de la philoſophie, laquelle autrement s'en alloit en bon train bien eſtablie, & pluſieurs autres propos encore plus eſtranges, juſques à ce que finablement ils ſont coulez ſur les communes conceptions, reprochans à ceux de l'Academie, qu'ils y introduiſoient une confuſion & combuſtion. Et y en a eu l'un d'entre eulx qui a dit, qu'il eſtimoit que ce n'avoit point eſté par fortune, mais par divine providence que Chryſippus avoit eſté après Arceſilaüs & devant Carneades, deſquels l'un eſt autheur & promoteur de l'injure & oulttage fait alencontre de la couſtume, & l'autte a eu plus de vogue que nul autre de tous les Academicques. Et Chryſippus aiant eſté entre les deux, par ſes eſcripts contraires à la doctrine d'Arceſilaüs, boucha & couppa chemin à l'eloquence de Carneades, aiant laiſſé au ſentiment beaucoup de ſecours, comme pour ſouſtenir un ſiege, & luy oſtant du tout le trouble des anticipations & communes conceptions, en corrigeant chaſcune, & la remettant en ſon propre, tellement que ceulx qui de rechef ont voulu depuis troubler & forcer les choſes, n'y ont rien gaigné, ains ont eſté convaincus d'eſtre malicieux, & ſophiſtes trompeurs. Aiant doncques eſté irrité & enflammé

de ces paroles dès le matin, j'ay beſoing de gens qui m'eſtaignent & qui m'oſtent comme une inflammation de la doubte que j'en ay en mon eſprit.

II. Diadumenus. Tu fais à l'adventure comme pluſieurs du vulgaire, mais ſi tu crois aux poëtes, leſquels diſent, que l'ancienne ville de Sipylus en Magneſie fut jadis deſtruitte & abyſmée par la providence des dieux, qui vouloient chaſtier & punir Tantalus : croy auſſi à noz amis de l'eſchole Stoïque, que nature a porté & produit, non par cas de fortune, mais de certaine providence divine, Chryſippus, voulant renverſer la vie humaine, & mettre le deſſus deſſoubs, & au contraire le deſſoubs deſſus, car il n'y eut jamais homme qui fuſt plus à propos pour faire cela que luy : ains comme Caton diſoit de Jules Ceſar, que devant luy nul n'eſtoit jamais venu ſobre ny adviſé à conſpirer la ruine de la choſe publicque : auſſi me ſemble il, que ceſt homme avec plus grande diligence, & plus d'eloquence, & de vivacité d'entendement, abolit & deſtruit la couſtume autant qu'en luy eſt. Ce que teſmoignent ceux meſmes qui le magnifient, quand ils combattent contre luy du ſophiſme, qu'ils appellent le Menteur : car de dire que ce qui eſt compoſé de poſitions contraires, ne ſoit pas notoirement faulx : & derechef de dire auſſi que

des ſyllogiſmes aiant les premiſſes vrayes, & les inductions vrayes, puiſſent encore avoir les contraires de leurs concluſions vrayes, quelle conception de demonſtration, & quelle anticipation de foy eſt-ce que cela ne renverſe? On dit que le poulpe en hyver mange ſes pieds & ſes fleaux pendents, mais la dialectique de Chryſippus oſtant & ſubvertiſſant les principales parties d'icelle, quelle autre conception laiſſe elle qui n'en devienne ſuſpecte? Car on ne ſçauroit penſer que cela ſoit ſeur & ne branſle point, qui eſt baſty ſur des fondements qui ne demeurent point fermes, ains où il y a tant de doubtes & de troubles. Mais tout ainſi que ceulx qui ont de la fange ou de la poulciere deſſus leurs corps, s'ils touchent à quelques autres, ou qu'ils ſe frottent à eulx, ils ne s'oſtent pas tant l'ordure, comme ils ſe l'attachent davantage: auſſi y en a il qui blaſment & accuſent les Academicques, & penſent leur mettre ſus des imputations & accuſations, dont eulx meſmes ſe trouvent les plus chargez: car qui ſont ceulx qui plus pervertiſſent les communes conceptions du ſens commun que font les Stoïques? Mais ſi tu veux, ſans nous arreſter à les accuſer eux, nous reſpondrons aux calomnies & imputations qu'ils nous mettent ſus.

III. Lamp. Il me ſemble, Diadumenus, que je ſuis maintenant devenu tout autre & tout dif-

ferent de ce que j'eſtois tantoſt : car n'agueres je m'en venois tout bas & ravallé, & perturbé, aiant beſoing de quelqu'un qui parlaſt pour moy, & maintenant je me tourne & change tout preſt à accuſer, & veux jouïr du plaiſir de la vengeance de les voir tous enſemble arguez & convaincus, de ce qu'ils philoſophent eux meſmes, contre les communes conceptions & communes anticipations, pour leſquelles principalement ils ſemblent magnifier leur ſecte, & diſent, qu'elle ſeule conſent & s'accorde avec la nature.

IV. Diad. Commencerons nous doncques premierement à leurs plus renommées propoſitions, qu'ils appellent eulx meſmes paradoxes, c'eſt à dire, eſtranges opinions? Advouans eux meſmes facilement qu'elles ſont eſtranges & exorbitantes, comme, Que les ſages ſeuls ſont roys, Qu'ils ſont ſeuls riches & beaux, ſeuls citoiens, & ſeuls juges : ou ſi tu veulx que nous envoyons tout cela au marché des vieilles & froides denrées, & que nous examinions ceſte queſtion ès matieres qui conſiſtent plus en action, & qui ſe diſent plus à certes [1].

V. Lamp. Quant à moy je l'aime mieulx ainſi, car quant aux refutations de ces paradoxes là,

[1] Grec : & que nous examinions la doctrine des Stoïciens ſur les choſes, autant que faire ſe pourra, qu'ils profeſſent ſérieuſement, & qu'ils diſent plus à certes.

qui eſt-ce qui n'en eſt de pieça tout remply ?

VI. DIAD. Or conſidere doncques en premier lieu ſi cela eſt ſelon les communes conceptions, conſentir & accorder avec la nature, d'eſtimer les choſes naturelles toutes indifferenres, & que ny la ſanté, ny la bonne diſpoſition & bon portement, ny la beaulté, ny la force, ne ſoienr ny choiſiſſables, ny utiles, ny profitables, ny ſervans à la perfection qui eſt ſelon la nature, ny les contraires auſſi evitables, ny nuiſibles & dommageables, comme mutilations de membres, douleurs, hontes, maladies, deſquelles choſes ils confeſſent que la nature nous allie aux unes, & nous eſtrange des autres. Ce qui meſme eſt fort bien contre le commun ſens, & la commune conception, que la nature nous allie & concilie à ce qui n'eſt ny bon ny utile, & qu'elle nous eſtrange de ce qui n'eſt ny mauvais, ny nuiſible, & qui plus eſt, qu'elle nous en eſtrange & aliene juſques là, que pour faillir à obtenir les unes, & romber dedans les autres, les hommes avec raiſon ſe jettent eulx meſmes dehors de ceſte vie, & refuſent de vivre. J'eſtime que cela ſe die auſſi contre le ſens commun, que la nature d'elle meſme ſoir indifferente, & que l'accorder & conſentir à la nature, ait en ſoy quelque partie de bien : car ny ſuivre la loy & obeir à la raiſon

n'eſt bon, ſi la loy & la raiſon ne ſont auſſi bonnes & honneſtes, & encore eſt cela le moindre. Mais ſi Chryſippus en ſon premier livre, D'exhortation, a eſcrit, « Le vivre heureuſement giſt » & conſiſte ſeulement à vivre ſelon vertu, & » toutes autres choſes acceſſoires, dit-il, ne nous » touchent ny appartiennent en rien, ny ne nous » ſervent de rien à cela : Il fault qu'il advouë que non ſeulement la nature eſt indifferente, mais bien plus, qu'elle eſt inſenſée & folle, qui nous allie & fait amis de ce qui ne nous touche en rien : & ſommes auſſi fols nous meſmes de penſer que la felicité ſouveraine ſoit conſentir & s'accorder avec la nature, laquelle nous conduit à ce qui ne ſert de rien à la felicité. Et toutefois qu'y a il plus ſelon le ſens commun, que comme les choſes eligibles, choiſiſſables, ſont pour vivre utilement, auſſi les choſes ſelon nature ſoient pour vivre ſelon la nature? Mais eulx ne le diſent pas ainſi, ains ſuppoſans que le vivre ſelon la nature ſoit la fin derniere du bien de l'homme, neantmoins ils tiennent, que les choſes ſelon nature ſoient de ſoy indifferentes.

VII. Et n'eſt pas moins que cela contre le ſens commun & la commune conception, qu'un homme de bon ſens & prudent ne ſoit pas egalement enclin & affectionné à choſes qui ſont egales, ains que des unes il n'en face compte

aucun, & pour les autres il ſupporte & endure toutes choſes, encore qu'en grandeur ou petiteſſe elles ne ſoient aucunement differentes : car ils tiennent que ce ſont choſes egales, mourir pour ſon païs, & s'abſtenir de cognoiſtre une vieille eſtant ſur le bord de ſa foſſe, & que l'un & l'autre ſemblablement font ce que requiert le devoir : & toutefois pour cela, comme pour choſe grande & glorieuſe, ils ſeroient preſts & diſpoſez à perdre la vie, là où ſe vanter de ceſtuy-cy ſeroit une honte & une mocquerie. Si dit encore Chryſippus au traitté qu'il a fait, De Jupiter, que c'eſt choſe froide, maigre & impertinente, de louër de tels actes, encore qu'ils procedent de la vertu, comme de porter vaillamment la picqueure d'une mouſche gueſpe, & s'abſtenir chaſtement d'une vieille tirant à la mort. Ceulx-là donc n'enſeignent, & ne philoſophent ils pas contre le ſens commun, & la commune conception, de confeſſer & advouër qu'il n'y a rien de plus beau, que des actions qu'ils ont honte de louër ? Car comment eſt eligible, & comment approuvable ce qui ne merite pas ny que lon le louë, ny que lon l'admire, ains que lon repute ſots, froids & impertinents ceulx qui les louënt ou admirent ?

VIII. Mais encore, à mon advis, te ſemblera plus contre le ſens commun, que l'homme

ſage & prudent ne ſe ſoucie pas, s'il a ou s'il n'a pas les plus grands biens du monde, ains tel comme il eſt envers les choſes indifferentes, ainſi ſe deportera il au maniement & adminiſtration de ces biens là [1] : car

> Tant qu'il y a d'hommes mangeans le fruict,
> Que la grandeur de la terre produict.

Nous jugeons que ce qui preſent apporte & ſecours & utilité, & abſent fait faulte, & qui ſe fait regretter, ſoit bon, utile & rechercha-ble : mais ce pourquoy lon n'iroit pas d'icy là, ſi ce n'eſtoit pour jouer, rire, ou pour paſſer ſon temps, cela eſt indifferent : car nous ne ſeparons ny ne diſtinguons par autre marque de difference l'homme diligent à bon eſcient, d'avec celuy qui ſe travaille pour neant, ſinon que l'un ſe travaille à choſes inutiles ou indifferentes, & l'autre pour quelque choſe grandement utile & profitable : mais ceulx cy font tout au contraire, car ſelon eulx l'homme ſage & prudent ſe trouvant en pluſieurs comprehenſions, & memoires de comprehenſion, ſe ſouvenant de pluſieurs choſes dont il a certaine & parfaicte ſcience,

[1] Liſez d'après le grec : & vous jugerez encore plus contre le ſens commun, ſi je ne me trompe, d'entendre dire à un ſage, qu'il ne ſe ſoucie pas plus de la jouiſſance que de la privation des plus grands biens; & de le voir diſpoſé en apparence à en uſer comme des choſes indifférentes.

il eſtime qu'il y en ait peu qui luy appartiennent, & des autres ne s'en ſouciant point, il ne penſe pas avoir ny plus ny moins, pour s'en ſouvenir il aura la comprehenſion, c'eſt à dire, certaine cognoiſſance & ſcience de Dion qui eſternua, ou de Theon qui forgea, combien que toute comprehenſion en l'homme ſage, & toute memoire aiant aſſeurance & fermeté, eſt incontinent ſcience, & un bien grand, voire très grand. C'eſt à ſçavoir doncques s'il eſt autant ſans cure ne ſoucy quand la ſanté luy default, quand quelqu'un de ſes ſentimens ſe porte mal, quand il perd ſes biens, & ſi le ſage eſtime que rien de tout cela ne le touche, ou ſi ſe ſentant malade il paye le ſalaire aux medecins qui le viennent viſiter, & ſi pour gaigner quelque argent il s'en va devers Leucon, le prince du païs de Boſphore, & s'en va trouver juſques en la Scythie le roy Idarthyrſus, comme dit Chryſippus : & ſi y a des ſens, que les perdant il ne vouldroit pas vivre. Comment donc ne recognoiſſent & ne confeſſent ils qu'ils philoſophent contre le ſens commun, prenans tant de peine, & ſe travaillans tant pour choſes indifferentes, & ſe portans indifferemment quand de grands biens leur ſont ou preſents ou abſents.

IX. Mais encore eſt auſſi cela contre les communes conceptions, que leur ſage eſtant homme,

ne s'esjouit point pour ſortir de plus griefs maulx, & entrer ès plus grands biens, & toutefois c'eſt ce que fait leur ſage, car ſortant d'une extremité de vice, & paſſant à une extremité de vertu, fuyant la plus miſerable vie qui ſoit au monde, & s'acquerant la plus heureuſe, il n'en monſtre ſigne aucun ny apparence de joye, ny ne l'eſleve, ny emeut aucunement un ſi grand changement, de ſe voir eſchappé de toute la miſere & malheureté plus grande qui pourroit eſtre, & parvenu à une conſommation ferme & aſſeurée de tous biens.

X. Davantage cela eſt contre le ſens commun, que le plus grand bien de l'homme ſoit l'eſtre immuable en ſes jugemens & ſes conformations, & toutefois que celuy qui attaint à la cyme n'ait point beſoing de cela, ny ne s'en ſoucie point quand il y eſt arrivé, rellement que bien ſouvent il n'en eſtendroit pas ſeulement le doigt, pour ceſte aſſeurance & ſtabilité, laquelle toutefois ils eſtiment le ſouverain & parfait bien. Si ne diſent pas les Stoïques ces eſtranges propos là ſeulement, mais encore ceulx-cy davantage, Que le temps en quelque longueur qui ſurvienne n'augmentera point le bien du ſage, ains que ſi par un moment d'heure ſeulement il a une fois eſté ſage, il ne ſera de rien moindre ny inferieur en fe-

licité, à celuy qui tout ſon aage aura veſcu ſelon vertu, & y aura heureuſement uſé & paſſé toute ſa vie. Et combien qu'ils prononcent & aſſeurent cela ainſi hardiment & vaillamment, ce neantmoins d'autre coſté ils diſent, que la vertu de peu de durée ne ſert ny ne profite de rien : car dequoy ſerviroit à un qui devroit incontinent perir & eſtre noyé en un naufrage, ou bien eſtre precipité du hault en bas d'un precipice, ſi la ſageſſe en un moment luy ſurvenoit ? Et qu'euſt ſervy à Lichas, lequel Hercules lança à tour de bras comme dedans une fonde au milieu de la met, s'il ſe fuſt ſoudain tourné de vertu en vice ? Ces propos là doncques ne ſont pas ſeulement d'hommes qui philoſophent contre les ſens & les conceptions communes de tout le monde, ains auſſi de ceux qui brouillent les leurs propres, & ſe contrediſent à eux meſmes, s'il eſt ainſi qu'ils eſtiment que acquerir & poſſeder la vertu, pour peu de temps que ce ſoit, ne diminue rien de la ſouveraine felicité, & que quant & quant ils ne facent du tout aucune eſtime d'une ſi briefve & ſi courte vertu.

XI. Et encore n'eſt-ce pas ce que tu trouveras le plus eſtrange en leurs propos, mais bien qu'ils diſent, que quand on acquiert ceſte ſouveraine vertu & beatitude, celuy qui l'acquiert, bien ſouvent n'en ſent rien, & ne s'apperçoit point

qu'eſtant n'agueres très miſerable & très fol, maintenant il ſe treuve & heureux & ſage tout enſemble : car non ſeulement ce ſeroit une plaiſante farce de dire, qu'un homme prudent & ſage ignoraſt ſeulement ce ſeul poinct, qu'il fuſt ſage, & ne cogneuſt point qu'il fuſt hors d'ignorance. Mais à dire en ſomme, ils font le bien ſans aucun pois, & ſi obſcur qu'il n'apparoiſt point, s'il eſt ainſi qu'il ne ſe face point ſentir quand il arrive : car de ſa nature le bien n'eſt point imperceptible ſelon eux, ains eſcrit expreſſement Chryſippus en ſon livre, De la fin, que le bien eſt perceptible par le ſentiment, & le preuve & demonſtre à ſon advis. Il reſte donc que ce ſoit ou par ſa foibleſſe, ou par ſa petiteſſe, qu'il fuit le ſentiment, quand ceux qui l'ont preſent ne le ſentent ny ne l'apperçoivent pas. Et puis il n'y auroit point d'apparence de dire, que la veuë ſentant & diſcernant ce qui eſt un peu & moyennement blanc, ne puiſſe ſentir ce qui eſt en perfection blanc, & que l'attouchement qui ſent & juge ce qui eſt mollement & laſchement chaud, ne ſente point ce qui l'eſt extremement. Et encores eſt il plus abſurde, que quelqu'un comprenne ce qui eſt communement ſelon la nature, comme la ſanté & le bon portement, & ignore la vertu quand elle ſe preſente, veu qu'ils diſent, qu'elle eſt ſou-

verainement ſelon nature : car comment ne ſeroit cela contre le ſens commun, de comprendre bien la difference qui eſt entre ſanté & maladie, & ignorer celle d'entre ſageſſe & folie? Ains eſtimer que celle là s'en eſtant allée ſoit preſente : & celle cy quand on l'a acquiſe, ignorer que lon l'ait? Et pour autant que après que lon eſt arrivé à la cyme du profit & avancement, on change en felicité & vertu, il fault neceſſairement l'un des deux, ou que ceſt eſtat là de profit & avancement ne ſoit point vice ny infelicité, ou qu'il n'y ait pas grand' difference ny diſtance entre le vice & la vertu, ains que la diverſité des biens aux maux, ſoit petite & imperceptible au ſentiment, car autrement les hommes n'ignoreroient pas quand ils auroient l'un & l'autre. Tant que doncques il ne ſe departiront d'aucune contrarieté de ſentences, ains qu'ils ſe voudront permettre d'affermer & poſer toutes choſes : Que ceux qui profitent & avancent encore ſont fols & meſchants : Que ceulx qui ſont devenus ſages & bons, l'ignorent eux meſmes, & ne s'en apperçoivent point : Qu'il n'y ait pas grande difference entre la ſageſſe & la folie, te ſemble il qu'ils gardent une grande conſtance & uniformité en leurs ſentences & doctrines?

XII. Mais ſi en leurs doctrines ils contreviennent

viennent au ſens commun, & ſe contrediſent à eux meſmes, autant en font ils en leurs negoces & affaires, quand ils afferment, que tous ceux qui ne ſont pas ſages, ſont egalement mauvais, injuſtes, deſloyaux & fols : Et puis toutefois en leurs affaires il y en a qu'ils refuient & abhorriſſent, & quelques uns meſmes qu'ils ne daignent pas ſaluer quand ils les rencontrent par le chemin : aux autres ils commettent leur argent, ils les eliſent magiſtrats, leur donnent leurs filles en mariage. Parquoy ſi c'eſt par jeu qu'ils tiennent ces propos là ſi extravagans, qu'ils ravallent doncques leurs ſourcils, & ne facent point tant des graves : mais ſi c'eſt à certes, & comme philoſophes, c'eſt contre les communes opinions, blaſmer & reprendre egalement tous hommes, & neantmoins uſer des uns comme des gens modeſtes, & d'autres comme de très meſchans, & admirer extrememement Chryſippus, & ſe mocquer de Alexinus, & neantmoins avoir opinion qu'ils ne ſoient pas moins fols l'un que l'autre. « Il eſt bien vray, diſent-» ils, mais comme celuy qui dedans la mer n'eſt » qu'à une coudée près de la ſuperfice, ſe noye » & ſuffoque tout auſſi bien comme s'il eſtoit » enfondré en cinq cens braſſes de fond : auſſi » ceux qui approchent de la vertu ſont auſſi bien » dedans le vice, comme ceux qui en ſont bien

» reculez : comme les aveugles ſont tousjours » aveugles, encore que quelques uns ſoient près » de recouvrer leur veuë : auſſi ceux qui pro- » firent, juſques à ce qu'ils aient attainct la » vertu, ils demourent tousjours fols & vicieux ». Mais au contraire que les profitans ne reſemblent pas aux aveugles, ains à ceux qui voyent moins clair, & non pas à ceux qui nagent, meſmement près du port, eux meſmes le teſmoignent par leurs œuvres : car autrement ils ne s'en ſerviroient pas pour conſeillers, capitaines, legiſlateurs & gouverneurs, comme les aveugles ſe ſervent de guides pour les conduire, ny ne louëroient & n'imiteroient pas les faicts, les actions, les dicts, & les vies d'aucuns, s'ils voyoient que tous egalement fuſſent noyez & ſuffocquez dedans la folie & la meſchanceté.

XIII. Mais encore laiſſant cela à part, conſidere un peu cecy pour plus t'eſmerveiller d'eux, de ce que par les exemples d'eux meſmes ils ne ſont pas enſeignez de quitter là ces ſages qui ne ſe recognoiſſent pas eux meſmes, & qui ne ſentent ny ne cognoiſſent pas, qu'ils ceſſent d'eſtre ſuffoquez, & qu'ils commencent à veoir la lumiere, & qu'eſtans venus au deſſus du vice & de la malice, ils commencent à reſpirer & reprendre haleine : & que c'eſt contre le ſens commun, qu'un homme qui a tous les biens,

& à qui rien ne defaut pour eſtre parfaittement heureux & bien fortuné, à celuy là il ſoit convenable ſe deffaire ſoy-meſme, & encore plus, que celuy qui n'a, ny n'aura jamais rien de bien, à celuy là il ne ſoit pas convenable de refuſer le vivre, ſi ce n'eſt que quelque choſe de celles qu'ils tiennent pour indifferentes, luy advienne. Voylà les belles loix qui ſont en l'eſchole des Stoïques, & en deffont pluſieurs, leur donnans à entendre qu'ils ſeront encore plus heureux, combien que ſelon eux le ſage ſoit heureux, beneit, bien né, bien fortuné, aſſeuré, ſans danger, mais le mauvais & fol plein de tous vices & meſchancetez, tel que lon ne ſçauroit où le mettre : & toutefois à ceux cy eſt convenable de demourer en la vie, & à ceux là d'en ſortir. « Et non ſans cauſe, ce dit Chryſippus, » par ce qu'il ne faut pas meſurer la vie aux » biens ou aux maux, ains à l'eſtre ſelon na» ture ». Voylà comment ces philoſophes là maintiennent la couſtume ordinaire, & philoſophent ſelon les communes conceptions. Que dis-tu ? Ne faut il pas conſiderer,

Si bien ou mal ſe fait en la maiſon,

A celuy meſmement qui fait profeſſion d'enſeigner de la vie & de la mort ? Ne doit il pas examiner, comme à la balance, ce qui a mar-

que de ſervir à la felicité & à l'infelicité, pour en choiſir ce qui en ſera profitable, ains faire ſon fondement & ſa ſupputation pour vivre plus heureuſement ou non, des choſes indifferentes, & qui point ne ſervent ny ne nuiſent? Selon telles preſuppoſitions & tels principes, ſera il pas convenable que celuy à qui rien ne defaut de ce que lon doit fuir, choiſiſſe de vivre, & que celuy-là fuye le vivre qui a tout ce que lon doit chercher & eſlire? Et combien qu'il ſoit eſtrange & hors de raiſon, de dire que ceux qui ne ſont en nul mal, fuyent la vie, encore eſt il plus eſtrange & plus hors de tout propos & de toute apparence, pour n'avoir pas quelque choſe indifferente, quitter & abandonner ce qui eſt bien, comme ceux-cy font, laiſſans la felicité & la vertu preſente à faulte de richeſſe & de ſanté qui leur eſt abſente:

Satrunien à Glaucus bien oſta
L'entendement [1], alors qu'il permuta
Cent bœufs à neuf, & de l'or à du cuyvre [2].

Et toutefois encore les armes de cuyvre n'eſtoient pas moins utiles pour combattre que celles d'or, là où la belle forme & diſpoſition du corps &

[1] Iliad. VI, 234.

[2] Liſez d'après le grec: alors qu'il permuta pour des armes d'airain, des armes d'or qui étoient dix fois plus précieuſes. Amyot met cela en vers, quoique, dans Plutarque, ce ne ſoit que l'explication du vers d'Homere.

la ſanté, ſelon les Stoïques, n'apporte aucun profit ny accroiſſement à la felicité. Et neantmoins ceux-cy permutent & eſchangent la ſageſſe à la ſanté : car ils tiennent qu'il euſt eſté convenable à Heraclitus & à Pherecydes, s'ils euſſent peu quitter la vertu & la ſageſſe, ſi par là ils euſſent peu faire ceſſer leurs maladies, l'un la pediculaire, l'autre l'hydropiſie. Et ſi Cyrcé verſoit deux breuvages, l'un qui feiſt devenir les hommes fols de ſages, & l'autre ſages de fols, Ulyſſes euſt deu boire plus toſt celuy de la folie, que de changer ſa figure humaine en forme de beſte, aiant en ſoy la ſageſſe, & par conſequent la felicité auſſi : & diſent que c'eſt la ſageſſe & prudence meſme qui monſtre & enſeigne cela, & les admoneſte ainſi, Quitte moy là & me laiſſe perir, s'il fault que je ſois portée çà & là en forme & figure d'aſne. Mais ceſte ſageſſe & prudence là, ce leur dira quelqu'un, eſt la ſageſſe d'un aſne, ſi l'eſtre ſage & heureux eſt par ſoy bon, & porter la face d'un aſne eſt indifferent. On dit qu'il y a une nation entre les Æthiopiens, là où un chien eſt le roy, & eſt ſalüé & honoré comme roy, a les honneurs & les temples que lon fait aux roys, & les hommes y font tous les offices qui appartiennent aux gouverneurs de villes, & aux magiſtrats. N'eſt-ce pas tout de meſme envers

les Stoïques ? Car la vertu a le nom & l'apparence du bien, & l'appellent ſeule eligible, profitable & utile, mais toutefois ils font toutes choſes, ils philoſophent, ils vivent & meurent à l'appetit & comme par le commandement des choſes indifferentes. Et toutefois il n'y a perſonne des Æthiopiens qui tue ce chien là, ains eſt aſſis & adoré de tous en grande reverence : mais ceux-cy perdent la vertu, & la font mourir & perir en eux meſmes, pour retenir la ſanté & la richeſſe.

XIV. Mais le couronnement que Chryſippus meſme adjouſte à leurs enſeignemens nous oſte de peine d'en dire davantage : « Car comme » ainſi ſoit, dit il, qu'il y a en la nature des » choſes bonnes, des autres mauvaiſes, des au- » tres indifferentes & moiennes, il n'y a homme » qui ne vouluſt plus toſt avoir ce qui eſt bon, » que ce qui eſt indifferent, ou ce qui eſt indif- » ferent, ou ce qui eſt mauvais. Et qu'il ſoit » vray, nous en faiſons meſmes les dieux teſ- » moings, quand nous leur demandons, par » noz prieres & oraiſons, principalement la » poſſeſſion & jouiſſance des biens : ou ſinon, » à tout le moins de pouvoir eſchapper les maux : » mais ce qui n'eſt ny bon ny mauvais, nous » ne le voulons point avoir au lieu de bien, » & le voulons bien avoir au lieu du mal »,

Mais ceſtuy-cy change la nature & renverſe ſon ordre, tranſpoſant le milieu de la place moienne en la derniere, & ramenant le dernier, & le remuant en la place du milieu, comme font les tyrans qui aux meſchans donnent le credit & l'authorité, nous donnant la loy de chercher premierement le bien, ſecondement le mal, & de rejetter & reputer le dernier & le pire de tout ce qui n'eſt ny bon ny mauvais, comme ſi lon mettoit après le ciel les enfers, & que lon rejettaſt la terre & ce qui eſt alentour d'elle là bas en la fondriere du Tartare,

Là bas deſſoubs bien loing au fond du monde,
Où l'enfer eſt barricave profonde :

Aiant doncques dit en ſon troiſieme livre, De la nature, qu'il vaut mieux vivre, encore que imprudent & fol, que de ne vivre point, encore que jamais l'homme ne deuſt devenir ſage : il y adjouſte de mot à mot, « Car tels ſont les » biens des hommes, que les maux en quelque » maniere vont devant ceux qui ſont au milieu, » non pas qu'ils aillent devant, mais la raiſon » avec laquelle eſt le vivre conjoinct peze plus » & va devant, encore que nous devions eſtre » fols ». Il eſt doncques auſſi manifeſte, qu'encor que nous devions eſtre meſchans, injuſtes, ennemis, & haïs des dieux, & mal-heureux,

car rien de tout cela ne defaut à ceux qui ſont fols, il vault donc mieux eſtre mal-heureux que n'eſtre point malheureux, & ſouffrir mal que ne ſouffrir point, commettre injuſtice que n'en commettre point, violer les loix que ne les violer point, c'eſt à dire, il fault faire ce qu'il ne faut pas, & convient vivre ſelon ce qui ne convient pas. Ouy, car il eſt pire eſtre ſans diſcours de raiſon & ſans ſentiment, que d'eſtre fol. Et où ont ils doncques la cervelle, de ne vouloir pas advouer & confeſſer que cela ſoit mal, qui eſt pire que le mal, & que pour ceſte cauſe ils afferment eſtre à fuir? Pourquoy diſent ils qu'il ne fault fuir que la folie, s'il eſt convenable de fuir non moins, mais encore plus, la diſpoſition qui n'eſt pas capable ny ſuſceptible de folie?

XV. Mais qui ſe courrouceroit ou ſcandaliſeroit de cela, ſe ſouvenant de ce qu'il a eſcrit en ſon ſecond livre, De la nature, où il dit & afferme, que le vice n'a point eſté inutilement fait pour l'univers? Mais il ſera meilleur de repeter ceſte ſienne doctrine avec ſes propres termes, à fin que tu entendes en quel lieu mettent, & en quel rang tiennent le vice ceux qui accuſent Xenocrates & Speuſippus, de ce qu'ils n'eſtimoient pas la ſanté choſe indifferente, ny la richeſſe inutile, & quels propos ils en tiennent.

« Mais le vice, dit-il, a ſon limite au regard » des autres accidents, car il eſt auſſi luy aucu- » nement ſelon nature, & à fin que je die ainſi, » il n'eſt pas du tout inutile, eu egard à l'u- » nivers, car autrement le bien ne ſeroit pas ». Doncques fault il inferer, qu'il n'y a point de bien entre les dieux, puis qu'il n'y peult avoir de mal, ny après que Jupiter aura reſolu toute la matiere en ſoy & ſera devenu un, aiant oſté toutes autres diverſitez & differences, ce ne ſera doncques plus rien que le bien, attendu qu'il n'y aura plus rien de mal. Et il y aura accord & meſure en une danſe ſans que perſonne y diſ- corde, & ſanté au corps humain ſans que nulle partie d'iceluy en ſoit malade ne dolente : & il ne ſe pourra faire qu'il y ait de la vertu ſans le vice, ains comme il y a quelque convenance entre certaines drogues medicinales, & le venin d'un ſerpent ou le fiel d'une hyaine, auſſi y aura il quelque alliance entre la meſchanceté de Melitus, & la juſtice de Socrates : & entre la diſſolution de Cleon, & la preud'hommie de Pericles. Et comment eſt-ce que Jupiter nous euſt produit Hercules & Lycurgus, s'il ne nous euſt quant & quant auſſi engendré Sardanapalus & Phalaris ? Et m'esbahis qu'ils ne diſent auſſi que la phthiſe, quand on crache les poulmons, a eſté miſe en avant pour le bon portement, &

la goutte pour la bonne diſpoſition des pieds; & qu'Achilles n'euſt pas eſté chevelu, ſi Therſites n'euſt eſté chauve : car quelle difference y a il entre ceux qui alleguent ces folies & reſveries là, & ceux qui diſent que la diſſolution & paillardiſe n'a pas inutilement eſté miſe ſus pour la continence, & l'injuſtice pour la juſtice, à fin que nous prions aux dieux que tousjours il y ait de la meſchanceté,

Et qu'il y ait tousjours des menteries,
Propos ruſez, & fines tromperies :

Si ces choſes là oſtées la vertu s'en va quant & quant perduë & perie.

XVI. Mais veux tu encore veoir ce qu'il y a de plus galand & de plus elegant en ſa gentille invention & deduction? « Tout ainſi, dit-il, » que les comædies ont quelquefois des epigram- » mes ou inſcriptions ridicules, leſquelles ne » valent rien quant à elles, mais neantmoins » elles donnent quelque grace à tout le poëme : » auſſi eſt bien à blaſmer & ridicule le vice » quant à luy, mais quant aux autres il n'eſt » pas inutile ». Premierement doncques c'eſt choſe qui ſurpaſſe toute imagination de faulſeté & abſurdité, de dire que le vice ait eſté fait par la divine providence, ne plus ne moins que le mauvais epigramme a eſté compoſé par la

volonté expreſſe du poëte. Car comment, ſi cela eſt vray, ſeront doncques plus les dieux donneurs de biens que de maux? Et comment eſt-ce que le vice ſera plus ennemy & hay des dieux? Et que pourrons nous plus reſpondre à ces ſentences icy des poëtes qui ſonnent ſi mal aux aureilles religieuſes,

> Dieux fait ſortir en eſtre quelque cauſe
> Quand d'affliger de tout il ſe diſpoſe
> Une maiſon :

Et ceſte autre,

> Lequel des dieux les a ainſi poulſez,
> A conteſter en termes courroucez [1] ?

Et puis un mauvais epigramme orne & embellit la comœdie, & ſert à la fin à laquelle elle eſt ordonnée & deſtinée, qui eſt de plaire & donner à rire aux ſpectateurs. Mais Jupiter que nous ſurnommons pere, & paternel, ſouverain juridicque, & parfait ouvrier, comme dit Pindare, n'a point compoſé ce monde comme une farce grande, variable & de grande ſcience, ains comme une ville commune aux hommes & aux dieux, pour y habiter avec juſtice & vertu en commun accord heureuſement. Et quel beſoing eſtoit il à ceſte ſaincte & venerable fin de brigands & larrons, de meurtriers, de parri-

[1] Iliad. I, 8.

cides, ny de tyrans? Car le vice n'eſtoit point une entrée de moriſque plaiſante ny galante & agreable à Dieu, & n'a point eſté attaché aux affaires des hommes pour une recreation par maniere de paſſe-temps, pour faire rire, ny pour une gaudiſſerie, choſes qui n'apportent pas ſeulement une umbre de celle tant celebrée concorde & convenance avec la nature. Et puis le mauvais epigramme ne ſera qu'une bien petite partie de la comædie, & qui occupera bien fort peu de lieu en icelle, & ſi n'y abondent pas telles ridicules compoſitions, ny ne corrompent & gaſtent pas la grace des choſes qui y ſont bien faittes : là où tous les affaires humains ſont tous remplis de vice, & toute la vie des hommes, depuis le commancement du preambule juſques à la fin de la concluſion, eſt deſordonnée, depravée & perturbée, & n'y en a partie aucune qui ſoit pure ny irreprehenſible, ains eſt la plus laide & plus mal plaiſante farce qui ſoit au monde.

XVII. Parquoy je luy demanderois volontiers, à quoy a eſté le vice utile à l'univers : Car je croy qu'il ne dira pas, pour les choſes divines & celeſtes, parce que ce ſeroit une mocquerie de vouloir dire, que ſi le vice n'euſt eſté ny ne feuſt entre les hommes, ny l'avarice, ny la menterie, & que ſi nous ne nous entredeſ-

robions & pillions, & calomnions, & entretuions, le ſoleil ne chemineroit pas ſon ordonné chemin, ny le monde ne garderoit pas ſes ſaiſons & ſes revolutions des temps ordinaires, ny la terre ne ſeroit colloquée au milieu de l'univers, pour donner les principes & cauſes primitives des pluyes & des vents. Il reſte donc que ç'ait eſté pour le regard de nous & de noz affaires, que le vice ait eſté utile au monde, & eſt à l'adventure ce qu'ils diſent auſſi. Sommes nous doncques plus ſaincts pour eſtre vicieux? Ou avons nous plus grande abondance des choſes qui nous ſont neceſſaires? Nous ſert elle ceſte mauvaiſtié ou à nous rendre plus beaux, ou à nous faire plus forts? Ils diſent que non. Auſſi eſt-ce un nom de ſilence ſeulement, & une opinion celle-là tenebreuſe de ſophiſtes nocturnes qui ſe couvrent d'une nuict, non pas comme la preudhommie, laquelle eſt expoſée à tous en veuë de tout le monde, en ſorte qu'il n'eſt pas poſſible qu'elle apporte aucune nuyſance, ou choſe qui ne ſoit utile : mais moins encore, ô bons dieux, pour le regard de la vertu, à laquelle nous avons eſté nez. Et quelle abſurdité ſeroit ce de dire, qu'à un laboureur, à un marinier, à un chartier, ce qui leur eſt utile, leur ſert & leur aide à parvenir à leur but & à leur propre fin, & ce qui auroit eſté creé de Dieu

pour la vertu, ait perdu, gaſté & corrompu la vertu? Mais à l'adventure eſt il deſormais temps de paſſer à un autre poinct, & laiſſer ceſtui cy.

XVIII. Lamp. Non je te prie, mon amy, pour l'amour de moy : car je deſire ſçavoir & entendre comment ces gens icy introduiſent les maux devant les biens, & le vice devant la vertu.

Diad. Auſſi eſt-ce certainement, amy, un poinct bien digne de ſçavoir & d'entendre. Si en babillent ils bien au long, mais en fin ils diſent, que prudence eſt la ſcience des biens & des maux, autrement qu'elle ſeroit oſtée & abolie de tout poinct, par ce que tout ainſi comme eſtant la verité, il eſt impoſſible que la faulſeté ne ſoit auprès : au cas pareil eſt il convenable qu'eſtans les biens, les maux ſoient quant & quant auſſi.

Lamp. L'un n'eſt pas mal dit, mais il me ſemble que de moy meſme j'apperçoy l'oppoſite de l'autre : car j'en voy bien la difference, par ce que ce qui n'eſt pas vérité, eſt incontinent menſonge; mais ce qui n'eſt point mal, n'eſt pas incontinent bien, par ce qu'entre le vray & le faulx il n'y a point de milieu : mais entre le bien & le mal, ſi, à ſçavoir ce qui eſt indifferent : & n'eſt pas neceſſaire ſi l'un eſt, que l'autre ſoit auſſi quant & quant, car il peult eſtre que la nature ait le bien ſans qu'elle ait beſoing du mal,

mais ouy bien ce qui n'eſt ne bien ne mal : mais du premier propos s'il ſe dit quelque choſe par les voſtres, c'eſt ce qu'il faudroit ouir.

XIX. DIAD. Il s'en dit beaucoup de choſes, mais pour ceſte heure il en fault prendre ce qui eſt plus neceſſaire. Premierement c'eſt une ſottiſe de penſer que pour la prudence le bien & le mal ait ſubſiſté. Car au contraire eſtant jà le bien & le mal, la prudence eſt ſurvenuë après, ne plus ne moins que la medecine a eſté trouvée, eſtans jà les choſes ſalubres & maladives. Car le bien & le mal ne ſubſiſtent pas à fin que la prudence ſoit, mais la puiſſance par laquelle nous jugeons & diſcernons le bien & le mal qui desjà ſont, s'appelle prudence : ne plus ne moins que la veuë eſt un ſentiment, par lequel nous diſcernons le blanc d'avec le noir, leſquelles couleurs ne ſont point venues en eſtre à fin que nous euſſions la veuë : mais à l'oppoſite nous avons eu beſoing de la veuë pour diſcerner ces couleurs là. Secondement quand le monde ſera tout reduit en feu, ſelon qu'ils tiennent eux [1], il ne demourera rien qui ſoit

[1] C'étoit une opinion reçue par les Stoïciens ; à ſavoir, que le monde avoit été formé par Dieu avec la matiere du feu, & qu'il ſeroit un jour conſumé par le feu. Cette opinion mérite d'être comparée dans ſes détails & dans ſes conſéquences avec celle de M. de Buffon, (Epoques de la Nature). Voyez Stanley, T. II, p. 227, 228. Plutarque, Opinions des Philoſophes, II, 9, dans le T. XXI.

de mal, & l'univers alors ſera tout ſage & prudent : ainſi fault il qu'ils confeſſent qu'il peult y avoir prudence, encore qu'il n'y ait point de mal, & qu'il n'eſt point neceſſaire que le mal ſubſiſte ſi prudence eſt. Mais quant bien il ſeroit totalement ainſi, que la prudence fuſt la ſcience du mal & du bien, quel mal y auroit il, ſi eſtans les maux abolis, il n'y avoit plus de prudence, mais une autre vertu au lieu d'elle, laquelle ne ſeroit plus ſcience du mal & du bien, mais ſeulement du bien ? Comme ſi entre les couleurs le noir periſſoit entierement, qui nous contraindroit de confeſſer que la veuë periſt auſſi ? Car qui nous empeſcheroit de dire, que la veuë ne ſeroit pas le ſentiment pour diſcerner le blanc & le noir ? Il n'y auroit point d'inconvenient, ſi nous n'avions pas le ſentiment que tu dis, mais bien un autre ſentiment & puiſſance naturelle, par laquelle nous apprehenderions la blanche & noire couleur. Car je ne penſe pas que quand bien la ſaveur amere, ou toutes les choſes ameres ſeroient oſtées hors de la nature, que pour cela le gouſt fuſt perdu, ny l'attouchement, quand toute douleur ſeroit abolie & aneantie, ny prudence auſſi, quand le mal ne ſeroit point preſent, ains que ces ſentimens là demoureroient qui apprehenderoient les ſaveurs douces, & la prudence auſſi qui ſeroit

la ſcience du bien, & de ce qui ne ſeroit pas bien. Et s'il y en a qui ne le trouvent pas bon ainſi, qu'ils prennent le nom pour eux, & nous laiſſent à nous la choſe. Mais ſans cela, qui empeſcheroit de dire, que le mal fuſt en intelligence, & le bien en eſſence? Comme la ſanté eſt, à mon advis, entre les dieux en eſſence, & la fiebvre & la pleureſie en intelligence, attendu que, comme ils diſent eulx meſmes, nous avons tous affluence de tous maux, & rien de bien : mais pour cela nous ne laiſſons pas d'entendre que c'eſt que prudence, que c'eſt que le bien, & que c'eſt que la felicité. Ce qui fait à eſmerveiller, ſi n'y aiant point de vertu, il y a des gens qui enſeignent toutefois que c'eſt, & en impriment une comprehenſion. Mais ſi elle n'eſtoit point, il ne ſeroit pas poſſible d'en acquerir l'intelligence.

XX. Voyez ce que nous perſuadent ceux cy qui philoſophent ſelon les conceptions communes, que par l'imprudence nous comprehendons la prudence, mais la prudence ſans l'imprudence ne peult comprendre l'imprudence meſme : & quand bien la nature euſt neceſſairement eu beſoing de la generation de mal, un exemple certes, ou deux de mal euſt peu ſuffire, & ſi vous voulez, il falloit qu'il y euſt dix mauvais, ou mille, ou dix mille, non pas une ſi grande

abondance de mauvaiſtié & de vice, que ny l'arene, ny la poulciere, ny les plumes des oyſeaux aux pennages divers, n'en pourroient pas rendre un ſi grand nombre : & de vertu, non pas un ſonge ſeulement. Ceux qui avoient la ſurintendence des ſalles où lon mangeoit à Sparte, monſtroient en public à leurs jeunes gens deux ou trois de leurs eſclaves, qu'ils appelloient Elotes, yvres & pleins de vin, pour leur faire voir quelle grande villanie c'eſt que de s'enyvrer, à celle fin qu'ils s'en gardaſſent & appriſſent à eſtre ſobres. Mais en la vie humaine la plus part de noz actions ſont exemples de vice : car il n'y a perſonne qui ſoit ſobre à la vertu, ains nous errons tous mal vivans, & eſtants malheureux. Ce propos là nous enyvre & nous remplir de ſi grande perturbation & folie, que nous reſſemblons proprement à ces chiens là qu'Æſope dit qu'ils brilloient [1] après certains cuyrs qu'ils voyoient flotter ſur l'eau, & pour les cuyder avoir, ils ſe prirent à vouloir boire & avaller toute la mer, mais ils creverent plus toſt que de toucher à ces cuyrs là. Auſſi nous eſperans acquerir gloire & reputation par raiſon, & approcher de la vertu, avant que d'y arriver, elle nous corrompt & nous perd, eſtants remplis au paravant de force pure & amere

[1] Terme de chaſſe, qui ſignifie, quêter, chercher.

mauvaiſtié, s'il eſt ainſi que ceulx cy diſent, que ceulx meſmes qui profitent juſques au bout, n'ont allegeance, ny relaſche, ny reſpiration aucune de folie & de malheureté.

XXI. Mais voy un petit comment celuy qui dit que le vice n'a point eſté produit en eſtre inutilement, le vous depeint, quelle choſe il dit que c'eſt, & quel heritage pour celuy qui l'a. Car, en ſon traicté, Des offices, il dit, que le vicieux n'a beſoing ny faulte de rien, rien ne luy eſt utile, rien ne luy eſt propre ny convenable : comment doncques eſt-ce que le vice ſera utile, avec lequel ny la ſanté meſme n'eſt pas utile, ny la quantité de pecune, ny le profit & avancement, & ne luy ſervent de rien les choſes que eulx meſmes appellent preallables & preferables, voire utiles, & d'autres ſelon nature, & de tout cela nul n'en reçoit utilité ny profit, s'il n'eſt ſage ? Le mauvais doncques & vicieux n'a point de beſoing de devenir ſage, ny les hommes n'ont point de faim ny de ſoif juſques à ce qu'ils ſoient ſages. Quand ils ont ſoif donques, ils n'ont que faire d'eau, ny de pain quand ils ont faim, reſſemblans aux hoſtes gracieux qui ne demandent que le couvert, & du feu. Ainſi n'avoit point de beſoing de couvert & de manteau celuy qui diſoit,

A Hipponax donnez un veſtement,
Car de froidure il gele durement.

XXII. Mais veux tu dire une propoſition bien eſtrange, extravagante & peculiere ? Dis que le ſage n'a affaire de rien, ny n'a beſoing de choſe quelconque : il eſt bien heureux, il eſt bien fortuné, il n'a beſoing de rien, content de ſoy, parfait. Mais quel esbloüiſſement & eſtourdiſſement de cervelle eſt-ce de dire, que celuy qui n'eſt indigent de rien, ait beſoing des biens qu'il a, & que le vicieux & meſchant ne ſoit indigent de beaucoup de choſes, & n'ait beſoing de rien ? Car c'eſt ce que dit Chryſippus, que les meſchants n'ont beſoing de rien, & toutefois ils ſont indigents, remuants çà & là, comme des oſſelets, les communes conceptions. Car tous hommes jugent que l'avoir affaire aille devant l'eſtre indigent, eſtimant que celuy qui a beſoing de choſes qu'il n'a pas preſtes à la main, ny ne ſont pas aiſées à recouvrer, eſt indigent. Qu'il ſoit vray, nul homme n'eſt indigent de cornes ny d'æles, par ce qu'il n'en a point de beſoing, mais bien diſons nous, que quelques uns ſont indigents d'armes, & d'argent, & de veſtement, lors qu'en aiants affaire ils n'en treuvent pas à leur neceſſité, ny ne les ont pas. Mais ces gens icy ont ſi grande envie de ſembler dire tous-

jours quelque choſe de nouveau contre les communes conceptions, que bien ſouvent ils ſortent meſmes hors de leurs propres opinions & aſſertions, pour l'envie qu'ils ont de dire touſjours quelque nouveauté, comme en ceſt endroict. Qu'il ſoit vray, conſidere le, reduiſant ta memoire un peu plus hault.

XXIII. C'eſt un des poincts qu'ils afferment contre le ſens commun & les communes opinions, que rien ne ſert ny ne vault au meſchant: & toutefois il y en a pluſieurs qui eſtans inſtruicts & endoctrinez profitent, eſtans eſclaves ſont affranchis, eſtans tenus aſſiegez ſont delivrez, eſtants yvres ſont conduicts & menez par la main, & eſtants malades ſont guaris, mais pour tout cela ils ne ſont point aidez, quelque choſe qu'on leur face, ny ne reçoivent point de bienfaicts, ny n'ont point de bienfaicteurs, ny auſſi ne negligent ils point leurs bienfaicteurs: par ainſi doncques les vicieux ne ſont point ingrats, mais auſſi ne le ſont point les bons & les ſages. Donques l'ingratitude eſt choſe qui n'eſt point, & qui n'a point de ſubſiſtance, par ce que les bons ne meſcognoiſſent jamais la grace & le bienfaict qu'ils ont receu, & les meſchants ne ſont pas aptes d'en recevoir. Or voy maintenant qu'ils reſpondent à cela: ils diſent que la grace eſt au ranc des choſes moiennes, &

que l'aider & eſtre aidé appartient aux ſages ſeulement, vray eſt que les meſchans reçoivent auſſi grace, mais tous ceulx qui ont part à grace, n'ont pas auſſi part à beſoing & utilité, & là, où s'eſtend la grace, là rien n'eſt utile ne propre. Et y a il autre choſe qui face que le plaiſir ſoit, grace, que l'eſtre utile celuy qui l'a fait à celuy qui le reçoit?

XXIV. Lamp. Mais à tant laiſſe ce poinct là, & nous dy que ceſt que la ὠφέλεια [1], dont ils font tant de cas.

Diad. C'eſt choſe, laquelle, comme grande & ſinguliere, ils reſervent aux ſages ſeuls, & neantmoins ne leur en laiſſent pas ſeulement le nom. « Si un ſage, diſent ils, où que ce ſoit, » eſtend ſon doigt ſagement, tous les ſages qui » ſont ſur la terre habitable en ſentent aide. Cela eſt l'effect de l'amitié qui eſt entre eulx, & en cela ſe terminent les vertus des ſages à faire des aides communes. Et Ariſtote reſvoit, auſſi reſvoit Xenocrates, qui affermoient, que les hommes eſtoient aidez par les dieux, aidez par leurs peres & meres, & aidez par leurs precepteurs, & n'entendoient pas ceſte merveilleuſe aide que les ſages reçoivent les uns des autres, quand ils ſe meuvent à la vertu, encore qu'ils ne ſoient pas enſemble, & qu'ils ne s'entreco-

[1] ὠφέλεια, la vénérable utilité.

gnoiſſent pas les uns les autres : neantmoins tous hommes eſtiment que amaſſer, ſerrer, garder, & meſnager ſoit utile & profitable, quand on en reçoit profit & utilité. Et un bon meſnager achette des clefs, & garde bien ſes celiers,

Prenant plaiſir à ouvrir le threſor,
Là où il met ſon argent & ſon or :

Mais amaſſer & ſerrer ce qui n'eſt utile à rien ; & le garder ſoigneuſement & diligemment, avec grand ſoing & grand labeur, n'eſt ny grand ny honorable, ains digne de mocquerie. Si doncques Ulyſſes avec le nœud que Circé luy avoit enſeigné, euſt lié & ſcellé, non les preſens qu'Alcinoüs luy avoit faits des pots à trois pieds, des vaſes d'argent, des draps & veſtements & de l'or, mais je ne ſçay quelles drogueries de pierres, & autres fatras qu'il auroit amaſſez, & euſt eſtimé un grand heur à luy, de poſſeder & garder diligemment un tel amas, qui ſeroit celuy qui louëroit & voudroit imiter ceſte folle prudence, provoyance & vaine diligence ? Et toute fois c'eſt là toute l'honneſteté du conſentement des Stoïques, toute la gravité & le bonheur, & rien autre choſe, ſinon un amas, garde & conſervation de choſes inutiles & indifferentes. Car telles ſont les choſes ſelon nature & exterieures,

attendu qu'ils comparent bien ſouvent une très grande richeſſe à des franges ou à des urinaux d'or, ou bien à des burretes à huyle quelquefois. Et puis comme ceulx qui ſemblent avoir ſuperbement meſpriſé les temples, & injurié les ſacrées cerimonies & ſervices de quelques dieux ou quelques demy dieux, tout incontinent après, comme changeans de note, ils parlent bas, & ſe ſeient contre terre beniſſans & magnifians la divinité : auſſi eulx comme tombans en la vangeance & punition divine de celle folle arrogance & vanité de paroles, ils travaillent à bon eſcient après les choſes qu'ils appellent indifferentes, & crians à pleine teſte, que cela ne leur touche en rien, que l'amas & l'aquiſition des biens, & le meſnage à les augmenter & conſerver, n'a rien de bon, de grand ny honorable : ils tiennent bien après, que quand ils n'en peuvent avoir, ils penſent qu'il ne faille plus vivre, & ſe deffont eulx meſmes, ou ſe font mourir de faim en s'abſtenans de manger, franchiſſans compaignie à la vertu.

XXV. Et qu'il ſoit vray, ils reputent totalement le poëte Theognis homme de bas, laſche & vil courage, par ce qu'il dit,

Pour pauvreté fuir & éviter
En pleine mer ſe faut precipiter,
Voire du hault des rochers plus ſublimes,

pour ce qu'il s'eſt monſtré ſi laſche en ſes vers: & ce pendant eulx admoneſtent & diſent en proſe que pour fuir une grande maladie ou une vehemente douleur, ſi lon n'a en la main une eſpée ou que l'on ne puiſſe finer de ciguë, qu'il ſe faut jetter dedans la mer, ou ſe precipiter des plus haults rochers, & que ny l'un ny l'autre n'eſt dommageable, ny mauvais, ny inutile, ny ne rend malheureux ceulx qui tombent en tel accident. « D'où eſt-ce doncques, dit il, que je com- » manceray, & quel fondement & commance- » ment prendray-je de l'office & du devoir, quel » ſubject & quelle matiere de la vertu, quand » j'auray laiſſé la nature, & ce qui eſt ſelon » la nature » ? Et dont eſt-ce qu'Ariſtote, beauſire, a commancé, & Theophraſtus? Quels fondemens prennent Xenocrates & Polemon ? Et Zenon meſme ne les a il pas ſuivis en ce qu'ils ſuppoſent la nature, & ce qui eſt ſelon nature, eſtre les elements de la felicité? Mais ceulx-là s'y ſont arreſtez, comme à choſes eligibles, choiſiſſables, bonnes & profitables, y adjouſtans davantage la vertu qui employe chaſcune d'icelles, & s'en ſert ſelon ſa proprieté, & ont eſtimé en ce faiſant accomplir une parfaicte & entiere vie, & conſommer la concorde, & convenance qui eſt à la verité ſottable & conſonante avec la nature. Car ils ne s'embrouillent

point, & ne ſe contrediſent point, comme ceux qui ſaultent de terre, & retombent incontinent ſur elle, en nommant de meſmes choſes prenables & non choiſiſſables, propres & non bonnes, inutiles & profitables, & ne nous appartenantes en rien, & neantmoins les principes des offices & du devoir. Mais tel comme eſtoit leur langage, telle auſſi eſtoit leur vie de ces grands perſonnages là, rendans leurs faicts conformes & ſemblables à leurs paroles : & au contraire, la ſecte de ces Stoïques icy fait comme la femme que deſcrit Archilochus, qui d'une main tient, cauteleuſe, l'eau, & en l'autre le feu. Car en quelques unes de ſes doctrines & aſſertions elle reçoit & admet la nature, & ès autres elle la rejette : ou, pour dire plus clairement, quant aux actes & aux faicts, ils adherent aux choſes qui ſont ſelon nature, comme eſtans eligibles & bonnes : mais quant aux propos & aux paroles, ils les refuſent & rejettent, comme indifferentes & inutiles à la vertu pour acquerir felicité : &, qui pis eſt, les injurient, & leur font contumelie.

XXVI. Et pource que tous hommes generalement entendent & eſtiment, que le ſouverain bien ſoit esjoüiſſable, ſouhaitable, heureux, de très grande dignité, ſuffiſant, content de ſoy, n'ayant faute de rien, voy maintenant le ſouverain bien de ceulx-cy, & le compare à la commune

opinion. Ne diſent ils pas que c'eſt un bien esjoüiſſable que d'eſtendre ſagement le doigt? Que le ſouffrir la torture & la gehenne eſt au ſage bien ſouhaitable & deſirable? Celuy qui ſe jette du hault en bas d'un precipice avec bonne raiſon, n'eſt il pas heureux? Leur bien ſouverain n'eſt il pas de très grande dignité & très grand pris, veu que la raiſon choiſit bien ſouvent de le quitter & rejetter pour une choſe qui n'eſt pas de ſoy bonne? N'eſt il pas content de ſoy, accomply & parfait, encore que luy preſent, ſi d'adventure ils ne peuvent obtenir quelcune des choſes indifferentes, ils ne daignent ny ne veulent pas vivre?

XXVII. Encore y a il un autre propos qui oultrage villainement la couſtume ordinaire, luy ſoubſtrayant & luy arrachant ſes legitimes & naturelles conceptions, comme ſes propres enfans, & luy en ſuppoſant d'autres baſtardes, farouches & eſtranges, & le contraignant de les aimer & nourrir au lieu des autres : & ce en traittant des biens & des maulx, des choſes à eſlire ou à fuïr, propres & eſtranges ou contraires, leſquelles devoient eſtre plus clairement & plus notoirement diſtinctes, que non pas les choſes chaudes des froides, ny les couleurs blanches des noires. Car les apprehenſions & imaginations de ces qualitez-là ſont de dehors introduites par

les ſens naturels: mais celles-cy ſont dedans nous, prenants leur naiſſance des biens que nous avons au dedans : & ceulx-cy venants à donner dedans le propos de la ſouveraine felicité avec leurs arguces de dialectique, comme s'ils avoient à traitter du ſophiſme, qu'ils appellent Menteur ou le Maiſtre, ils n'ont ſolu pas une des doubtes & queſtions qui y ſont, ains en ont ſuſcité innumerables qui n'y eſtoient point.

XXVIII. Et puis il n'y a perſonne qui ne ſache, que y aiant des biens de deux ſortes, l'une qui eſt la fin derniere, l'autre les moiens pour y parvenir, la fin eſt le plus grand & le plus parfait. Chryſippus meſme ſçait bien ceſte difference là, comme il appert par ce qu'il eſcrit en ſon troiſieme livre, Des biens. Car il diſcorde avec ceulx qui cuident que la fin ſoit la ſcience, & met, au lieu où il traicte de la juſtice, S'il y a aucun qui ſuppoſe que la volupté ſoit la fin des biens, il n'eſtime pas que le droict & le juſte ſe puiſſent ſauver, & non pas ſeulement la fin des biens, mais ſimplement le bien. Je ne penſe pas que tu veuilles que je te recite preſentement ſes propres termes. Car on les peult prendre en quelque endroit que lon veult du troiſieme livre, De la juſtice. « Quand doncques ils diſent que » nul bien n'eſt plus grand que l'autre, ny moin- » dre auſſi, ains que le bien final eſt egal à celuy

» qui ne l'eſt pas, il ſemble qu'ils ne repugnent » pas ſeulement aux communes conceptions, » mais à leurs propres propos meſmes ». Et de rechef, ſi de deux maulx l'un nous rend pires que nous n'eſtions, quand il nous eſt venu, & l'autre nous endommage bien, mais il ne nous rend pas pires, le mal à mon advis, eſt le plus grand, celuy qui nous rend pires nous meſmes. Mais Chryſippus confeſſe qu'il y a des peurs, des faſcheries, & des tromperies qui nous offenſent bien, mais elles ne nous rendent pas pires.

XXIX. Lis le troiſieme livre de ceulx qu'il a eſcrits contre Platon, touchant la juſtice : car encore pour autres choſes faict il bon voir la jaſerie de ceſt homme en ce lieu là, qui n'eſpargne matieres ny doctrines quelles qu'elles ſoient, ny propres à leur ſecte, ny eſtrangeres, qu'il n'en die contre le ſens commun, comme pour exemple, Qu'il eſt loiſible de ſe propoſer deux fins, & deux buts de la vie, & non pas rapporter & referer tout ce que nous faiſons à un ſeul poinct. Et encore plus eſt contre le ſens commun qu'il y ait une fin, & toutefois qu'à autre poinct ſe referent les actions, & neantmoins il eſt force qu'ils endurent l'un ou l'autre. Car ſi les premieres choſes, ſelon nature ne ſont pas eligibles pour elles meſmes, & la fin derniere, mais bien la raiſonnable election & le chois

d'icelles, & que chaſcun face ce qui eſt en luy pour avoir & obtenir ces choſes là qui ſont premieres ſelon nature, & que toutes les actions & operations aient là leur relation, à ſçavoir pour acquerir & jouïr les choſes premieres ſelon nature. S'ils eſtiment ainſi, il fault que ſans viſer ny aſpirer à obtenir ces choſes là, ils aient une autre fin, à laquelle ils referent l'election & le chois d'icelles choſes, & non pas elles meſmes. Car la fin ſera, les ſçavoir bien choiſir & prendre ſagement: mais elles meſmes, & le jouïr d'elles, ſera peu de choſe, eſtant comme une matiere & un ſubject qui aura la dignité & l'eſtime, il me ſemble qu'ils uſent & mettent par eſcrit ce meſme mot là pour monſtrer la difference.

XXX. Lamp. Tu as vaillamment retenu & ce qu'ils diſent, & comment ils le diſent.

Diad. Mais conſidere qu'ils font comme ceulx qui s'efforcent de ſaulter par deſſus & plus avant que leur umbre. Car ils ne laiſſent point, ains portent tousjours quant & eulx l'abſurdité & faulſeté avec leur dire, qui s'eſloigne tousjours de plus en plus du ſens commun: tout ainſi comme ſi quelqu'un diſoit, que l'archer fait tout ce qui eſt en luy, non pour attaindre au but, mais pour faire tout ce qui eſt en luy, il ſeroit à bonne cauſe tenu pour homme qui parleroit par ænigmes, & diroit choſes prodigieuſes: auſſi font ces trois

fois radottez reſveurs, qui veulent à toute force que l'obtenir les choſes ſelon nature ne ſoit pas la fin de viſer & aſpirer aux choſes ſelon la nature, ains les prendre & les eſlire, & que l'appeter & le rechercher la ſanté ne ſe termine pas en chaſcun en la ſanté, & en l'eſtre ſain, ains au contraire que l'eſtre ſain ſe rapporte & refere à l'appeter & le pourſuivre, en diſant que le promener, le lire, ou parler haut, l'endurer des ſections, & prendre des medecines, le tout par raiſon, ſoient les fins de la ſanté, & non pas elle fin de tous ces moiens là. Ceux là reſvent tout auſſi bien que qui diroit, nous ſouppons à fin que nous ſacrifions, que nous nous baignions & eſtuvions. Ce qu'ils diſent change d'avantage l'ordre & la couſtume, & contient une confuſion & un renverſement de tous affaires. Nous ne prenons pas garde à nous promener opportunément, pour bien cuire & digerer noſtre viande, ains nous cuiſons & digerons la viande pour nous promener opportunément. La nature n'a elle point ainſi produit la ſanté pour l'hellebore, ou ſi pluſtoſt elle a produit l'hellebore pour la ſanté? Car que leur reſte il plus à dire de toutes choſes eſtranges que de telles propoſitions? Quelle difference y a il entre celuy qui dit que la ſanté a eſté faitte pour les drogues medicinales, & non pas les drogues medicinales pour la ſanté, & celuy qui

tient que la cueillete deſdittes drogues, l'uſage & la compoſition, eſt preferable à la ſanté meſme? Ou pluſtoſt n'eſtimant qu'elle ſoit aucunement choiſiſſable, & conſtituant la fin en la negociation & tractation d'icelles drogues, en affermant que le jouïr ſe refere à l'appeter, & non pas l'appeter au jouïr : car à l'appeter, dit il, eſt conjoinct le proceder ſagement & raiſonnablement. Ouy bien dirons nous, s'il regarde au jouïr & obtenir ce qu'il pourſuit, autrement toute raiſon en eſt hors, s'il fait toutes choſes pour obtenir ce qui n'eſt ny digne ny heureux.

XXXI. Lamp. Et puis que nous en ſommes tombez ſur ce propos là, on diroit pluſtoſt que toute autre choſe fuſt ſelon le ſens commun, que de dire, que ſans avoir notice ny conception du bien, on le puiſſe pourſuivre & l'appeter : car tu vois que Chryſippus meſme ſerre & preſſe Ariſton en ce deſtroit là, de ſonger & imaginer une indifference des choſes ny bonnes ny mauvaiſes, n'aiants pas encore le bien & le mal eſté entendus & congneus : car ainſi faudra il que ceſte indifference ſubſiſte devant, s'il eſt ainſi que lon n'en puiſſe avoir intelligence que le bien ne ſoit premierement entendu, qui n'eſt autre choſe que le bien ſeulement.

Diad. Or conſidere & voy maintenant ceſte indifference, que les Stoïques nient, & qu'ils appellent

appellent conſentement, commenr & d'où elle a donné moien d'imaginer le bien: car ſi ſans le bien il n'eſt pas poſſible de concevoir & d'imaginer l'indifference d'avec ce qui n'eſt pas bien, encore d'avantage la prudence & intelligence des biens ne donne point la cogitation à ceulx qui n'ont point propenſé le bien. Mais comme il n'y a point de cogitation de l'art des choſes ſalubres & inſalubres, & maladives à ceulx qui devant n'ont eu la cogitation d'elles meſmes : auſſi n'y a il point de ſcience des biens & des maulx que premierement on n'ait penſé les biens & les maulx. Qu'eſt-ce doncques que le bien ? Non autre choſe que la prudence. Et qu'eſt-ce que la prudence ? Non autre choſe que la ſcience, Il y a doncques bien du Corinthe de Jupiter, comme lon dit en commun proverbe, c'eſt à dire, des redittes en leurs propos : car quant à dire que cela eſt tourner le pilon, laiſſe le là je te prie, de peur qu'il ne ſemble que tu te mocques d'eux, combien que leur dire ſoit proprement cela, par ce qu'il ſemble que pour l'intelligence du bien il faille entendre la prudence, & au revers qu'il faille chercher la prudence en l'intelligence du bien, eſtant force de pourſuivre tousjours l'un par l'autre, y aiant defectuoſité en l'une & en l'autre, & implication de contrarieté en ce qu'il fault tousjours entendre devant ce qui ne peut eſtre

entendu à part. Et encores peult on par une autre voye entendre non jà l'entorſe, mais la deſtorſe & reduction de leur propos à neant entierement.

XXXII. Ils diſent que la ſubſtance du bien eſt l'election raiſonnable de ce qui eſt ſelon la nature: Or n'eſt pas l'election raiſonnable qui eſt dirigée à quelque fin, comme il a eſté dit paravant. Qu'eſt-ce doncq' que cela? Autre choſe, diſent ils, que le raiſonnablement diſcourir ès elections, de ce qui eſt ſelon nature. Premierement doncques s'en va à vau-l'eau, & ſe pert la conception du bien: car ce bien diſcourir ès elections eſt une operation qui depend de l'habitude du bon diſcours, & pourtant eſtans contraincts d'entendre celle habitude de la fin, & la fin non ſans icelle habitude nous demourons courts de l'intelligence de tous les deux. Et puis ce qui eſt encore plus, par toutes les raiſons du monde, il falloit que la raiſonnable election fuſt election des choſes bonnes, utiles & cooperantes à parvenir à la fin: Car de choiſir & eſlire choſes qui ne ſoient ny utiles, ny honorables, ny totalement eligibles, comment ſeroit il raiſonnable? Suppoſons qu'il ſoit ainſi comme ils diſent, que la fin ſoit raiſonnable election des choſes qui ont dignité pour eſtre heureux: conſidere un peu comme leur diſcours reuſſit & ſe va terminer en une belle &

digne concluſion & ſommaire : car la fin, ſelon eulx, eſt le bien diſcourir, en faiſant election des choſes qui ont dignité pour eſtre heureux. En oyant ces paroles, Amy, la ſentence ne t'en ſemble elle pas bien eſtrange.

LAMP. Ouy bien, mais je voudrois ſçavoir d'avantage, comment cela advient.

DIAD. Il fault bien doncques que tu y prennes garde de plus près, car il n'entend pas qui veut ceſt ænigme.

LAMP. Eſcoute donc, & me reſponds. Eſt-ce, ſelon eulx, la fin que bien diſcourir ès elections ſelon nature?

DIAD. Ils le diſent ainſi.

LAMP. Et ces choſes qui ſont ſelon nature, les eliſent ils comme bonnes, ou comme aiants quelques dignitez, ou quelques preferences pour eſtre heureux?

DIAD. Pour cela.

LAMP. Eſt-ce pour advenir à la fin, ou pour autre choſe?

DIAD. Je ne le penſe pas, ains croy que c'eſt pour la fin.

LAMP. Or voy doncques à deſcouvert maintenant ce qui leur advient, que leur fin eſt, bien diſcourir de la felicité.

DIAD. Ils diſent voirement, qu'ils n'ont ny n'entendent autre choſe de la felicité, que ceſte

precieuſe rectitude de diſcours, touchant les elections des choſes qui ont dignité. Mais il y en a qui diſent que ces refutations là ſont ſeulement à l'encontre d'Antipater, & non pas de toute la ſecte, & que luy ſe reſentant preſſé par Carneades, tomba en ces jaſeries & vains propos là.

XXXIII. Au demourant quant à ce que lon diſcourt & enſeigne de l'amour en l'eſchole ſtoïque contre les communes conceptions, il touche à tous les ſuppoſts qui ſont de la ſecte, qui ont tous part à l'abſurdité : Car ils diſent que les jeunes gens ſont laids eſtants vicieux, & fols : & que les ſages ſeuls ſont beaux, & que de ces beaux là, nul jamais n'a eſté aimé ny digne d'eſtre aimé. Et cela n'eſt pas encore le plus eſtrange, mais ils diſent, que ceulx qui ſont aimez pour ce qu'ils ſont laids, ceſſent d'eſtre aimez quand ils ſont devenus beaux : & qui a jamais veu un tel amour, qui incontinent que la laideur du corps & mauvaiſtié de l'ame ſe deſcouvre, vient en eſtre, & incontinent après la cognoiſſance de la beauté avec temperance & juſtice, il s'eſtaint & s'eſvanoüit? Ils reſemblent proprement aux mouſcherons qui aiment le vin aigre, ou eſventé, ou poulſé, & l'eſcume d'iceluy : mais le bon vin & ſouef à boire, ils le fuyent & s'envolent arriere. Et quant à ce qu'ils nomment apparence de

beaulté, qui diſent eſtre attraict de l'amour, premierement il n'y a point de veriſimilitude: car en ceulx qui ſont très laids & très mauvais & meſchants, il n'y ſçauroit avoir ceſte apparence de beaulté, s'il eſt vray ce qu'ils diſent, que la mauvaiſtié des mœurs remplit la face, & ſe monſtre au viſage: car il y en a qui expliquent fort eſtrangement, que c'eſt à dire que l'homme laid ſoit digne d'eſtre aimé, pour ce, diſent ils, qu'il doit devenir beau, & s'attend on qu'il l'aura quelquefois: & quand il a acquis la beaulté, & qu'il eſt devenu beau & honneſte, alors, diſent ils, il n'eſt plus aimé de perſonne. Car l'amour eſt comme une chaſſe d'un jeune homme qui eſt encore imparfaict, mais bien né à la vertu.

Lamp. Et que faiſons nous maintenant, mon bon amy, autre choſe, que de refuter les erreurs de leur ſecte, qui deſtruict & force ainſi les communes conceptions? Car il n'y a perſonne qui empeſche la ſolicitude de ces ſages icy envers les jeunes gens: encore que tous hommes & toutes femmes entendent & appellent amour, ce que les pourſuivans de Penelopé diſent en Homere,

> Ils ſouhaittoient tous de très ardent zele
> D'eſtre couchez en un lict auprès d'elle [1]:

[1] Odyſ. XVIII, 212.

Et Jupiter à Juno,

> Jamais amour de déeſſe ne femme,
> N'eſprit mon cœur de ſi ardente flamme,
> Que maintenant de coucher avec toy [1].

XXXIV. Diad. Voilà comme en jettant la philoſophie morale en des involutions ainſi tortues, où il n'y a rien de bon, cependant ils detractent, deſpriſent & vilipendent tout ce qui eſt alentour d'eux, comme eſtants ſeuls qui ont reſtitué en ſon entier, & redreſſé la nature & la couſtume, ainſi qu'il appartient: & toutefois la couſtume divertit & induit par appetitions, pourſuittes & inclinations chaſcune choſe à ce qui luy eſt propre. Et quant à la dialectique contentieuſe & diſputatrice, elle n'en reçoit aucun bien ne profit, ains comme l'oreille qui eſt malade par des ſons vains eſt remplie de toute obſcurité & difficulté d'ouir, de laquelle cy après, prenans un nouveau principe, ſi bon te ſemble, nous deviſerons plus amplement.

XXXV. Mais pour le preſent prenons leur philoſophie naturelle, laquelle ne trouble pas moins les anticipations & communes conceptions, que leur doctrine morale des fins, ès principaux & plus importants poincts. Premierement c'eſt choſe hors de toute apparence & contre le ſens

[1] Iliad. XIV. 315.

commun de dire, que Ce Qui Eſt, ne ſoit pas, & que Ce Qui N'eſt Pas, ſoit, & c'eſt ce qu'ils diſent de l'univers. Car ſuppoſans qu'il y ait tout autour de l'univers un vuide infiny, ils diſent que l'univers n'eſt ny corps, ny ſans corps : à quoy enſuit que l'univers qui Eſt, N'eſt doncques pas : car ils diſent & tiennent que cela ſeulement Eſt, qui eſt corps. Et pour ce que le propre du corps eſt faire & ſouffrir quelque choſe, & l'univers n'eſtant pas, Eſt : adonc l'univers ne fera ny ne ſouffrira rien, & ne ſera pas meſme en lieu : car ce qui occupe lieu eſt corps, & l'univers n'eſt pas corps. Et ce qui occupe un meſme lieu, c'eſt ce qui demeure : doncques l'univers ne demeure pas, par ce qu'il n'occupe point de lieu : & qui plus eſt il ne ſe remue pas meſme, par ce qu'il fault que ce qui ſe remuë ſoit en lieu & en place certaine. Et puis pour ce, que ce qui ſe remuë, ou ſe remuë ſoy meſme, ou eſt remué par autruy : or ce qui ſe remuë ſoy meſme a quelques panchemens, & quelques inclinations de legereté ou de peſanteur : & la peſanteur & legereté ſont, ou quelques habitudes, ou quelques puiſſances ou differences de tous corps. Et l'univers n'eſt pas corps : adonc il eſt force que l'univers ne ſoit ny peſant ny leger, & par conſequent qu'il n'ait doncques point en ſoy de principe de mouvement. Et

toutefois, auſſi ne ſera il point remué par autruy : car il n'y a rien oultre l'univers, de maniere qu'il eſt force qu'ils dient ce qu'ils diſent eux meſmes, que l'univers n'eſt ny mouvant ny arreſté en ſomme, pour ce que ſelon eux il ne fault pas dire que l'univers ſoit corps, & toutefois le ciel, la terre, les animaux, les plantes, les hommes & les pierres ſont parties de l'univers : il faudra doncques dire, que ce qui n'eſt point corps aura des parties qui ſeront corps, & ce qui ne ſera pas peſant aura des parties peſantes, & ce qui ne ſera pas leger des legeres : ce qui eſt tant contre les communes conceptions, que les ſonges meſmes ne le ſont pas tant : oultre ce, qu'il n'eſt rien ſi accordant au ſens commun que ceſte disjonction : Si quelque choſe n'eſt point animée, elle n'a donc point d'ame : & au contraire, ſi aucune choſe n'eſt point ſans ame, doncques elle eſt animée. Et toutefois ils tolliſſent ceſte manifeſte evidence, confeſſant que l'univers n'eſt ny ſans ame, ny animé, & ſans cela il n'y a perſonne qui entende ny imagine l'univers imparfaict, attendu qu'il n'y a partie aucune qui luy defaille, & neantmoins ceux-cy tiennent qu'il eſt imparfait, par ce, diſent ils, que ce qui eſt parfait eſt finy & terminé : & l'univers pource qu'il eſt infiny n'eſt point auſſi terminé, ains deſordonné. Ainſi ſelon eux, il y a quelque choſe qui n'eſt ny

parfaitte ny imparfaitte. Auſſi n'eſt il poinr partie, par ce qu'il n'y a rien plus grand que luy : ny tour auſſi, pour ce que s'il eſt tout, il eſt doncques ordonné : là où l'univers d'autant qu'il eſt infiny, auſſi eſt il interminé & deſordonné. Auſſi n'a il point d'autre cauſe, par ce qu'il n'y a rien plus ny oultre l'univers : ny n'eſt point l'univers cauſe d'autruy ny de ſoy meſme, par ce qu'il n'eſt pas né à rien faire, & la cauſe s'entend eſtre ce qui fait quelque effect. Prenez le cas doncques que lon demande à tous les hommes qui ſont au monde, que c'eſt qu'ils entendent eſtre rien, & quelle penſée ils en ont, ne diront ils pas, ce qui n'eſt cauſe d'autruy, ny n'a point de cauſe de ſoy meſme, qui n'eſt ny tout ny partie, ny patfaict ny imparfaict, ny aiant ame ny ſans ame, ny mouvant, ny arreſté, ny ſubſiſtant, ny corps ny ſans corps, cela qu'eſt-ce autre choſe que rien, veu que ce que tous les autres hommes afferment de rien, ceux-cy l'afferment de l'univers ? Il ſemble qu'ils facent tout un l'univers, & rien. Il fault donc dire que le temps ne ſoit rien, la predication, la propoſition, la conjonction, la compoſition. Ce ſont termes dont ils uſent plus que nuls autres philoſophes, & toutefois ils diſent que ce ne ſont pas choſes exiſtentes. Qui plus eſt, ils tiennent que le vray eſtant, n'eſt ny ne ſubſiſte point, ains ſe com-

prend par intelligence, & eſt compris & paſſé en croyance, encore qu'il n'ait aucune part d'eſſence. Comment ſçauroit on ſauver cela qu'il ne ſurpaſſe toute extravagance de faulſeté & d'abſurdité? Mais à fin qu'il ne ſemble que cela tienne trop des doubtes & difficultez de logique, nous en traitterons d'autres qui ſeront plus propres à la phyſique & philoſophie naturelle.

XXXVI. Pour autant doncques qu'ils diſent,

> Jupiter eſt de tout commancement,
> Et le milieu, & parachevement,

Il falloit principalement qu'ils rhabillaſſent & redreſſaſſent en mieux les communes conceptions des hommes touchant les dieux, ſi d'adventure il y avoit en elles quelque erreur & quelque perturbation: ſinon, les laiſſer chaſcun en l'opinion que les loix ou la couſtume de leur païs leur donnent de la divinité: car ce n'eſt pas de ceſte heure ou de n'agueres, mais de tout temps, que ces opinions là des dieux ſont au monde, & n'y a homme qui ſceuſt dire de quel temps elles ont commancé. Mais ceux-cy aiants commancé dès la deeſſe domeſticque Veſta, comme lon dit en commun proverbe, à remuer ce qui eſtoit eſtably, & qui eſtoit receu en chaſque païs, touchant la creance des dieux, ils n'en ont laiſſé pas une opinion ni cogitation qu'ils n'ayent, par

maniere de dire, contaminée & brouillée : car qui eſt ou qui a eſté celuy des hommes qui jamais n'ait entendu que dieu ſoit incorruptible & eternel ? Quelles confeſſions fait on plus couſtumieres, & de plus certain conſentement, que celles-cy,

Là pour tousjours les dieux ſe resjouiſſent,
Beatitude éternelle jouiſſent [1] :
Les dieux là-ſus ſont au ciel immortels,
Sur terre en bas marchent hommes mortels.

Et ceſte autre,

Point ne ſont ſubjects à foibleſſe
De maladie ou de vieilleſſe :
Exempts de douleur & de mort,
Sans crainte de paſſer le port
D'Acheron bruyant.

On pourroit à l'adventure trouver quelques nations barbares & ſauvages, qui ne penſent point qu'il y ait de Dieu, mais il n'y eut jamais homme qui euſt quelque imagination de Dieu, qui ne l'eſtimaſt quant & quant immortel & eternel. Qu'il ſoit vray, ces malheureux qui ont eſté appellez Atheiſtes, un Diagoras, un Theodorus, un Hippon, n'ont pas oſé dire que Dieu fuſt corruptible, mais ils ne croyoient pas qu'il y euſt rien au monde qui peuſt eſtre incorrup-

[1] Odyſ. VI, 46.

de l'homme à Dieu, ſi Dieu eſt auſſi bien que luy un animal raiſonnable & corruptible. Car s'ils nous oppoſent ceſte belle arguce & fineſſe de dire, que l'homme eſt bien mortel, & le Dieu non mortel, ains corruptible, voyez l'inconvenient qui en depend : car il fault qu'ils dient, ou que Dieu ſoit immortel & corruptible, ou ny mortel ny immortel. Dont on ne ſçauroit, quand expreſſément on s'y eſtudieroit, excogiter rien plus eſtrange ny plus abſurde, je dis aux autres : car quant à eux, ils n'ont rien laiſſé à dire & attenter des plus extravagantes abſurditez du monde. Et puis Cleanthes fortifiant & confirmant encore davantage ſon embraſement & inflammation, dit que le ſoleil rend ſemblables la lune, & les autres eſtoiles, à ſoy, & les tourne en ſoy, & que la lune & les eſtoiles eſtants dieux, aident au ſoleil à faire leur reſolution par inflammation. Ce ſeroit doncques une grande mocquerie à nous de leur faire prieres & oraiſons pour noſtre ſalut, & les eſtimer ſauveurs des hommes, s'il leur eſt naturel de tendre à leur corruption & reſolution.

XXXVIII. Et toutefois eux ne laiſſent rien à faire ny à dire, crians contre Epicurus, qu'il oſte l'opinion & perſuaſion anticipée ès mœurs des hommes touchant les dieux, quand ils oſtent la providence divine, par ce que les dieux ſont

eſtimez & tenus de tous, non ſeulement immorrels & bienheureux, mais auſſi humains, benings, aians ſoing du bien & du ſalut des hommes, comme il eſt vray : mais ſi ceux qui oſtent la providence divine, oſtent quant & quant l'opinion anticipée de Dieu, que font ceux qui diſent que les dieux ont bien ſoing de nous, mais qu'ils ne nous aident de rien, & qu'ils ne ſont point donneurs de biens, ains indifferents, ne donnans point la vertu, mais donnans bien la richeſſe, la ſanté, la generation des enfans, & autres ſemblables choſes, dont pas une n'eſt utile, ny profitable, ny eligible, n'eſt il pas vray que ceux là oſtent les communes conceptions que lon a des dieux? Et ceux-cy les oultragent & s'en mocquent diſans, qu'il y a un Dieu fruictier, qui a la ſuperintendence des fruicts de la terre, un autre generatif, un autre medecin, un autre devin, & ce pendant la ſanté n'eſt rien de bon, ny la generation, ny la fertilité & abondance de fruicts, ains ſont choſes indifferentes & inutiles à ceux qui les ont.

XXXIX. Le troiſieme poinct de la commune conception des dieux eſt, qu'ils ne different des hommes en rien, tant en felicité qu'en vertu [r];

[r] Liſez : le troiſieme poinct de la commune conception des dieux eſt, que les dieux ne different des hommes en nulle autre choſe, plus qu'en félicité & en vertu.

mais ſelon la doctrine de Chryſippus, ils n'ont point cela par deſſus les hommes, par ce qu'il tient que Jupiter ne paſſe point en vertu Dion, & que Jupiter & Dion eſtans tous deux ſages, ſont egalement & ſemblablement aidez l'un de l'autre, quant l'un ſe ſent du mouvement de l'autre : car c'eſt le bien que les dieux font aux hommes, & les hommes aux dieux, quand ils deviennent ſages, & non autre choſe, & que prouveu qu'il n'ait pas moins de vertu, il n'a pas moins de beatitude auſſi, ains qu'il eſt autant & egalement heureux que Jupiter le ſauveur, encore que ce ſoit un pauvre fortuné, qui pour ſes griefves maladies & mutilation de ſes membres eſt contraint de ſe jetter hors de ceſte vie, & de ſe faire mourir ſoy meſme, prouveu qu'il ſoit ſage. Mais il n'y en a pas un, ny n'en y eut jamais deſſus la terre, & au contraire innumerables millions d'hommes mal heureux en toute extremité, en la police & domination de Jupiter, duquel le gouvernement & adminiſtration eſt très-bonne.

XL. Et que pourroit il plus eſtre contre le ſens commun, que de dire, que Jupiter gouvernant ſouverainement bien, nous ſoions ſouverainement mal-heureux? Si doncques, ce qui n'eſt pas ſeulement loiſible de dire, il ne vouloit plus eſtre ny ſauveur, ny protecteur, ains tout

le contraire de ces belles appellations là, on ne ſçauroit plus rien adjouſter de bien à ce qu'il en a, ny en nombre, ny en quantité, ainſi comme ils diſent, là où les hommes vivent en toute extremité miſerablement & meſchamment, ne recevant plus le vice aucun accroiſſement, ny la malheureté aucun avancement.

XLI. Et toutefois encore n'eſt-ce pas là le pis qu'il y ait, ains ſe courroucent à Menander, de ce qu'il a dit comme poëte, par oſtentation,

L'eſtre trop bon eſt cauſe de grands maux.

Diſans que cela eſt contre le ſens commun. Et ce pendant eux font Dieu, qui eſt tout bon, la cauſe de tous maux : car la matiere n'a peu produire le mal de ſoy, par ce qu'elle eſt ſans qualité, & toutes les diverſitez qu'elle a, elles les a de ce qui la remue & qui la forme, c'eſt à dire, la raiſon qui eſt dedans qui la remue & la forme, n'eſtant pas idoine à ſe former & ſe remuer ſoymeſme, tellement qu'il eſt force que le mal vienne en eſtre ou de rien, & de ce qui n'eſt pas, ou de ce qui n'eſt pas, ou ſi c'eſt par quelque principe mouvant, que ce ſoit par Dieu : car s'ils penſent que Jupiter ne domine pas ſur ces parties, & n'uſe pas de chaſcune ſelon ſa propre raiſon, ils parlent contre le

le ſens commun, & feignent un animal duquel pluſieurs des parties n'obeiſſent pas à ſa volonté, uſans de leurs propres actions & operations, auſquelles le total ne donne point d'incitation, ny n'en commance point le mouvement : car il n'y a rien ſi mal compoſé entre les creatures qui ont ame, que contre ſa volonté ou ſes pieds marchent, ou ſa langue parle, ou ſa corne frappe, ou ſa dent morde, dont il eſt force que Dieu ſeuffre pluſieurs choſes, ſi contre ſa volonté les mauvais mentent & commettent d'autres crimes, rompent les murailles des maiſons pour aller deſrober, ou s'entretuent les uns les autres. Et ſi, comme dit Chryſippus, il n'eſt pas poſſible que la moindre partie ſe porte autrement que comme il plaiſt à Jupiter, ains toute partie animée & qui a ame vivante, s'arreſte & ſe remue ainſi que luy la meine, & la manie, & arreſte & diſpoſe. Mais encore eſt ceſte parole de luy plus pernicieuſe : car il eſtoit plus raiſonnable de dire, qu'innumerables parties, par force, pour l'impuiſſance & foibleſſe de Jupiter, feiſſent pluſieurs choſes mauvaiſes contre ſa nature & volonté, que de dire, qu'il n'y ait ny malefice, ny intemperance aucune, dont Jupiter ne ſoit cauſe.

XLII. Et puis que le monde ſoit une ville, & les eſtoilles ſoient les citoiens : s'il eſt ainſi

donc, il fault auſſi qu'il y ait des lignées, des magiſtrats, & volontiers que le ſoleil en eſt un conſeiller, & Mercure le prevoſt ou le maire. Je ne ſçay ſi d'autres de leurs abſurditez qui appartiennent plus aux choſes naturelles, monſtrent point ceux qui s'amuſent à refuter de telles impertinences, encore plus impertinents que ceux qui les aſſeurent & afferment.

XLIII. N'eſt-ce pas une affirmation contre le ſens commun de dire, que la ſemence eſt plus grande que non pas ce qui eſt engendré d'icelle? Car nous voyons que la nature en tous animaux & toutes plantes ſauvages prent les principes de graines fort petites, & ſi menues qu'à peine les peut on veoir, pour la generation de très grands arbres: car non ſeulement d'un grain elle produit un eſpy, & d'un pepin de raiſin un cep de vigne, mais d'un noyau d'olive ou d'un gland qui ſera eſchappé & tombé à un oyſeau, comme d'une petite ſcintille allumant & enflammant la generation, elle produit un tronc d'un chéſne, ou d'un palmier, ou d'un ſapin fort grand & droit, & pour ceſte cauſe que ce mot de Sperma, qui ſignifie ſemence, a eſté ainſi nommé: comme Spiraſis, c'eſt à dire involution ou enveloppement de grande maſſe en petite quantité: & Phyſis, c'eſt à dire nature, comme Emphyſeſis qui ſignifie ſoufflement &

diffuſion des propos & des nombres qui ſont ouverts & deſliez ſoubs elle. Mais de rechef le feu, qu'ils diſent eſtre la ſemence du monde, après l'inflammation univerſelle change le monde en ſa ſemence, de peu de corps & de petite maſſe s'eſtendant en beaucoup de ſoufflement, & encore davantage occupant une place infinie du vuide qu'il envahit par ſon augmentation, puis quand la generation eſt faitte, la grandeur auſſi toſt ſe retire & tombe, ſe reſerrant incontinent la matiere en ſoy après la generation.

XLIV. On peult lire beaucoup de leurs livres & de leurs eſcripts, où ils diſputent & crient alencontre des academiques, qu'ils confondent toutes choſes avec leurs indiſtinguibles identitez, voulans à toute force, qu'en deux ſubſtances il n'y ait que un qualifié. Et toutefois il n'y a celuy qui ne l'entende, & ne le penſe ainſi, & ne penſe le contraire eſtre merveilleux & eſtrange, ſi une cane à une cane, une abeille à une abeille, & du froment à du froment, & une figue à une figue, comme on dit en commun proverbe, n'eſt pas toute ſemblable en tout temps. Mais cela veritablement eſt contre le ſens commun qu'ils diſent eux, & qu'ils feignent, qu'en une ſeule ſubſtance il y a deux particulierement qualifiez, & qu'une meſme ſubſtance aiant particulierement un qua-

lifié, y en ſurvenant un autre, le reçoit & garde egalement l'un comme l'autre. Car s'il y en a deux, je dis qu'il y en pourra avoir trois & quatre & cinq, & autant que lon en ſçauroit dire, en une meſme ſubſtance, je dis non en diverſes parties, mais tous egalement en toute la ſubſtance, voire infinis. Chryſippus doncques dit, que Jupiter reſemble à l'homme, & le monde auſſi, & à l'ame la providence : quand doncques l'embraſement ſera fait, Jupiter ſeul des deux incorruptibles ſe retirera à la providence, & demoureront tous deux en la ſubſtance de l'æther.

XLV. Mais laiſſons là pour ceſte heure les dieux, en les priant de vouloir donner à ces Stoïques un ſens commun & entendement accordant avec le reſte des hommes, & voions maintenant ce qu'ils diſent eux touchant les elements. C'eſt contre le ſens commun qu'un corps ſoit le lieu d'un corps, & qu'un corps paſſe à travers d'un corps, n'aiant l'un ny l'autre rien de vuide, ains le plein entrant dedans le plein, & ce qui n'a point de diſtance, recevant en ſoy ce qui ſe meſle parmy luy, mais ce qui eſt plein, n'a point de diſtance vuide en ſoy, à cauſe de la continuité. Et ceux cy ne mettent pas un dedans un, ny deux, ny trois, ny dix, les poulſans enſemble, ains toutes les parties

du monde taillées en petites pieces, & les jettans en un, le premier venu, voire le moindre ſenſible : diſans davantage qu'il contiendra le plus grand qui ſçauroit ſurvenir : & l'aſſeurant bravement & hardiment, ils font de ce qui les convainct & refute une de leurs ſentences, ainſi qu'en pluſieurs autres choſes, comme ceux qui prennent des ſuppoſitions toutes repugnantes au ſens commun. Premierement doncques ſuivant ce propos là, il faulr admettre beaucoup de poſitions monſtrueuſes & prodigieuſes à ceux qui meſlent les corps entiers avec les entiers, entre leſquelles abſurditez eſt, Que trois ſont quatre. Car ce que les autres alleguent pour un exemple de ce qui ne peult tomber en imagination de ſens humain, ceux cy le tiennent pour choſe vraye, diſans, que quand un verre de vin eſt meſlé avec deux d'eau, il ne defaut point, ains s'egale en approchant le tout du tout, & le confondant enſemble, tellement qu'un faict deux par l'egaliſation de la meſlange d'un avec deux, par ce qu'un demeure & s'eſtend autant comme deux, faiſant autant que le double. Et ſi par la mixtion à deux il prend la meſure de deux en la diffuſion, cela eſt la meſure enſemble & de trois & de quatre : de trois, par ce qu'un eſt meſlé avec deux : & de quatre, par ce qu'eſtant meſlé à deux, il a autant de quantité comme

ceux à qui il eſt meſlé : & ceſte belle gentilleſſe là leur advient, parce qu'ils jettent un corps dedans des corps, & par ce que lon ne ſçauroit imaginer comment ils font contenir l'un dedans l'autre. Car il eſt force que les corps entrans les uns dedans les autres par la meſlange, que l'un ne contienne pas, & l'autre ſoit contenu, & que l'un reçoive, & l'autre ſoit dedans. Car ainſi ce ne ſeroit pas mixtion, ains attouchement & approchement des ſuperfices, l'une entrant dedans, & l'autre contenant par le dehors, les autres parties demourans pures & entieres ſans ſe meſler, & ainſi ſera un de pluſieurs differents. Là où il eſt force que quand la mixtion ſe fait ainſi comme ils veulent, que les choſes meſlées, ſe meſlent les unes dedans les autres, & qu'une meſme choſe en eſtant dedans ſoit quant & quant contenue, & en recevant contiene l'autre, & n'eſt plus poſſible que l'un ny l'autre, retourne à eſtre ce qu'il eſtoit, ains advient que les deux qui ſe meſlent, penetrent l'un dedans l'autre, & n'y a pas une partie de l'un ny de l'autre qui demeure, ains ſont toutes neceſſairement remplies les unes des autres.

XLVI. Icy vient en jeu la cuyſſe d'Arceſilaüs qui eſt tant promenée par les eſcholes, marchant par deſſus leurs abſurditez avec grande

riſée. Car ſi les mixtions ſe font de tout en tout, qui empeſche qu'une cuyſſe, eſtant couppée, pourrie, & jettée en la mer, & par ſucceſſion de temps toute fondue, que non ſeulement la flotte d'Antigonus navigue dedans, comme diſoit Arceſilaüs, mais auſſi les douze cents voiles de Xerxes, & que encore les trois cents galeres des Grecs ne donnent une bataille dedans icelle cuyſſe ? Car elle ne defaudra point de s'eſtendre tousjours en avant, ny ne ceſſera pas le moindre dedans le plus grand, ny jamais la mixtion ne prendra fin, ny l'extremité d'icelle ne fera attouchement là où elle finira, ne penetrant pas par le total, ains ſe laſſera de ſe meſler, ou ſi elle ſe meſle par le total, elle ne donnera pas ſeulement place de battaille aux armées navales des Grecs, eſtant pour cela beſoing de corruption & de mutation : mais ſi un verre de vin, ou bien meſme une goutte, venoit à tomber en la mer Ægæe, ou la mer de Candie, elle viendra juſques dedans l'ocean & juſques à la grande mer Atlantique, ne touchant pas à la ſuperfice ſeulement par le deſſus, mais ſe reſpandant par toute la profondeur, longueur & largeur. Et Chryſippus admet cela au commencement de ſon premier livre, De ſes queſtions naturelles, diſant qu'il ne s'en falloit rien qu'une goutte de vin, ne ſe meſlaſt par toute

la mer. Et à fin que nous ne nous en eſmerveillions pas, il dit davantage, que ceſte goutte là par mixtion s'eſtendra par tout le monde : ce qui eſt ſi abſurde & hors de toute apparence de raiſon, que lon ne ſçauroit rien dire de plus, & contre le ſens commun : par ce qu'il n'y aura point en la nature de corps ſuprême ny premier, ny dernier, ny en quoy ſe doive terminer la grandeur du corps, ains paſſant touſjours oultre celuy qui ſera pris pour ſubject, la choſe ira en l'infiny & interminé. Car on ne pourra entendre ne comprendre une magnitude plus grande ou plus petite que l'autre, par ce qu'à l'une & à l'autre adviendra le proceder de ſes parties en infiny, qui eſt oſter toute la nature d'inegalité. Car de deux magnitudes qui ſont entendues inegales, l'une demeure courte de ſes dernieres parties, & l'autre paſſe oultre & va plus avant : & n'y aiant point d'inegalité en longueur, auſſi n'y aura il point d'inegalité en ſuperfice, ny d'aſpreté. Car le raboteux n'eſt autre choſe qu'inegalité de ſuperfice envers ſoy meſme, & l'aſpreté eſt l'inegalité de ſuperfice avec rudeſſe & dureté, dont ne laiſſent rien ceux qui ne terminent pas un corps en ſa derniere partie, ains tirent tous corps par multiplication de parties en infiny : & toutefois à qui n'eſt il evident & notoire, que l'homme

eſt compoſé de plus grand nombre de parties que n'eſt ſon doigt ? Et le monde plus que l'homme ? Tous hommes ſçavent & penſent cela, s'ils ne ſont Stoïques : mais depuis qu'ils ſont une fois devenus Stoïques, ils diſent & ſentent le contraire, que l'homme n'eſt point compoſé de plus de parties que ſon doigt, ny le monde que l'homme. Car la ſection reduit les corps à l'infiny, & en l'infiny il n'y a ny plus ny moins, ne n'y a point de multitude qui ſurpaſſe, ny ne ceſſeront jamais les parties de ce qui eſt reſté, d'eſtre tousjours encore ſoubs-diviſées, & de bailler & fournir multitude de ſoy.

XLVII. Comment eſt-ce donc qu'ils denouënt ces nœuds là ? Fort ſubtilement & vaillamment certes. Car Chryſippus dit, que ſi lon nous demande ſi nous avons aucunes parties, & combien, & ſi elles ſont compoſées d'autres parcelles auſſi, & de combien, que nous uſerons de telle diſtinction, ſuppoſans que le total entier eſt compoſé de parties, comme de la teſte, de l'eſtomach, & des cuyſſes, comme ſi cela eſtoit, tout ce que lon demande, & dequoy lon eſt en doubte : mais s'ils produiſent leurs interrogatoires juſques aux extremes parties, il n'en fault rien eſtimer, determiner, ny rien dire, ne qu'il ſoit compoſé d'aucunes parties, ny de combien, ne ſi elles ſont finies ny infinies. Mais il vault mieulx

que j'allegue ſes propres paroles, à fin que tu voyes comment il conſervoit les communes conceptions, en nous defendant d'entendre & d'imaginer, ne de dire, de quelles parties, ny de combien de parties chaſque corps eſt compoſé, ne ſi elles ſont finies ou infinies. Car s'il y avoit un milieu entre le finy & l'infiny, comme il y a entre le bien & le mal, qui eſt l'indifferent, il falloit dire ce que c'eſt, & ainſi ſouldre la difficulté. Mais ſi tout ainſi comme ce qui n'eſt pas égal, incontinent eſt inegal, & ce qui n'eſt pas corruptible eſt incorruptible, auſſi ce qui n'eſt pas finy eſt infiny, il me ſemble que dire, que le corps n'eſt compoſé de parties ny finies ny infinies, c'eſt autant comme de dire, que un argument eſt compoſé ny de vrayes ny de faulſes poſitions : & ſe glorifiant temerairement de cela, il dit, que la pyramide eſtant conſtituée de triangles, les coſtez inclinans vers la commiſſure ſont inegaulx, & toutefois l'un ne paſſe pas l'autre, en ce qu'ils ſont plus grands. Voylà comment il ſauvoit les conceptions : car s'il y a quelque choſe qui ſoit plus grande & qui ne paſſe pas, auſſi y aura il quelque choſe plus petite qui ne defaudra pas, & ne demourera pas courte : doncques y aura il quelque choſe inegale qui ne ſurpaſſera point, & ſi ne defaudra point, c'eſt autant à dire comme qui ſera egale & ine-

gale, & non plus grand ce qui ſera plus grand, & non plus petit ce qui ſera plus petit.

XLVIII. Davantage voy un petit comment il reſpond à Democritus qui doutoit fort naturellement & vifvement, ſi une pyramide ronde venoit à eſtre couppée à niveau auprès de ſa baſe, que faudroit il juger touchant les ſuperfices des ſections, ſi elles ſeront egales ou inegales, car ſi elles ſont inegales, elles feront doncques que la pyramide ronde prendra pluſieurs engraveures profondes & rabotteuſes : & ſi elles ſont egales, les ſections ſeront auſſi egales, & ſe trouvera que la pyramide ronde fera pareil effect que la coulomne, comme ſi elle eſtoit compoſée de cercles egaux, & non pas inegaux, ce qui eſt fort abſurde. En cecy doncques monſtrant Democritus eſtre un ignorant, il dit, que les ſuperfices ne ſont ny egales ny inegales, mais que les corps ſont inegaux, à cauſe que les ſuperfices ne ſont ny egales ny inegales. Or de vouloir par forme d'ordonnance affermer qu'il peult arriver que les ſuperfices eſtans inegales, les corps ne ſoient pas inegaux, c'eſt à faire à homme qui ſe permet une merveilleuſe licence d'eſcrire & de dire tout ce qui luy vient en l'entendement. Car la raiſon avec l'evidence toute notoire, nous donne à entendre tout le contraire, que des corps inegaux, les ſuperfices ſont auſſi inegales, & plus grandes

celles du plus grand, ſi la paſſe, dont il ſuravance le plus petit, ne doit demourer ſans ſuperfice. Car ſi les ſuperfices des plus grands corps ne ſurpaſſent celles des moindres, ains defaillent avant le bout, il faudra dire, qu'une partie du corps jà terminé n'aura point encore de terme ny de fin. Car s'il dit, que par force ainſi ..... Car les graveures rabotteuſes qu'il ſoupçonne en la pyramide ronde, c'eſt l'inegalité des corps, non pas celle des ſuperfices, qui les fait. C'eſt doncques une ſottiſe digne de mocquerie, qu'en oſtant les ſuperfices, eſtre convaincu de laiſſer une inegalité ès corps.

XLIX. Mais pour ne ſortir point de ceſte matiere, que peut il eſtre plus contre les conceptions du ſens commun, que de feindre de telles reſveries? Car ſi nous mettons que la ſuperfice ne ſoit ny egale ny inegale, il faudra auſſi conſequemment dire, que ny la magnitude ny le nombre ne ſeront ny egaux ny inegaux: attendu que lon ne ſçauroit dire qu'il y ait entre l'egal & inegal quelque milieu qui ſoit neutre, ny le concevoir en l'entendement. Et puis s'il y a des ſuperfices qui ne ſoient ny egales ny inegales, qui empeſchera qu'il n'y ait auſſi des cercles qui ne ſoient ny egaux ny inegaux? Car ces ſuperfices là eſtants ſuperfices de ſections de pyramides rondes, ſont cercles: & ſi vous

mettez des cercles, auſſi faudra il mettre des diametres qui ne ſoient ny egaux ny inegaux: & ſi cela, auſſi des angles & des triangles, & des parallelogrammes, & des ſuperfices egalement diſtantes. Car ſi les longueurs ne ſont ny egales ny inegales, adoncques ny le pois, ny les coups, ny les corps. Et puis comment oſent ils reprendre ceulx qui introduiſent des vacuitez, & quelques indiviſibles combattans l'un contre l'autre, & qui ſuppoſent qu'ils ne bougent ny ne ſe meuvent, veu qu'ils ſouſtiennent que telles propoſitions ſont faulſes? Si quelques choſes ne ſont egales les unes aux autres, elles ſont inegales: & ces choſes icy ne ſont pas egales les unes aux autres: elles ſont doncques inegales les unes aux autres. Mais pource qu'il dit qu'il y a quelque choſe de plus grand qui ne paſſe point, pourtant il eſt raiſonnable de demander, à ſçavoir ſi elles quadreront l'une à l'autre, ou ſi l'une paſſera, & l'autre demeurera courte: car ſi elles quadrent, comment ſera l'une plus grande que l'autre? Et ſi elles ne quadrent point, comment eſt il poſſible que l'une ne paſſe, l'autre demeure courte? Ce ſont choſes contraires de dire, ny l'un ny l'autre ne paſſe, & il ne quadrera point avec le plus grand, ou il quadrera, & que l'un ſoit plus grand que l'autre. Il eſt force que ceulx qui ne

gardent pas les communes conceptions ſe treuvent en telles perplexitez.

L. Davantage c'eſt contre le ſens commun de dire, que rien ne touche à l'autre, & non pas moins, que les corps s'entretouchent les uns les autres, & qu'ils ne s'entretouchent de rien. Or il eſt force que ceulx qui ne laiſſent point de moindres parties du corps admettent cela, & s'ils mettent quelque choſe premier que ce qui ſemble toucher, & qui ne ceſſent jamais de paſſer tousjours oultre, c'eſt ce que principalement ils objicent à ceux qui defendent & ſouſtiennent les parcelles indiviſibles, qu'il ne ſe fera point de touchement de tous, ains que ce ſera mixtion, & que cela n'eſt pas poſſible, attendu que les indiviſibles n'ont point de parties. Comment doncq' eſt-ce que eulx meſmes en tombent en pareil inconvenient, veu qu'ils ne laiſſent partie aucune premiere ny derniere? Pour autant qu'ils diſent, que les corps s'entretouchent de tout en tout par un terme, non pas par une partie, & le terme n'eſt pas corps, adonc le corps touchera le corps par un terme qui n'eſt pas corps: & à l'oppoſite ne le touchera point, l'incorporel n'eſtant point entre deux. Et s'il touche, il fera & ſouffrira quelque choſe eſtant corps, par un incorporel qui n'eſt pas corps. Car

le propre des corps eſt de faire & de ſouffrir quelque choſe les uns des autres, & de s'entretoucher: & ſi le corps a le touchement particulier, par le moien de l'incorporel, auſſi aura il l'attouchement univerſel, la mixtion & l'incorporation. Davantage en ces attouchemens & ces mixtions, il eſt neceſſaire que les termes des corps demeurent, ou qu'ils ne demeurent pas, ains deperiſſent, & l'un & l'autre eſt contre le ſens commun. Car eulx meſmes ne mettent pas des corruptions & generations des incorporels, & ne ſçauroit on dire qu'il y ait mixtion ny attouchement univerſel des corps retenants leurs propres termes. Car c'eſt le terme qui conſtitue & termine la nature du corps, & les mixtions (ſi ce n'eſtoient approchements des parties près des parties) confondent en un les corps qui ſe meſlent. Et comme diſent ceulx-cy, il fault laiſſer des corruptions des termes ès mixtions, & puis de rechef des generations ès ſeparations & ſegregations. Or n'eſt il homme qui peuſt entendre ny comprendre cela facilement. Car par ce que les corps s'entretouchent, par cela meſme ils s'entrepreſſent, s'entreſerrent & ſe froiſſent l'un l'autre. Or eſt il impoſſible que choſe incorporelle ſeuffre ny face cela, & ne ſe peult meſme imaginer, & ils nous veulent contraindre de l'imaginer & entendre. Car ſi une

boule touche un plain corps par un poinct ſeulement, il eſt certain qu'elle ſera auſſi traînée par un poinct tout le long de ce plain. Et ſi la boule eſt peinte de vermillon par deſſus, elle imprimera une ligne ſeulement rouge deſſus le plain : & eſtant jaulne, elle jaulnira la ſuperfice du plain. Et que choſe incorporelle taingne ou ſoit tainɛte de couleur, c'eſt contre le ſens commun. Et ſi nous imaginons une boule de terre, ou de cryſtal & de verre, qui tombe de hault ſur un plain de pierre bien uny, il eſt contre raiſon de penſer qu'elle ne ſe briſera point, quand le coup viendra à donner contre un plain dur & ſolide. Et encore ſera il plus hors de toute raiſon de dire, qu'elle ſe briſera par un terme, comme un poinct qui n'a aucun corps, de maniere qu'en toutes ſortes les anticipations & communes conceptions, touchant les corps, ſont toutes perturbées ou plus toſt oſtées du tout, en ſuppoſant pluſieurs choſes impoſſibles.

LI. C'eſt contre le ſens commun de dire, qu'il y a un temps futur & un temps paſſé, mais qu'il n'y a point de temps preſent, ains que nagueres, & n'a pas long temps ſubſiſtent, mais que mainrenant n'eſt totalement rien qui ſoit : & toutefois cela advient à ces philoſophes Stoïques, leſquels ne laiſſent pas le moindre temps du monde entre deux, & ne veulent pas que le Maintenant meſme

meſme ſoit indiviſible, ains de tout ce que l'homme prent à penſer & imaginer comme preſent, de cela ils diſent qu'il y en a desjà partie de paſſé & partie de futur : de ſorte qu'il ne reſte ny ne demeure au milieu parcelle quelconque de temps preſent, ſi, de ce que lon dit eſtre inſtant, partie eſt attribuée aux choſes paſſées & partie aux futures. Parquoy il fault que l'un des deux en advienne, ou qu'en mettant le temps, Il Eſtoit, & le temps, Il Sera, on aboliſſe totalement le temps, Il Eſt : ou qu'eſtant preſent le temps, Il Eſt, une partie en ſoit paſſée, & une encore à venir : & dire que de ce qui Eſt, partie en eſt encore future, & partie en eſt desjà paſſée : & du Maintenant, qu'il y a une piece devant, & une aütre derriere : tellement que Maintenant ſoit ce qui n'eſt pas encore Maintenant, & ce qui n'eſt plus Maintenant : car ce n'eſt plus Maintenant, ce qui eſt desjà paſſé, ny Maintenant, ce qui eſt encore à venir. Et en diviſant ainſi le Maintenant, il faudroit qu'ils diſſent auſſi, que de l'Année & de la Lumiere partie ſeroit de l'an paſſé, & partie de l'an qui vient, & du Quant & Quant qu'il y euſt devant & derriere. Car ils ne travaillent pas moins à brouiller eſtrangement toutes ces paroles là, le Non encore, le Desjà, le Non plus, & le Maintenant : là où tous les autres hommes entendent & eſtiment, le Nagueres, le Peu

après, eſtre parties differentes du Maintenant, & en mettent l'une devant, l'autre après le Maintenant. Et Archidemus diſant que le Maintenant eſt un principe, une joincture, & une commiſſure, ne s'appetçoit pas qu'en ce diſant, il abolit tout le temps entierement. Car s'il eſt vray que le Maintenant ne ſoit pas temps, ains ſeulement un aboutiſſement de temps, & toute partie du temps eſt comme le Maintenant : il ſemble donc, que le Maintenant n'a aucune partie, ains ſe reſoult tout en termes, aboutiſſemens, & joinctures, & commancements. Et Chryſippus ſe voulant monſtrer ingenieux & artificiel en ſes diviſions, au traicté qu'il fait, Du vuide, & en quelques autres paſſages, il dit, que le paſſé & le futur du temps ne ſubſiſte pas, ains a ſubſiſté, & qu'il n'y a que le preſent ou inſtant qui ſubſiſte : mais au troiſieme, quattieme & cinquieme traitté, Des parties, il met que du temps inſtant pattie eſt future, & partie paſſée, tellement qu'il luy advient de diviſer la ſubſtance du temps en parties non ſubſiſtentes du total ſubſiſtant, ou pour mieulx dire, de ne laiſſer partie aucune ſubſiſtente, ſi l'Inſtant & Preſent n'a partie aucune qui ne ſoit ou paſſée ou future. L'intelligence doncques du temps, à eulx, reſemble proprement à l'empoingnement de l'eau, laquelle plus on eſtraint & ſerre, plus elle coule

& gliſſe. Mais quant aux actions & mouvemens, toute evidence y eſt brouillée & confondue. Car il eſt force, ſi l'Inſtant & le Maintenant ſe diviſe en ce qui eſt paſſé, & ce qui eſt à venir, que de ce qui ſe meut en inſtant, partie ſoit desjà remuée, & autre partie encore à remuer, & que le commancement & la fin du mouvement ſoient abolis, & que de nulle œuvre, il n'y aura eu rien de premier, & n'y aura rien de dernier, eſtant les actions diſtribuées avec le temps. Car tout ainſi comme ils diſent, que du temps preſent partie eſt paſſée & partie eſt à venir, auſſi de ce qui ſe fait, partie eſt desjà faite, partie encore à faire. Quand donc a eu ſon commancement, & quand aura ſa fin, le Diſner, l'Eſcrire, le Marcher, ſi tout homme diſnant a jà diſné & diſnera, & tout marchant a desjà marché & marchera, & ce qui eſt, comme lon dit, de toutes eſtranges abſurditez la plus eſtrange, s'il advient que celuy qui vit ait jà veſcu, ou doive vivre, jamais doncques le vivre n'a eu commancement, ny jamais n'aura fin, ains chaſcun de nous comme il appert, a eſté né ſans commancer à vivre, & mourra ſans ceſſer de vivre, s'il n'y a nulle derniere partie. Car s'il y a quelque choſe de futur à celuy qui vit de preſent, jamais il ne ſera faulx de dire, Socrates vivra tant qu'il ſera

veritable, Socrates vit. Tellement que s'il eſt veritable, Socrates vivera, en infinies parties de temps : en nulle partie de temps ne ſera jamais veritable, Socrates eſt mort. Et neantmoins quelle fin y aura il autrement en chaſcune operation, & où arreſterez vous le bout de chaſque action, ſi autant de fois comme il ſera veritable, Il Se Fait, autant de fois auſſi ſera il veritable, Il Se Fera : car celuy mentira qui dira, C'eſt le bout de Platon eſcrivant ou diſputant, par ce que jamais Platon ne ceſſera d'eſcrire & de diſputer, ſi jamais il n'eſt faulx de dire de celuy qui diſpute, Il diſputera, & Il eſcrira de celuy qui eſcrit. Davantage de ce qui ſe fait, il n'y aura partie qui ne ſoit jà faite ou à faire, & preterite ou future : & oultre, de ce qui eſt jà fait, ou de ce qui ſe fera du paſſé & de l'advenir, il n'y a aucun ſentiment. Parquoy il n'y aura ſimplement & univerſellement ſentiment de rien du monde : car nous ne voyons pas ce qui eſt paſſé, ne ce qui eſt à advenir, ny ne l'oyons, ny ne prenons aucun ſentiment des choſes qui ont eſté, ou qui ſeront, ny encore qu'il fuſt preſent rien ne ſera pourtant ſenſible, ſi du preſent une partie vient, & une autre eſt desjà paſſée, & l'un a eſté & l'autre ſera. Et toutefois eulx meſmes crient après Epicurus, qu'il fait choſes intolerables de forcer

les communes conceptions, en mouvant les corps d'egale celerité, & tenant qu'il n'y en a poinr un plus viſte que l'aurre.

LII. Mais bien plus eſt inſupportable, & plus elongné du ſens commun, de dire, que nulle choſe n'en peulr attaindre une autre,

Si le cheval d'Adraſtus qui voloit,
Courant après une tortue alloit.

comme lon dit en commun proverbe. Et eſt force que cela advienne en ceux qui ſe meuvent ſelon devanr & après, mais eſtans les inrervalles, ſelon leſquels ils ſe meuvent, diviſibles en parties infinies, ainſi comme ceulx-cy veulent, ſi la torrue eſt de la longueur d'un arpenr ſeulement devant le cheval, ceulx qui diviſent l'intervalle en infinies parts, & qui meuvent l'un & l'autre ſelon devanr & après, jamais n'approcheront le plus viſte du plus tardif, ajouſtant tousjours celuy qui eſt le plus rardif quelque peu d'inrervalle, qui ſera diviſible en innumerables autres inrervalles. Er puis de dire, que quand on verſe de l'eau d'un verre ou d'une couppe, jamais elle ne ſera verſée tout à faict, comment pourroit on ſouſtenir que cela ne ſoit conrraire au ſens commun? Er commenr n'eſt il pas conſequent à ce que ceulx-cy diſent? Car jamais on ne poutra comprendre un mouvement des choſes

diviſibles en infiny, où il y ait devant & après qui paracheve tout l'intervalle, ains laiſſant tousjours quelque eſpace diviſible, il fera tousjours toute l'effuſion, ou tout le coulement, ou tout le gliſſement de l'humeur, ou la ruine du ſolide, ou la cheute du peſant imparfaitte.

LIII. Je paſſe par deſſus pluſieurs autres abſurditez de leurs doctrines, & m'arreſte ſeulement à celles qui ſont contre le ſens commun. Quant au propos doncq qui concerne l'augmentation, il eſt ancien : car comme dit Chryſippus, ce fut Epicharmus qui le demanda, par ce que les academicques eſtiment que ce ſoit une queſtion non trop facile, ne qui ſe puiſſe ainſi ſur le champ promptement ſoudre & demeſler, ils crient alencontre d'eux, & les accuſent de tollir les anticipations, là où ce ſont eulx meſmes qui ne gardent pas les communes conceptions : & qui plus eſt, ils deſtordent & pervertiſſent le ſentiment : car le diſcours en eſt ſimple, & eulx meſmes en concedent les preſuppoſitions, que toutes particulieres ſubſtances fluent & coulent, les unes rendans & jettans quelque choſe hors d'elles, les autres en recevant d'autres venans d'ailleurs, & que pour le nombre & la multitude de ce qui s'en va du dedans, ou qui vient du dehors, les choſes ne demeurent pas unes & meſmes, ains de-

viennent autres, & en prent leur ſubſtance une alteration. Et que contre droict & raiſon, la couſtume avoit obtenu que telles mutations s'appellaſſent augmentations & diminutions, là où il falloit plus toſt les appeller generations & corruptions, par ce qu'elles ſont par force ſortir d'un eſtre en un autre, là où le croiſtre & le diminuer ſont paſſions & accidents qui adviennent en un corps & ſubject permanent.

LIV. Ces raiſons ſe diſans & ſe ſuppoſans ainſi en l'eſchole des academicques, qu'eſt-ce que veulent ces defenſeurs icy de l'evidence, & les reformateurs & contrerolleurs des communes conceptions? Que chaſcun de nous eſt double & comme jumeau, compoſé de deux natures, ainſi comme les poëtes feignent des Molionides, qu'ils eſtoient unis & conjoincts d'aucunes legeres parties, & ſeparez & disjoincts des autres, ains deux corps aiants meſme couleur, meſme figure, meſme pois, meſme lieu, choſe que nul des hommes n'avoit jamais veu ny entendu au paravant eulx, ains eulx ſeuls ont veu & apperceu ceſte duplicité, ceſte compoſition & ambiguité, comme chaſcun de nous eſt un double ſuppoſt & ſubject, l'un eſtant ſubſtance, l'autre intelligence, & l'un d'iceulx tousjours coule & tousjours va, ſans toutefois s'augmenter, ny diminuer, ny toutefois demeurer

en meſme eſtat, tel comme il eſt : l'autre demeure, & croiſt & decroiſt, & ſeuffre toutes choſes contraires, que celuy auquel il eſt incorporé, conjoinct & confondu, ne laiſſant point d'apparence & de diſcretion de difference au ſens exterieur. Combien qu'on liſe que Lynceus anciennement avoit la veuë ſi perçante & ſi aiguë, qu'il voyoit à travers les pierres, & à travers les bois : & ſe ſeant ſur quelque eſchauguette en la Sicile, il voyoit les vaiſſeaux qui partoient du port de Carthage, par un intervalle & diſtance de la navigation d'un jour & d'une nuict. Et dit on que Callicrates faiſoit des chariots de la grandeur de formis, tellement que l'aiſle d'une mouſche les couvroit, & engravoit ſur un grain de millet des vers d'Homere. Et toutefois pas un d'eulx ne veit ny n'apperceut ceſte diverſité & ceſte perpetuelle allure, ny nous meſmes jamais ne nous apperceuſmes que nous fuſſions doubles, & que d'une partie nous couliſſions tousjours, & de l'autre nous demouriſſions tousjours uns & meſmes, depuis noſtre naiſſance juſques à noſtre fin. Mais encore faisje le propos plus plain & plus ſimple : car quant à eulx ils font quatre ſubjects alendroit d'un chaſcun de nous, ou, pour mieulx dire, que un chaſcun de nous en eſt quatre, mais il ſuffit de deux pour monſtrer la faulſeté de leur reſ-

verie : car quand nous oyons dire à Pentheus ès tragœdies, qu'il voit deux Soleils & deux Thebes, nous jugeons qu'il ne les voit pas, mais qu'il les cuide voir, aiant le ſens & l'entendement troublé & tranſporté. Et ceulx-cy qui ſuppoſent non une ville ſeule, mais tous les hommes, tous les animaulx, les arbres, les plantes, tous les meubles & utenſilles, & tous veſtements eſtre doubles & compoſez, ne les rejetterons nous pas, comme gens qui nous veulent faire non entendre, mais pervertir & confondre noſtre entendement ? Toutefois à l'adventure en ce propos leur fault il pardonner s'ils controuvent & feignent d'autres natures, par ce qu'ils ne peuvent trouver autre moien, quelque peine qu'ils y mettent, de conſerver & retenir les augmentations.

LV. Mais en l'ame, à quel propos, & pour quelles autres ſuppoſitions vont ils former d'autres differentes eſpeces de corps, par maniere de dire, innumerables ? On ne le ſçauroit dire, ſinon qu'ils veulent deſplacer, ou plus toſt tollir du tout & perdre les communes conceptions, pour y en introduire de nouvelles toutes eſtranges & ſauvages. Car c'eſt choſe merveilleuſement extravagante & pleine de toute abſurdité, que des vices & des vertus, & davantage des ſciences & des arts, des memoires, des apprehen-

ſions, des paſſions, & encore des inclinations & des conſentemens, en faire des corps, & dire qu'ils ne giſent ny ne ſubſiſtent en nul ſubject, & leur laiſſer ſeulement dedans le cœur un pertuis petit comme un poinct, là où ils rengent & ſerrent la partie principale du diſcours de la raiſon en l'ame, eſtant occupé de tant de corps, qu'il ſeroit malaiſé de les compter à ceulx qui ſçavent mieulx diſtinguer & diſcerner l'un d'avec l'autre, & de n'en faire pas ſeulement des corps, mais des animaulx meſmes raiſonnables, & une ſi grande ruchée ou formilliere d'animaulx, & encore non doulce ne privée, mais qui par ſa mauvaiſtié repugne à l'evidence & à la couſtume. Et ceulx-cy tiennent que non ſeulement les vertus & les vices ſont animaulx, ny les paſſions ſeulement, comme l'ire, le courroux, l'envie, la douleur, la malignité, ny les comprehenſions, les apprehenſions, les ignorances & les arts & meſtiers, comme le meſtier de cordonnier, de ſerrurier: mais oultre cela encore ſont ils les operations & les actes meſmes corps & animaulx, le promener un animal, le baller, le chauſſer, le ſaluër, l'injurier, à quoy il eſt conſequent auſſi, que le rire ſoit auſſi un animal, & le plorer: & ſi cela eſt, que le touſſir, l'eſternuer, le gemir, le cracher, le moucher & autres actions

ſemblables, qui ſont aſſez manifeſtes. Et ſi ne doivent pas trouver eſtrange ny ſe courroucer, ſi on les conduit de paroles peu à peu, juſques à ces badineries là, s'ils ſe ſouviennent de Chryſippus, qui au troiſieme, De ſes queſtions naturelles, dit ainſi : « La nuict, n'eſt elle pas corps ? » Le veſpre, le matin, le milieu du jour & de » la nuict, ne ſont-ce pas corps ? Le commancement du mois, le dixieme, & le quinzieme » de la lune, le trentieme, le mois entier n'eſt-» ce pas corps ? l'Eſté & l'Automne, & l'An » ?

LVI. Et quant à tout ce que nous avons dit, ils le tiennent à toute force contre les communes anticipations & conceptions. Mais ce que nous dirons eſt contre les leurs propres, car ils engendrent ce qui eſt très chaud par refrigeration, & ce qui eſt le plus ſubtil par groſſiſſement & eſpaiſſiſſement, par ce que l'ame eſt une ſubſtance fort chaude, & de fort ſubtiles parties, & ils la produiſent par refrigeration & condenſation du corps, comme par une trempe commuant l'eſprit, & le rendant de vegetatif eſprit, animal. Ils diſent auſſi, que le ſoleil eſt devenu animé, l'humidité s'eſtant tournée en feu intellectuel & ſpirituel. Vois tu comme ils imaginent, que le ſoleil ait eſté engendré & produit par refrigeration ? On dit que Xenophanes oyant un jour compter à quelqu'un, qu'il avoit

veu des anguilles vivantes en de l'eau chaude : « Et nous les cuirons doncques, dit il, en de » l'eau froide ». Puis que donc ils engendrent la chaleur par la refrigeration d'alentour, la conſequence veult auſſi qu'ils produiſent la legereté par la condenſation, & par la chaleur la froideur, par le fondre l'eſpeſſir, & par le rarefier le peſer, pour garder une correſpondence & proportion de faire toutes choſes contre raiſon.

LVII. Et quant à la ſubſtance de la commune conception & ſens commun, n'en determinent ils pas contre le ſens commun meſme ? Car ceſte conception eſt une apprehenſion, & ceſte apprehenſion une impreſſion qui ſe fait en l'ame : & la nature de l'ame eſt une exhalation, laquelle difficilement peult recevoir impreſſion, à cauſe de ſa rarité : & encore qu'elle la receuſt, il ſeroit impoſſible qu'elle la gardaſt & reteint : car ſa nourriture & ſa generation procedant d'humidité a un continuel cours de ſucceſſion & de conſomption, & la meſlange de la reſpiration avec l'air fait tousjours quelque nouvelle exhalation, ſe tournant & changeant par le flux de l'air inſpiré & reſpiré, qui du dehors donne dedans, & derechef ſort du dedans au dehors. Car plus toſt pourroit on imaginer un ruiſſeau d'eau courante, qui conſer-

vaſt les formes, figures, & eſpeces empraintes, qu'un eſprit coulant en des vapeurs & humeurs, & meſlé avec un autre vent de dehors oiſif & eſtranger continuellement. Mais ils s'oublient tant, qu'aiants definy les conceptions communes, eſtre penſées miſes à part, & les memoires permanentes, & impreſſions relatives, & fichans du tout les ſciences, comme aians toute fermeté & toute ſtabilité, puis après ils mettent deſſoubs tout cela un fondement & une baſe de ſubſtance gliſſante, facile à diſſiper & eſpandre, qui tousjours va & vient, & tousjours coule. Or eſt il que tous hommes ont ceſte conception imprimée en leur entendement touchant le principe & element, qu'il eſt pur, ſimple, & non meſlé ny compoſé : car ce qui eſt meſlé ne peult eſtre element ny principe, mais ce dont il eſt meſlé & compoſé.

LVIII. Et toutefois ceux-cy faiſans Dieu principe de toutes choſes, un corps ſpirituel & entendement aſſis en la matiere, ils ne le font ne pur ne ſimple, ny incompoſé, ains afferment qu'il eſt compoſé d'un autre & par un autre. Or la matiere eſtant par ſoy ſans raiſon & ſans qualité, a la ſimplicité & la proprieté de principe, & Dieu, s'il eſt vrai qu'il ne ſoit pas ſans corps, & ſans matiere, participe de la matiere, & comme d'un principe : car ſi c'eſt tout une &

meſme choſe que la matiere & la raiſon, ils n'auroienr pas bien definy de dire, que la matiere ſoit irraiſonnable ſans raiſon : & ſi ce ſont choſes differentes, Dieu doncques eſt conſtitué de toutes les deux, & non une ſimple eſſence, mais compoſée, aiant pris l'eſtre intelligent avec l'eſtre corporel de la matiere.

LIX. Et puis veu qu'ils appellent les quatre premiers corps, la terre, l'eau, l'air & le feu, premiers elemens, je ne ſçay comment ils en font aucuns d'eux ſimples, & les autres compoſez & meſlez : car ils tiennent que la terre & l'eau ne peuvent contenir, ny eux meſmes ny autruy, & que c'eſt de la participation de l'eſprit, & de la force du feu, que depend la conſervation de l'union, & que l'air & le feu pour leur force ſe fortifient eux meſmes, & eſtans meſlez avec les deux autres, leur donnent force & vigueur, & la fermeté de ſubſiſtance. Comment doncq eſt-ce que la terre eſt element, ou l'eau, s'il n'eſt ny ſimple, ny premier, ny ſuffiſant à ſe conſerver, ains aiant beſoing d'autruy qui le contiene par dehors en eſtre, & le conſerve ? Car ils ne laiſſent pas ſeulement moien de penſer qu'ils ſoient ſubſtance, ains contient ce propos grande confuſion & grande incertitude touchant la terre à par ſoy. Mais ſi la terre eſt par ſoy, comment eſt-ce qu'elle a beſoing de l'air qui la lie & la

contienne ? Car ainſi elle ne ſera plus par ſoy terre, ne par ſoy eau, ains l'air ſerrant & eſpaiſſiſſant ainſi la matiere, en a fait de la terre : & au contraire la deſliant & amolliſſant ainſi, en a fait de l'eau. Il fault doncques inferer, que nul de ces deux là n'eſt element, puis qu'un autre luy a donné eſſence & generation.

LX. Davantage ils diſent, que la matiere & la ſubſtance ſubſiſte par ſes qualitez, & la definiſſent preſque ainſi. Et puis d'un autre coſté ils font les qualitez eſtre des corps, en quoy il y a une grande confuſion : car ſi les qualitez ont une ſubſtance propre, pour laquelle elles ſoient appellées & ſoient realement corps, elles n'ont point beſoing d'autre ſubſtance, par ce qu'elles ont la leur propre. Et ſi elles ont ſeulement celle qui eſt commune, qu'ils appellent eſſence ou matiere, il eſt evident qu'elles participent de corps, & qu'elles ne ſont pas corps. Or ce qui ſe ſoubſterne & qui reçoit, il eſt force qu'il ſoit different de ce qu'il reçoit, & à quoy il eſt ſoubſterné. Et ceux-cy ne voient qu'à demy : car ils appellent bien la matiere non qualifiée, c'eſt à dire ſans qualitez, mais ils ne veulent plus appeller les qualitez ſans matiere. Et toutefois comment eſt-il poſſible de faire un corps ſans qualité, que lon n'entende auſſi une qualité ſans corps ? Car le langage qui com-

plicque le corps avec toute qualité, ne permet pas que la penſée puiſſe toucher à corps aucun, ſans quelque qualité. Il fault doncques que celuy qui repugne à l'eſtre corporel de la qualité, repugne auſſi quant & quant à l'eſtre qualifié de la matiere, ou celuy qui ſepare l'un d'avec l'autre diviſe tous les deux d'enſemble.

LXI. Et quant au propos que quelques uns d'entre eux mettent en avant qu'ils appellent la ſubſtance non qualifiée, non pour ce qu'elle ſoit du tout privée de toute qualité, ains plus toſt pource qu'elle a toutes qualitez, cela eſt plus que jamais contre le ſens commun. Car nul ne penſe ne imagine pour non qualifié ce qui eſt participant de toute, & privé de nulle qualité, ny impaſſible, ce qui eſt né pour recevoir & ſouffrir toute paſſion, ny immobile ce qui eſt mobile en tout ſens : & ceſte doubte n'eſt point ſoluë, que ſi bien tousjours la matiere s'entend avec qualité, neantmoins on entend que ce ſoit autre choſe & differente, la matiere que la qualité.

OBSERVATIONS.

DISSERTATION SUR LA VIE ET LES OUVRAGES D'HÉRODOTE.

PAGE 5. Le Traité de Plutarque ſur la *malignité d'Hérodote*, quoique marqué au ſceau de la paſſion & de l'animoſité, exige cependant une réfutation dans un Ouvrage comme celui-ci, où le mérite, la vertu & les bonnes actions trouvent par-tout le plus juſte & le plus judicieux apptéciateur. Il faut s'attachet d'autant plus à repouſſer l'*injuſtice* & à la démaſquer, qu'elle part d'une main qu'on peut moins ſoupçonner capable de s'y prêter. Oui; Plutarque, ce ſage écrivain ſi modéré, ſi vertueux par-tout ailleurs, va juſqu'à l'*injuſtice* dans les reproches qu'il fait à Hérodote: tant il eſt impoſſible à l'homme de ne pas payer le tribut dû à la méchanceté, à la foibleſſe & aux paſſions qui ſont le triſte appanage de l'humanité! Il n'a manqué à ce moraliſte que le ſel & l'eſprit cauſtique & mordant d'Ariſtophane, pour jetter ſur le plus ancien de tous les écrivains Grecs qui nous ſoient parvenus, le même ridicule dont le poëte comique a couvert Socrate, ce philoſophe ſi célèbre & ſi avide de célébrité. Rétabliſſons le ton de vérité propre & particulier à cet Ouvrage: faiſons connoître Hérodote ſous deux points de vue différens qui mettront à même de juger de la perſonne de l'hiſtorien & du mérite de ſes ouvrages. Ainſi nous allons d'abord parcourir les

principaux traits de la vie de ce pere de l'Hiſtoire; ils nous apprendront le ſoin qu'il a pris pour nous inſtruire, & ſe concilier la confiance de la poſtérité : enſuite nous répondrons aux reproches que lui fait Plutarque. Nous ſuivrons pour le premier objet un ouvrage anglois plein de goût & de bonne littérature [1]. Freret & l'abbé Geinoz ſeront nos guides pour ce qui regarde la diſcuſſion des faits.

Hérodote, d'après Pamphila, citée par Aulugelle (*Noct. Attic. XV*, 23.), naquit dans la premiere année de la ſoixante-quatorzieme olympiade, puiſqu'il étoit âgé de cinquante-trois ans au commencement de la guerre du Péloponèſe, & qu'il n'en avoit que quatre à l'époque de l'irruption de Xerxès dans la Grèce. Le commencement de ſon hiſtoire ne laiſſe aucun doute ſur le lieu qui a vu naître ce célèbre hiſtorien : « Voici, dit-il, l'hiſtoire » qu'Hérodote d'Halicarnaſſe a miſe en lumiere, &c. » On lui donne quelquefois le ſurnom de *Thurien*, parce qu'il fut envoyé par les Athéniens en Italie, avec une colonie chargée de jetter les fondemens de Thurium, près des ruines de l'ancienne Sybaris.

L'amour de la liberté ſi chere & ſi néceſſaire aux gens de lettres, le força bientôt de ſe retirer à Samos, & d'abandonner Halicarnaſſe qui étoit ſous la domination de Lygdamis, petit-fils d'Artémiſe, reine de Carie. C'eſt dans cette île qu'après avoir voyagé en Egypte, en Italie & dans toute la Grèce, il ſe donna tout entier à la compoſition de ſon ouvrage.

Par ces voyages il ſe procura des connoiſſances très-étendues ſur l'origine & l'hiſtoire des pays qu'il parcouroit.

[1] Biographia claſſica : The Lives and Characters of the Greek and Roman claſſics. A new edition, corrected and enlarged, with ſome additional Lives; and a liſt of the beſt editions of Each author. By Edward Harwood. D. D. in two volumes. London, 1778.

Ce n'eſt que muni des richeſſes recueillies dans l'étude ſuivie des loix, des mœurs, des uſages de ces différens peuples, & dans le commerce des perſonnages les plus diſtingués, qu'il donna tous ſes ſoins à ſon hiſtoire des Grecs & des Barbares.

Il ſe propoſa, principalement dans cette hiſtoire, d'écrire les guerres des Perſes contre les Grecs, depuis Cyrus juſqu'à Xerxès. Mais il ne ſe renferma pas trop ſcrupuleuſement dans ſon plan, il y comprit auſſi l'hiſtoire de quelques autres peuples, celle des Lydiens, des Egyptiens & des Scythes.

Auſſi-tôt qu'Hérodote eut en grande partie exécuté ſon plan, il prit (comme nous l'apprend Lucien) le moyen le plus propre & le plus prompt pour jouir du fruit de ſes travaux & de ſes veilles, en s'aſſurant des ſuffrages & des applaudiſſemens de toute la Grèce. Il ſaiſit le moment où tous les Grecs ſe réuniſſoient pour célébrer les jeux olympiques dans la ville d'Olympia : il y lut, en préſence de la plus brillante aſſemblée, l'hiſtoire qu'il avoit compoſée ; & recueillit les témoignages flatteurs que lui valut le plaiſir que cette lecture fit à tout le monde. D'autres prétendent avec Euſèbe que ceci eut lieu dans la ville d'Athènes pendant les Panathénées de la quatre-vingt-troiſieme olympiade [1]. Mais pourquoi Hérodote n'auroit-il pas profité de cette double occaſion de recueillir les applaudiſſemens des Grecs réunis enſemble ? Cette ſuppoſition rapproche & concilie les deux opinions. Au reſte cette incertitude laiſſe ignorer celui de ces deux endroits où Thucydide enflammé d'une belle émulation à

[1] Voyez ſur cette date la Vie d'Hérodote par M. Larcher, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres. Cette Vie ſe trouve à la tête de la nouvelle traduction que ce ſavant Académicien vient de donner de l'Ouvrage d'Hérodote. T. I, p. XLVIII.

la vue de la ſatisfaction générale cauſée par cette lecture, réſolut d'écrire dans le même genre, & ſe propoſa d'égaler & de ſurpaſſer Hérodote. En effet celui-ci ſe procura par ce moyen plus de célébrité que les vainqueurs mêmes couronnés aux jeux olympiques. Perſonne n'ignoroit le nom d'*Hérodote*, & il n'y avoit pas un ſeul particulier dans toute la Grèce qui ne l'eût vu à Olympie, ou qui n'eût entendu parler de lui par ceux qui en étoient revenus. De manière que dans quelque lieu qu'il ſe préſentât, les habitans ſe le montroient les uns aux autres, en diſant : Voilà le célèbre Hérodote qui a écrit les guerres des Perſes en dialecte ionique : c'eſt lui qui a donné tant d'éclat à nos victoires.

Après des ſuccès auſſi flatteurs, Hérodote ſe retira à Thurium [1], où il retoucha & mit la derniere main à ſon ouvrage. Telle a été la carrière littéraire de cet hiſtorien, qui la termina dans la cinquante-deuxième année de ſon âge.

L'ouvrage d'Hérodote, dit Scaliger, eſt un tréſor des antiquités grecques & barbares, qui ne doit jamais ſortir des mains des ſavans. Il eſt diviſé en neuf Livres, qui portent chacun le nom d'une des neuf Muſes.

Le ſtyle de cet écrivain a toujours été admiré par tous les vrais amateurs de la belle antiquité. Cicéron, le meilleur juge que l'on puiſſe citer en pareil cas, nous dit qu'il n'a jamais trouvé aucun hiſtorien dont l'éloquence lui eût fait autant de plaiſir [2]. Son ſtyle, ajoute-t-il, ailleurs [3],

[1] Ville ſituée ſur le golfe de Tarente.

[2] Lib. 2. de Orat. « Apud Græcos autem eloquentiſſimi homines, cùm ad cæteras res illuſtreis, tùm ad ſcribendam hiſtoriam maximè ſe applicaverunt. Namque & Herodotus ille, qui princeps genus hoc ornavit, tantâ eſt eloquentiâ, ut me quidem, quantùm ego græcè ſcripta intelligere poſſum, magnopere delectet.

[3] Lib. de Orat. perfecto. Alter enim (Herodotus) ſine ullis ſalebris quaſi ſedatus amnis fluit,

n'offre rien de choquant & de rude, c'eſt un fleuve qui roule paiſiblement ſes eaux. Auſſi ne croit-il pouvoir mieux faire comprendre la ſupériorité qu'il donne à Hérodote au-deſſus de tous les écrivains dans le même genre, qu'en l'appellant, Le pere de l'Hiſtoire [1].

Quintilien, le plus judicieux critique que nous ayons, n'en porte pas un jugement différent. Suivant lui, le ſtyle d'Hérodote eſt coulant & facile; on y remarque, & juſques dans le dialecte qu'il a choiſi, une certaine grace enchantereſſe : d'où on ſeroit tenté de ſuppoſer qu'il y a ménagé une harmonie ſecrete & cachée. D'après le même Quintilien, perſonne n'héſite à donner la préférence à deux ſeuls écrivains ſur tous ceux qui ſe ſont exercés dans le genre de l'hiſtoire. Tous deux ont des qualités différentes, mais qui ne ſont pas moins précieuſes. Thucydide eſt ſerré, concis, & ſouvent obſcur par trop de briéveté; Hérodote eſt doux, naturel & quelquefois prolixe. Le premier convient à ceux qui ont des paſſions vives; le ſecond, à ceux qui les ont calmes & ſans émotion: l'un excelle dans ſes diſcours, l'autre dans ſa narration : celui-ci a plus d'agrément & d'aiſance, celui-là plus de force. « Hérodote, » dit le P. Rapin [2], eſt le premier qui ait donné une » forme raiſonnable à l'hiſtoire, & ſon mérite eſt d'avoir » frayé le chemin aux autres. Son ſtyle eſt pur & élégant. » Athénée le loue des charmes de ſon diſcours. Son ſujet » grand & vaſte : car il renferme des peuples, des » royaumes, des empires, les affaires de l'Europe & de » l'Aſie. Il n'eſt pas fort exact en ce qu'il dit, parce » qu'il renferme trop de matiere : mais je le trouve » d'une ſincérité peu commune, parce qu'il traite les

[1] Lib 1. de Legib... Quamquam & apud Herodotum, *patrem Hiſtoriæ*, &c.

[2] Réflexions ſur l'Hiſtoire, §. XXVIII.

» Grecs & les Barbares, ceux de ſon pays & les étrangers, » ſans aucune démonſtration de partialité ».

On peut néanmoins reprocher à Hérodote ſes trop longues & trop fréquentes digreſſions, qui ſont pour la plupart forcées & point du tout amenées naturellement : il a voulu ſuivre en cela l'exemple d'Homere, mais avec moins de ſuccès que pour le ſtyle. Car, comme l'obſerve Longin, il a ſi parfaitement imité le dialecte de ce prince des poëtes, que lui ſeul mérite le nom d'*Homerikotatos* : & on doit conſeiller à tous ceux qui veulent pénétrer & ſe rendre familieres les beautés de l'Iliade & de l'Odyſſée, de ſe livrer auparavant à la lecture d'Hérodote ; parce que la proſe de celui-ci peut ſervir de clef à l'idiôme du poëte, tant il y a d'affinité entre le ſtyle de l'un & de l'autre.

Le ſeul Ouvrage qui nous reſte d'Hérodote, eſt ſon Hiſtoire en neuf Livres. Il ſe propoſe dans le premier, d'écrire l'hiſtoire d'Aſſyrie. Probablement que la mort le prévint dans l'exécution de cet Ouvrage qui ne ſe trouve cité par aucun ancien auteur, ce qui laiſſe à conjecturer qu'il n'a jamais été mis au jour : car & la réputation de l'hiſtorien, & l'importance du ſujet n'auroient jamais permis que la moindre production d'un ſi grand homme reſtât dans l'oubli.

On lui attribue une Vie d'Homère qui ſe trouve à la fin de pluſieurs des éditions de ſon Hiſtoire ; mais tout concourt à prouver qu'elle eſt d'une autre main. En effet l'auteur de cette Vie ne s'accorde pas même avec Hérodote pour le temps où floriſſoit Homère. Le premier fait vivre ce pere de la poéſie 168 ans après la guerre de Troie, & 622 ans avant l'expédition de Xerxès en Grèce. On lit, au contraire, dans l'*Euterpe* qu'Homère & Héſiode ne précédèrent Hérodote que de 400 ans ;

d'où il eſt clair qu'ils exiſtèrent beaucoup plus tard après le ſac de Troie. D'ailleurs le ſtyle de la Vie eſt tout-à-fait différent de celui d'Hérodote : En un mot, la maniere dont l'hiſtorien d'Homere traite ſon ſujet, eſt dans le goût moderne, & ne ſe reſſent nullement du ton particulier aux anciens auteurs.

Il ne nous reſte plus maintenant qu'à examiner juſqu'à quel point on peut s'en rapporter à ceux qui ont ſoupçonné la vérité de l'hiſtoire d'Hérodote, ou même qui ont oſé l'accuſer, comme Plutarque, d'infidélité, de menſonge & de mauvaiſe intention.

On ne peut diſconvenir que, quant à la vérité dans l'Hiſtoire, Hérodote a été accuſé par différens auteurs, de ne pas toujours s'en rendre ſcrupuleuſement l'eſclave. Cteſias a peu de confiance dans ce qu'il rapporte des Medes & des Aſſyriens : Manethon trouve beaucoup à redire dans tout ce qui regarde l'Egypte ; & il faut convenir que tout ce qu'il raconte d'antérieur au regne de Pſammetychus, & ſur la foi des autres, ne mérite pas beaucoup qu'on y ajoute foi, comme il l'avoue lui-même. On prétend que Thucydide avoit Hérodote en vue, quand il critiquoit ces hiſtoires qui ne paroiſſent recueillies que dans le deſſein d'amuſer le lecteur ; & qui, quoiqu'elles plaiſent pour un inſtant, ne procurent néanmoins aucun avantage & aucune utilité à leurs lecteurs. Au reſte Strabon fait particuliérement ce reproche à Hérodote. Il nous dit que cet hiſtorien s'exerce fort agréablement à entremêler ſes récits d'événemens merveilleux & extraordinaires pour tenir lieu des chanſons, des vers & autres ornemens de cette nature qui trouvoient avant lui place dans l'Hiſtoire. C'eſt encore d'Hérodote qu'il faut entendre ce vers de Juvenal, où le ſatyrique ſe moque des hiſtoriens qui font voguer les vaiſſeaux ſur

le mont Athos, & où il reproche à l'hiſtoire grecque d'être farcie de menſonges.

Creditur olim
Velificatus Athos, & quiquid Gracia mendax
Audet hiſtoria.

Mais perſonne n'a attaqué la fidélité des récits d'Hérodote avec autant de liberté que Plutarque; & ſon jugement ſeroit d'un grand poids, s'il n'avoit pas déclaré lui-même que l'intérêt de ſon pays lui faiſoit prendre la plume contre l'hiſtorien.

Ces divers témoignages contraires à Hérodote, ne peuvent faire aucune ſenſation ſur tout homme qui réfléchira que toute la Grèce a rendu ſolemnellement le plus magnifique témoignage à la fidélité de cet hiſtorien, dans l'époque où la majeure partie des faits qu'il rapporte étoient parfaitement connus. D'ailleurs ſon Ouvrage offre évidemment le caractère de la ſincérité & de l'ingénuité; & ſes ennemis mêmes ſont forcés d'en convenir. On le voit occupé de découvrir le vrai des faits qu'il préſente; il propoſe les différentes manieres de les raconter, & il s'attache, autant qu'il peut, à la plus véritable. Quand il eſt forcé de rapporter des événemens merveilleux, il a ſoin d'avertir qu'il ne parle que d'après les autres : il déclare ce qui lui eſt ſuſpect & douteux, & ce qui lui paroît faux, en ſe ſervant des formules, *à ce qu'on dit, comme j'ai appris; ceci ne me paroît nullement probable; ceux qui font de pareilles hiſtoires, diſent, &c.* Après de pareilles précautions peut-on lui reprocher d'être l'hiſtorien du menſonge, même lorſqu'il raconte des anecdotes incroyables & fabuleuſes ſur la foi des autres? Il eſt conſtant qu'il avoit la facilité de connoître parfaitement l'hiſtoire grecque, & d'être exact dans tout ce qu'il en

diſoit. De quel front eût-il donc oſé ſubſtituer à la place de la vérité, des menſonges & des erreurs dont il eût été ſi facile de le faire rougir? Comment eût-il pu ſe propoſer de mériter l'eſtime de toute ſa nation, en compilant des fables abſurdes qui n'euſſent eu de fondement que dans ſon imagnation?

Mais examinons encore plus en détail les griefs de Plutarque contre Hérodote. Nous allons ſuivre le premier dans la marche qu'il a ſuivie contre l'hiſtorien.

M. l'abbé Geinoz [1], avant d'entrer dans la diſcuſſion des faits ſur leſquels il ſe propoſe de venger Hérodote contre les accuſations de Plutarque, examine d'abord les règles générales établies par celui-ci. (Chap. II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X.) Elles renferment tous les caractères d'une narration maligne, & Plutarque ne les met en avant que pour les rapprocher après, des endroits d'Hérodote qui lui paroiſſent répréhenſibles. La critique qu'en fait M. l'abbé Geinoz eſt parfaitement juſte. Nous y renvoyons nos lecteurs. Venons aux faits.

CHAP. XI, p. 12. Plutarque accuſe Hérodote d'avoir débuté par un trait de méchanceté, contre Io, fille d'Inachus. Il fait entendre que l'hiſtorien a imaginé ce conte infâme contre cette princeſſe, & qu'il l'a publié ſous le nom des ſavans de Phénicie & de la Perſe, afin qu'on ne le crut pas l'auteur d'une ſi grande injuſtice. Mais quelle preuve Plutarque allegue-t-il pour prouver une pareille imputation? Eſt-il échappé à Hérodote un ſeul mot qui puiſſe autoriſer ce ſoupçon? En un mot,

[1] Mémoires de Littérature de l'Académie de Inſcriptions & Belles-Lettres. T. XIX, p. 115. Défenſe d'Hérodote contre les accuſations de Plutarque. Premier Mémoire par M. l'abbé Geinoz.

il y a de l'injuſtice à lui imputer à malignité les faits odieux qu'il raconte en citant les Perſes & les Phéniciens pour ſes garans.

De plus, eſt-il rien de plus étonnant que le ſérieux avec lequel Plutarque (*Ibid.*) réfute l'endroit où Hérodote rapporte le ſentiment des Perſes touchant l'enlevement des femmes? A-t-il pu croire que cet hiſtorien fût aſſez ſimple pour avoir penſé qu'il n'étoit pas poſſible d'enlever une femme malgré elle? Doit-on prendre à la rigueur ces ſortes de propoſitions générales, dont on ſe ſert tous les jours, & qui ne trompent perſonne, parce qu'on ſait qu'elles ne ſont vraies que moralement parlant? Ajoutez que Plutarque joint ici la mauvaiſe foi à la fureur de la critique; il veut nous perſuader qu'Hérodote fait parler les Phéniciens & les Perſes d'après ſes propres ſentimens; mais quelle preuve en apporte-t-il?

Chap. XII, p. 14. Plutarque accuſe Hérodote d'aimer les Barbares, & de ſupprimer les faits déshonorans pour les nations étrangères, & de publier au contraire tout ce qui eſt à la honte de ſa propre nation. Il apporte pour preuve l'endroit du ſecond Livre, où Hérodote dit que Ménélas ayant reçu Hélène des mains de Protée, roi d'Egypte, & ayant été comblé par ce prince, d'honneurs & de préſens, ne répondit à tant de bienfaits que par la plus noire ingratitude. L'hiſtorien raconte, d'après les prêtres Egyptiens, que Ménélas étant retenu dans le port par des vents contraires, prit deux enfans du pays, qu'il immola aux dieux infernaux, pour obtenir par ce ſacrifice les vents qu'il deſiroit; & que s'étant attiré la haine des Egyptiens, par cette action barbare, il avoit été obligé de prendre la fuite vers la Lybie. Mais Hérodote déclare en commenceant & en finiſſant le récit

du voyage de Ménélas en Egypte, qu'il ne raconte que ce qu'il a entendu dire aux prêtres Egyptiens ; il ne paroît pas même ajourer foi à leurs diſcours.

Les monumens honorables, dit Plutarque, de Ménélas & d'Hélène, que l'on conſerve en Egypte, montrent que la mémoire de ce prince & de cette princeſſe y eſt encore en grande vénération, & que, par conſéquent, Hérodote a imaginé l'infâme ſacrifice de Ménélas.

Mais on répond à ce raiſonnement que l'Hiſtoire d'Egypte ne fait mention d'aucun monument honorable à la mémoire de Ménélas. Une preuve bien certaine que Plutarque n'en connoiſſoit pas lui-même, c'eſt qu'il n'en a point produit. Hérodote nous dit bien, & il eſt le ſeul qui en parle, qu'on voyoit de ſon temps, dans l'enclos où étoit le temple de Protée, une chapelle dédiée à Vénus étrangère ; & qu'il conjecture que ce temple avoit été érigé en l'honneur d'Hélène, parce qu'il avoit entendu dire que cette princeſſe avoit été à la cour de Protée. Or ce monument n'eſt point incompatible avec la tradition des prêtres Egyptiens. L'action barbare de Ménélas n'étoit pas une raiſon qui dût empêcher Protée de conſacrer un temple à la mémoire d'une princeſſe qu'il avoit retirée des mains de ſon raviſſeur, qui avoit fait un long ſéjour en Egypte, & à la beauté de laquelle il n'avoit peut-être pas été lui-même inſenſible ?

La prétendue affectation dont Plutarque accuſe Hérodote, d'avoir paſſé ſous ſilence les cruautés de Buſiris, n'eſt pas mieux fondée. L'hiſtoire du règne de Buſiris, antérieur de pluſieurs années à celui de Séſoſtris, n'entroit pas naturellement dans le plan d'Hérodote qui n'a cru devoir commencer la ſuite des rois d'Egypte qu'à Séſoſtris, à cauſe de l'obſcurité répandue ſur les temps plus reculés. Et d'ailleurs de quelle maniere ne releve-t-il pas l'impiété

& la dureté du gouvernement de Chéops & de Chéphren.

Peut-on, d'un autre côté, accuſer Hérodote de n'être pas zélé pour la gloire de la Grèce ? Quel autre but cet auteur a-t-il eu en écrivant l'Hiſtoire, que de publier les grandes actions des Grecs, & de tranſmettre à la poſtérité les victoires ſignalées qu'ils ont remportées ſur les Barbares à la journée de Marathon, & à celles de Salamine & de Platée ?

Chap. XIV, p. 15. Plutarque fait un crime à Hérodote d'avoir dit que les Grecs ont reçu des Egyptiens la connoiſſance des douze dieux, Que les myſtères de Cérès ont été apportés d'Egypte par les filles de Danaüs, Que Melampe a appris des compagnons de Cadmus le nom de Bacchus, & qu'enſuite il a enſeigné aux Grecs les cérémonies qu'on obſervoit en Egypte dans la célébration des myſtères de ce dieu. Or il eſt à remarquer que Plutarque ne conteſte pas la vérité de ces faits, & que s'il paroît en douter, il ne produit du moins aucun témoignage contraire. Quel eſt donc le crime d'Hérodote ? Le voici : c'eſt d'avoir dit que les Grecs n'ont été que les diſciples & les imitateurs des Barbares en ce qui concerne le culte des dieux.

Nous devons au contraire ſavoir le plus grand gré à Hérodote d'avoir fait tous ſes efforts pour remonter à l'origine des nations, pour fixer les temps & les circonſtances de l'établiſſement des différens uſages, & pour marquer le commencement & les progrès des connoiſſances humaines par rapport à la religion, aux arts & aux ſciences.

Après avoir établi une vérité conſtante chez tous les anciens auteurs, ſavoir, que les Pélaſgues, dans le ſein deſquels les Hellènes ſe ſont formés, ne connoiſſoient pas l'idolâtrie, il a cru qu'il étoit naturel de rechercher

d'où ce culte étoit venu, & par qui il avoit été introduit dans la Grèce. Frappé enſuite de la parfaite reſſemblance qu'il avoit remarquée entre les cérémonies grecques & égytiennes, il n'a pu s'empêcher de dire, que la nation Grecque, plus récente que l'Egyptienne, & même conſidérablement augmentée par les colonies d'Egypte, avoit reçu de celle-ci les fêtes & les myſtères qui leur étoient communs. Voilà ce que Plutarque appelle un trait de méchanceté & une marque de mépris pour la Grèce.

Chap. XV, p. 16. L'indignation de Plutarque augmente ſur-tout à la vue des obſervations qu'Hérodote a faites ſur la nouveauté du culte d'Hercule, de Pan & de Bacchus. Il traite cet hiſtorien d'impie & de blaſphémateur, pour avoir dit qu'il y avoit eu pluſieurs Hercules, que l'Hercule Egyptien, n'étoit que de la ſeconde claſſe des dieux, qu'ainſi il n'étoit pas éternel, & que l'Hercule Béotien étant fils d'Amphytrion, & ayant vieilli dans la condition humaine auſſi bien que Dionyſius, fils de Sémèle, ne devoit pas être honoré du même culte que les dieux immortels : & cependant, ajoute Plutarque, les poëtes & les ſavans de l'antiquité, Homere, Héſiode, Archiloque, Piſandre, Stéſichore, Alcman, Pindare, n'ont nullement fait mention d'un Hercule Egyptien ou Phénicien, ils n'ont connu que notre ſeul Hercule, c'eſt-à-dire, le Béotien ou l'Argien.

Mais ces plaintes & ces déclamations de Plutarque n'étant accompagnées d'aucune preuve, on croit pouvoir ſe diſpenſer d'y répondre. Le ſilence des anciens poëtes ſur la plutalité des Hercules établie par Hérodote, n'eſt d'aucun poids. Leur objet n'étoit pas de rechercher d'où le culte des dieux avoit été apporté dans la Grèce. Un ſyſtême de Théogonie qui repréſentoit la Grèce,

comme le berceau des dieux & comme le lieu de leur réſidence ordinaire, étoit en même temps, & le plus flatteur pour la nation Grecque & le plus favorable à la poéſie.

Chap. XVI, p. 16 & 17. Hérodote, dit Plutarque, a enlevé d'un trait de plume Thalès à la Grèce, en diſant que les ancêtres de ce philoſophe étoient originaires de Phénicie. Mais quel tort la remarque de l'hiſtorien ſur l'origine de Thalès fait-elle à la Grèce? Quoiqu'iſſu d'ancêtres Phéniciens, Thalès en eſt-il moins Grec de naiſſance? En a-t-il moins été élevé & nourri à Milet? Hérodote nous dit-il que Thalès ait puiſé ailleurs que dans le ſein de la Grèce même, la ſageſſe & les lumieres qui l'ont élevé au rang des ſages?

Pour ce qui regarde l'action de valeur de Pittacus, dont Hérodote n'a pas fait mention, je dis, 1°. qu'il a pu ſe faire que cet hiſtorien l'ait ignorée; 2°. l'objet d'Hérodote n'étoit pas de décrire en détail la longue guerre que les Athéniens firent aux Mitylénéens; c'eſt pour cette raiſon qu'il s'eſt contenté de dire en peu de mots, que cette guerre a été accompagnée d'événemens très-ſinguliers. 3°. Ayant jugé à propos d'omettre l'action de Pittacus, il a pu prendre ce parti par tout autre motif que celui que Plutarque lui ſuppoſe: & il n'eſt pas plus démontré, qu'il ſoit mal intentionné pour omettre d'un côté le fait d'armes de Pittacus, & publier de l'autre la fuite du poëte Alcée. Cette derniere anecdote étoit très-connue. Les Athéniens vainqueurs ſuſpendirent les armes d'Alcée dans le temple de Minerve, à Sigée, comme un monument de ſa fuite, & le poëte lui-même avoit compoſé une piece de vers, intitulée, *εἰς μενάλιππον*, qu'il avoit adreſſée à Menalippe ſon ami, dans laquelle il racontoit ſon accident, & plaiſantoit apparemment ſur ſa peur.

Ibid. p. 17. Plutarque releve ces paroles qu'Hérodote met dans la bouche de Solon, qui dit à Créſus que tout ce qu'on appelle divinité eſt un être envieux, & qui ſe plaît dans le trouble. [1] Ὦ κροῖσε, ἐπιστάμενόν με τὸ θεῖον πᾶν ἐὸν φθονερόν τε καὶ ταραχῶδες ἐπιμαρτὰς ἀνθρωπηίων περὶ πραγμάτων.

Je tombe d'accord avec Plutarque, qu'Hérodote a déclaré ſes propres ſentimens par la bouche de Solon; ce qui me le perſuade, c'eſt que je retrouve les mêmes expreſſions dans la lettre qu'Amaſis écrit à Polycrate. Mais l'intention d'Hérodote ne fut jamais de ternir la réputation de Solon, en lui prêtant une opinion impie. Plutarque lui-même regarde ce diſcours comme un chef-d'œuvre, & le cite ſans y rien critiquer dans la vie de Solon [1].

Mais après tout, cette maxime eſt-elle ſi impie dans la bouche d'un ſage du paganiſme? Θεῖον n'étoit autre choſe, dans le langage des Païens, qu'une intelligence ſupérieure, toute auſſi portée à faire le mal phyſique des créatures, qu'à procurer leur bien. Auſſi le théatre des Grecs retentiſſoit des imprécations que les infortunés vomiſſoient contre les dieux mêmes, qu'ils regardoient comme les auteurs de leurs maux. Voyez ſur cela, T. XIX de Plutarque, le Traité de la création de l'ame, p. 335.

Chap. XXIII, p. 21. La critique de Plutarque la mieux fondée en apparence, eſt celle qui regarde les motifs qui engagèrent les Lacédémoniens & les Corinthiens à entreprendre l'expédition contre Polycrate, dont il eſt parlé au troiſieme Livre d'Hérodote.

Mais j'obſerve, 1°. qu'Hérodote eſt bien perſuadé que le véritable motif de cette expédition étoit de rendre la

[1] Tome I, des Vies, chap. XVI, p. 380.

liberté à l'île de Samos; Plutarque même en convient, & il lui rend cette juſtice. 2°. Lorſqu'il dit que les Lacédémoniens ſe déterminèrent à la guerre par un motif de vengeance, il n'avance pas cela de lui-même, mais il rapporte ſeulement ce que les Lacédémoniens diſoient encore de ſon temps, *ὡς λέγουσι Δακεδαιμόνιοι.* 3°. Lorſqu'il dit, d'après les Lacédémoniens, que la vengeance fut le prétexte de cette guerre, il s'exprime de maniere qu'il ne donne pas l'excluſion au projet de chaſſer le tyran Polycrate; voici ſes propres paroles : *ὡς δὲ Δακεδαιμόνιοι λέγουσι, οὔκω τι τιμωρῆσαι δεομένοισι Σαμίοισι ἰσχυρὰ τίνοντο, ὡς τίσασθαι βουλόμενοι τοῦ κρητῆρος τῆς ἁρπαγῆς*, &c. Il eſt clair par ces paroles, que ſuivant les Lacédémoniens même, le deſſein de ſecourir les Samiens avoit eu quelque part à leur détermination. 4°. Après qu'Hérodote a dit que les Corinthiens prirent les armes pour punir les Samiens de ce qu'ils avoient ſauvé les 300 jeunes Corcyréens, ſentant bien que ce prétexte tout ſeul n'étoit pas vraiſemblable, il en ajoute auſſi-tôt un autre, en diſant que ſi la haine que les Corinthiens ont eue de tout temps contre les Corcyréens n'eut pas ſubſiſté même après la mort de Périandre, ils n'auroient pas fait la guerre aux Samiens pour la raiſon qu'il vient de dire.

Quoi qu'il en ſoit, je ne conviendrai jamais qu'Hérodote ait imaginé ces prétextes, & les ait fauſſement attribués aux Lacédémoniens & aux Corinthiens, dans la vue de diffamer ces peuples, & pour ſatisfaire le prétendu penchant qu'il avoit à calomnier & à médire. On n'imagine pas qu'un écrivain qui a paſſé toute ſa vie à faire des voyages & des recherches pour la compoſition d'un ouvrage auſſi conſidérable que l'eſt l'hiſtoire d'Hérodote, & qui dans ſes travaux n'a été vraiſemblablement ſoutenu que par l'eſpérance de s'acquérir une grande réputation, ait voulu en

perdre

perdre le fruit pour goûter la froide ſatisfaction de médire de ceux mêmes dont il vouloit gagner l'eſtime, & mériter l'appprobation. En écrivant, Hérodote a eu ſans doute plus en vue de plaire à ſes contemporains qu'à la poſtérité : & comment auroit-il pu eſpérer d'y réuſſir, s'il avoit pris à tâche de déchirer la réputation de tous les peuples de la Grèce. La lecture publique qu'il a faite de ſon Ouvrage, dans l'Opiſthodôme des jeux olympiques, en préſence de tous les ſavans de la Grèce, nous répond de la ſincérité de ſes vues & de la droiture de ſes intentions ; & les applaudiſſemens qu'il y reçut, ſont un témoignage évident de la ſatisfaction des peuples, & montrent aſſez que les perſonnages les plus éclairés, n'ont point remarqué dans ſes écrits ce caractère de méchanceté que notre cenſeur y trouve.

Chap. XXXIII, p. 30. Hérodote [1], en faiſant le récit de la bataille de Marathon, où les Athéniens & les Platéens ſeuls defirent l'armée de Darius, dit que les Lacédémoniens ne purent joindre leurs troupes à celles d'Athènes, parce qu'un motif de religion ne leur avoit pas permis de partir avant la pleine lune ; & qu'elles n'arrivèrent que quelques jours après la victoire. Plutarque prétend que le fait eſt abſolument faux, parce que, ſelon lui, la bataille ſe donna le ſix du mois *Boédromion ;* jour qui, répondant au cinquieme de la lune, précédoit la pleine lune de dix jours entiers. Il en donne pour preuve, que le ſacrifice d'actions de grace, offert depuis, tous les ans, au temple de Diane ou d'*Hécaté Agrotera*, ſe faiſoit le ſix de Boédromion. Cette preuve ſuppoſe que le premier de ces

[1] Hiſtoire de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres. T. XVIII, p. 334 & ſuiv. Sur la date de la bataille de Marathon, par M. Freret.

ſacrifices anniverſaires s'offrit le jour de la bataille de Marathon : mais on va voir, par le récit d'Hérodote & de Plutarque même, qu'il ſe paſſa pluſieurs jours entre ces deux événemens ; & que ſi le ſacrifice s'eſt offert le ſix de Boédromion, la bataille doit être de la lune précédente. Datis, général des Perſes, ayant campé dans la plaine de Marathon, les Athéniens prirent les armes, nommèrent dix généraux, & envoyèrent Phidippide à Sparte, pour inſtruire les Lacédémoniens du péril de la Grèce. Phidippide, ſorti d'Athènes, avant le départ des généraux, arriva le neuvieme de la lune à Sparte. Le conſeil des éphores ſentit la néceſſité d'un prompt ſecours. Mais conformément à une loi religieuſe, ils ſe crurent obligés d'attendre la pleine lune, (qui ne devoit arriver que dans ſix jours ; c'eſt-à-dire, le quinzieme du même mois,) pour faire partir leurs ſecours. Ils ſe mirent en effet en marche auſſi-tôt après la pleine lune, & au troiſieme jour de leur départ, ils entrèrent ſur le territoire d'Athènes, ils ſe rendirent ſur le champ de bataille, où ils virent les débris de la défaite des Barbares vaincus par les Athéniens qui n'avoient pas voulu attendre les Spartiates. Hérodote n'en dit pas davantage, & ne parle point du ſacrifice.

Les Athéniens, dit Plutarque, avoient promis d'immoler à Diane autant de chèvres ſauvages qu'ils auroient tué de Perſes dans le combat. Cependant on ſe contenta de 500 victimes. (Il reſta 8,500 hommes ſur le champ de bataille). Un décret ſolemnel ordonna que tous les ans les députés d'Athènes, joints à ceux de Platée, ſe rendroient en pompe au bourg d'Agra, le 6 du mois Boédromion, pour y offrir le ſacrifice d'actions de graces en mémoire de la journée de Marathon. Plutarque avoue que cet uſage religieux s'obſervoit encore de ſon temps. Mais ce décret ne put ſe faire que dans la ville d'Athènes,

lorſqu'on y fut pleinement aſſuré que les Perſes ne tenteroient plus de nouvelles deſcentes : enſuite il fallut raſſembler les 300 victimes ; ce préliminaire & les autres préparatifs de la fête demandoient encore quelques jours. Toutes ces circonſtances montrent que le ſacrifice fut poſtérieur à la bataille, & détruiſent abſolument la preuve alléguée par Plutarque, contre le témoignage d'Hérodote.

Le critique ajoute que l'hiſtorien s'eſt trompé, au ſujet de la loi qui défendoit aux Spartiates d'entreprendre une expédition militaire avant la pleine lune ; il prétend qu'on a des preuves que Lacédémone ne ſe croyoit pas aſtreinte à cette loi biſarre : mais il ne cite aucun exemple qui juſtifie ſon aſſertion. D'ailleurs ce que dit Hérodote ne tombe point en général ſur toutes les lunes de l'année ; on ne doit l'appliquer qu'aux ſix jours compris depuis le 9 de la lune dont il s'agit, juſqu'au 15. Si le combat de Marathon s'eſt donné vers le temps de la pleine lune, qui précéda le ſix du mois Boédromion, comme il réſulte du détail rapporté par Plutarque, il faut que l'arrivée du courier Phidippide à Sparte, le 9 de la lune, ſoit du temps même de la célébration des *Carnia*. Selon Démétrius de Scepſis, cité par Athénée, cette fête qui duroit neuf jours, commençoit le 7 de la lune. Or nous ſavons que c'eſt préciſément dans le cours de cette ſolemnité, que Lacédémone avoit la ſuperſtition de ne rien entreprendre. En 480, c'eſt-à-dire, dix ans après le combat de Marathon, les Spartiates attendirent que le temps des Carnia fût écoulé, pour envoyer un renfort aux troupes qui défendoient le défilé des Thermopiles avec Léonidas : ce ſecond fait explique & confirme le premier. Le mois *Carnius* de Sparte & des autres Doriens du Péloponnèſe, répondoit au mois Attique Métagéitnion. La pleine lune de ce

mois, le ſecond de l'année Athénienne, tomboit en 490 vers le 4 de ſeptembre : le jour du ſacrifice d'actions de graces étant le cinquieme de la lune ſuivante, ſelon Plutarque, a dû répondre au 23 ou 24 ſeptembre.

On voit par-là que la victoire de Marathon eſt du mois Métagéitnion.

Plutarque [1], dit M. Freret, prétend auſſi que le quatrieme du mois Boédromion à Athènes, jour du combat de Platée, répondoit au 27 du mois *Panemus*, ſuivant la maniere de compter des Béotiens. La preuve qu'il en donne, c'eſt que de ſon temps les députés de la Grèce s'aſſembloient encore à Platée le 27 du mois *Panemus*, pour offrir en mémoire de cette éclatante journée, un ſacrifice ſolemnel à *Jupiter libérateur*.

Mais Plutarque ſuppoſe encore fauſſement que le ſacrifice d'actions de graces, offert à l'occaſion de cette victoire, étoit du même jour que le combat même. Or on peut démontrer, par le détail de ce qui ſe paſſa entre la bataille & le ſacrifice, qu'un intervalle aſſez conſidérable les a ſéparés.

En effet on s'occupa d'abord à raſſembler les dépouilles des Perſes. Le butin étoit immenſe ; les dieux en eurent la dîme, & le reſte fut diſtribué ſur le champ entre les confédérés. Chaque nation éleva des tombeaux à ceux qu'elle avoit perdus dans la bataille : celles mêmes qui n'avoient point combattu (car toute l'armée ne donna pas) dreſſèrent des cénotaphes. La cérémonie de l'inhumation fut ſuivie d'un conſeil général, dans lequel on réſolut de punir la trahiſon des Thébains & des autres peuples de la Béotie, qui s'étoient ligués avec les Perſes. Le onzième jour après le combat, l'armée Grecque mit

[1] Hiſtoire de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, T. XVIII, p. 139.

le ſiége devant Thèbes, & neuf jours après, cette ville ſe rendit. Si la bataille s'eſt donnée le 3 du mois Boédromion, ainſi que l'atteſte Plutarque, Thèbes capitula le 23 du même mois; & ce fut alors ſeulement que les Grecs, regardant la guerre comme finie, ſongèrent au ſacrifice d'actions de graces.

Il eſt donc évident que Plutarque s'eſt trompé, lorſqu'il a fait répondre le 27 du mois Béotien au troiſieme ou quatrieme du mois Athénien.

Dans l'aſſemblée générale de la Grèce, après ce ſacrifice, Ariſtide fit ordonner que tous les quatre ans à pareil jour, on célébreroit des jeux ſous le nom d'*Eleutheria* ou de délivrance. Les Platéens ajoutèrent un ſacrifice funèbre en l'honneur des Grecs tués dans le combat: Plutarque en décrit les cérémonies; & le détail qu'il en fait eſt très-important; parce qu'il nous montre en quoi les ſacrifices héroïques différoient de ceux qui s'offroient aux dieux. Les premiers ſe nommoient Ἐναγισμὸς ou ἐνάγισμα, vénération, reſpect, quelquefois Αἱμαχαυρία, *ſaturatio ſanguinis*: & les derniers θυσία de la racine θύω qui ne s'employoit dans l'origine que pour les ſacrifices offerts aux dieux ſupérieurs.

CHAP. XXXV, p. 32. Hérodote au premier livre de ſon Hiſtoire, raconte, (au ſujet des Alcméonides) le bruit qui avoit couru, qu'après la bataille de Marathon on avoit montré un bouclier du haut des murailles d'Athènes comme un ſignal qui invitoit l'armée navale des Perſes à venir s'emparer de la ville; il dit que le bruit étoit, que les Alcméonides eux-mêmes avoient montré ce bouclier. Or, quoiqu'Hérodote témoigne le grand étonnement que ce diſcours lui cauſe; quoiqu'il déclare poſitivement qu'il n'ajoute aucune foi à cette calomnie;

malgré les éloges qu'il donne en cet endroit aux deſcendans d'Alcméon, pour montrer combien on devoit les croire incapables d'une ſi lâche trahiſon, Plutarque l'accuſe néanmoins d'avoir penſé que les Alcméonides étoient coupables. Un moment après, il ſoutient que le bouclier n'a pas été montré, & n'a pu être apperçu par les Perſes qui prirent la fuite, & qui, par conſéquent ne furent pas à portée de le voir. Mais il ne fait pas attention au texte d'Hérodote qui aſſure que les Perſes, vaincus à Marathon, ne firent pas voile d'abord en Aſie; qu'au contraire ils deſcendirent avec leurs vaiſſeaux le long des côtes de l'Attique, & s'avancèrent juſqu'à Phalère, & que de-là ils avoient pu voir le ſignal. Enfin Plutarque, ſans aucune eſpèce de preuve, accuſe Hérodote d'avoir imaginé ce faux bruit, pour avoir occaſion, dit-il, en le réfutant, de donner les plus grands éloges à la maiſon des Alcméonides, & de faire baſſement ſa cour à Hipponicus deſcendant d'Alcméon, qui du temps d'Hérodote, étoit le plus puiſſant & le plus riche citoyen d'Athènes.

Chap. XXXIX, p. 39. Il eſt queſtion [1] dans cet endroit d'Améinocle, fils de Crétine, Magnéſien, qui poſſédoit de grandes terres près du bord de la mer, où périrent 400 vaiſſeaux de l'armée navale de Xerxès, & qui eut occaſion de s'enrichir par les vaſes d'or, l'argent & les meubles précieux que la mer jetta ſur le rivage. Après avoir fait mention des grandes richeſſes d'Améinocle, Hérodote obſerve que cet homme, quoique fort riche, n'étoit pas heureux; qu'il avoit eu le malheur de tuer ſon fils, & que l'affliction & le regret cauſés par

[1] Mémoires de Littérature de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres. T. XXI, p. 139.

cette perte, troublèrent la satisfaction qu'il auroit trouvée dans la poſſeſſion de ſes richeſſes. C'eſt, ſelon Plutarque, un coup de dent qu'Hérodote donne en paſſant à un infortuné dont il pouvoit nous laiſſer ignorer les malheurs.

Or il eſt aiſé de voir que l'intention d'Hérodote a été de montrer par l'exemple d'Améinocle, *qu'il y a un mélange de bien & de mal dans les fortunes des hommes, & qu'il n'y a point de bonheur parfait ſur la terre.* C'eſt le ſens que le texte préſente au premier coup d'œil. Les expreſſions mêmes ne nous permettent pas de douter que l'hiſtorien n'eut en vue de prouver, par ce trait, les maximes qu'il avoit avancées dans le diſcours de Solon. Ces paroles, *τ' ἄλλα μὲν οὐκ ἰυτυχίων, εὐφήμοισι μέγα πλούσιος ἐγίνετο*, nous rappellent ce qu'il a dit dans ce diſcours touchant la différence qui eſt entre l'homme riche & l'homme favoriſé de la fortune; & celles-ci, *ἣν γάρτις καὶ τούτῳ ἄχαρις συμφορὴ λυπῆσα παιδοφόνος*, nous font reſſouvenir de l'hiſtoire du malheureux Adraſte, où l'auteur ſe ſert des expreſſions *ἄχαρις συμφορὴ*, hiſtoire qu'Hérodote a rapportée en premier lieu, pour confirmer les maximes énoncées dans le diſcours de Solon. Telle eſt l'influence de ce diſcours célèbre ſur tout l'ouvrage d'Hérodote.

SUR LE TRAITÉ,

DE TROIS SORTES DE GOUVERNEMENS.

P. 126. Il eſt bien fâcheux qu'il ne nous reſte qu'un fragment de Plutarque ſur cette matiere. Ce qu'on y trouve fait regretter ce qui eſt perdu, malgré la quantité des ouvrages modernes qui traitent le même ſujet.

Car jamais on ne rappellera trop les vrais principes des différens gouvernemens ; jamais on n'en déterminera trop les formes ; jamais on n'en fixera trop les droits, & jamais on n'en répétera & on n'en détaillera trop les abus.

SUR LE TRAITÉ CONTRE COLOTES.

P. 135. Colotes de Lampſaque eſt mis au nombre des principaux amis, des familiers & des diſciples d'Epicure [1]. Celui-ci le nommoit *Colotaras* & *Colotarion, par une mignarde & flatteuſe diminution.* Plutarque s'eſt particuliérement élevé dans ſes écrits contre cet Epicurien, parce que ce Colotes avoit *compoſé & mis en lumiere un livre, lequel il avoit inſcrit, Que ce n'eſt pas vivre que de vivre ſuivant les opinions des autres philoſophes : & avoit dédié ce livre-là au roi Ptolomæus.* C'eſt pour cela que nous avons un Traité de Plutarque, où pour venger les autres ſectes de philoſophes, il s'efforce de prouver, *que l'on ne ſauroit vivre joyeuſement ſelon la doctrine d'Epicurus* [2]. Mais il ne s'eſt pas borné à ce genre de vengeance ; il a donné un libre cours à l'animoſité & à la paſſion qui entrent preſque toujours dans les diſputes, ſoit philoſophiques, ſoit littéraires, ſoit religieuſes. Il a attaqué perſonnellement Colotes, & a compoſé le Traité que nous donnons aujourd'hui, où, à quelques chapitres près, on eſt déſolé de voir ce grand moraliſte s'abaiſſer continuellement au ton de l'injure, de la mauvaiſe plaiſanterie & aux perſonalités toujours déplacées & inutiles quand on diſpute de bonne foi.

[1] Voyez *Hiſtor.* Philoſoph. à Stanlejo. T. III, p. 66.
[2] Tome XVI, p. 442.

SUR LE DÉMON DE SOCRATE.

P. 208. Si l'on veut examiner ſérieuſement cette queſtion, on peut conſulter dans l'édition latine de *l'Hiſtoire de la Philoſophie par Stanley*, une diſſertation très-étendue [1]. La gravité avec laquelle l'auteur y diſcute les faits relativement au démon de Socrate, & les opinions des philoſophes & des SS. PP. mêmes ſur ce génie protecteur qui n'abandonnoit jamais ce grand philoſophe, n'en perſuadera pas plus la réalité de l'exiſtence de ce génie, & ne ſera jamais un motif de croire que Socrate lui ait été redevable de l'oracle qui a prononcé qu'il étoit le plus ſage de la Grèce. Il eſt même fâcheux pour la mémoire de ce philoſophe, de le voir confondu par cette prétention avec tous les ſoi-diſans inſpirés du monde, avec les fanatiques, les ambitieux, les auteurs de révolutions, & avec des gens qui ont été bien loin de paſſer, dans ces derniers temps, pour les plus ſages de leurs jours. Jean Bodin, Cardan ont eu des eſprits familiers [2].

Mais on pourroit ſuppoſer que Socrate, épris de ſa ſageſſe, & perſuadé de l'utilité dont elle pourroit être aux hommes, avoit, dans la vue du bien public, répété à

[1] Tome I, p. 134. De Genio Socratis, Diſſertatio Gottfr. Olearii in Acad. Lipſ. PP. An. M. DCCII.

[2] Voyez le Dictionnaire de Bayle, au ſujet de ces deux hommes ſinguliers & vraiment originaux. L'ouvrage où Bodin parle de ſon eſprit familier, fut imprimé à Paris en 1587, in-4°, ſous le titre de Démonomanie ou Traité des Sorciers : Cardan a fait des eſpèces de confeſſions intitulées, *de Vitâ propriâ*; c'eſt « dans cet ouvrage, remarquent » les auteurs du nouveau Dic» tionnaire, imprimé à Caen, » 1786, où il avoue également » ſes bonnes & ſes mauvaiſes qua» lités, avec une franchiſe peu » commune, & où il paroît plus » ſuperſtitieux qu'eſprit fort ».

ſes auditeurs qu'un eſprit familier le guidoit de maniere qu'on pouvoit avoir la plus grande confiance dans tout ce qu'il diſoit. Cet artifice, adopté par un autre ſage de la Grèce, pour faire agréer des loix utiles au bien général, ne laiſſe pas que de donner, dans un philoſophe, une grande idée de ſon amour-propre, & de prêter infiniment au ridicule. Je ne puis m'empêcher d'en conclure que plus on réunit de traits différens ſur la vie de Socrate, & plus on eſt diſpoſé à pardonner à Ariſtophane d'avoir mis en ſcène un homme qui paroiſſoit uniquement occupé de lui, en ayant l'air de ne s'occuper que des autres. Car c'eſt-là le vrai caractère de tous les perſonnages qui affectent une certaine ſingularité & originalité.

SUR LES CONTREDITS DES PHILOSOPHES STOIQUES.

P. 299. Les deux derniers Traités de ce volume ſont uniquement dirigés contre les Stoïciens, & particuliérement contre Chryſippe, un des chefs de l'école Stoïque. Plutarque étoit Académicien : L'eſprit de parti l'a ſubjugué, & il a cru devoir humilier, avilir tout ce qui n'embraſſoit pas les opinions dans leſquelles il s'étoit nourri. Il a, pour y réuſſir plus efficacement au ſujet des Stoïciens, puiſé tous ſes traits dans les endroits les plus foibles, les plus mauvais & les moins travaillés de leurs écrits; il s'en eſt prévalu, & s'eſt mis à crier à l'abſurdité, à la déraiſon, à la folie, &c. Ce Chryſippe, entr'autres, qu'il s'acharne dans ces deux Traités-ci, à traîner, pour ainſi dire, dans la boue, ne méritoit pas qu'on prît la peine de le réfuter ſérieuſement. Avec la ſubtilité de ſa dialectique il ſe faiſoit un jeu de ſoutenir des paradoxes, d'établir des

vérités & de les combattre. Il avoit compoſé 311 traités de dialectique [1]; & on fait monter à plus de 705 tous les livres qu'il compoſa ſur différentes matieres. « On » ne s'étonnera pas tant de ce grand nombre de com- » poſitions, quand on ſaura qu'il écrivoit pluſieurs fois » ſur une même matiere; qu'il employoit tout ce qui » lui tomboit ſous la main; qu'il ne ſe mettoit guères » en peine de corriger ſon travail; qu'il alléguoit une » infinité de témoignages; qu'il étoit outre cela fort » laborieux, & qu'il vécut juſqu'à l'âge de plus de 80 » ans [2] ». C'eſt cependant d'après un tel auteur que Plutarque veut nous donner une idée de la philoſophie & des principes des Stoïciens. Ce qui prouve bien qu'il faut être en garde contre les inſinuations des gens même les plus ſages, dès qu'ils veulent ſe montrer attachés à quelque parti ou à quelque école. Un philoſophe de nos jours, exempt de toute partialité, a conſidéré le ſtoïciſme dans ſa pureté, & d'après les grands hommes qui ſe ſont formés dans cette école (malgré l'aſſertion contraire de Plutarque). Stoïcien lui-même, il nous peint les Stoïciens tels qu'il s'eſt toujours montré, & tels qu'on en trouve peu parmi les hommes pour le malheur de l'humanité. « Les diverſes ſectes de philoſophie [3], chez les » Anciens, pourroient être conſidérées comme des eſ- » peces de religion. Il n'y a en jamais eu dont les prin- » cipes fuſſent plus dignes de l'homme, & plus propres » à former des gens de bien, que celle des Stoïciens; » &, ſi je pouvois un moment ceſſer de penſer que » je ſuis chrétien, je ne pourrois m'empêcher de mettre

[1] Voyez Diogen. Laert. in Chryſip.

[2] Bayle, Dictionnaire hiſtorique & critique, art. Chryſippe.

[3] Eſprit des Loix, L. XXIV, ch. X. De la Secte ſtoïque.

» la deſtruction de la ſecte de Zénon au nombre des » malheurs du genre humain.

» Elle n'outroit que les choſes dans leſquelles il y » a de la grandeur, le mépris des plaiſirs & de la dou- » leur. Elle ſeule ſavoit faire les citoyens; elle ſeule » faiſoit les grands hommes; elle ſeule faiſoit les grands » empereurs. Faites, pour un moment, abſtraction des » vérités révélées, cherchez dans toute la nature, & » vous n'y trouverez pas de plus grand objet que les » Antonin. Julien même, Julien (un ſuffrage ainſi arra- » ché ne me rendra point complice de ſon apoſtaſie), » non; il n'y a point eu après lui de prince plus digne » de gouverner les hommes.

» Pendant que les Stoïciens regardoient comme une » choſe vaine les richeſſes, les grandeurs humaines, la » douleur, les chagrins, les plaiſirs; ils n'étoient occupés » qu'à travailler au bonheur des hommes, à exercer les » devoirs de la ſociété : il ſembloit qu'ils regardaſſent » cet eſprit ſacré, qu'ils croyoient être en eux-mêmes, » comme une eſpece de providence favorable qui veil- » loit ſur le genre humain.

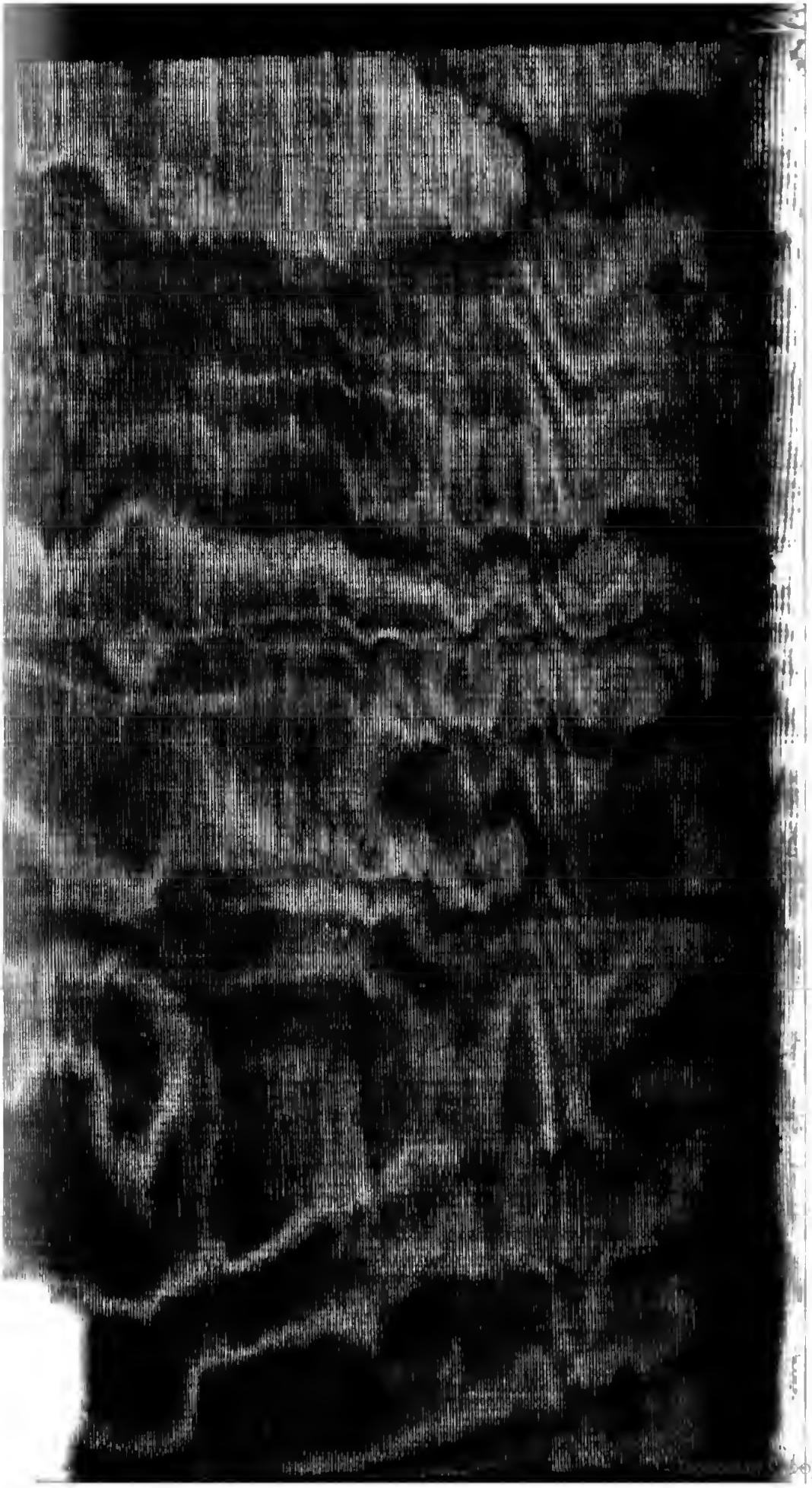
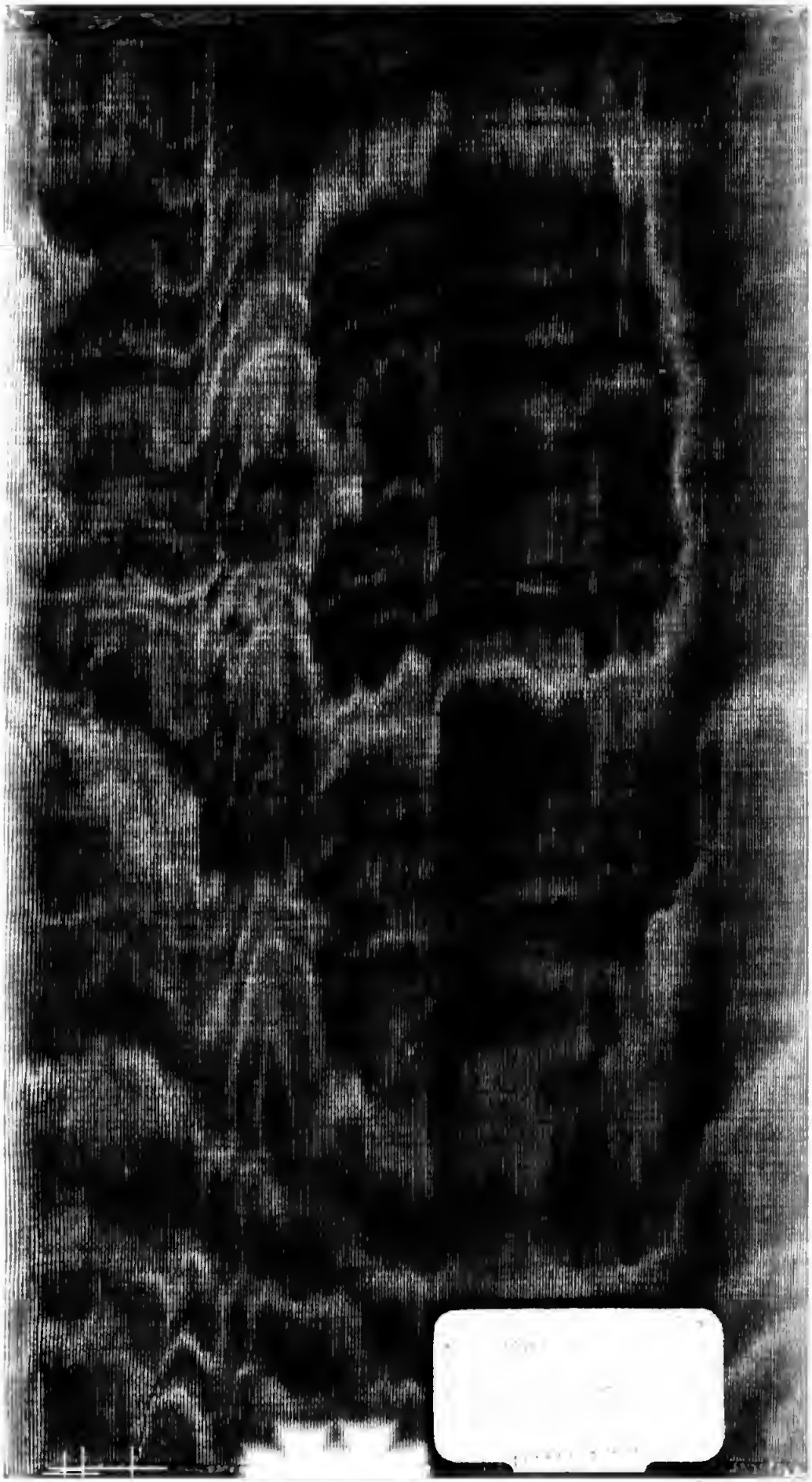
» Nés pour la ſociété, ils comprirent tous que leur » deſtin étoit de travailler pour elle : d'autant moins à » charge, que leurs récompenſes étoient toutes dans » eux-mêmes; qu'heureux par leur philoſophie ſeule, » il ſembloit que le ſeul bonheur des autres put aug- » menter le leur ».

Fin du Tome vingtieme.

N. B. Page 1, dans le ſommaire, chap. XI, *liſez* Io au lieu d'Ino.

Page 115, dans la note, *liſez* ἰδὼν au lieu de ἴδων.

Page 200, dans la note, *liſez* idée au lieu de dée.

DE L'IMPRIMERIE DE PH.-D. PIERRES,
Premier Imprimeur Ordinaire du Roi, &c.

598792
SBN